

L'ÉCHO

DU

TÉMOIGNAGE

RECUEIL CONSACRÉ A L'ÉTUDE

D'APRÈS LA PAROLE DE DIEU

DES DIVERS SUJETS

CONCERNANT L'ÉGLISE ET LA PROPHÉTIE.

Celui qui rend témoignage de  
ces choses, dit : Oui, je viens  
bientôt. Amen ! Viens, Seigneur  
Jésus !

APOC. XXII, 20.

---

---

TOME XII.

---

---

SE TROUVE

Chez M. A. BOISSIER, 44, rue Delambre,  
à Paris.

---

Août 1872.



# L'ÉCHO DU TÉMOIGNAGE

---

## EXPOSITION DE L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS

---

*(Suite de la Page 260, N<sup>o</sup> vol.)*

Nous arrivons maintenant à un principe d'une grande importance — les voies de Dieu et la question si la possession des privilèges, là où il n'y avait pas de renouvellement de cœur pour en profiter, rendait meilleur ou plus agréable à Dieu — car c'est là ce que prétendaient les Juifs (ch. III). L'argumentation de l'apôtre semblait tout niveler. C'est ce qu'il faisait en effet moralement devant Dieu, sauf que des privilèges ajoutaient à la responsabilité; mais il admettait pleinement l'existence de très grands privilèges et avantages là où Dieu les avait placés. Si les circoncis étaient réellement incirconcision, à moins qu'ils ne gardassent la loi, quel avantage avait le Juif? Beaucoup de toutes manières. L'apôtre reconnaît pleinement leurs privilèges, surtout en ce qu'ils possédaient les

Écritures « les oracles de Dieu »; et si quelques-uns ne croyaient point, leur incrédulité ne pouvait pas rendre la foi — c'est-à-dire, la fidélité de Dieu — de nul effet. Dieu serait trouvé juste, si tout homme était menteur. Il accomplirait Sa parole. Mais si l'accomplissement qu'Il en faisait, en dépit de l'infidélité de l'homme, ne faisait que faire ressortir Sa fidélité de sorte qu'Il était d'autant plus glorifié par l'infidélité même de l'homme, cela ne faisait pas obstacle à ce qu'Il jugeât le mal. Dans le cas contraire Il ne pourrait pas juger le monde. Si l'injustice de l'homme rendait la justice de Dieu plus évidente, pourquoi Dieu le jugerait-il pour cela? C'est là un principe général, mais il a une application spéciale pour les Juifs. Car, plus les nations s'opposaient et étaient jalouses d'eux et les foulaient, plus aussi brillait la fidélité de Dieu, et Il ne pouvait pas plus juger les Gentils, le monde, que les Juifs. Mais, c'est un principe général, que l'injustice de l'homme, faisant valoir ou prouvant la justice de Dieu, ne fait pas ce soit une chose injuste de juger.

L'apôtre revient à la forme dans laquelle cela s'applique aux Juifs — que leur fausseté rendait la fidélité de Dieu à Ses promesses plus glorieuse, de sorte qu'il n'avait pas à trouver en faute : plus encore, on pouvait faire du mal afin qu'il en arrivât du bien, retournant là au principe général, comme quelques-uns accusaient,

en effet, les chrétiens de faire. L'apôtre ne descend pas à raisonner avec un tel principe, mais dit simplement, « gens dont la condamnation est juste. » Non, tout notre mal ne fait que faire ressortir cette fidélité patiente de Dieu à Ses promesses et à Sa bonté. L'homme aurait bientôt renié ceux qui agiraient avec lui comme lui-même agit vis-à-vis de Dieu. Mais cela n'atténue pas la responsabilité, non plus que le péché et le jugement.

Eh bien donc, le Juif avait des avantages ; était-il donc meilleur que le Gentil ? Nullement. L'apôtre les avait déjà prouvés tous deux sous le péché. Il cite alors, premièrement d'après les Psaumes, puis d'après Esaïe, le plein témoignage des Écritures dénonçant comme entièrement pécheurs tous ceux à qui elles étaient adressées.

Le Juif se glorifiait dans ses écritures, comme étant pour lui et pour lui seul. Eh bien ! dit l'apôtre, nous savons que, ce que dit la loi, elle le dit à tous ceux qui sont sous elle. Écoutez donc sa voix à de tels : voici ce qu'elle dit : « Il n'y a point de juste, non pas même un seul. » Les Gentils, c'était une chose reconnue, étaient plongés dans toute espèce de vices, dans la corruption et l'idolâtrie. Le Juif était la race privilégiée, et son privilège spécial était que les oracles de Dieu lui étaient confiés. Eh bien, l'apôtre reconnaît que la loi s'adressait à ceux

qui étaient sous elle — mais elle déclarait qu'il n'y avait pas un seul juste. Le Juif était condamné par son propre argument. Et maintenant voyez quel était l'état de l'homme, sous ses plus grands avantages, possédant ce que Dieu a à donner comme le fils aîné dans la parabole de l'enfant prodigue. Pas un juste, pas un qui comprenne, aucune intelligence spirituelle, personne qui recherche Dieu ; une volonté toute injuste, pas un qui fasse le bien, non pas même un seul, mauvais, entièrement mauvais, sans exception, quand il est mis à l'épreuve. Il entre ensuite dans l'entier développement du mal dans lequel cet état se développe. Quelques-uns peuvent avoir un caractère aimable comme certains animaux, mais quant à un cœur cherchant ou craignant Dieu, pas un seul. Toute bouche était fermée, et tout le monde coupable devant Dieu. Les Gentils tels incontestablement — sans loi et réprouvés dans leur entendement, pratiquant l'impureté avec une ardeur insatiable ; le Juif condamné par sa propre bouche, par ce dont il se glorifiait. Loin qu'aucun fût justifié par les œuvres de la loi, elle apportait avec elle la connaissance du péché. Le péché était partout — la loi n'en était que la conviction spéciale.

Cela clôt la preuve faite par l'apôtre, de cet état qui donnait occasion à la colère de Dieu de se révéler du ciel ; cette preuve s'étendant dans son ensemble depuis I, 19, jusqu'à la fin de III, 20.

Ensuite, l'apôtre revient à son sujet propre, énoncé en 1, 17 — la justice de Dieu. L'homme, c'était clair, n'en avait point. Juifs et Gentils étaient prouvés pécheurs ; mais maintenant la justice de Dieu a été manifestée entièrement en dehors de la loi, la loi et les prophètes lui rendant témoignage. C'est là le grand point principal : la justice de Dieu est manifestée. Cela a lieu par la foi de Jésus-Christ. Telle est la manière dont elle est présentée et reçue. Elle est envers tous. Si c'était la justice de l'homme, elle devrait être par la loi, et, par conséquent, serait seulement pour les Juifs qui, seuls, avaient cette loi. Mais c'est la justice de Dieu et par la foi, et ainsi *pour* tous, et de fait (puisque c'est par la foi en Jésus-Christ) *sur* tous ceux qui croient. Car il n'y a point de différence ; tous sont semblables, tous sont sous le péché ; mais la justice de Dieu était, par la foi, sur tous ceux qui croyaient. La justification est gratuite par le Dieu de grâce, par la rédemption qui est en Jésus-Christ.

Cela donne la thèse complète de la doctrine de la justice, dans tout son ensemble. En 1, 17, la justice de Dieu, nous est-il dit, est révélée dans l'Évangile. Maintenant, en contraste avec la loi qui était le moyen de la justice de l'homme, n'ayant rien à faire avec elle, *χωρις νομου*, entièrement en dehors de la loi) nous connaissons la manière dont cette justice est

appliquée : — c'est par la foi de Jésus-Christ envers tous, applicable et maintenue comme principe de foi envers tous, et sur tous ceux qui croient. Tous étaient également sous le péché, manifestés tels; la justification de tous également est gratuite par la grâce de Dieu, par la rédemption — cette rédemption qui est en Christ Jésus.

Viennent ensuite des détails additionnels, et la manière dont cette justice s'applique aux saints de l'Ancien Testament comme aux saints depuis Christ. Dieu, nous dit l'apôtre, avait présenté Christ comme propitiatoire, lieu où l'on avait accès sur le principe de la rédemption et du sang présenté à Dieu comme sacrifice ou propitiation pour les péchés. Or, en ce qui regarde les saints de l'Ancien Testament, cela prouvait maintenant la justice de Dieu quant au support dont Il avait usé envers eux quand ils avaient péché. En ce temps-là Sa patience avait été prouvée, mais où était Sa justice quand Il passait ainsi sur les péchés des Abraham, des Samuel, des David, etc. ? Voilà ce qui était démontré maintenant. C'était en vue de la propitiation que Christ devait accomplir, toujours présente à Dieu, sur la base de laquelle Il pouvait agir comme si elle était déjà accomplie, aussi tôt qu'allait le pardon des péchés.

Puis, quant à ceux qui venaient après que l'œuvre de la rédemption était accomplie, la

justice présente et entière de Dieu était manifestée — Sa justice manifestée en ce temps-ci ; celle par laquelle Il pouvait être juste et justifier ; oui, celle dans laquelle Il était manifesté juste en justifiant les croyants en Jésus-Christ. Ceci était une immense vérité. La patience avait été auparavant, mais la justice dans l'exercice de cette patience n'était pas révélée ; *maintenant* la justice était révélée, la justice de Dieu, d'abord dans l'exercice de cette patience, justifiant Son pardon de leurs péchés précédents , mais de plus la justice, la propre justice de Dieu, étant pleinement révélée, le fondement de la justification de ceux qui croyaient en Jésus-Christ, la justice de Dieu en faisant cela, était aussi clairement manifestée que l'œuvre en vertu de laquelle cela se faisait était parfaitement accomplie. La justice de Dieu était pleinement démontrée en plaçant Christ à Sa droite, comme nous l'apprenons en Jean xvi, 10. Il est monté en haut en vertu de ce qu'Il a pleinement glorifié Dieu à la croix et de ce que la justice de Dieu y a été révélée et déclarée. Dans la partie de l'Épître qui nous occupe maintenant, nous avons simplement le fait que la justice de Dieu est maintenant déclarée quant à la rémission des péchés passés, et à la justification des croyants maintenant, Christ étant mis en avant comme propitiatoire par la foi en Son sang. La valeur du sang de Christ rend témoignage à la justice

de la rémission des péchés précédents ; mais elle amène aussi la justification actuelle et manifeste de ceux qui croient, maintenant pleinement la justice de Dieu. Il est juste et justifie, et non pas condamne, ceux qui croient.

Toute vanterie de la part de l'homme est exclue, car c'est par l'œuvre, de Dieu, par la grâce de Dieu, qu'il est justifié : non pas évidemment par une loi d'œuvres cas où il y aurait, c'est évident, un sujet de vanterie pour l'homme, mais par la loi de la foi qui simplement reçoit par grâce l'œuvre d'un autre. Nous pouvons voir ici que l'expression loi est employée dans le sens de principe d'action régulier. La loi de la foi, la loi des œuvres. Nous retrouverons cela. De là, comme nous ne pouvons pas mêler les deux principes, gagner une chose par les œuvres, et recevoir une chose par la foi (et en vérité, c'est une autre chose — la justice de Dieu et non celle de l'homme), l'une des deux exclut l'autre, et nous concluons, non-seulement qu'un homme est justifié par la foi, par le moyen du sang de Christ, par grâce, mais que c'est sans les œuvres de loi, entièrement à part, à l'exclusion absolue de rien de pareil. C'est Dieu justifiant les pécheurs par Ses propres voies envers eux, et non pas l'homme juste par une loi qu'il ait gardée. Car tous sont sous le péché.

Et Dieu est-il seulement le Dieu d'un peuple,

à savoir, de Son peuple? N'est-Il pas le Dieu de toutes les nations? Sûrement Il l'est, et même Il l'est maintenant, en grâce, précisément comme Il l'est pour le Juif qui en avait autant besoin que le Gentil. Car c'est un seul et même Dieu qui justifie la circoncision (qui cherchait sa propre justice par la loi) sur le principe de la foi, gratuitement par grâce, et, si un Gentil avait cette foi, ce Gentil aussi, par la foi qu'il possédait. Telle est la force des deux expressions traduites « sur le principe de » et « par » (au moyen de) quand on la possédait. Le Juif cherchait la justice sur un principe erronné. L'Évangile révélait le vrai principe — la foi. Si le Gentil avait la foi, il avait la justification qui était donnée sur ce principe,

Si donc cette justification était par la foi, à l'exclusion de la loi, annulait-elle la loi? En aucune manière. La loi amenait la conviction de péché; plus encore, elle amenait la malédiction de laquelle celui qui était sous elle devait être délivré. Et Christ prenant sur Lui-même cette malédiction pour justifier et en délivrer celui sur qui elle pesait, donnait la plus haute sanction possible à la loi. Le fait que Christ avait pris sur Lui la malédiction de la loi, en établissait l'autorité comme rien autre ne pouvait le faire. L'apôtre venait de s'en servir pour convaincre pleinement le Juif, en sorte que le sang de Christ et la grâce et la rédemption étaient nécessaires;

et leur introduction comme nécessaire pour le Juif qui était sous la loi, si elle mettait de côté toute justice par la loi, reconnaissait pleinement l'autorité de la loi comme les amenant sous la transgression de laquelle ils devaient être justifiés. Le paiement de la dette reconnaît la dette et l'obligation qui l'a faite telle, quoiqu'il y mette fin. Il y a plus que cela dans la loi, il est vrai, et je ne me sers de l'image simplement que pour montrer que, mettre fin à une chose peut pleinement prouver l'obligation de cette chose.

La justice par la foi était sur un principe incompatible avec la loi. Dans l'une, l'œuvre de Dieu, en grâce, justifiait gratuitement; selon l'autre, l'œuvre de l'homme en justice rendait inutiles la paix, la rédemption, et l'œuvre de Dieu. Et après tout l'obéissance à la loi ne produisait pas ce que faisait la grâce. Si la loi était accomplie, ce n'était pas la justice de Dieu, mais celle de l'homme. Mais la rédemption, la grâce et le sang de Christ, efficaces par la foi, reconnaissaient l'autorité de la loi et lui donnaient sa sanction en faisant face d'une autre manière aux péchés et à la condamnation qu'ils méritaient; cela allait sur un principe différent, incompatible avec la loi, comme moyen de justice, mais reconnaissait le droit de la loi de réclamer la justice comme établie par Dieu, et, quand l'homme avait failli, donnait satisfaction à ce droit en grâce. Les deux ne pouvaient

opérer ensemble, car elles se contredisent en tous points ; l'une reposait sur la grâce, l'autre sur les œuvres : la première sur l'œuvre de Dieu ; la seconde sur celle de l'homme. Celle-ci, par conséquent, donnait la justice de l'homme si elle était accomplie, ce qu'elle n'était pas ; celle-là la justice de Dieu par une œuvre parfaite. Mais la grâce qui était incompatible avec la loi reconnaissait l'exigence de la loi et y donnait satisfaction, afin de justifier gratuitement celui qui avait failli sous elle.

Mais il y avait plus que cela dans l'histoire d'Israël. Il y avait les Abraham et les David, les promesses, et la fidélité divine qui reconnaissait ces promesses. Sur quel terrain se tenaient-ils ? Qu'a trouvé Abraham ? Fut-il justifié par les œuvres ? S'il en est ainsi, il a de quoi se glorifier. Mais il n'en est pas ainsi devant Dieu, (devant les hommes, en vue de constituer un témoignage pour eux, il a pu y avoir là et il y a eu une preuve) mais devant Dieu, il fut compté juste par la foi. Abraham crut Dieu et cela lui fut imputé à justice. Si un homme travaille, la rémunération est son dû, et non une grâce ; mais à celui qui ne travaille pas, mais croit en Celui qui justifie le pécheur, sa foi lui est comptée pour justice. Cela est établi par le cas de David. « Bienheureux est l'homme dont l'iniquité est pardonnée, dont le péché est couvert ; bienheureux est l'homme à

qui l'Éternel n'impute pas son péché. » Remarquez ici que jusque-là l'imputation de la justice ne va pas plus loin que le pardon des péchés. Plus loin, il y a davantage ; mais ici, c'est tout. Un homme est justifié de ce dont il est coupable — de ses péchés, et aussi loin, estimé juste. Car telle est la force de la justice imputée. Sa foi lui est comptée pour justice. Ce n'est pas tant l'idée qu'elle lui est mise en compte (1). Abraham crut Dieu et fut compté pour juste à cause de sa foi. Ce n'était pas que sa foi eût une valeur intrinsèque qui lui fût mise en compte, comme tant de justice, mais il fut estimé et compté juste à cause de sa foi. Dieu le tint comme un homme juste à cause de sa foi. De même, David parle d'un homme compté pour juste sans aucune œuvre. Aucun péché ne lui était imputé. Il était réputé, tenu entièrement net du péché, devant Dieu, du moment que le péché était pardonné et couvert. Il avait été pleinement pourvu à la responsabilité de l'homme et il était, lui, considéré comme net de tout péché.

Et cela n'était-il que pour la circoncision seulement ? Notre thèse est que la foi fut comptée pour justice à Abraham. Quand ? Circoncis, ou incirconcis ? Incirconcis. Ainsi, dans un exem-

(1) Un autre mot est employé pour exprimer cette idée *allogestai*, comme v, 13, et dans l'épître à Philémon, « mets-le moi en compte. » Ici c'est *logizomai*, « estimer, reconnaître, compter. »

ple aussi grand que celui d'Abraham, nous voyons une personne incircconcise justifiée par la foi. La circoncision ne fut qu'un sceau de la justice qu'il avait eue circoncis ; et ainsi il fut le père de tous ceux qui croient (même incircconcis comme les Gentils croyants,) afin qu'ils fussent comptés pour justes aussi par la foi, et, en outre, le père de la vraie séparation pour Dieu (comme je le comprends quoique la forme de la phrase soit quelque peu étrange), non-seulement pour Israël circoncis, mais pour quiconque marche dans la foi d'Abraham — circoncision, non dans la lettre, mais dans l'esprit.

L'apôtre développe ensuite les principes du cas d'Abraham. Les promesses faites à Abraham quant à l'héritage ne furent pas par la loi, mais par la justice de la foi. Si ceux qui sont de la loi sont héritiers, la foi est rendue vaine. Faire exclusivement héritier Israël, comme étant sous la loi, c'était détruire le principe d'après lequel Abraham avait l'héritage. Il l'avait par la foi, et nullement par une loi quelconque. Une promesse n'est pas une loi ; et fonder l'héritage sur la loi et la donner à Israël à cause de la loi annulait la promesse. La promesse et la foi dans cette promesse allaient ensemble. La loi était l'œuvre de l'homme, et, de la part de Dieu, une chose exigée de l'homme, et non une promesse à l'homme. Et en effet, la loi produit la colère, au lieu de donner un héritage ; car où

il n'y a pas de loi, il n'y a pas de transgression parce qu'il n'y a rien à transgresser. La colère produite et l'introduction de la transgression n'est sûrement pas une promesse. Mais l'héritage est par la foi, afin que ce fût par grâce ; car la foi croit simplement à la grâce manifestée et ainsi la promesse est sûre pour toute la semence, car la grâce peut la donner à un Gentil, et la foi chez un Gentil peut la recevoir ; non pas simplement la donner à la semence sous la loi, quoique, là aussi, la foi pût la recevoir, mais à quiconque avait la foi d'Abraham, qui est le père, non-seulement des Juifs, mais de nous tous (comme il est écrit : « Je t'ai fait père d'une multitude de nations ») devant Dieu, le Dieu qu'il avait cru.

Mais ceci introduit un autre principe. Quand Abraham reçut la promesse, il était comme mort. Le Dieu en qui il crut est un Dieu au-dessus de la faiblesse et de la défaillance humaine, et appelle les choses qui ne sont pas comme si elles étaient. Abraham crut Dieu, en dépit de son corps amorti et de celui de Sara : c'était-là une quasi-résurrection. Cela introduit encore un grand et important principe. Nous avons eu la grâce de la part de Dieu et la foi de la part de l'homme, en connexion avec la promesse d'un côté et la rédemption qui est en Christ de l'autre. Maintenant la puissance est introduite — la puissance de Dieu ; non pas une conduite en-

vers l'homme en vertu de quelque bien ou de quelque capacité qui soit en lui, mais Dieu qui ressuscite les morts, et selon cette puissance qui appelle les choses qui ne sont pas comme si elles étaient. Il peut les faire être comme Il les appelle. Ceci s'applique au cas d'Abraham, aux Gentils, et, quant à la puissance dans sa nature, à la résurrection de Christ.

La loi demande la puissance dans l'homme pour l'accomplir. Dieu ressuscitant les morts ne requiert évidemment aucune puissance dans le ressuscité, et les choses qui ne sont point n'ont aucune capacité pour devenir des choses qui sont. Abraham crut Dieu, ne considéra aucune circonstance qui, eu égard à la faiblesse de l'homme, aurait rendu la chose impossible, parce que Celui qui parlait en vérité pouvait faire toutes choses en puissance. Cela fut reconnu par Abraham. De là, si Dieu parlait, la chose était certaine ; aucun manque de puissance ne pouvait la faire échouer, et cette reconnaissance de ce que Dieu était, cette foi (qui, par grâce, justifiait Dieu dans Sa parole, Lui donnait Son vrai caractère) lui fut imputée pour justice. Quand l'homme justifie Dieu dans Ses œuvres, Ses paroles et Ses voies, et non soi-même, Dieu le justifie. Ces voies sont en Christ. Mais notre foi quoique en principe la même, a néanmoins sous un très important point de vue un caractère différent de celle d'Abraham. Il crut que Dieu

pouvait accomplir ce qu'il avait dit. Nous, nous croyons qu'il a ressuscité Christ d'entre les morts. Son œuvre est une œuvre accomplie. Il a été livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification.

Mais, remarquez-le, la foi dont il est parlé ici, c'est la foi en Celui qui L'a ressuscité. La justice nous est imputée comme croyant en Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts. De sorte que nous reconnaissons, non-seulement l'œuvre de Christ, mais l'acceptation de cette œuvre par Dieu et la puissance de Dieu pour vivifier les morts ; comme Jean disait : « Dieu peut faire de ces pierres mêmes des enfants à Abraham. » Dieu 'est intervenu en puissance, comme satisfait, pour ressusciter Christ de l'état où nos péchés (Lui les ayant pris sur Lui-même en grâce), L'avaient amené. Pour ne pas parler de Sa personne, Dieu ne pouvait pas le laisser là, car Il était satisfait quant aux péchés, et, en toute justice, Il Le ressuscita d'entre les morts, comme témoignage public de sa satisfaction.

Et maintenant nous voyons combien est complet l'exposé que nous avons eu quant à nos péchés. Nous sommes justifiés gratuitement, par la grâce de Dieu. Nous avons la rédemption dans le Christ Jésus. Nous avons Son sang pour propitiatoire par la foi en lui. La justice de Dieu dans la rémission, la justice dans la justification du croyant, Christ ayant été livré pour

nos offenses et ressuscité pour notre justification, Dieu Lui-même L'ayant ressuscité d'entre les morts. Ainsi il a été pleinement pourvu à tout ce qui concerne les péchés, la culpabilité — à tout ce qui avait à être jugé au jour du jugement ; et le pardon, la justification, la rédemption nettement manifestés en justice, et cela en parfaite grâce ; le sceau de Dieu mis dans la résurrection sur l'œuvre entière de Christ, comme complète, quant à ce à quoi il devait être satisfait ; la grâce à cet égard complète (car elle a beaucoup à donner aussi), et nous, croyants, justifiés par la foi devant Dieu. Nous verrons qu'une autre question s'élève. Mais quant à ce qui regarde nos péchés, tout ce que nous avons fait, tout ce dont nous eussions été responsables au jour du jugement, la question est complètement réglée. Dieu a fait Son œuvre à Lui, en grâce ; Christ qui fût livré pour nos offenses est ressuscité d'entre les morts ; Dieu a mis Son sceau sur la plénitude et l'efficacité de Son œuvre. C'est dans le Dieu qui a ainsi opéré que nous croyons. Sa grâce nous a justifiés en justice.

Il y a ici un point qu'il est bon de remarquer. Nous n'avons, dans cette partie de l'épître, aucune expérience. Sans doute, nous sommes heureux dans le pardon, comme résultat ; mais ce n'est pas une opération intérieure se terminant par la délivrance dans la puissance

de la grâce divine, mais une œuvre complète opérée, par laquelle la justice de Dieu est déclarée, l'œuvre de Dieu pourvoyant aux péchés en raison desquels Il avait prononcé sur nous comme coupables — pas un juste, non pas même un seul — et nous avait prouvés être tels. Il a démontré que tous, Juifs et Gentils, étaient sous le péché et justifiés gratuitement par Sa grâce. C'est la culpabilité *prouvée*, non pas une expérience; la justification complète par Christ livré pour nos offenses, et non pas ce qui se passe dans nos cœurs. L'expérience de ce qui est intérieur et la délivrance viennent après dans les chapitres vn et viii.

Cela fait voir comment est complète cette partie de l'épître quant à son sujet propre, et comment l'évangile a trait d'abord à la culpabilité et à son abolition — notre justification de cette culpabilité — et non à notre état ou à notre nature, quoique les fruits du vieil homme constituent cette culpabilité. Elle montre aussi comment un évangile plein et gratuit peut être prêché sans toucher notre nature et notre état par elle, quoique une condition d'âme solidement établie ne puisse exister sans l'expérience et la délivrance de la partie subséquente de l'épître. L'homme naturel peut comprendre le pardon, le paiement d'une dette; un enfant prêt à être puni, ce que c'est que d'être pardonné; mais une âme sous les exercices produits par

l'Esprit de Dieu peut seule comprendre ce que c'est que le péché au-dedans et la délivrance de son pouvoir. C'est très vrai que pour avoir une œuvre réelle, même quant au pardon, il doit y avoir la conviction de culpabilité sous nos péchés. La conscience doit être atteinte, la culpabilité reconnue. L'exposé de l'épître, quant à cette culpabilité, quant au fait que nous sommes sous le péché, doit trouver son application personnelle et son écho dans la conscience, notre conscience sanctionnant la justice de notre condamnation quant à soi-même; de sorte que nous ayons la conscience que nous — moi — avons à être gratuitement justifiés. Mais nous pouvons voir que par la simple conscience que nous avons péché, sans aucun sentiment réel de l'existence du vieil homme, de notre exclusion de Dieu par lui, le pardon peut être compris, il peut même être supposé, quoiqu'aucun pardon réel ne soit possédé ni la réconciliation effectuée. Ce n'est pas manque de sincérité, c'est une illusion; mais elle montre comment l'évangile de la repentance quant aux péchés dont nous sommes coupables et leur rémission, peut être prêché sans que l'expérience de ce que nous sommes en nous-même ait été opérée dans l'âme. La reconnaissance vraie de notre culpabilité dans la conscience doit être là pour qu'il y ait quelque réalité en fait de repentance ou de pardon mais non la connaissance expérimentale

du moi. Ceci peut venir avant la conscience du pardon, et alors sera généralement accompagné d'une grande angoisse d'âme, et le pardon et le repos permanent de la conscience viendront ensemble. Mais dans l'épître les deux choses sont nettement distinctes, l'expérience de ce que nous sommes venant en dernier lieu ; le témoignage — le témoignage de Dieu, la preuve et le jugement de la culpabilité universelle, le pardon et la justification avec ses effets bénis par l'œuvre de Christ livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification — étant complet à la fin du verset 11 du chapitre v. Pour ce qui est de l'expérience elle-même et de notre état dans la chair par la chute d'Adam, nous en parlerons quand nous arriverons aux chapitres suivants. Tout ce que je fais remarquer ici, c'est la distinction entre les deux choses.

Mais il y a un autre point que je voudrais faire ressortir avant de retourner au cours de l'enseignement de l'épître. Dans le III<sup>e</sup> chapitre il est fait allusion au propitiatoire, dans la fin du IV<sup>e</sup> au bouc hazazel, du moins à ce qui répond aux deux. Par suite le vrai mot dans le chapitre III, 25, est propitiatoire, par la foi en son sang.

De là l'allusion faite aux péchés passés, et puis, non pas encore le fait que les péchés ont été portés, mais une telle glorification du caractère de Dieu qu'elle Le révélait juste et justifiant ceux qui croient en Jésus. Et ceci est le témoi-

gnage au monde entier. Christ est présenté comme propitiatoire, par la foi en Son sang. Ce premier bouc était le lot du Seigneur. Tout ce que Dieu est a été parfaitement glorifié dans la mort de Christ : Sa majesté, Sa vérité, Sa justice contre le péché, Son amour (Jean XIII, 31, 34 ; XVII, 4); sans que rien dise qui, ou combien seraient sauvés. Ainsi le message de la grâce et de la supplication peut aller à toute la terre. Dieu est satisfait, glorifié dans ce sang qu'Il a sous les yeux et dit : « Venez. » Ici il est employé en vue du pardon, et afin que Dieu soit juste en justifiant. A la fin du chapitre IV, c'est : Il fut livré pour nos offenses, et « nos » est introduit — les offenses de ceux qui peuvent parler par la foi et dire « nos ». Et ici, il parle en conséquence d'offenses positives pour lesquelles Christ fut livré (comme le souverain sacrificateur confessait les péchés du peuple sur la tête du bouc hazzazel ; ) car porter les péchés, « nos péchés en Son corps sur le bois » est une chose bien différente que de glorifier Dieu dans Son caractère propre, en cela. Il mourut là où le péché était entré. L'un et l'autre côtés avaient leur place et leur importance spéciale : l'un pour la gloire de Dieu, et afin que la gloire fût gratuite en justice ; l'autre, comme c'était nécessaire, pour nous nettoyer du péché.

Je reviens maintenant au sujet général défini dans les onze premiers versets du chapitre V —

le plein exposé de cette grâce rédemptrice de Christ livré pour nos offenses, selon la grâce infinie de Dieu. Nous avons, dans cette épître, deux exposés distincts de la bénédiction des croyants. Le passage qui nous occupe v, 1—11, et le chapitre VIII. Le premier nous donne ce que Dieu Lui-même est pour nous en grâce, avec ses conséquences bénies; l'autre, la place du croyant en Christ devant Dieu, et ce que Dieu est pour lui, là. Le dernier présente le croyant plus pleinement et plus complètement devant Dieu, après que sa mauvaise nature telle que la loi la révéla, et sa délivrance de cette nature ont été complètement discutées; mais le premier fournit plus amplement et plus pleinement ce qu'est Dieu Lui-même en grâce. L'un, c'est ce que Dieu est pour le pécheur et, de là, davantage ce que Dieu est en Lui-même, avec ses conséquences en grâce; l'autre, le croyant en Christ devant Dieu, un avancement pour le saint et tout particulièrement béni en prouvant ce qu'est Dieu pour lui, mais pas aussi pleinement ce qu'il est en Lui-même pour les hommes par Christ. Ceci est en conséquence plus richement développé en v, 1 — 11. C'est le tableau de tout l'ensemble de la riche bénédiction qui découle de Christ, depuis la paix avec Dieu, jusqu'à se glorifier en Lui; mais c'est l'amour envers nous tandis que nous étions pécheurs (et, pour cette même raison, davantage ce qu'est cet

amour en Dieu Lui-même) et non un homme en Christ devant Dieu. Quant à ceci nous en verrons davantage quand nous arriverons au chapitre VIII.

Nous avons dû remarquer déjà que jusqu'à la fin de v, 11, l'enseignement de l'Esprit est relatif aux péchés; depuis le verset 12 jusqu'à la fin du ch. VIII, il s'agit de la délivrance du péché. La première portion parle de Christ livré pour nos offenses; la dernière, de notre crucifixion avec Lui et par suite de notre mort au péché. Mais notre thème présent c'est qu'il fut livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. L'Apôtre nous a aussi pleinement enseigné que nous recevons cela par la foi, comme une œuvre faite; acceptée par Dieu comme une propitiation satisfaisante, et prouvée telle par la résurrection de Christ d'entre les morts, ressuscité par conséquent pour notre justification selon la justice de Dieu. Nous avons eu la propitiation par la foi en Son sang dans le chapitre III — la justice de Dieu pleinement déclarée, juste et justifiant celui qui croit; et maintenant, dans le chapitre IV, la résurrection de Christ pour notre justification, après qu'il eut été livré pour nos offenses. Cette œuvre, faite en dehors de nous (dans laquelle notre seule part fut nos péchés, et, béni soit Dieu, de ce que nous qui croyons pouvons dire qu'ils étaient là, à moins que nous n'ajoutions la haine qui Le crucifia

par les mains des méchants), fruit de la grâce souveraine et gratuite de Dieu, et Christ étant livré pour nos offenses, est revêtue du sceau de Dieu apposé dans la résurrection, comme œuvre complète et satisfaisante, et bien davantage, quoique nous n'allions pas plus loin ici, vu qu'elle est le fruit de la libre grâce et de l'amour de Dieu pour nous.

De là, non-seulement la justice de Dieu est déclarée « juste et justifiant celui qui croit », mais, étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu. Tout ce qui était entre nous, par nos péchés, entièrement nettoyé, et Dieu nous l'ayant scellé par la résurrection de Christ, nous, connaissant cela par la foi, nous avons la paix avec Dieu. C'est une expression on ne peut plus complète. La paix avec Dieu est avec Dieu tel qu'il est. S'il y avait quelque chose de nature à troubler moralement Sa nature sainte, ou, si quelque chose se trouvait sur notre conscience, nous n'aurions pas la paix avec Dieu. Mais il n'y a rien. Notre justification est absolument par Dieu Lui-même, comme par la foi, de sorte qu'aucune tache, aucun nuage ne demeure. Nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ. Il l'a faite, et elle est parfaite. Mais par Lui aussi nous avons accès dans la grâce ou la faveur dans laquelle nous nous tenons — notre condition présente; une faveur meilleure que la vie — la faveur divine. Quand

je regarde en haut vers Dieu; je ne trouve rien comme ma relation présente avec Lui, que la faveur divine reposant sur moi. La lumière de Sa face est sans nuages. Du même amour dont Il aime Jésus, Il m'aime, moi, et c'est en cela que je me repose. L'espérance que j'ai devant moi — telle est la valeur du sang de Christ — est la gloire de Dieu. Je triomphe dans cette espérance! Il m'amènera dans cette gloire! Cette espérance illumine d'une lumière céleste le sentier dans lequel je marche.

Cela complète ce que je reçois comme l'effet béni de l'œuvre de Christ et de la grâce qui L'a donné et m'a donné à moi, par la foi, part dans cette œuvre. Mais ce n'est pas tout. Deux fois l'Esprit ajoute « et non-seulement cela » J'ai en réalité dans ces trois points la paix quant à tout ce qui pouvait me constituer coupable et m'enlever la paix, la faveur présente, et l'espérance de la gloire; tout ce qui m'est donné, jusque dans la gloire, pleinement établi. — Le passé, le présent et l'avenir — un avenir éternel — tout parfaitement établi en grâce; mais il y a le chemin qui conduit là, et, plus encore, il y a à penser au Donateur aussi bien qu'au don. Tout ce qui me concerne en ce que donne la grâce est complet; mais j'ai encore beaucoup à apprendre, à être beaucoup corrigé, peut-être beaucoup à soumettre, bien des choses qui tendent à m'empêcher de voir nettement l'espérance et

d'y fixer mon cœur. Je trouve sur ma route des tribulations et je puis me réjouir et me glorifier en elles aussi. Elles produisent la patience, la soumission de la volonté et la tranquillité d'esprit que cela donne. Cela me conduit à une connaissance plus entière de moi-même, à une plus intime séparation d'avec le monde à travers lequel je passe, à une conscience plus claire (ma portion étant dans un autre) de ce qu'est Dieu pour moi le long de la route; de même qu'Israël apprit à se connaître dans le désert et à connaître la bonté patiente de Dieu tout le long du chemin. Ils furent humiliés et éprouvés pour apprendre ce qui était dans leur cœur, mais la manne ne manqua jamais, quand bien même ils s'en dégoûtèrent; leurs vêtements ne s'envieillirent pas, ni leurs pieds ne furent pas foulés durant ces quarante années. Si, par incrédulité, ils retournèrent en arrière depuis la montagne des Amorrhéens et durent rester trente-huit ans de plus dans le désert, leur Dieu, plein de grâce, retourna aussi, et marcha avec eux. Mais tout ceci comme analogie. Car ici l'apôtre ne parle pas de chute, mais de tribulations et de leur profit — choses dans lesquelles il se réjouissait et se glorifiait. Il ne l'aurait pu faire dans la chute. Il y a tel exercice de cœur qui nous rend plus capables de discerner spirituellement notre espérance, et de nous sevrer du monde qui tend à la cacher à

notre vue. Notre espérance est plus claire et nous-mêmes plus mûrs dans la conscience que toute notre espérance et notre demeure est là où le nouvel homme trouve sa portion.

Mais il y a là un autre élément très important, outre le fruit subjectif dans l'état de notre âme. J'ai à la fois la clef de toutes ces tribulations et la puissance qui me rend capable de les supporter et de les comprendre; de les rattacher à une bénédiction qui nous élève au-dessus d'elles et nous tourne vers la grâce qui les emploie, tout cela, pour donner une plus profonde et éternelle bénédiction — la grâce de Celui qui ne retire pas Ses yeux de dessus le juste, qui daigne veiller sur nous dans les détails, pour suivre nos caractères et notre état, afin de faire concourir toutes choses à notre plus grand bien. L'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs. Ce qui est en Dieu — ce qu'Il est dans Sa nature — est répandu, non-seulement est connu, mais pénètre nos cœurs de sa puissance. C'est l'amour de Dieu, mais dans nos cœurs, et cela par Sa propre présence signalée ici pour la première fois — le Saint-Esprit qui nous est donné. La purification et la justification étant complètes et absolues, tous les obstacles ainsi enlevés, le Saint-Esprit peut venir habiter en nous et mettre dans nos cœurs ce que Dieu est dans Sa nature. La délivrance du mal ouvre la voie à cela, et maintenant la présence de Dieu tel qu'Il est (et Il est amour) remplit nos cœurs.

Mais l'introduction du Saint-Esprit en cet endroit est de la plus haute importance. Le baptême du Saint-Esprit était un des deux grands actes attribués au Seigneur dans Jean 1. Ceci en est l'application pratique, en conséquence de la valeur et de l'efficacité de ce sang par lequel les péchés de ceux qui croient ont été mis de côté. De même que dans l'Ancien Testament le lépreux était lavé d'eau, puis aspergé de sang, enfin oint d'huile; de même, nous, nous sommes lavés par la parole, aspergés du sang de Christ, et puis oints du Saint-Esprit. Cela n'est pas être né de nouveau. Cette naissance s'applique à l'œuvre du Saint-Esprit dans les incrédules; c'est après que nous avons cru que nous sommes scellés. En outre ce sceau est toujours, je crois, associé avec le pardon. « Repentez-vous et soyez baptisés, dit Pierre, en rémission des péchés et vous recevrez le don du Saint-Esprit. » En Actes x, 43, c'est pendant que Pierre annonce la rémission des péchés que le Saint-Esprit descend sur le croyant Corneille. Et ici, dans l'épître aux Romains, la mention du Saint-Esprit arrive quand le pardon et la justification ont été proclamés, comme dans le chapitre iv et même au chapitre iii, et avant que soit abordé le sujet de l'expérience de ce que nous sommes et de notre position en Christ.

Ceci a pour les âmes une grande importance pratique. Le principe de l'acceptation est clair;

la plénitude de la grâce de Dieu envers nous en Christ, et l'espérance de la gloire qui s'y rattache, nous sont assurées par Sa mort. Nous sommes pardonnés et scellés. La grâce qui nous est présentée ici n'est pas une affaire de ce qu'on appelle communément expérience ; mais l'amour parfait de Dieu envers nous lorsque nous étions encore pécheurs et n'avions, en tous cas, absolument aucune expérience du bien. Elle repose sur l'œuvre de Christ *pour* nous œuvre dont la valeur est *sur* nous devant Dieu. Etant ainsi acceptés, nous sommes scellés. Il est de toute importance de bien voir le caractère complet de cela quant au salut, à la joie en lui, et à la confiance en Dieu. L'expérience a sa place et une place importante aussi, mais l'amour de Dieu dans le salut et le jugement de l'œuvre de Christ est de toute importance. Quelques chrétiens voudraient obliger les âmes à avoir l'expérience du chapitre VII pour que le salut du v<sup>e</sup> leur fût assuré. Cela peut venir avant, et alors l'acceptation en Christ est vue en simplicité. Toute la vie chrétienne ultérieure est une vie de grâce assurée, sauf les cas de discipline spéciale ; mais l'acceptation du chapitre V peut être connue par elle-même d'abord, (mais alors la justification est le pardon, et s'applique à ce que nous avons fait ; ce n'est pas, nous faits justice de Dieu en Christ) ; mais, si tel est le cas, la connaissance de soi-même et notre place en Christ doivent être apprises plus tard.

Remarquez de plus comment, tandis que c'est par l'habitation du Saint-Esprit en nous, que nous avons la jouissance de l'amour, la connaissance et la preuve de cet amour se trouvent dans une œuvre faite en dehors de nous et complètement indépendante de nous-mêmes, — même pour nous, lorsque nous étions dans un état mauvais et privés de toute force. « Car, dit l'apôtre, quand nous étions privés de toute force, Christ est mort en Son temps pour des impies. » Des impies et sans force ! — tel était notre état quand l'œuvre glorieuse de l'amour de Dieu fut accomplie pour nous. Mais cela nous donne la certitude que la pureté et la perfection de l'œuvre propre et de la nature de Dieu se trouvaient en elle. Elle nous convient, n'a aucun motif en nous, si ce n'est notre état ruiné. L'amour de Dieu comme de Lui-même est seul sa source et sa cause efficace. C'est ce qui Lui appartient en propre. Peut-être, pour un juste quelqu'un voudrait-il mourir — consentirait à mourir — mais Dieu signale Son amour (ce qui Lui est propre et particulier) en ce que lorsque nous n'étions que pécheurs, Christ mourut pour nous. Nous avons maintenant un principe de grâce plein de bénédiction pour nous. Le Saint-Esprit, qui révèle la vérité, ne raisonne pas de ce que nous sommes à ce que Dieu sera. Tel est toujours le raisonnement d'une âme réveillée, et tout naturellement, parce

qu'il faut qu'il en soit ainsi pour la conscience et le jugement; seulement il y a un sentiment défectueux du péché et une pensée vague de miséricorde qui affaiblit l'effet du sentiment qu'il peut y en avoir. Mais même dans l'âme repentante, ce raisonnement prend place jusqu'à ce que nous ayons réellement rencontré Dieu et connu Sa grâce; comme le fils prodigue parlant d'être fait serviteur avant d'avoir rencontré son Père. Le Saint-Esprit nous fait voir clairement que nous sommes perdus sur le terrain du jugement; mais il part de ce que Dieu est et de ce qu'Il a fait, pour signaler les conséquences qui en résultent pour nous. Il raisonne selon la grâce qu'Il révèle. Ainsi ici, (v. 9, 10) beaucoup plutôt ayant été maintenant justifiés par Son sang serons-nous sauvés de la colère par Lui. Si lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés par Sa mort, beaucoup plutôt ayant été réconciliés serons-nous sauvés par Sa vie. L'Esprit conclut ainsi de ce que Dieu est en grâce aux conséquences qui en résultent, et non pas de notre état à ses conséquences devant Dieu. L'âme qui en est encore là, est encore dans un état légal. Il y a soit de la légèreté et de l'illusion, soit un mélange de loi et de grâce. Dans l'enseignement du Saint-Esprit il n'y a pas de mélange : condamnation positive sur le terrain de la responsabilité, et salut et bénédiction de par la grâce par la justice.

Cela clôt la première addition au plein exposé du salut dans les versets 1 et 2. L'espérance ne rendant pas confus parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné ; et alors nous partons de la grâce divine pour arriver à ses conséquences bénies. Mais ce n'est pas tout encore : — « Non-seulement cela » ; mais connaissant ainsi Dieu, nous nous glorifions en Dieu Lui-même par notre Seigneur Jésus-Christ, par qui nous avons reçu la réconciliation. Nous nous réjouissons, non-seulement dans le salut reçu ; mais dans le Dieu qui nous y est révélé. Tel qu'il a été révélé dans l'œuvre de notre Seigneur Jésus-Christ, nous nous réjouissons en Dieu. Vérité bénie ! Il est naturel que nous nous réjouissons dans le salut donné, dans l'espérance de la gloire ; mais c'est bien plus d'avoir appris à nous réjouir en Dieu Lui-même, et de Le connaître assez pour pouvoir le faire ! Cette vérité clôt la première partie de l'épître. Justifiés dans la faveur de Dieu, comme notre place présente, et ayant la gloire en espérance, nous avons l'amour de Dieu comme une clef pour tout ce que nous rencontrons sur la route, et nous nous réjouissons en Celui que nous avons connu par ce grand salut.

Mais ici disparaît ce qui n'est simplement que le judaïsme ; et l'apôtre, en conséquence, em-

brasse une plus vaste étendue de pensées, et envisage l'état entier de l'homme par le péché de celui qui se tint le premier comme homme devant Dieu, et impliqua toute sa race dans les conséquences de sa défection de Dieu. Chacun y a ajouté ses propres péchés et c'est ce qui constitue la responsabilité personnelle; mais il y a aussi l'état général de tous. Adam enveloppa sa race tout entière dans le péché et la mort, et dans l'aliénation et l'exclusion de Dieu: seulement chacun y a ajouté sa propre part; et ainsi — le raisonnement passe du verset 12 au v. 18 — par une seule offense, quoique tous ne fassent pas condamnés à cause de la grâce, pourtant, la conséquence et la tendance de l'acte furent universelles, sur la race entière; de même, par une seule justice, c'était en justification de vie. Tous n'étaient pas justifiés; pas plus que tous ne furent condamnés, mais la conséquence de l'acte, dans chacun des cas, était universelle, et avait la race entière pour sphère, comme ce sur quoi il portait, à quoi il s'appliquait. Il n'est pas *sur* tous, mais c'est la portée et la direction de l'acte dans l'un et l'autre cas. C'est le même mot que « *envers* » tous en contraste avec « *sur* » tous ceux qui croient en III, 22. L'œuvre d'Adam portait sur tous et l'œuvre de Christ le faisait aussi.

Puis, dans une parenthèse, depuis le verset

13 jusqu'au 17, nous avons la place que tient la loi en connexion avec ce point, outre les actes des deux grands chefs de la ruine et de la bénédiction. Le péché était dans le monde depuis Adam jusqu'à Moïse, lorsqu'il n'y avait pas encore de loi ; mais des actes spéciaux ne pouvaient pas être mis à charge où il n'y avait pas de loi les défendant. Le mot « imputé » est ici un mot différent du terme général employé pour « imputer à justice », et signifie une chose spéciale mise sur le compte de quelqu'un, ce que ne fait pas l'autre ; il se trouve comme il a été dit déjà en Philémon 18. Là où aucune loi ne défendait un acte, on ne pouvait le mettre en charge comme une transgression. Pourtant la mort régnait — l'effet et le témoignage du péché étant là — sur ceux qui n'avaient pas péché selon la ressemblance de la transgression d'Adam, c'est-à-dire qui n'avaient pas violé un commandement positif, comme fit Adam. C'est une citation d'Osée vi, 7, où le même principe quant à Adam et à Moïse est établi. Eux (Israël) comme Adam ont transgressé l'alliance. Adam avait une loi formelle, une loi formelle fut donnée sous Moïse. Mais entre les deux, pendant qu'il n'existait formellement de loi, la mort et le péché étaient là cependant. La ruine était universelle. La grâce et la portée de l'acte de Christ ne devaient-elles pas l'être aussi ? Voilà la force du verset 15. Mais quelle était la portée de la

loi là-dedans? C'est que quand la grâce vint, elle eut à faire avec une multitude d'offenses, aussi bien qu'avec le péché en général et l'éloignement de Dieu. Voilà le verset 16. Puis, en outre, la supériorité de la grâce est démontrée dans le verset 17; non pas que (si par l'offense d'un seul, la mort a régné par un seul) la vie régnerait, mais que ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice régneront en vie par un seul, Jésus-Christ.

Ainsi de toute manière, on pouvait dire beaucoup plus de la grâce que du péché! Elle pouvait avoir à faire avec une multitude d'offenses, mais elle doit au moins être aussi large dans sa portée (et quant à ceux auxquels elle s'adressait) que le péché de l'homme. C'était aussi par un seul homme, de qui le premier n'avait été que l'image. Le premier, l'homme responsable; le second, l'homme des conseils de Dieu avant la fondation du monde. De plus dans son application il ne s'agissait pas simplement de satisfaire aux exigences du cas, et du règne de la vie où avaient régné le péché et la mort, mais ceux qui recevaient l'abondance de la grâce et du don de la justice régneraient eux-mêmes en vie. Telle est la portée de la parenthèse des versets 13-17.

Dans le verset 18, nous avons l'universalité de la portée de l'acte d'Adam et de celui de notre précieux Seigneur; dans le verset 19, leur

effet pratique réel sur ceux qui étaient pratiquement rattachés à ces deux grandes têtes de race. « Plusieurs » c'est (« les plusieurs ») — la masse des personnes rattachées de fait à ces deux grandes têtes. Le péché d'Adam ne se bornait pas, dans ses effets, à lui seul. Par la désobéissance d'un seul, les plusieurs qui lui étaient rattachés furent constitués pécheurs. Par l'obéissance de Christ, les plusieurs qui lui étaient rattachés étaient constitués justes. Ceci n'est pas la responsabilité et l'imputation (là, chacun est responsable selon ses propres œuvres auxquelles s'appliquent le jugement et la propitiation) mais un état dans lequel les plusieurs furent amenés par la tête à laquelle ils appartenaient en contraste avec la responsabilité personnelle. L'une — la désobéissance d'Adam — impliquait ceux qui se rattachaient à lui dans la condition de pécheurs. L'obéissance d'un seul — Christ constitue justes ceux qui sont associés avec Lui, et les met dans cet état et cette condition devant Dieu. C'est en contraste avec la responsabilité individuelle, quoique chaque individu se rattachant à la tête, soit placé dans l'état résultant de ce qui caractérisait sa conduite. Les « plusieurs », étaient tels dans leur condition devant Dieu en conséquence de la conduite qui caractérisait leur tête. Ce n'était pas ce qui répondait à la conduite pratique des individus, mais un état des individus, qui était le résultat

de l'action caractéristique de celui qui était comme le représentant et la tête de sa race devant Dieu. C'était un état dépendant de la conduite de la tête. C'est ici le grand point. Le Seigneur et Adam, par leur acte et leur conduite, amènent ceux qui leur sont rattachés dans une certaine condition avec eux.

La loi était intervenue (*καρτισθηθε*) en contraste avec un état dans lequel les têtes respectives avaient amené ceux qui se rattachaient à elles. Ce qui est important à remarquer dans ce passage, c'est que l'état était la conséquence de la conduite de la tête, et non pas qu'il était suppléé à la conduite des membres par celle de la tête. Le jugement s'applique à des œuvres : ici il s'agit d'un état qui résulte de la désobéissance d'Adam, ou de l'obéissance de Christ. La loi intervint entre les deux avec un but spécial : elle intervint afin que l'offense abondât. Ce n'est pas là l'état constitué, mais l'acte de la personne sous la loi qui défendait ses actes, en contraste avec ce qui affectait la race universelle, par la désobéissance d'un seul, et tous les croyants en Christ par son obéissance. La loi intervint entre les deux têtes de conditions opposées, l'homme désobéissant et l'homme obéissant, et entra avec cette intention de faire abonder l'offense positive (non pas le péché). Dieu ne peut rien faire pour faire abonder le péché ; mais où le péché se trouve déjà, il peut

envoyer une certaine prohibition, une loi qui la manifeste dans un caractère plus entier, qui fasse ressortir que ce n'est pas seulement le mal, mais un défi de son autorité, une offense et une transgression ; une loi dont la volonté perverse de l'homme se sert comme d'une provocation à l'offense. Telle était la loi.

Puis l'apôtre change de terme pour revenir à son thème principal, disant (non pas où l'offense mais) où le péché abondait, où se trouvait le mal, en quelque endroit que se trouvât un enfant d'Adan, sous la loi ou sans la loi, la grâce (Dieu intervenant dans une bonté souveraine), a abondé par-dessus. Le péché avait régné par la mort, qui en était comme la preuve de fait dans tous les hommes. Si la justice, le corrélatif naturel du péché, eût régné, elle eût dû être en condamnation ; mais Dieu est amour, riche en miséricorde, aussi était-ce la grâce qui régnait ; la grâce, le titre suprême de Dieu en bonté ; mais alors il fallait aussi qu'il y eût la justice, et elle y est effectivement ; la grâce règne par la justice. Non certes, celle de l'homme, ou bien ce ne serait pas la grâce ; mais, par l'obéissance d'Un seul les plusieurs sont constitués justes, et la grâce règne par la justice (c'est l'exposé abstrait de la nature de ce qui est le contraire du règne du péché) en vie éternelle par notre Seigneur Jésus-Christ, comme le péché régnait par la mort. Exposé

clair et complet du fondement et de la voie de notre salut. C'est remarquable comme l'Écriture fait ressortir toute la vérité en peu de mots. Dans ces quelques mots, la source, la voie et la fin de notre salut sont complètement et clairement exposés dans toute leur plénitude.

Dans le chapitre vi, l'apôtre aborde la conséquence pratique et considère l'état et la condition au point de vue de l'expérience. Maintenant il y a la délivrance du péché et la portée de la loi sur cette question, et ainsi arrive l'expérience. La doctrine, quant à la manière dont nous sommes délivrés de la puissance des péchés, est nettement établie dans le chapitre vi<sup>e</sup>. Nous pouvons remarquer ici que, dans la première division de l'épître (i, 18 — v, 11), nous n'avons aucune conduite pratique comme le fruit de la grâce. Nous avons, dans les chapitres xii et suivants, de précieuses et riches exhortations comme résultat de la vérité entière et spécialement du chapitre vi<sup>e</sup>; mais dans la première partie c'est le résultat de notre marche en jugement qui est exposé, sans qu'il s'y trouve rien rattachant la marche avec la grâce dont il y est parlé.

Vous y avez l'entière délivrance, la pleine purification du pécheur coupable, tous ayant été prouvés être sous le péché et coupables devant Dieu, mais il n'y est tiré aucune conséquence quant à la conduite. Ce qui y est dé-

claré, c'est la justice de Dieu quand il absout du péché, qu'il pardonne et justifie l'impie; c'est la paix avec Dieu, la position dans sa faveur, et l'espérance de la gloire comme conséquence; c'est la bénédiction de se réjouir en Dieu lui-même: mais il n'y a rien sur la marche qui doit résulter de tout cela. Dieu justifiait justement les impies, et ils avaient la paix. Le salut est établi ici en lui-même, en tant que nous étant apporté par la grâce. Ici, où il est parlé de l'état, il est parlé pleinement de la vie divine; non pas, à la vérité, des détails de la pratique dans la voie de l'exhortation, mais du principe de la vie divine en puissance, nous délivrant du péché, et nous plaçant, quant à notre marche, dans la liberté divine, c'est-à-dire une liberté qui vient de Dieu et dans laquelle nous nous livrons à Dieu comme ayant été faits vivants d'entre les morts.

Le point établi à la fin du chapitre v, c'est que par l'obéissance d'*Un seul* homme les plusieurs en connexion avec Lui sont constitués justes. La conclusion que le monde et les raisonnements de la chair en tireraient c'est que, s'il en est ainsi, nous pouvons vivre dans le péché. A cela l'apôtre répond ce qui suit: Son obéissance est allée jusqu'à la mort. C'est en ayant part à la mort de Christ que nous avons part à cette justice; mais avoir part à la mort (c'est-à-dire mourir), n'est pas la voie pour vivre dans

ce à quoi nous sommes morts. Comment nous qui sommes morts au péché y vivrions-nous encore? Notre profession même de Christianisme par le baptême, c'est la profession que nous avons été baptisés pour Sa mort, que nous avons part en elle, que nous sommes faits une même plante avec Lui dans sa mort.

Il n'est pas parlé ici de notre résurrection *avec* Christ. Cela implique union avec Lui. Mais nous avons été ensevelis avec Lui, par le baptême, pour la mort; le vieil homme est une chose jugée et crucifiée par notre profession même de Christianisme, savoir, que comme Christ est ressuscité d'entre les morts, par la gloire du Père, nous aussi nous devons marcher en nouveauté de vie. Ce n'était pas maintenant simplement une vie bénie et sainte dans tout ce qui était bon, quelque vrai que cela soit dans la vie propre de Christ ici-bas, mais le fait que la puissance divine était intervenue après qu'il fut mort pour nous, et que cette puissance l'ayant amené dans une place nouvelle, comme homme, selon toute la gloire du Père — engagée dans sa résurrection, de même notre vie devait être une vie nouvelle, analogue à cela. Et, s'il est vrai que nous soyons identifiés avec Lui dans la ressemblance de Sa mort, le reste suivra, aussi sûrement que la vie en résurrection par la gloire du Père suivit pour Christ. Dans son plein résultat, cela

est vrai aussi pour nos corps. Jusqu'ici cette conséquence n'est pas accomplie ; mais, comme chrétiens, nous avons, d'une manière franche et avouée, pris part dans sa mort, de sorte que la mort au péché est notre vraie portion ici-bas.

C'est moralement à présent que nous tirons la conclusion quant à la vie, plus tard ce sera en pleine puissance, en glorieuse réalisation. Mais nous avons ouvertement pris notre portion dans la mort au péché, « sachant ceci que notre vieil homme a été crucifié avec Lui, afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions plus le péché ; » le corps du péché est, je crois, le péché comme un tout. Le corps qui, s'il vit comme vieil homme, est le siège de la convoitise et l'auteur du péché, est crucifié, et ainsi, dans ce caractère, il est mis de côté et annulé ; il a terminé son existence. Celui qui est mort est quitte du péché. Il n'a ni mauvaises convoitises, ni volonté perverse, et maintenant c'est de notre état et de notre condition qu'il s'agit.

Mais nous voyons la puissance de la mort détruite par la résurrection de Christ. Il est ressuscité, Il ne meurt plus, la mort n'a aucun pouvoir sur Lui, car Sa mort ne fut pas simplement une conséquence naturelle, pour ainsi dire, de Son état, Il était venu pour le péché, pour prendre notre place comme pécheur et Il mourut au péché. C'est dans une vue de grâce pour nous, et eu égard au péché qu'Il est mort,

et cela une fois quand il fut nécessaire pour nous qu'Il le fit. Mais Il l'a fait une fois pour toutes. C'était une œuvre qu'Il avait à faire à l'égard du péché, et Il l'a faite — Il n'a plus rien à faire avec le péché. Il jugera les pécheurs sans doute, mais Il en a fini avec le péché comme s'en étant occupé une fois et pour toujours. Jusqu'à la croix, Lui, l'Être sans péché, avait à faire avec le péché ; à la croix le péché constituait toute la question, bien que ce fût pour la gloire de Dieu qu'Il était fait péché ; mais maintenant Il en a fini avec lui en une seule fois et pour toujours. Il vit ayant cessé d'avoir à faire avec le péché. Il y a une seule chose qui, même envisagé comme homme, constitue Sa vie, une seule chose qui remplit ses confins — Dieu. — En ce qu'Il vit, Il vit à Dieu.

Dans Sa vie ici-bas, Il servit Dieu parfaitement et vécut près du Père, et chacun de Ses pas fut parfait, ayant Dieu, Son Père, toujours présent à Sa pensée ; mais Il avait à faire avec le péché tout autour de Lui ; Il en fut pressé, en souffrit, un homme de douleurs tout du long ; Il dut être fait péché pour nous, parfait dans un amour qui manifestait Dieu, parfait en obéissance comme homme venu pour faire Sa volonté. Toutefois Il était venu pour le péché et en fut assailli de tous côtés, et, comme je l'ai déjà fait remarquer, eut finalement à être fait péché pour

nous, après qu'il eut été pleinement prouvé qu'Il était Lui-même l'Etre sans péché — Celui qui n'a pas connu le péché. Mais, maintenant, Il en a fini avec lui pour toujours. Il y est mort ici, a passé (accomplissant parfaitement Son œuvre) à travers la mort, hors de la scène entière où il avait à faire avec le péché, en résurrection, dans un nouvel état, comme homme, où, pour ce qui est de ses pensées, de son objet et de sa vie, Il n'a à faire, quant à Son état de vie, qu'avec Dieu seulement.

En ce qu'Il vit, Il vit à Dieu. Là où Il se trouve, rien qui ne soit rempli de Dieu — tellement rempli que rien ne peut s'y trouver que ce qui sert à Sa gloire. Ce n'est pas simplement la perfection de Son intention (cela était toujours aussi parfait que Sa marche, dans ce sens qu'Il vécut toujours à Dieu), mais ce en quoi et à quoi Il vit, où par son âme rien autre ne se trouve. C'est une pensée bénie de la vie de l'homme. Sa mort fut un acte unique par lequel Il mourut au péché ; Sa vie est un présent perpétuel dans lequel Dieu est tout de la part de Son âme pour Son objet.

Ainsi nous devons nous tenir nous-mêmes (notre vieil homme étant crucifié avec Lui) pour morts au péché et vivants à Dieu par Lui. C'était une vie nouvelle et libre, car le pécheur avait le droit de se tenir pour mort au péché : c'était sa condition et sa place comme croyant. Si

nous sommes vivants, nous sommes vivants à Dieu, mais pas du tout par Adam, mais par Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi c'était une chose totalement nouvelle, et nous tenant nous-mêmes pour morts au péché, entièrement libres. Ce n'est pas que le péché dans la chair n'ait ses convoitises ; mais le croyant, comme tel, ne le laisse pas régner dans le corps pour lui obéir dans ses convoitises, se voyant libre dans la puissance d'une vie nouvelle ; car ainsi le croyant est tenu pour libre de marcher dans la puissance de cette vie nouvelle et selon les choses qui lui appartiennent. Il tient les rênes et ne permet pas au péché de se servir du corps pour accomplir ses convoitises — les convoitises du péché. Et cet homme libre ne livre pas non plus ses membres pour être des instruments d'iniquité pour le péché — cette chose mauvaise de laquelle il était autrefois l'esclave. Il se livre à Dieu, comme ayant été fait vivant d'entre les morts ; car, quant à sa vie, comme né d'Adam, il est mort au péché ; mais, maintenant, il vit et se livre lui-même et ses membres à Dieu, comme instruments de justice.

Car le péché n'a pas d'empire sur nous *parce que nous ne sommes pas sous la loi ; mais sous la grâce* : parole sérieuse et extrêmement importante. Être sous la loi, me laisse sous la domination du péché. Ce dont nous avons besoin, c'est une vie libre délivrée de l'esclavage du pé-

ché, car celui qui commet le péché, dit le Seigneur, est l'esclave du péché. La loi ne donne ni vie, ni liberté, ni force, ni même un objet pour tourner nos cœurs de l'autre côté. Elle défend, nécessairement et justement les péchés, mais ne donne ni vie, ni puissance. Mais sous la grâce nous avons la puissance. La vie est donnée, la force est donnée, et un objet nous est donné : toutes choses dont, nous l'avons vu, la loi ne nous donne rien. Ainsi, sous la grâce, le péché n'a pas d'empire sur moi : sous la loi, oui. C'est magnifique de voir que, tandis que c'est tout par grâce, pourtant il nous est donné de nous livrer à Dieu — vraie liberté dans laquelle le péché n'a aucun empire sur nous; et tandis que la puissance vient d'en haut, nous sommes en réalité rendus libres et mis à même de nous donner volontairement et librement à Dieu.

Ici donc, l'apôtre relève cette liberté et raisonne d'après elle — liberté, non pas dans le vieil et pécheur Adam, mais en ce que je vis à Dieu par Jésus-Christ, je suis libre. La loi défend le péché et la convoitise, mais n'en délivre pas. Je ne suis pas sous elle. Je suis délivré de l'empire du péché et ne suis plus sous la loi; affranchi de l'empire du péché, parce que je ne suis plus sous la loi, mais sous la grâce. Pécherai-je donc parce que je ne suis plus sous la loi qui défend le péché et me maudit si je le fait? Qu'ainsi n'advienne.

Et maintenant, l'apôtre retourne au grand principe de la condition gentile. Si je me livre au péché, comme un esclave, pour lui obéir, je suis son esclave; et le péché régnait par la mort, sans qu'il y eût là de loi. La mort était les gages naturels et établis du péché, et cela comme jugement de Dieu. Nous ne pouvons pas dire obéissance pour la vie, car, si nous obéissons, nous *sommes* vivants à Dieu, par notre Seigneur Jésus-Christ; mais elle a le fruit en justice pratique. Et remarquez ici le caractère de ce qui est opposé au péché, non pas justice en soi — faire le bien tel qu'il est connu par la conscience ou la loi — mais l'obéissance. Nous sommes vivants à Dieu, et cela est et doit toujours être l'obéissance. Nous ne pouvons vivre à Dieu, autrement que dans l'obéissance. Ainsi vécut Christ. Il fut l'homme obéissant, venu pour faire la volonté de Dieu. La volonté de Son père était le motif de toutes Ses actions. Il vivait de toute parole qui sortait de la bouche de Dieu. Son sentier, en conséquence, fut la justice pratique et un parfait modèle. Aussi l'apôtre rend-il grâces à Dieu de ce que, comme ils avaient été esclaves du péché, ils avaient obéi de cœur à la forme de la doctrine qui leur était annoncée.

Et ici nous apprenons la source et le caractère de cette obéissance. C'est l'obéissance de la foi, la réception de la parole de Dieu dans le

cœur. Cela forme le lien de l'obéissance entre l'âme et Dieu. La même réception de la parole donne la vie. Par Sa propre volonté, Il nous a engendrés, par la Parole de la vérité, afin que nous fussions les prémices de Ses créatures. C'est la vie, c'est une vie d'obéissance, réellement la vie de Christ en nous, et Il est l'homme obéissant. Ainsi affranchis du péché — car c'est le grand point ici — ils étaient devenus — se livrant pour obéir — esclaves de la justice (il s'excuse de se servir du mot esclave comme figure, car c'est la vraie liberté, mais pour rendre la chose claire à l'infirmité de la compréhension de la chair); car ainsi qu'ils avaient livrés autrefois leurs membres comme esclaves à l'impureté et à l'iniquité, seulement pour être iniques, pour lâcher la bride à une volonté mauvaise qui ne portait jamais de fruit, de même maintenant, il les exhorte à livrer leurs membres (car ils étaient libres) comme esclaves à la justice. Mais ici il y avait un résultat béni — la sainteté; une séparation de cœur pour Dieu dans la vraie connaissance de Lui-même — l'âme amenée à Sa ressemblance, comme c'est exprimé en Colossiens III, 10; Ephésiens III, 23, 24 (là, davantage dans sa nature même, ici en connaissance pratique, mais la même vérité générale);

L'apôtre continue la figure et en appelle à leur conscience de ce qui s'était passé. Ils avaient été esclaves du péché, et nullement sou-

mis à la justice. Quels fruits avaient-ils alors des choses dont maintenant ils avaient honte ? C'était un abandon sans fruits de leurs membres à l'iniquité et la fin en était la mort. Mais maintenant, libres du péché — son grand thème comme nous avons vu — libres dans le sens de hors d'esclavage, n'étant plus ses esclaves (tel est seul le sens de ces mots ici), et étant devenus esclaves à Dieu, entièrement adonnés à Le servir, nous avons notre fruit en sanctification ; non pas seulement, pour finir, la vie éternelle ; mais le long de la route, croissant dans la connaissance de Dieu et à Sa ressemblance, en séparation de cœur, pour Lui, de tout mal selon ce qu'Il est. Marchant dans le sentier de Son obéissance et ainsi avec Lui, l'âme est en cela délivrée de l'empire du mal qui est en volonté et en convoitise, qui ne sont ni l'une ni l'autre son obéissance.

C'est un immense privilège que cette croissance dans la connaissance de Dieu et cette intimité avec Lui — intimité avec Dieu. La volonté ne peut jamais faire cela. — Mais dans notre vraie place avec Dieu, nous croissons dans Sa connaissance — vivons davantage dans ces choses qui sont formées avec Lui, dans lesquelles Il prend plaisir, et c'est là la sanctification. L'obéissance n'est pas la sanctification, un cœur livré pour obéir à Dieu ; mais c'est le sentier dans lequel se trouvent les sain-

tes affections, sortant de Lui, et libres devant Lui. La fin est la vie éternelle reçue dans son plein résultat en gloire, comme c'est dans les desseins de Dieu. Mais c'est le don de Dieu. Le sentier qui y mène, c'est le sentier de l'obéissance et de la sanctification ; mais cela même est le don de Dieu. Quant à nous, nous avons gagné la mort — elle est les gages du péché ; — mais le don de Dieu est la vie éternelle par Jésus-Christ notre Seigneur. Ce n'est pas simplement que la vie éternelle soit le don de Dieu, mais le don de Dieu n'est rien moins que la vie éternelle. La mort est envisagée à dessein dans son simple caractère de mort. Sans doute, elle est le jugement du péché, ici dans ce monde, et implique, à moins que la rédemption n'entre, le jugement qui s'ensuit. Elle est l'effet présent du jugement sur le péché, le gendarme divin et le témoin du péché pour nous conduire au jugement, selon la colère révélée du ciel. Mais ici, c'est la fin d'une vie que le péché a remplie sans fruit ; elle conduit au jugement — le jugement des œuvres faites durant la vie. Dieu donne la vie éternelle.

Mais récapitulons cet important chapitre. D'abord en réponse à « Demeurerons-nous dans le péché ? » nous avons trouvé part dans la mort, la mort de Christ, afin d'être justifiés, c'est-à-dire que nous ne vivons plus dans cette vie, mais bien le contraire. Christ mourut et nous

nous tenons pour morts (comparez 1 Pierre, II, 24; IV, 1), le chrétien étant ainsi vivant à Dieu dans une vie nouvelle, le premier principe donc dans lequel le jugement que porterait la chair quant aux effets de l'obéissance et un seul nous constituant justes, est discuté, c'est que nous avons part à la justice en ayant part à la mort, par le fait que nous sommes associés avec Christ dans sa mort (c'est-à-dire dans la mort au péché, ce qui, évidemment, n'est pas continuer d'y vivre). Et nous devons nous tenir nous-mêmes pour morts et pour vivants à Dieu en Jésus. Mais alors vient la difficulté. Nous ne sommes pas réellement morts, quoique appelés à nous tenir pour tels; comment pouvons-nous être délivrés de l'empire du péché? Ceci amène le contraste avec la loi. La loi ne donne pas puissance sur le péché dans la chair. Elle en interdisait l'opération et les fruits, comme elle devait le faire, mais n'en affranchissait pas, ne donnait pas pouvoir contre lui. Mais le péché n'aura pas d'empire sur nous qui croyons, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce, et la grâce donne puissance et rend libre. Je ne dois pas laisser régner le péché, et cela m'affranchit de son empire. Je suis affranchi du péché, c'est-à-dire délivré de son esclavage. Etant libre, je me livre à Dieu et à la justice, je m'abandonne à Lui, et mes membres, autrefois instruments des convoitises,

sont des instruments de justice. C'est la liberté de la grâce et la vie divine en puissance.

Voilà la doctrine générale. Christ étant mort, nous nous tenons nous-mêmes pour morts, comme si nous l'étions réellement. Celui qui est devenu notre vie, le vrai moi, mourut. Je suis mort. J'ai été crucifié avec Lui, et comme chrétien je ne reconnais plus du tout la chair comme vivante. Je parle de tout ce qui est arrivé à Christ comme m'étant arrivé à moi, parce qu'il est devenu ma vie, et que je suis vivant par Lui. Comme un fils (dont le père aurait non-seulement payé les dettes, mais l'aurait fait son associé), dirait « notre capital, nos relations » parce qu'il est associé, quoiqu'il n'ait rien apporté, et que tout fût fait et acquis avant qu'il fût associé. Ainsi de nous qui sommes avec le Seigneur dans une association bien plus vraie, parce que c'est une association en vie. Seulement, comme je l'ai fait remarquer, nous n'avons pas ici l'ascension ni l'union avec Lui, ni la résurrection avec Lui qui l'implique ; mais la mort au vieil homme et la vie en Christ, et ainsi l'affranchissement du péché, la réponse parfaite à l'allégation que, dire que nous avons la justice en Lui, c'est lâcher la bride au péché. Une remarque importante à faire ici, c'est que la véritable question c'est celle de puissance. Une règle de justice n'est pas la puissance sur une mauvaise nature. Plus loin, nous verrons

mieux cela; mais, même ici, nous trouvons que la domination du péché dans nos corps mortels est la vraie question. De fait, nous ne sommes pas sous la loi; mais c'est la substitution d'une puissance de vie, de la grâce, qui la donne, à une simple et toutefois juste exigence de justice de la part de celui qui était un pécheur.

La première réponse à l'allégation qu'étant constitués justes par l'obéissance de Christ, nous avons la liberté de pécher, c'est que nous avons été plantés dans la ressemblance de la mort — avons été crucifiés avec Lui. Ceci s'applique au péché dans la nature. Mais, en outre, nous avons la grâce mise en contraste avec la loi, affranchissant de l'empire du péché et de l'esclavage sous lequel nous étions, ce que ne faisait pas la loi. Nous sommes *affranchis* pour vivre à Dieu.

Sur cela suit une pleine discussion de *la loi*. Nous sommes affranchis de la loi, suivant de même grand principe fondamental que nous avons été crucifiés avec Jésus-Christ. Or la loi a de la puissance sur un homme aussi longtemps qu'il vit. Ceci est illustré par le cas du mariage, et la loi ou lien de mari et de femme qui dure évidemment aussi longtemps que tous les deux sont en vie, mais pas plus longtemps; lorsque l'un des deux meurt, le survivant est libre d'être à un autre. Pour comprendre ce

chapitre, il est de toute importance de voir que tout le sujet traité, c'est la portée de la loi — la connexion d'une âme avec elle. D'abord, la doctrine sur ce sujet et la distinction entre une âme sous la loi, ou associée en vie avec un Christ ressuscité, et ensuite l'expérience d'une âme vivifiée et renouvelée dans ses désirs et ses jouissances mais ignorant la délivrance par la connaissance de sa mort avec Christ, et de son lien avec un autre — Christ, ressuscité d'entre les morts. Suit la description de la délivrance, et, dans le chapitre VIII, de la condition de l'âme délivrée.

La loi a de l'autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit — mais non pas après : la personne à laquelle elle s'applique n'existe plus. Si un homme qui doit être puni pour un crime vient à mourir, la loi ne peut plus l'atteindre. Nous avons vu dans le chapitre VI, que le fait de ne pas être sous la loi ne fait pas vivre dans le péché ; mais que si l'on est sous la loi, l'on n'a aucune puissance pour y résister. Elle exige, mais n'affranchit pas de la puissance du péché. Mais nous sommes devenus morts à la loi par le corps de Christ. Si la loi nous eût atteints nous-mêmes, c'eût été la mort ; mais c'eût été la condamnation. La figure est changée. La mort met un terme au lien ; mais c'est nous qui mourons ; pourtant pas nous de fait, mais Christ effectivement pour nous, et maintenant nous

sommes unis à Celui qui est ressuscité afin que la puissance de la vie étant là, nous portions du fruit — n'étant pas simplement morts au péché — pour Dieu.

Étant ainsi morts comme enfants d'Adam, en ce que Christ mourut, nous ne sommes plus dans la chair, dans cette nature où cette place et cette position devant Dieu. Nous ne sommes absolument plus devant Dieu comme des enfants d'Adam. Comme tels, nous sommes morts. Et en conséquence nous disons : « Quand nous étions dans la chair » — chose que nous ne pourrions dire si nous y étions encore ; quand nous y étions, les passions des péchés, lesquelles sont par la loi, agissaient pour porter du fruit pour la mort. La prohibition d'une volonté ou d'une convoitise, quoique juste, ne fait que provoquer cette volonté ou cette convoitise, vous fait penser à l'objet, mais n'ôte pas la convoitise, ne change pas la nature. Si je disais à un ami de l'argent : « Vous ne devez pas convoiter cet or, » je ne ferais qu'éveiller son désir. Si je résiste à un enfant volontaire, il ne fait que pousser plus fortement contre l'obstacle qui lui est opposé. Les passions des péchés sont par la loi — pauvre chemin de sainteté ou de justice. Elles agissaient en nous pour produire réellement le péché pour la mort. Mais maintenant nous sommes délivrés de la loi étant morts dans ce en quoi nous étions

tens. La vie dans laquelle nous lui étions rattachés est terminée, le lien qui attachait à cette vie n'existe plus — se termine avec la vie dans laquelle il subsistait. La loi s'adressait à l'enfant d'Adam, et exigeait de lui ce qui était selon la volonté de Dieu. L'homme était dans le péché, non soumis à la loi de Dieu, et même sa chair pécheresse ne pouvait l'être ou elle n'eût pas été une chair pécheresse. La loi ne faisait qu'exciter cette chair dans sa volonté et ses convoitises ; mais maintenant en Christ nous sommes morts, le lien avec la loi est rompu dans notre mort avec Christ, et nous sommes rattachés à Christ ressuscité, servant en nouveauté d'esprit, et non pas en vieillesse de lettres, liés à un mari — non pas la loi, mais Christ. *Nous ne saurions avoir les deux ensemble.*

C'est là le grand point ici. Le chapitre vi posait le fondement de la doctrine et de la vérité, savoir, que notre vieil homme est crucifié avec Christ pour la foi. Nous sommes morts. Le chapitre vii traite de l'effet de cela sur le lien qui lie un enfant d'Adam à la loi. La mort a dissous le lien et nous sommes à un autre, à Christ, pour porter maintenant du fruit pour Dieu, et nous sommes vivants pour lui. Toute la force du passage est que nous ne pouvons avoir Christ et la loi ensemble. — Les deux maris à la fois. C'est impossible ; mais c'est en étant morts au péché que nous sommes déli-

vrés de la loi. Christ ressuscité est maintenant notre vie et notre mari, position où il y a puissance pour produire du fruit pour Dieu, ce que la chair pécheresse ne pouvait jamais faire. Le contraste entre le Christianisme et la loi n'est pas seulement la justification, mais la vie, l'obéissance et le fruit produit. Sous la loi, nous sommes sous l'empire (pas seulement sous la culpabilité) du péché ; en Christ, rendus libres et capables de porter du fruit pour Dieu.

Mais ce n'est pas tout. La loi a son usage, savoir, de manifester la conscience de ce que nous sommes — de notre état. Cet empire du péché, était-ce la faute de la loi, quand nous étions sous elle ? Non ; c'était la faute du péché et de la convoitise que condamnait la loi. « Mais, dit l'apôtre, je n'eusse pas connu la convoitise, ni la loi n'eût dit : Tu ne convoiteras pas. » S'il avait tué, il eût connu le fait ; sa conscience naturelle en eût pris connaissance. Mais nous ne traitons pas maintenant (comme nous l'avons déjà fait remarquer) des péchés, mais du péché. Je ne l'eusse pas connu, si la loi n'en eût agi avec ses premiers mouvements comme mal. Beaucoup n'ont commis aucun crime — n'ont ni tué, ni dérobé, ni commis adultère. Mais qui n'a jamais convoité ? Ce serait dire que je ne suis nullement un enfant d'Adam. Et notez ceci, nous ne parlons pas de culpabilité par des actes, mais d'un état ; non pas

de jugement, ni de pardon, mais de délivrance, d'affranchissement. Et de plus, remarquez ici combien est grande l'erreur de ceux qui regardent la convoitise comme n'étant pas péché, si on n'y a pas succombé. Le but ici est de découvrir la mauvaise nature par son premier mouvement — la convoitise. Non, certes, ce que nous avons fait, mais ce que nous sommes ; et l'état de péché de la chair est découvert par ce premier mouvement, qui est la convoitise — volonté pour le mal. Elle prouve, par sa méchanceté, la source pécheresse en moi. Je sais qu'en moi, il n'habite aucun bien. Découverte importante, quoique bien humiliante ! Non pas, je le répète, ce que j'ai fait, mais ce que je suis. Mais comme c'est important ! Quelle pure folie de vouloir rendre bon un enfant d'Adam, à moins qu'il ne soit né de nouveau !

La voie de Dieu n'est pas d'améliorer le sauvageon, mais de le couper et de le greffer. Puis, quand sommes entés sur Christ, le fruit de cette vie doit être produit. La loi ne condamne pas la nature. Elle suppose qu'elle peut encore être éprouvée, qu'on peut encore s'y fier, mais elle défend ce qui est son tout premier mouvement — la convoitise. Elle donne ainsi la connaissance de ce qu'elle est, et notez que c'est « le péché » et non « les péchés » ; car, il n'eût pas jugé et connu, comme les hommes naturels ne le font pas, la convoitise en lui comme mal et péché, si la loi n'eût

dit : Tu ne convoiteras pas. La loi était donc un moyen, non de justice, mais de connaissance du péché. Par elle, de plus, le péché m'a séduit et m'a tué. Il prit son occasion ou son point d'attaque de la loi. C'est ainsi que Satan entra quand Adam était innocent. Maintenant le péché prend occasion de la défense pour provoquer la volonté, et produire la convoitise, car jusqu'à ce que la loi fût venue et l'eût interdite, la conscience ne prenait pas connaissance de la convoitise.

Rappelons-nous que l'apôtre ne traite pas des péchés, mais du péché. Celui-ci fut provoqué et stimulé par le commandement ; sans lui le péché était mort. Mais quand le commandement survint, le péché reprit vie et la culpabilité et la mort vinrent sur ma conscience. Autrement, il n'y avait pas de sentence de mort, dans la conscience, par le péché. Les péchés seraient jugés au jour du jugement, apportant la condamnation ; mais une nature pécheresse comme telle ne donne pas une mauvaise conscience. Nous demeurons vivants, non mis à l'épreuve, endormis. J'étais un enfant d'Adam, vivant sans conscience du péché, comme il s'en voit des centaines ; mais quand la loi de Dieu défendit la convoitise, la conscience fut atteinte et je mourus sous son jugement. Ce qui avait dit : Fais ceci et tu vivras, ce qui même était donné pour la vie, a été trouvé dans mon expérience

être pour la mort. Je pris la loi, pensant que j'avais puissance pour être bon et juste par elle : le péché profita de cela pour me séduire et m'amener dans la mort par le commandement. Il devait toujours profiter. Le péché fut rendu par le commandement excessivement pécheur. Il était là, sans que j'en eusse conscience comme mal fatal dans ma chair (nous ne parlons pas de péchés commis), mais il apparut comme péché quand vint la loi, et devint excessivement pécheur. Il apparut dans sa vraie nature de péché, et de plus, il prit le trait caractéristique d'opposition et de transgression à l'égard de la volonté sainte, juste et parfaite de Dieu.

Mais ici arrive un autre élément : le jugement spirituel qui peut ainsi discerner tout cela. « Nous savons. » C'est là une expression technique pour la connaissance qui appartient au chrétien comme tel (1 Cor. VIII, 4 ; 1 Jean III, 2 ; v, 13 et autres passages). Nous connaissons la spiritualité de la loi, ne l'appliquant pas seulement aux crimes, mais à l'homme intérieur. Si je regarde à moi-même comme enfant d'Adam, je suis charnel, vendu au péché. Je dis, un enfant d'Adam, car l'apôtre dit « en moi, c'est-à-dire en ma chair. » Il envisage l'homme comme se tenant sur ce terrain avec la connaissance chrétienne de ce qu'il est, mais comme lié encore au premier mari — la loi. « Quand nous étions dans la chair. » C'est l'intelligence chré-

tienne appliquée au jugement de l'état de quelqu'un (non pas non-renouvelé dans son esprit et ses désirs), mais sous la loi. Voilà pourquoi la loi seule est mentionnée; et ni Christ, ni l'Esprit, jusqu'à ce que vienne le cri pour la délivrance de cet état. La question n'est pas de savoir si la chair est en nous; mais « quand nous étions dans la chair », les passions du péché étaient là, et nous-mêmes atteints, dans cet état, par les exigences de la loi dans nos consciences, non pas comme rachetés et morts avec Christ, délivrés et ayant la puissance de la vie en Lui, ayant la conscience de cet état.

Trois leçons extrêmement importantes sont apprises, sous l'enseignement divin, dans la lutte rattachée à cet état : Premièrement, en moi — c'est-à-dire en ma chair — n'habite aucun bien. Ce n'est pas la culpabilité d'avoir péché; mais la connaissance de ce nous *sommes* — c'est-à-dire comme chair. Deuxièmement, j'apprends que ce n'est pas *moi* — car, étant renouvelé, je le hais — ne le voudrais jamais, le vrai *moi* le déteste. C'est donc le péché en moi, non pas moi — importante leçon à apprendre. — Troisièmement, si ce n'est pas moi, il est trop fort pour moi. Le vouloir est bien en moi, mais comment accomplir ce qui est bien, je l'ignore.

Mais il sera bon d'entrer dans ce sujet avec un peu plus de détail. Ce n'est pas réellement une personne individuelle; mais le jugement

d'une nature ; mais une nature qui (jusqu'à ce que je connaisse la rédemption et sache que je suis mort au péché par Christ et que je suis en Lui) me constitue moi-même pour la conscience. Il faut remarquer que la volonté est toujours supposée bonne, et le bien *jamais* accompli. Ce n'est pas l'état chrétien. Nous pouvons toutes choses par Celui qui nous fortifie.

De plus, l'homme ici est un esclave ; en VIII, 2, il est affranchi. Dans le verset 5, nous sommes supposés dans la chair ; en VIII, 9, nous ne sommes pas dans la chair, si l'Esprit de Christ *habite en nous*. Si un homme n'est pas mort avec Christ, il est pleinement dans la chair. S'il ne le sait pas, la conscience et l'esprit sont sur ce terrain devant Dieu. Ce qu'il est, non ce qu'est Christ, est le principe d'après lequel il juge de son état devant Dieu. Quant à sa position consciente, il est dans la chair, et c'est l'opération de la délivrance de cet état par l'entière humiliation de la connaissance de soi-même, qui est ici décrite. L'opération de la loi, voilà ce qui est contemplé ; la grâce agissant dans l'homme, mais lui-même, quant à son esprit et à sa conscience, sous la loi, non délivré. Par la loi est donnée la connaissance du péché. La grâce lui a donné de voir que la loi est spirituelle. Ce ne sont pas les péchés, mais le péché qui est la question. Par la grâce, la conscience a reconnu que la loi est bonne, l'esprit même y consent,

plus encore, il s'en réjouit par l'homme intérieur. C'est un homme renouvelé.

Nous avons donc premièrement l'état de l'homme. La lumière de Dieu a paru ; la loi est spirituelle pour lui, mais lui-même est charnel, un esclave du (vendu au) péché, car il se voit encore vivant dans la chair — dans cette vie d'un enfant d'Adam dans laquelle la loi fait valoir ses droits. « Je suis (c'est-à-dire en conscience, individuellement) charnel, — vendu au péché, » c'est-à-dire que vous avez là un homme se regardant lui-même, et se voyant dans la chair, tout en sachant que la loi est spirituelle — comprenant cela par un enseignement divin.

Ensuite nous avons de plus (tel étant l'état de cette âme) deux points relativement à la loi — rien, remarquez-le, relativement à Christ et à l'Esprit. Elle n'est pas encore arrivée, mais elle est sur le chemin, parvenant, en tant qu'enseignée de Dieu, à la connaissance du péché (c'est-à-dire d'elle-même sous la loi). Dans le premier cas, elle fait le mal, mais ne le veut pas — fait ce qu'elle hait. Elle reconnaît que la loi est bonne, sa conscience et son esprit l'acceptent comme juste — sont d'accord avec elle — mais elle fait le contraire ; mais ainsi, sous la grâce, par cette même parole, elle est enseignée que ce n'est pas elle qui le fait mais le péché qui habite en elle. Elle possède un hom-

me nouveau, une vie nouvelle, dans laquelle, ainsi désignée, elle peut traiter le péché comme un étranger quoique habitant en elle — comme ne lui appartenant pas. Et maintenant elle a appris par expérience, et non comme simple doctrine, quoique enseignée de Dieu comme quelque chose en dehors d'elle — « nous savons » — mais quelque chose sur elle-même et une grande leçon aussi : » Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, n'habite aucun bien. » La chair est une nature jugée, grand progrès. Et maintenant, le ressort dans l'homme renouvelé, le second point — la volonté positive de faire le bien. Il se réjouit dans la loi de Dieu, dans l'homme intérieur — non-seulement consent — l'a comme sa propre règle approuvée dans sa conscience ; mais il voudrait faire le bien, mais le mal est là — Il ne peut pas l'accomplir. La puissance manque totalement. La loi n'en donne aucune. Il y a une loi dans ses membres, une puissance de mal opérant constamment, qui le mène captif quoique maintenant contre sa volonté. Pauvre misérable homme ! (mais avantage immense), il le sait, il se connaît lui-même. Ses désirs et ses efforts pour faire le bien ont eu ce résultat — qu'il a la connaissance de son état réel, qu'en lui, c'est-à-dire en sa chair, n'habite aucun bien. Mais ce n'est pas (maintenant qu'il est vivifié de Dieu) lui-même du tout. Mais cela n'opère pas de jus-

lice pour lui, ne lui apporte aucune délivrance de la puissance du péché; il est encore sous sa domination, étant sous la loi. C'est une immense leçon à apprendre que nous n'avons aucune puissance (comme le pauvre homme au réservoir de Bethésda; la maladie dont il avait besoin d'être guéri, avait enlevé, quoi qu'il en eût la volonté, la force par laquelle il eût pu arriver à être guéri). Ainsi enseigné, l'homme cesse de chercher à être meilleur, ou à faire; il a appris ce qu'il est, et cherche un libérateur. Du moment que Dieu l'a amené là, tout est clair. Il rend grâces à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur.

Mais quoique le sujet traité soit l'expérience d'une âme sous la loi, alors que, par la grâce, elle a reconnu sa spiritualité, la chose apprise n'est pas ce qu'est la loi; mais ce qu'est le péché — ce que nous sommes. Par la loi est la connaissance du péché. De là, quoique l'opération soit poursuivie sous la loi, au moyen de laquelle, par l'œuvre secrète de la grâce, cette connaissance est acquise, pourtant la chose que nous avons appris à connaître — ce qu'est le péché dans la chair — est toujours vraie.

Ainsi, comme nous l'avons fait remarquer, quoique ce soit la description d'une âme sous la loi, toutefois c'est d'une manière telle, que la leçon demeure pour le chrétien en tous temps. Non qu'il soit sous la loi ou dans la chair — il

n'y est jamais ; il est mort en tant que lié avec ce premier mari, et, pour la foi, la chair est morte, et il est délivré ; mais la leçon qu'il a apprise demeure toujours vraie. En lui, c'est-à-dire en sa chair, n'habite aucun bien, et cela est connu par l'expérience. La chair peut le tromper s'il est insouciant, et il peut oublier de porter en son corps la mort du Seigneur Jésus, mais elle ne peut plus le tromper quant à ce qu'elle est en elle-même. Il peut avoir laissé une porte ouverte à un serviteur infidèle dans sa maison, mais il ne le traite pas à présent comme une personne digne de confiance et à l'abri du soupçon. Et la différence est immense. La puissance de la chair est brisée. Et de plus, il n'a pas la pensée qu'il est dans la chair devant Dieu. L'épître aux Galates montre sa position : « La chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez. » « Mais si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes pas sous la loi. » Vous n'êtes pas en Romains VII, quoique la chair de péché soit encore là. Vous êtes libres de la liberté dans laquelle Christ vous a placés en vous affranchissant. Ne soyez pas de nouveau retenus sous un joug de servitude. De là aussi, après qu'il est parlé ici de la délivrance, le fait constant des deux natures est affirmé, quoique l'apôtre n'aille pas plus loin que la loi, sujet dont il nous occupe. « Ainsi

donc, moi-même, de l'entendement, je sers la loi de Dieu, mais de la chair la loi du péché. »

En résumé donc, l'état décrit est celui d'une âme sous la loi; mais le péché est reconnu, et la lutte contre lui demeure — la chair reste chair. Mais c'est bien différent d'avoir à faire avec le péché quand nous n'avons pas de force, quand nous lui sommes vendus, quand la chair nous tient par terre, dans le combat sous la loi du péché, ou de pouvoir dire « la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. » Les natures sont les mêmes, mais quelle différence, les ayant, d'être sous la loi, qui est la puissance du péché, ou, étant mort avec Christ, d'avoir la vie et l'Esprit de Christ qui est la puissance de la sainteté; d'être mené captif sous une règle ou une loi, par le péché, tout en le haïssant, ou de se réjouir de la liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant! Nous trouverons cette liberté et la condition en elle du croyant développées dans le chapitre VIII. Les deux points traités ici sont : la délivrance et la demeure de la loi du péché dans la chair, seulement ce n'est pas moi. Celui-ci est l'esprit qui sert la loi de Dieu. C'est à la fois affaire d'expérience et d'enseignement.

Mais il est deux choses que l'apôtre suppose maintenant du chrétien : Qu'est-ce qui le constitue tel? C'est qu'il est en Christ, et que l'Esprit

de Dieu habite en lui. Ce qui appartient à quelqu'un de tel est une autre chose. C'est là être chrétien. Mais remarquons que la mesure de la marche et de l'effet pratique est limitée, comme tout l'est ici, à la responsabilité humaine. Un seul passage nous rattache avec les conseils de Dieu, et même seulement comme grande vérité générale. Mais dans la pratique le résultat prend la mesure de la responsabilité humaine, quelle que soit la délivrance nécessaire pour nous rendre capable d'y faire face.

Pour l'homme en Christ, il ne peut donc y avoir aucune condamnation. Telle est la première déclaration de ce chapitre. Nous avons déjà fait remarquer qu'il y avait deux passages décrivant la bénédiction du chrétien : v, 1—11, et viii. Nous avons déjà traité du premier ; le second va nous occuper maintenant. Celui-là, c'est la bénédiction découlant de ce que Dieu était envers nous en grâce ; celui-ci l'état la condition du croyant devant Dieu. En conséquence, nous lisons ici : « Il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus » — et non pour ceux pour les péchés desquels Christ mourut. Ces derniers sont pardonnés, l'homme justifié, pleinement béni ; mais ce n'est pas sa position nouvelle comme quelqu'un qui est mort dans la chair et qui est vivant à Dieu en Christ ; quelqu'un qui a pour mari celui qui est ressuscité d'entre les morts.

Comment pourrait-il y avoir de condamnation pour ceux qui sont en Christ, ce serait condamner Christ.

Mais la raison est donnée en connexion avec ce qui précède; et cela du côté du bien dans la puissance de l'esprit de vie en Christ, d'un autre côté, et, de l'autre, quant au mal, la condamnation du péché dans la chair. Etre en Christ est le grand et sûr fondement; mais les conditions et le fondement de cela sont ajoutés quand il y a lieu.

La loi du péché et de la mort a perdu sa puissance. J'ai un autre principe de vie en puissance en moi, qui a sa propre nature et sa règle constante, car telle est ici la force du mot « loi » — « la loi de l'esprit de vie dans le Christ Jésus » Ceci fait allusion au souffle ou esprit de vie soufflé en Adam. Maintenant c'était la vie spirituelle ou divine dans la puissance de l'Esprit de Christ en nous. Et cela avait sa loi et son caractère constant, et était la puissance qui avait affranchi le Chrétien de la loi du péché et de la mort — le principe mortel qui dominait en lui auparavant, comme vivant dans la chair. Elle est là, sans doute, mais il en est affranchi. Elle n'a plus d'empire. Il y a une autre vie et une autre puissance opératrice qui ont leurs propres caractères déterminés et invariables et qui opèrent en puissance; de sorte que je ne suis pas sous l'empire du péché. C'est là le côté de

Dieu — ce que je suis devant Dieu en fait de vie.

Puis vient la mauvaise nature, et pourquoi je ne suis pas condamné à cause d'elle. La loi ne pouvait, à cause d'elle, opérer en moi ni bien, ni justice ; ne pouvait amener la question de la chair à une fin devant Dieu ; ne pouvait ni me justifier, ni me délivrer ; ne pouvait me nettoyer du mal qui est en elle devant Dieu. Il y avait le péché dans la chair. La loi ne pouvait pas empêcher son action, ni me justifier tant qu'il était là — ne pouvait pas opérer le bien qu'elle requérait. Elle ne faisait qu'exiger le bien et provoquait le péché. Mais « Dieu en envoyant son propre Fils » — sans péché sûrement, mais dans la forme et la figure d'un de ces pécheurs dans la chair, « en ressemblance de chair de pécheur et pour le péché, » c'est-à-dire comme sacrifice pour le péché, « a condamné le péché en la chair. » La chose si mauvaise, si haïssable, si condamnable pour Dieu et pour l'homme nouveau a été condamnée quand Christ fut fait sacrifice pour le péché. La mort et la condamnation du péché dans la chair allaient ensemble, et j'y suis mort, et sa condamnation est chose passée et réglée depuis que Christ s'est fait sacrifice pour le péché. Il n'est nullement toléré, ce que l'homme nouveau ne pourrait supporter. Une nature ne saurait être pardonnée. Mais sa condamnation a eu lieu dans ce qui a écarté

toute condamnation pour moi et a été en même temps ma mort quant à elle.

Ainsi, il ne peut y avoir aucune condamnation pour celui qui est en Christ. Non-seulement les péchés sont effacés, mais la nature qui les produisait est condamnée, c'est-à-dire le péché dans la chair, et, quant à mon état actuel, la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de sa loi. Ainsi le vieil homme est condamné à mort, et le nouvel homme vit et marche, de sorte que ce qu'exige la loi (sa justice, la somme de ce qu'elle requiert) est accompli en nous, parce que nous ne sommes pas sous elle, mais sous la grâce. La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi, et je ne marche pas selon la chair, ce que défend la loi, mais selon l'Esprit contre les œuvres duquel il n'y a pas de loi. Oui, par la puissance de l'Esprit de Dieu, je marche selon ce en quoi il me conduit — la vie de Christ dans ce monde. Et cette marche selon l'Esprit donne son vrai caractère à la marche du chrétien dans ce monde.

Comme je l'ai dit, de même que Christ est présenté en contraste avec la loi pour la justice, l'Esprit de Dieu en nous (Christ comme vie, dans la puissance de l'Esprit) est présenté en contraste avec la juste mais impuissante loi, pour notre marche et notre règle, la mort au péché et la vie dans la puissance de l'Esprit de Dieu. L'apôtre développe cela. De fait, le passage com-

mençant par « il n'y a aucune condamnation » jusqu'à la fin du verset 11, est le développement de la réponse à « Qui me délivrera ? » Sur les mots « qui ne marchent pas selon la chair, mais selon l'Esprit, » repose une pleine description, à la fois, de la vie chrétienne comme découlant du saint Esprit, et de la chair. Chacune a ses propres fins, conformément à sa nature. Il y a les choses de la chair et les choses de l'Esprit — non pas simplement le bien et le mal — mais des objets appartenant à chacune.

Nous avons donc deux natures avec leurs objets respectifs, et avec la nouvelle — la puissance du saint Esprit de Dieu au lieu d'une nature et d'une loi qui en interdisaient inutilement les désirs et les actes. Ceux qui marchent selon la chair sont gouvernés par ses principes ; l'esprit, la volonté ont leur objet dans les choses après lesquelles cette nature soupire. Ceux qui suivent les directions de l'Esprit sont sous sa puissance dans les choses que l'Esprit nous apporte, et sur lesquelles il fixe nos cœurs. Maintenant la pensée de la chair, c'est la mort, la pensée de l'Esprit est la vie et la paix ; c'est-à-dire qu'elles sont caractérisées respectivement par ces choses qui découlent immédiatement et directement d'elles ou les accompagnent. Car la pensée de la chair est inimitié contre Dieu, résiste à son autorité, rejette sa volonté, s'élève contre Lui et contre son autorité, n'aime pas qu'elle existe, et, par

conséquent le hait. Elle n'est donc pas soumise à la loi et ne peut pas l'être. Ses convoitises ne veulent pas de ce qu'elle réclame, et sa volonté propre ne veut pas se soumettre à la demande elle-même. Dieu intervient par la loi, affirme son autorité et défend la convoitise ; mais la chair ne connaît pas d'obéissance, aime ses convoitises et hait Dieu. La volonté propre ne peut pas aimer la soumission parce qu'elle est volonté propre ; ni la convoitise, ce qui défend de convoiter. Mais il faut que Dieu intervienne ainsi avec la loi pour la chair. Ce qui est essentiel à la chair, il est essentiel pour Dieu d'y être contraire, et elle est inimitié contre Lui. Ceux qui sont dans la chair ne peuvent donc pas Lui plaire. Ceux dont la vie est dans le premier Adam ne peuvent plaire à Dieu. Là c'est la chair qui conduit et gouverne. Leur place et leur position est dans la vie d'Adam. Mais il n'en est pas ainsi si l'Esprit de Dieu habite en nous. Il caractérise, conduit, forme la vie de celui en qui il habite. L'Esprit de Dieu en puissance vivante forme et caractérise l'état de l'âme.

Voici donc ce qui caractérise et distingue le chrétien : l'Esprit de Dieu habite en lui. Un tel homme n'est pas dans la chair (ce n'est point là sa position), mais dans l'Esprit. C'est évidemment et en propres termes le contraire de « quand nous étions dans la chair, » c'est-à-dire de l'expérience du chapitre VII. Alors les passions des

péchés agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort. Et remarquez-le, ce n'est pas ici être né de nouveau. C'est l'Esprit de Dieu habitant en nous. A la vérité, si nous sommes nés de nouveau, il y a des désirs nouveaux, le mal dans la chair est mort; mais cela n'est pas la liberté et la puissance. Mais où est l'Esprit de Dieu, là est la liberté avec Dieu et l'affranchissement de la loi du péché, c'est le fruit de la rédemption par Christ — du ministère de la justice et de l'Esprit. Christ nous a rachetés, justifiés et purifiés. Le sang de l'aspersion nous ayant parfaitement purifiés dans la présence de Dieu (1); le saint Esprit vient habiter en nous, sceau de la valeur de ce sang, et, en conséquence, venant ainsi habiter en nous, nous donne la conscience que nous sommes dans une place nouvelle devant Dieu — non pas dans la chair, ni dans notre état adamique naturel, mais dans la condition dans laquelle l'Esprit nous place dans la présence de Dieu. Cette position n'appartient qu'à ceux qui ont l'Esprit. C'est l'Esprit de Christ. Si un homme ne l'a pas, il n'a pas la place chrétienne propre, n'est pas de Christ, ne Lui appartient pas, selon la puissance de la rédemption qui nous amène devant Dieu selon sa propre efficace de laquelle la pré-

(1) Comparez le cas du lépreux : lavé, aspergé du sang, puis oint.

sence et l'habitation de l'Esprit sont le sceau caractéristique et la puissance vivante — ce par quoi sont distingués ceux qui sont entrés dans cette position.

La nouvelle naissance ne donne pas cela ; elle peut (et par elle-même elle le fait), amener à crier : « Qui me délivrera ? » Elle ne nous dit pas que nous sommes rachetés. Elle donne des désirs et des espérances, mais peut également accroître les craintes, parce qu'elle fortifie le sentiment de la responsabilité en donnant l'intelligence spirituelle de sa mesure, mais elle ne donne aucune puissance pour délivrer du mal dont elle nous rend sensibles. Mais la rédemption qui est en Christ délivre. Il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont en Lui. Et si nous sommes en Lui, il est aussi en nous — la puissance comme la source d'une vie nouvelle, oui, cette vie elle-même. Et voilà le chrétien. Un tel homme est réellement Sien (1). Un homme né de Dieu peut être sous la loi quant à l'état de son esprit, reposant sur sa propre responsabilité comme vivant dans la chair, ce côté-ci de la rédemption — lié au premier mari, et le lien non rompu par la mort quant à son état. Il n'est pas

(1) C'est *autô* et non *autou*. Remarquez que dans le verset 1, nous sommes en Christ; ici il est en nous, deux choses inséparables. L'une est dans une place devant Dieu, l'autre la puissance de vie devant le monde. C'est le développement pratique de Jean xiv, 20.

uni au second mari dans sa foi — à Celui qui est ressuscité d'entre les morts — n'a pas passé dans une sphère nouvelle (qui est réellement le fruit de la rédemption pour nous) où il ne peut y avoir aucune condamnation, car nous sommes acceptés en Christ, et la présence du Saint-Esprit caractérise notre position.

Nous trouvons maintenant (verset 10), la puissance qui produit l'effet, établie d'une manière doctrinale dans le chapitre VI : « Si Christ est en vous, le corps est mort à cause du péché. » S'il vit, son seul fruit c'est le péché; mais si Christ est en nous, la puissance de vie, le corps, quant à toute volonté, a sa place dans la mort. Comme pratique, qu'est-ce donc que la vie? L'Esprit. C'est-à-dire, produire la justice. Ceci est la pleine réponse à l'accusation que c'est la liberté pour pécher ou conduisant au péché parce que nous ne sommes pas sous la loi.

Mais cette délivrance va plus loin : « Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts vivifiera aussi nos corps mortels, par son Esprit qui habite en nous. » Voilà une délivrance entière et finale, même en ce qui concerne les corps. Nous pouvons remarquer qu'il est parlé de l'Esprit ici de trois manières : — comme l'Esprit de Dieu en tant qu'en contraste avec la chair — avec l'homme tel qu'il

est ; comme l'Esprit de Christ ou Christ en nous, en tant que formateur de notre état pratique ; troisièmement, comme l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus, et l'assurance de la vivification de nos corps mortels, et ainsi notre possession d'une pleine liberté dans le sens le plus élevé. Car tout cela n'est pas la recherche du pardon ni la justification, mais c'est la délivrance d'un état dont nous avons la conscience.

Une autre remarque (qui nous conduit à la structure de tout le chapitre), doit être faite ici. Dans les versets que nous avons considérés, quoiqu'il soit parlé de l'Esprit comme habitant, Il est pourtant envisagé comme la source et la puissance de la vie qui caractérise l'homme : « L'Esprit est vie à cause de la justice. » Ensuite il en est parlé comme personne distincte et séparée, agissant sur nous et en nous — « avec notre esprit » — ceci forme la deuxième partie du chapitre. La troisième et dernière partie c'est, non pas ce qu'est Dieu en nous par Son Esprit ; mais ce qu'Il est pour nous, nous mettant en sûreté dans la bénédiction qu'Il est dans Son conseil de nous donner.

Nous pouvons arriver maintenant à la deuxième partie du chapitre : Elle est précédée de deux versets d'une grande importance pratique : 12, 13. « Nous ne sommes pas redevables à la

chair. » Elle n'a aucun droit, ni titre sur nous. Elle nous a fait tout le mal possible et rien que du mal, et elle a été condamnée sur la croix de Christ, et nous lui sommes morts, ayant été crucifiés avec Lui. Vivre selon la chair produit la mort, mais faire mourir les actions du corps (les choses qui découlent de sa volonté si on la laisse agir), c'est la vie.

Mais maintenant, l'instruction va plus loin et nous donne la relation dont l'Esprit nous rend conscients, et non pas simplement l'état comme elle l'a fait jusqu'ici : « Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu. » Ceci découle directement de tout l'ensemble de la position dans laquelle nous sommes amenés en contraste avec celle dans laquelle nous étions sous la loi — position dans laquelle Dieu nous avait amenés, par grâce, par la rédemption, — non pas la servitude et la crainte dans lesquelles nous étions vis à vis de Lui sous la loi; le fruit de la grâce divine en Christ — non pas l'effet de la ruine de notre responsabilité en présence d'un droit divin sur nous. Nous sommes fils de Dieu et crions : « Abba, Père » ayant la conscience d'être fils, parce que nous avons l'Esprit qui est en nous un Esprit d'adoption.

Il est bon de remarquer, comme se retrouvant si fréquemment dans ce chapitre, que « car » dans bien des passages n'exprime au-

cune déduction directe de la part de l'apôtre, mais introduit quelque énoncé confirmatif du principe général qui se trouve dans la pensée de l'apôtre. Ainsi dans les versets 13, 14, il n'y a aucune déduction directe quoique la connexion soit plus immédiate dans le verset 13. Le verset 14 continue à donner la condition entière de celui qui a l'Esprit, suggérée par la mention de l'Esprit, actif en puissance morale sur la marche, dans le verset 13. Une telle mortification des œuvres du corps est naturelle dans le chrétien, car tel est leur état réel et leur caractère comme possédant l'Esprit. Mais ce n'est nullement : « Vous vivrez, car, etc. » Mais dans tout le chapitre, il a, devant les yeux, l'homme en Christ, montrant quel est son caractère et quels sont les qualités et les privilèges qui lui appartiennent comme tel.

Nous avons à considérer maintenant ce qui est dit concernant l'Esprit, comme habitant en nous. Nous sommes fils et par l'Esprit crions : « Abba, Père, » dans la conscience de cette relation. Le Saint-Esprit Lui-même (ici nous L'avons définitivement comme personne distincte) « rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. » C'est un témoignage distinct, défini, de l'Esprit qui habite en nous que nous sommes tels ; et non une preuve par la Parole en nous, examinant nous-mêmes (procédé faux, non-scripturaire et mauvais),

mais le témoignage du Saint-Esprit Lui-même qui habite en nous, qu'Il nous rend comme habitant ainsi en nous. Nous avons la conscience et la possession de la pensée de l'Esprit *en* nous ; mais Lui-même aussi, comme habitant en nous, *nous* rend témoignage d'une manière consciente que nous sommes fils. Nous sommes dans la relation consciente, mais Celui qui est en nous donne la confiance qui produit le témoignage.

Mais si nous sommes enfants, nous sommes héritiers. Nous sommes naturellement héritiers de Dieu comme Ses enfants, et (comme Christ est le grand héritier et le premier-né) cohéritiers de Christ. Mais alors la marche et tout le caractère de Christ comme homme nous caractérisent. Sa vie et Son Esprit étant en nous la source de ce que nous sommes, notre pensée doit être dans son caractère et sa nature la Sienne même ; mais Il a souffert ici-bas, et maintenant Il est glorifié comme homme prêt à hériter toutes choses. Nous devons donc aussi souffrir avec Lui ; non pas précisément pour Lui — cela est un privilège spécial, mais avec Lui. Il ne pouvait (marchant saintement dans l'amour et la grâce, saint et céleste dans toutes ses voies) que souffrir au milieu d'un monde pécheur qui rejetait Son amour. Son Esprit dut être toujours attristé par le péché et la souffrance qui étaient tout autour de Lui. De même aussi, le saint selon la mesure dans laquelle il marche dans la

puissance de Son Esprit, comme il dit en Timothée : « Si nous souffrons avec Lui, nous régnerons avec Lui. » C'est un Christ entier ; la même vie a ses conséquences naturelles ici et dans le ciel, dans la place de fils ; un homme céleste, dans ce monde et dans le ciel de Dieu en gloire sainte. Nous sommes co-glorifiés et co-souffrants. Mais les souffrances ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire.

Je prends l'expression « en nous » comme signifiant tout notre état aussi bien que nos personnes.

Nous avons donc une magnifique association de la souffrance et de la gloire par l'habitation de l'Esprit en nous. Il nous donne à connaître que nous sommes fils et est les gages et la révélation de la gloire, tandis que nous sommes dans ce monde de souffrance. La création est dans l'état qui résulte de la chute ; mais la grâce d'un autre côté lui fait attendre, pour sa délivrance, notre révélation en gloire. Il doit en être ainsi ; la création inintelligente ne peut être amenée au repos de la gloire de Dieu, tant que les héritiers pour qui elle est préparée n'y sont pas. Elle attend la manifestation des fils. Elle ne peut pas entrer dans la liberté de la grâce (cela est intelligent et spirituel — le salut de l'âme), mais la liberté de la gloire sera sa délivrance aussi. Elle a été assujettie à la vanité — non de sa volonté, mais de celle d'un autre,

Adam — mais elle n'y sera pas laissée à toujours. Elle aussi aura sa délivrance dans la liberté de la gloire, car elle s'applique à tout l'état des choses — et non pas simplement à la relation des âmes avec Dieu.

Tel est l'énoncé général. Et c'est ici que nous avons le premier et le plus complet aperçu des conseils de Dieu dans l'épître aux Romains. Nous en retrouverons quelque chose en rapport avec les Juifs dans le chapitre xi. Mais ici, c'est le résultat général dans la sphère de gloire du Fils de l'homme, quoique seulement brièvement énoncé, en connexion avec le sujet de la délivrance qui s'applique ici à toute la création. Mais ceci est l'énoncé général de cette vérité.

Ce qui suit est notre relation personnelle avec cela comme chrétiens. Nous savons (nous, chrétiens, ayant l'Esprit de Christ, savons) que le monde que la chair cherche à améliorer comme sa demeure, soupire et est en travail par suite de la chute (quoique la grâce, la délivrance et la réconciliation soient reçues par nous). Et cela n'est pas simplement vrai de la création qui nous entoure — notre corps en fait aussi partie. Etant des créatures, nous avons à en attendre la rédemption — l'adoption et le salut de fait. La rédemption du corps et de la possession acquise vont, dans un sens général, ensemble. La rédemption par Son sang, le pardon des péchés, nous les avons ; mais l'Esprit

que nous avons reçu en conséquence, n'est que les arrhes de l'autre. C'est dans ce sens que nous sommes sauvés en espérance. Ce qu'il était dans les conseils de Dieu de nous donner dans le salut, nous ne l'avons pas encore (c'est-à-dire en gloire avec Christ); mais l'œuvre qui nous sauve est achevée et nous l'avons par le Saint-Esprit. Nous nous tenons (ayant reçu le Saint-Esprit) entre l'œuvre accomplie qui nous sauve et nous donne droit à l'héritage (et savons qu'elle est accomplie, ayant été, en outre, scellés pour le jour de la rédemption) et l'exercice de la puissance qui amènera la pleine rédemption quand Jésus reviendra. Par l'Esprit, nous regardons en arrière à l'accomplissement de l'œuvre et comprenons sa valeur; et par le même Esprit, nous regardons en avant à la seconde venue de Christ pour tout accomplir et introduire la gloire. En attendant, nous avons ces vases de terre, nos corps non rachetés — non rachetés quant à la puissance de la délivrance, car le corps aussi est au Seigneur acheté par prix; et quoique nous ayons les prémices de l'Esprit (car l'Esprit sera de nouveau répandu comme la dernière pluie pour la bénédiction millénaire), nous souffrons avec Celui qui a souffert ici-bas, en rapport avec le glorieux héritage par l'Esprit, et avec la création déchue dans le premier Adam, par nos corps; et nous soupirons (sauvés en espérance) après la rédemption

du corps et l'attendons avec patience — car c'est ce qui ne se voit pas encore.

Nous avons vu que l'Esprit témoigne avec notre esprit, que nous sommes fils et ainsi héritiers — héritiers de Dieu et co-héritiers de Christ. Nous attendons l'héritage. Mais Il prend part aussi dans les infirmités dans lesquelles nous nous trouvons par notre relation par le corps avec l'héritage déchu. Mais la part que nous prenons par le corps aux souffrances de la création déchu, nous ne la prenons pas dans l'égoïsme d'un souffrant ; mais nous devenons, par le Saint-Esprit, la voix de toute cette souffrance selon Dieu. Il est des cas, sans doute, où nous connaissons la volonté de Dieu et pouvons (prier par l'Esprit) attendre une réponse, selon notre demande à Dieu. Mais il y a une masse de souffrances que nous sentons selon Dieu, par le Saint-Esprit, pour lesquelles nous ne savons pas demander comme il faut ; mais le sentiment du mal qui oppresse le cœur est mis en œuvre par le Saint-Esprit et, dans notre faiblesse, par ce pauvre corps, la pensée de l'Esprit est là par l'opération de l'Esprit.

Ainsi Celui qui sonde les cœurs et scrute les pensées, voit, non pas nos pauvres faibles sentiments ou plaintes, mais la pensée de l'Esprit — ce que le Saint-Esprit a produit en nous, car le Saint-Esprit Lui-même intercède pour nous par des soupirs qui ne se peuvent expri-

mer. Il intercède pour les saints selon Dieu. Privilège merveilleux ! savoir, dans nos douleurs et nos souffrances, que lorsque Dieu sonde le cœur Il y trouve la pensée formée par l'Esprit, l'Esprit Lui-même, comme en nous, faisant intercession pour nous selon Dieu ! C'est un privilège d'être ainsi dans la souffrance. Dieu Lui-même y prenant part. Comme Christ sentait personnellement et parfaitement toute la souffrance qu'Il traversait, de même nous, par la grâce, par l'Esprit, nous y prenons notre part (non pas dans l'égoïsme), mais selon Dieu avec le sentiment croissant de notre infirmité et de notre faiblesse, de notre dépendance et de notre connexion avec une création déchue de laquelle nous ne pouvons échapper ici-bas, et la sentant d'autant plus que nous voyons la gloire ; mais ayant reçu par la puissance de l'Esprit, d'y prendre part selon Dieu — d'être sa voix, pour ainsi dire, dans une grâce que nous sentons quoique y ayant part. C'est la pensée de l'Esprit que Dieu trouve en nous, quand Il sonde les cœurs, et le Saint-Esprit Lui-même est là, faisant intercession pour les saints selon Dieu. C'est une grâce merveilleuse. Le cœur de l'homme est sondé, la pensée de l'Esprit est là, parce que le Saint-Esprit Lui-même est là intercédant, mais, quoique Lui-même, par des soupirs qui sont dans nos cœurs.

Mais (car telle est la force du mot) quoique nous ne sachions pas « ce qu'il faut demander comme il convient, » nous « *savons* que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu. » Dieu travaille de Lui-même et d'après Lui-même en notre faveur — et fait tout concourir à notre bien. Nous ne savons pas ce qu'il faut rechercher. Peut-être dans l'état actuel des choses n'y a-t-il point de remède, aucun soulagement ou remède pour ce dont nous gémissons ; mais ceci est certain — Dieu fait travailler toutes choses ensemble pour le bien de ceux qui L'aiment. Il ne peut pas être remédié à la souffrance peut-être ; mais la souffrance est bénie. Ils sont appelés selon le conseil de Dieu, et Dieu fait travailler toutes choses pour leur bien.

Ceci amène d'une manière manifeste Dieu travaillant *pour* nous (sans nous, non pas *en* nous) et c'est la troisième partie du chapitre. Nous avons vu l'œuvre en nous, quant à la vie, par l'Esprit, et la présence de l'Esprit nous donnant la conscience que nous sommes fils, héritiers de Dieu et co-héritiers de Christ, et nous aidant — prenant une part dans la scène d'infirmité et de souffrances — étant descendu du ciel pour habiter en nous pendant que nous sommes au milieu de la création déchue, et, quant à nos corps, en connexion avec elle, su-

jets à la corruption par le premier Adam. La volonté est droite, la puissance est là, par l'Esprit, pour l'homme intérieur, ainsi que l'espérance de la gloire à venir; et cela, justement, nous fait sentir l'infirmité et la souffrance, mais senties par le Saint-Esprit selon Dieu. C'est une place bénie et qui montre combien est vraie et complète la délivrance de la puissance et du mal de la chair; car, en cela en quoi par le corps nous sommes rattachés avec la création déchue, la volonté ne se trouve pas — « non de sa volonté, » bien que nous soyons encore assujettis à ce qui en est l'effet comme souffrance. Comme volonté de la chair, elle est morte et condamnée; mais, au contraire, Celui qui sonde les cœurs, trouve la pensée de l'Esprit — un sentiment divin du mal, et la souffrance qui en découle, le Saint-Esprit intercédant pour nous, en ce qui est au-delà de la mesure de la pensée humaine; mais Dieu, dans nos cœurs, entrant dans cette souffrance. C'est une délivrance merveilleuse dans la souffrance, quoique pas encore hors de la souffrance.

Les conseils et la faveur de Dieu nous sont maintenant présentés — Son propre dessein. Si par la grace quelques âmes ont aimé Dieu, elles avaient été appelées selon Son propos arrêté. Le conseil n'est pas ici, pas plus que nulle part ailleurs, simplement la souveraineté dans l'élec-

tion. Il comprend ce à quoi ils furent appelés. Ils étaient préconnus ; mais ceux qu'il a préconnus, Il les a aussi prédestinés à une gloire qui était dans Sa pensée et Ses conseils avant que le monde commençât, savoir : A « être conforme à l'image de Son Fils, afin qu'Il soit premier-né entre plusieurs frères. »

Nous pouvons remarquer ici que l'épître sort entièrement et va au-delà de son sujet — la responsabilité de l'homme, sa chute et la manière dont il y est pourvu par la mort de Christ. Mais les délices de la sagesse divine étaient dans les fils des hommes avant que le monde fût. En conséquence, le Fils devint homme, afin que Ses rachetés Lui fussent conformes dans la gloire. Dans l'intervalle, le premier Adam s'était placé sous la responsabilité, et il dut être et fut pourvu à cela dans la croix ; mais là, un fondement de justice fut aussi posé pour l'accomplissement des conseils de Dieu, qui en conséquence, furent alors révélés. (Tite 1, 2, 3, ; 2 Tim. 1, 9 ; Rom. xvi, 25, 26. Comparez Ephés. iii et Col. 1). Dans les Romains toutefois, l'instruction ne va pas au-delà de l'individu, même quand il est question des conseils de Dieu. Nous sommes prédestinés à être conformes à l'image du Fils de Dieu afin qu'il soit le premier-né entre plusieurs frères. Certes, ceci est bien la grâce souveraine. Placer de pauvres vermisseaux, et des vermis-

seaux mourants, dans la même gloire que le Fils du Père, n'a rien de commun avec la responsabilité ni avec quelque satisfaction à lui donner, quoique l'acte par lequel il a été pourvu à notre chute à son égard ait posé le fondement pour cela en ce que l'homme glorifia parfaitement Dieu; et en conséquence, l'homme est placé dans la gloire de Dieu. Nos péchés et notre péché furent rencontrés à la croix, comme nous l'avons vu. Mais, en outre, Dieu fut glorifié, et l'homme exalté à Sa droite entra dans la gloire comme notre précurseur. Car outre Son titre personnel et éternel, c'est à cause de ce qu'Il a fait pour nous que Christ est entré dans la gloire. Ici donc, nous passons au-delà de la responsabilité et arrivons aux conseils : seulement, dans cette épître, nous n'allons pas plus loin que la position individuelle; nous devons être conformes à l'image du Fils de Dieu. Et cela, l'Écriture le déclare constamment : « Nous avons porté l'image du terrestre, » dit 1 Cor. xv, et « nous porterons ainsi l'image du céleste Adam. » « Quand Il apparaîtra, nous lui serons semblables, » dit l'apôtre Jean (1 Jean in). « Il transformera le corps de notre abaissement et le rendra conforme à Son corps glorieux » (Phil. iii). Tel est sur ce point le merveilleux conseil de Dieu. Car, comment quant à notre état pourrions-nous recevoir quelque chose de plus glorieux, de plus béni que d'être conformes à l'i-

mage du Fils de Dieu, de Le voir tel qu'il est, et de Lui être semblables !

L'épître établit ensuite, d'une manière bénie, la sécurité de ceux que Dieu a ainsi prédestinés à être ainsi conformes, énonçant les degrés par lesquels ils sont amenés au grand résultat, seulement, passant tout à fait sous silence l'œuvre en nous qui avait été pleinement établie auparavant, parce qu'il parle de ce que Dieu est pour nous dans Son propre conseil, comme sa source, et assurant ce conseil en grâce jusqu'à son accomplissement, et non pas de la responsabilité de l'homme et de ce qu'exigeaient nécessairement la nature et la justice de Dieu. Ces points ont été discutés dans la première partie, soit quant à la culpabilité et la justice, soit quant à la nature et l'état, de manière à nous rendre possible d'avoir à faire avec un Dieu saint. La grâce a opéré cela, mais a opéré ce qui était nécessaire pour que nous fussions réconciliés avec Dieu. Ici seulement dans l'Épître aux Romains (comme nous l'avons déjà fait remarquer), il touche au dessein et aux conseils. De même en Éphésiens 1, 4. Là, c'est ainsi selon le bon plaisir de Sa volonté. Il faut que les hommes soient saints et dans l'amour pour être devant Lui ; mais faire de nous des fils, c'est selon le bon plaisir de sa volonté. Il aurait pu faire de nous quelque chose de plus bas — mais

Il ne le pouvait vraiment pas, si nous pensons à Lui. C'était partie de Sa perfection de penser et d'agir ainsi. Mais comme fait, nous pouvons penser à une place inférieure. Mais Son conseil était de faire de nous des fils, « afin qu'Il montrât dans les siècles à venir, les immenses richesses de Sa grâce *dans Sa bonté envers nous* par le Christ Jésus. » Une partie de Sa gloire — de ce qu'apprennent les anges — eût été perdue sans cela, une partie du glorieux sacrifice de l'expiation. Cela ne pouvait pas être. Eh bien, Il les a appelés, Il les a justifiés, et, amenant tout à la perfection dans Son plan — Il les a glorifiés. Ce n'est pas encore historiquement accompli, mais c'est tout une chaîne ininterrompue avec Dieu.

Nous avons ensuite la grande vérité bénie qui découle de tout cela — « Dieu est pour nous, » donc « qui sera contre nous? » C'est la grande vérité de la grâce, sa vérité centrale. Dieu est pour nous. Il est pour nous en donnant, en justifiant, et en assurant que dans aucune difficulté rien ne nous séparera de Son amour. « Celui qui n'a pas épargné Son propre Fils, mais L'a livré pour nous. » Avec ce don qu'Il nous a fait de Lui, nous pouvons compter de recevoir toutes les autres choses. Nul don comme celui-là, comment donc ne donnerait-il pas toutes autres choses? Puis, c'est Dieu Lui-même qui justifie.

Ce n'est pas ici, justifiés devant Lui, mais Lui nous justifiant Lui-même — donc il importe peu qui nous condamnera. Dieu est aussi pour nous en cela. (Comparez Zacharie III.)

De plus il y a des difficultés, des épreuves, des dangers dans la route, la mort; le haut et saint lieu si éloigné; la puissance de Satan contre nous. D'abord, quant aux difficultés et aux épreuves, nous sommes plus que vainqueurs. C'est là le vrai sentier de la bénédiction et de l'honneur : là, Christ a passé; là, Sa puissance et Son Esprit sont avec nous. En outre, prenez tout dans la hauteur ou dans la profondeur : les anges et les principautés, tous sont des créatures — puissance de créature ou faiblesse de créature. Elles ne peuvent pas nous séparer de l'amour de Dieu : ceci est plus, plus sûr, plus fort qu'aucune créature; toutefois c'est en Celui qui, comme homme, a fait face pour nous dans le chemin à toutes les puissances hostiles et à la mort, et est en haut pour nous. C'est l'amour de Dieu, la sûreté de l'amour divin, et cela dans le Christ Jésus notre Seigneur, qui a tout traversé, et qui est maintenant en haut pour nous. Ceci nous assure contre tout, et, à travers tout, pour la gloire.

Ici seulement, dans toute l'épître, pour introduire Son intercession, il est parlé de l'ascension : « Christ est Celui qui est mort, mais plu-

tôt qui est ressuscité, qui aussi est à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous. » Il est descendu pour nous dans toute la profondeur de la souffrance et de la ruine de l'homme et, ressuscité en puissance et victoire sur tout cela maintenant, comme l'homme exalté, s'intéresse à nous, intercède pour nous, trouvant le secours et la miséricorde nécessaires : — qu'est-ce qui nous séparera donc de son amour ? Ici c'est l'amour de Christ, afin que nous le connaissions avec son amour, comme l'homme descendu jusque dans la profondeur et monté en haut comme homme intéressé à nous et prenant soin de nous. Dans le verset 39, c'est l'amour de Dieu en Christ, afin que nous sachions que l'amour est divin, suprême, immuable, au-dessus de tout ce qui en nous pourrait séparer — plus fort que tout ce qui en dehors de nous pourrait chercher à nous séparer de cet amour.

Cela clôt la doctrine de l'épître, nous portant individuellement à la gloire selon les conseils de Dieu, mais pas au delà de notre place individuelle selon ces conseils, et, sûrement, c'est assez élevé et béni. Autrement l'épître ne va pas plus loin que la responsabilité de l'homme dont la loi est la règle parfaite, et où même la rédemption de l'Esprit (nous étant morts au péché et vivants à Dieu par Jésus-Christ) nous ont affranchis, c'est pourtant « la justice de la loi accomplie en nous qui marchons selon l'Esprit. »

C'est d'être ainsi morts et ressuscités en Christ qui est le moyen de délivrance. Mais personne ne peut lire VI, 14 et le chapitre VII sans voir que le grand objet de l'apôtre est de montrer qu'être complètement retiré de dessous la loi — est le chemin de la sainteté aussi bien que de la paix ; que la loi qui ne donna pas de nouvelle vie et laissa au péché son empire — nous laissa par conséquent sous sa puissance — est mise en contraste avec notre caractère de morts par la foi au péché, et d'être vivants par Christ et la puissance de l'Esprit. C'est-à-dire que obligation, péché, sans nouvelle vie, ce qui est notre état sous la loi sont en contraste avec la vie et l'Esprit (étant morts au péché) nous donnant puissance et liberté, quoique la chair reste la même nonobstant le renouvellement de l'esprit.

Mais, dans un cas, même étant renouvelés, nous sommes encore sous la puissance et l'esclavage du péché ; dans l'autre, nous sommes affranchis pour vivre à Dieu ; la loi, c'est l'esclavage du péché : notre place nouvelle est la vie et la liberté, le péché dans la chair étant condamné dans la croix. Les natures sont les mêmes, mais c'est une chose bien différente d'être asservis à la mauvaise et incapables de nous en délivrer, ou d'en être affranchis par la puissance et rendus capables de l'assujettir.

Mais nous avons ceci, par le fait même que cette épître se borne à la responsabilité de l'homme et à la manière dont Dieu l'a rencontrée en grâce, à sa justification et sa délivrance, avec une légère mention seulement des conseils à la fin pour introduire sa sécurité. Ainsi tout le terrain de sa place individuelle, comme ainsi justifié (le salut de Dieu) est, avec une plénitude merveilleuse, complètement établi, sondé et fondé sur l'œuvre de grâce de Dieu, depuis l'entière culpabilité de l'homme aliéné de Dieu jusqu'à la sécurité parfaite de celui qui est appelé, en sorte que rien ne peut le séparer de l'amour de Dieu. Cela est d'une valeur infinie. Le péché est pleinement constaté, sondé; la loi, comme condamnant et convainquant de péché; le pardon, la justification, la délivrance de l'empire du péché, tout approfondi; chaque question examinée, concernant la manière dont l'homme peut être juste devant Dieu; le jugement divin et l'expérience humaine pleinement éclaircis, et la justice divine par la grâce efficacement établie comme le terrain sur lequel se tient le croyant et d'où il ne descendra jamais. Cette épître ne va pas loin dans les conseils et les privilèges qui se rattachent à l'établissement de la gloire de Christ comme Tête; mais notre position est plus complètement révélée et pénétrée par le raisonnement du Saint-Esprit, par la parole de Dieu.

*(A suivre, Dieu voulant.)*

## Notes sur l'Évangile de Matthieu.

---

*(Suite de la page 336, XI<sup>e</sup> vol.)*

Nous arrivons à cette partie de l'Évangile où d'autres voies de Dieu, d'autres manifestations de son caractère et de sa gloire sont substituées au Judaïsme. Le royaume et la forme qu'il prendrait nous ont déjà été révélés au chapitre XIII; mais, bien que la forme annoncée dans les paraboles serait nouvelle, le royaume même était déjà en vue depuis le temps de Jean-Baptiste, quoiqu'il ne pût être établi alors, Jésus étant rejeté, et des desseins de Dieu bien autrement importants devant s'accomplir par Sa mort. Aussi jusqu'à présent, quoique le jugement d'Israël ait été clairement déclaré et le nouvel état du royaume dépeint dans les paraboles du ch. XIII, la puissance, et la patiente grâce du Seigneur ont été manifestées au milieu du peuple jusqu'à la fin du ch. XV. Mais à présent tout cela est terminé, et l'Église et le royaume de gloire prennent la place d'un Messie Emmanuel au milieu du peuple. L'incrédulité des chefs de la nation est manifestée dans la demande d'un signe venu du Ciel; assez de si-

gnes avaient été donnés. Ce n'était pas de la bonne foi, et le Seigneur s'en va en les reprenant. Ils savaient assez remarquer les signes du temps qu'il allait faire, et comment ne pas voir les signes bien plus clairs de l'état d'Israël, précurseurs du jugement de Dieu? Ce n'était que de l'hypocrisie. Ils n'auraient que le signe de Jonas, la mort et la résurrection de Jésus, amenant le jugement, le châtement épouvantable de la nation, conséquence naturelle et nécessaire du rejet dédaigneux de leur Messie venu en grâce.

Mais les disciples eux-mêmes participent, non à la mauvaise foi, mais au moins au manque d'intelligence des Juifs. Leur foi ne comprenait pas plus que celle des Juifs la puissance qui s'était manifestée tous les jours devant leurs yeux. Jésus ne devait trouver nulle part un cœur qui le comprit. Cet isolement est un des traits les plus frappants de la vie ordinaire du Sauveur, homme de douleurs dans ce monde. Le Seigneur introduit ce qui allait être substitué au royaume en Israël par une question destinée à faire ressortir la doctrine de sa personne, grand fondement de tout reconnu par la foi. Qui disent les hommes que je suis, moi le Fils de l'homme? C'est le caractère qu'il se donne, celui en qui Dieu essayait l'homme selon ses propres pensées et selon ses conseils, héritier de toute la gloire qui appartenait à l'homme selon le propos arrêté de Dieu, prenant sa place

au milieu des hommes ici-bas et représentant de la race devant Dieu, race ainsi agréée de Dieu, bien qu'il s'associât à toutes leurs misères, véritable héritier et représentant de la race, seulement parfait devant Dieu. Les Psaumes VIII, LXXX 17, et Daniel VII nous le représentent selon les pensées de Dieu dans l'Ancien Testament. Les hommes frappés de ses miracles et de sa marche avaient leurs opinions ; la foi par la révélation de Dieu reconnaît sa personne. Pierre répondant à la question adressée à tous, proclame cette vérité, fondement de toute espérance : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Il vaut la peine de dire un mot sur le caractère du grand apôtre.

Nous savons quelle a été l'ardeur bouillonnante de l'homme, ardeur qui l'a placé en des difficultés d'où sa force morale n'a pas suffi pour le tirer, l'a amené quand Dieu l'a permis pour son bien à renier son Sauveur et son maître. En tant que soutenu par la force humaine, cette ardeur était un piège continu ; mais sous la main de Dieu, quand la grâce s'emparait du vase, l'instrument dans la main de Dieu d'une activité des plus bénies. Je trouve cette différence instructive. L'énergie humaine ne peut pas soutenir les épreuves de la foi. Elle peut nous introduire dans les circonstances où ces épreuves se trouvent, mais le ressort de la volonté de l'homme ne peut nous faire triom-

pher. Si la force de Dieu y est on triomphe de la tentation ; la chair qui nous y a introduits ne peut pas. Mais Dieu peut se servir du vase qu'il a formé, et alors la force de Dieu y est pour nous tenir debout, garantis du mal par ses armes. Et c'est ce que je désire remarquer ici, que Dieu se sert du vase pour sa gloire ; tandis que quand c'est le vase seul et l'énergie qui s'y trouve, il manque à l'épreuve, et l'énergie dont Dieu se sert comme instrument nous introduit, quand elle agit elle seule, dans la tentation où elle ne peut pas nous faire triompher. La sincérité et l'ardeur sont là pour nous faire tomber, parce qu'il y a trop de confiance en soi. Ici c'est l'ardente confession de ce que le Père Lui-même avait révélé à Pierre. Il y a deux parties dans cette confession. Jésus est le Christ, c'est ce que les Juifs niaient. Le premier point à reconnaître en Jésus, Il était celui qui avait été promis aux Pères et à Israël. Mais de plus Il était de la plénitude de cette Divinité éternelle dans laquelle était la puissance de la vie, le Fils du Dieu vivant. La résurrection en était la preuve là où la mort avait eu lieu. Ainsi, au commencement de l'épître aux Romains, Il est de la semence de David selon la chair, et déterminé Fils de Dieu en puissance par la résurrection des morts. Ainsi il n'y avait pas seulement les promesses de Dieu accomplies dans sa personne, mais cette personne, en qui elles étaient

accomplies, était Fils de Dieu dans une puissance de vie qui est en Dieu seul; pas seulement Fils de Dieu né dans ce monde selon le Psaume II, Nathanael avait reconnu cela, mais Fils du Dieu vivant quant à sa personne. Jusqu'alors cela n'avait pas été reconnu. Le Père l'avait révélé à Pierre; le Père dans le ciel lui avait fait connaître son Fils sur la terre.

Mais le Seigneur aussi montre son autorité en lui donnant un nom en accord avec la confession qu'il venait de faire, avec la vérité qui, en constatant sa personne divine, sa relation avec le Père et cela dans un homme, posait le fondement inébranlable de ce qui était plus que toutes les promesses, qui n'avait jamais été promis, la chose nouvelle, l'Eglise, « l'Eglise du Dieu vivant. » Contre cette puissance de vie dans la personne du Fils, la force de Satan qui avait l'empire de la mort ne saurait prévaloir. Ici ce n'est pas la mort et la résurrection de Jésus, son œuvre, et la démonstration de cette puissance de vie qu'il était Fils de Dieu en puissance; c'est le vrai caractère de sa personne révélé à Simon Bar-Jonas par le Père. Christ aussi lui dit quelque chose. Comme le Père lui avait révélé le vrai caractère de Jésus, Jésus aussi, c'est ainsi qu'il faut prendre la phrase, donnait un nom et une place à Simon. Sa personne comme Fils du Dieu vivant était le fondement de l'Eglise appelée à avoir sa vraie place dans le ciel.

Car c'est dans ce caractère qu'elle nous est présentée ici ; c'est Christ qui bâtit, et jusqu'à aujourd'hui l'édifice n'est pas encore achevé. Ce n'est pas ici ce dont Paul parle 1 Cor. III. Il avait, lui, Paul, posé le fondement de cette maison-là, d'autres apportaient des matériaux, et chacun sous sa propre responsabilité, de sorte que du bois, du chaume, du foin, se trouvaient dans l'édifice, c'est ce qui a été bâti sous la responsabilité humaine sur la terre. Ce que nous avons ici se retrouve en 1 Pierre II, 4, 5, où il n'y a pas d'architecte humain, mais des pierres vivantes viennent et sont bâties en édifice spirituel. Cela se retrouve aussi en Eph. II, 20, 21, ; c'est Christ qui bâtit une maison spirituelle et la puissance de Satan n'y pouvait rien. C'est l'assemblée que Christ bâtit pour le ciel et pour l'éternité.

Mais il y avait aussi autre chose. Le Seigneur maître de tout donne les clefs du royaume des cieux à Pierre. Il avait autorité de la part de Christ pour l'administration du royaume sur la terre, et ce qu'il ordonnait ici-bas serait sanctionné. Il n'est pas question, remarquez-le bien, de clefs de l'Eglise, on ne bâtit pas avec des clefs. De plus, bien que Simon reçoive le nom de Pierre, témoignage de sa foi personnelle qui le rattachait au Rocher, reconnaissait qu'il appartenait au Rocher comme une pierre dans sa nature, toutefois il ne fait rien du tout ni n'a

aucune autorité ici, dans l'Eglise. Christ lui-même bâtit, « je bâtirai mon Eglise ; » personne d'autre n'y a part, et c'est ce que Pierre lui-même reconnaît dans son Epître, le passage faisant allusion évidemment à ce passage, les pierres vivantes viennent à la pierre vivante. L'administration du royaume des cieux lui est confiée, les clefs de ce royaume lui sont confiées, car, je le répète, il n'y a pas de clefs de l'Eglise. Christ la bâtit, voilà tout. Or, on voit bien dans les Actes que Simon-Pierre était celui qui a été le principal instrument de Dieu dans l'œuvre, et aucun vrai chrétien ne doute que ce qu'il a établi par son autorité apostolique avait la sanction du Seigneur, soit du ciel. On peut remarquer que la seule succession dans cette autorité se trouve dans deux ou trois réunis au nom du Seigneur Mathieu xviii, 17-20. La chrétienté a accepté avec une étrange facilité l'idée qu'il y a des clefs pour l'Eglise, idée qui ne se trouve nulle part dans la parole ; puis on a laissé passer cette erreur en en acceptant une autre, savoir, que l'Eglise et le royaume des cieux sont la même chose, ce qui n'a aucun fondement dans la parole non plus. Le passage que nous considérons montre clairement que ce sont deux choses distinctes. Christ ne bâtit pas un royaume : Il en est Roi caché ou manifeste. De plus, un royaume n'est ni épouse ni corps comme est l'Eglise ; et le lecteur doit re-

marquer que c'est Christ qui bâtit ici, et ce qu'il met dans la maison n'est sûrement que de vraies pierres vivantes. Tout au plus y a-t-il quelque analogie en des limites et des circonstances historiques avec la maison dont Paul parle 1 Cor. III où se trouve du foin, du chaume, la bâtisse étant laissée à la responsabilité de l'homme. Mais le royaume et l'Eglise ne sont en aucun cas la même chose. De plus, avoir confondu l'Eglise que Christ seul bâtit et qui n'est pas encore achevée et la maison que Paul a fondée sur la terre, est une des causes du système romain et de la Haute-Eglise où qu'elle soit.

L'Eglise donc en tant que bâtie par Christ est le royaume des cieux remplaçant le Christ venu au peuple Juif selon la promesse; et les disciples reçoivent l'ordre péremptoire de ne pas annoncer désormais Jésus comme tel. D'un autre côté le Seigneur, dès ce jour, commence à leur faire comprendre qu'il devait être rejeté, souffrir et ressusciter. Pierre ne peut recevoir une telle déclaration. On voit ici comment on peut recevoir de la part de Dieu une révélation de la vérité et être dans son état pratique au-dessous de l'effet de cette vérité dans sa vie. Pierre avait été enseigné par Dieu lui-même touchant une vérité qui amenait nécessairement la Croix. Pour cela sa chair n'était nullement préparée. Et celui qui venait d'être appelé Bien-Heureux

par le Sauveur est maintenant dénoncé comme faisant l'œuvre et comme ayant les pensées de Satan. Comme affection naturelle, il n'y avait rien à blâmer; mais c'était la pensée de la chair, pas celle de Dieu. C'est une pensée solennelle pour nous qu'on peut avoir une vérité comme réellement enseigné de Dieu, et être opposé aux conséquences qui en découlent dans la vie. La chair n'est pas jugée dans la mesure de la vérité connue, pour que l'effet divin de cette vérité se produise en nous. Mais le Seigneur se place, toujours parfait, sous le joug de ce qui, pour la rédemption, pour réaliser ce qui était digne de Dieu, était absolument nécessaire. Ce qui est dans le monde, son aise, et sa gloire, ne sont pas du Père. L'homme est charnel, Pierre savourait ce qui était de l'homme. C'est terrible de voir qu'il suffit de dire les choses qui sont de l'homme pour montrer ce qui est mauvais et opposé à Dieu. Il n'y a que la croix qui soit vraiment digne de Dieu. Christ a toujours marché dans l'obéissance et dans l'amour du Père qui ont été pleinement manifestés en lui; et pour lui, cette terre était une terre déserte, altérée et sans eau. Il savourait toujours et parfaitement les choses qui étaient de Dieu; mais cela amenait la croix dans ce monde, et chacun de nous qui veut jouir de la bénédiction de Dieu doit charger sa croix et suivre Christ. Si on s'épargne, on épargne la chair, et

pour autant on perd Christ, et l'on est en opposition avec Dieu. Celui qui perd sa vie pour l'amour de Christ l'aura avec joie où tout est selon Dieu. On perd son âme pour la vanité et l'égoïsme charnel : on l'acquiert pour toujours en goûtant les choses de Dieu, et cela veut dire la croix dans ce monde opposé à Dieu dans tout ce qu'il est.

Mais il y a plus que le fait moral. Il y a les voies positives de Dieu. Si le Fils de l'homme est rejeté du monde comme présentant parfaitement les voies et le caractère de Dieu au milieu de lui, le temps viendra où Dieu fera valoir les droits de Celui qui a été fidèle, et où il sera manifesté dans la gloire qui lui est due et qui lui appartient. Le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père, non dans l'humiliation de l'obéissance dans laquelle sa perfection morale a été manifestée et dans laquelle, à ses propres dépens, il a parfaitement glorifié Dieu ; mais, car il est Fils du Dieu vivant, dans la gloire de son Père, et avec ses anges. Alors il récompenserait chacun selon ses œuvres. Ceci donne lieu à la manifestation du royaume comme il sera manifesté quand le Fils de l'homme viendrait dans sa gloire. C'est la transfiguration dépeinte au ch. xvii. Le xvi avait remplacé Israël et le Christ en Israël par l'Eglise et le royaume des cieux, par un Christ mis à mort et la résurrection, fondement de l'établissement des conseils

de Dieu, dans la justice divine, l'homme étant dans une position toute nouvelle. Le ch. xvii remplace le système transitoire de la loi et du Christ en Israël, par le royaume de gloire et l'ordre de choses qui en découle. La montagne de la transfiguration n'est pas Horeb. Ce n'est pas le premier Adam mis à l'épreuve par une loi, règle parfaite de ce qu'il devrait être dans ce monde déchu. C'est le second Adam vu dans le résultat de l'épreuve à laquelle il a été exposé, Victorieux Rédempteur qui a pu en amener d'autres à la même gloire, et le chef de tous parfaitement approuvé du Père, homme en qui il a trouvé tout son bon plaisir, son Fils, son bien-aimé vu dans la gloire, et Moïse et Elie avec lui. Aussi ceux-ci représentent-ils la loi et la prophétie dans son ordre le plus élevé, car Elie n'était pas un prophète où la loi de Dieu était reconnue. Il était au milieu d'Israël apostat comme Moïse au milieu d'un peuple captif. Il est retourné à Horeb pour annoncer cette apostasie et le refus du témoignage de Dieu quelle qu'eût été sa patience; car, de fait, il ne restait que l'élection de la grâce, et Elie est monté au ciel comme il avait déposé son grief à Horeb. Elisée était le prophète de résurrection revenu à travers le Jourdain qu'Elie avait traversé pour monter au ciel. On a voulu voir ici les vivants transmués et les morts ressuscités, et je n'ai rien contre. Car, en effet, les deux classes

seront avec le Seigneur dans la gloire du royaume : mais je ne vois pas que ce soit le principal but de l'Esprit, mais la mise de côté de la loi et des prophètes, de la loi et de la patience de Dieu envers Israël. Ils laissent la place maintenant au Fils lui-même bien-aimé de Dieu, tout en lui rendant témoignage. Il reste encore quelque chose à remarquer.

Une nuée resplendissante arrive et les enveloppe : c'était la Schekina de gloire. La nuée avait conduit Israël et rempli le tabernacle de la gloire de Dieu, de sorte que les sacrificateurs ne pouvaient pas s'y tenir pour le service ; le mot employé ici est le même que celui employé par les septante quand la nuée remplissait le tabernacle. C'est dans la nuée que Jéhovah est venu parler avec Moïse à la porte du tabernacle qu'il avait dressé hors du camp ; 2 Pierre 1, 17, 18, l'appelle la gloire magnifique. Toutefois, ce qui nous est présenté ici, c'est la gloire du royaume où Jésus est reconnu du Père comme Fils. On n'entre pas dans la nuée comme Elie et Moïse, ainsi que je le suppose, en Luc. — C'est-à-dire la partie céleste, la maison du Père ne se trouve pas en Matthieu ; la gloire bien, et le Fils venu en gloire avec les Siens, mais pas la demeure auprès du Père en haut : Nous sommes en relation avec le ciel, mais pas dans le ciel. Mais, « Ecoutez-le, » nous présente la voix du Fils seule à être entendue. Non que Moïse et Elie

n'eussent pas la parole de Dieu, mais l'ordre des choses qu'ils représentent est passé et les paroles du Fils révélant le Père sont celles que nous avons à écouter. La loi et les prophètes ont rendu témoignage au Sauveur lui-même, ainsi qu'il est dit ; mais ils s'adressent à l'homme dans la chair. Maintenant c'est le Fils de l'homme après la mort, ressuscité et glorifié ; la rédemption étant accomplie, les conseils de Dieu en grâce sont révélés. Les témoins précédents disparaissent et Jésus reste seul : Fils de Dieu à qui le Père rend témoignage, en qui le Père se révèle. Pierre, comme tant de chrétiens, aurait voulu mêler les trois, mais ce n'est pas l'enseignement du Père. Mais jusqu'à ce que Christ fût ressuscité, ce nouveau témoignage n'avait pas de place, sa raison d'être. La difficulté, suggérée par l'opinion tirée de Malachie par les Scribes, dernier témoignage rendu par les Prophètes qu'avant le jour glorieux du Seigneur Elie devait venir, se présente à ses disciples. Le Seigneur confirme ce témoignage et en parle comme d'une chose qui devait arriver. Il vient premièrement, l'idée est juste, et il rétablira toutes choses. La prophétie de Malachie sera accomplie : mais comme Jésus venait pour souffrir avant sa gloire, ainsi aussi il en était venu un pour aller devant sa face et qui avait dû être rejeté comme Celui qu'il annonçait. Alors les disciples ont compris qu'il parlait de

Jean venu dans l'esprit et dans la puissance d'Elie devant lui. Pour ce qui regardait le royaume, tout en effet n'était que provisoire. Le Roi était bien là, le Fils de Dieu lui-même, mais pour une œuvre bien plus grande encore que le royaume, pour sauver les pécheurs et glorifier Dieu lui-même par sa mort. Pour établir le royaume, il reviendra, mais tout était préparé pour que la foi eût son fondement et que l'homme fût sans excuse ; mais c'est à cause de cela que le Seigneur a pu dire : « Vous n'aurez pas parcouru les villes d'Israël jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit venu, » quoiqu'il fût là. Mais son établissement comme Roi a été différé, la dernière demi-semaine de Daniel reste encore non-accomplie, et même pour l'incrédulité toute la semaine ; et Christ est assis à la droite de Dieu jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds, ayant fait par lui-même la purification de nos péchés, rassemblant, ainsi que nous le savons, ses cohéritiers selon les conseils de Dieu, cohéritiers donnés à lui avant la fondation du monde.

Mais ici nous trouvons sur notre chemin ce qui n'arrêtait nullement l'accomplissement des conseils de Dieu, mais rendait impossible toute idée de l'établissement de sa puissance sur la terre comme elle se manifestait alors. Les disciples même ne savaient pas profiter par la foi de cette puissance pour la faire valoir. La puis-

sance de satan était dans le monde, soit directement, soit indirectement. Tous les effets de cette puissance et les conséquences du péché, le Seigneur était là pour les ôter. Il avait lié l'homme fort. Un cas de cette puissance du mal se présente à ses disciples et ils ne peuvent pas se servir de la puissance du Seigneur pour la dominer. C'était inutile de continuer celle-ci dans le monde, si même ses disciples ne savaient pas profiter de ce qui s'y trouvait. Et le Seigneur par conséquent de dire : Jusques à quand serai-je avec vous, jusques à quand vous supporterai-je ? Toutefois aussi longtemps que la puissance est là, Jésus, immuable dans sa fidèle bonté, l'exerce en grâce : Amène ton fils ici. Grande consolation pour nous ! Si la foi de tous fait défaut, la bonté du Seigneur jamais. Nous pouvons compter sur sa puissance et sur sa grâce comme toujours sûres et indéfectibles jusqu'à ce que tout soit fini. Toutefois c'est le manque de foi dans les siens qui est le signe que la patience de Dieu est prête à ne plus trouver de place pour son exercice ; la puissance du mal a amené le Seigneur ici ; l'incrédulité pratique des siens le chasse, met fin à ces voies à l'égard desquelles l'incrédulité se manifeste. Deux grands principes sont posés par le Seigneur en réponse à la question de ses disciples : 1° la foi peut tout selon l'action voulue de Dieu au moment qu'elle s'exerce ; mais pour vaincre l'ennemi là

où il montre spécialement sa force, il faut une vie de recueillement qui se rapporte, dans la conscience du combat où nous nous trouvons, à la présence de Dieu, et se place devant Lui dans l'abaissement de la chair et dans une entière confiance qui se déploie dans une dépendance de Lui avouée dans la prière pour chercher l'action divine.

Le Seigneur revient à ses instructions à l'égard de son rejet et de son crucifiement. Livré à l'homme il doit être mis à mort et ressusciter. Les disciples entièrement ignorants du salut en sont vivement peïnés. Mais à la fin du chapitre le Seigneur place ses disciples, au moins Pierre, et selon sa grâce nous tous, dans la même relation avec son Père que celle où Il se trouvait, tout en se montrant une personne divine. C'est une explication des plus touchantes de ce qui allait arriver dans le changement que produirait son œuvre, la révélation d'une position vraie quant à sa personne toujours, vraie quant à sa relation, étant devenu homme avec Dieu, et qui allait être démontré d'une manière glorieuse par sa résurrection. En même temps Il introduit d'avance les siens dans sa propre position, maintenant qu'Il allait renoncer à la royauté en Israël telle qu'elle Lui appartenait alors, et qu'Il venait d'annoncer à ses disciples la mort et la résurrection nécessaires pour les introduire en de plus grandes bénédictions que

celles dont ils jouissaient par sa présence. Pierre voulait qu'il fût tenu pour un bon Juif. Sur la demande si son maître payait la didrachme (due par les Juifs pour le service du temple), il répond : Oui. Quand Pierre rentre, le Seigneur le prévient, sachant, sans y avoir été, tout ce qui s'est passé, et lui demande si c'est de leurs enfants ou des étrangers que les rois de la terre prennent tributs ou impôts. Pierre répond que c'est des étrangers. Alors, dit le Seigneur, les enfants en sont exempts. Lui et Pierre enfants du grand roi du temple, n'étaient pas dans le cas de payer. Mais, ajoute le Seigneur, afin que nous ne les scandalisions pas, va à la mer et jette un hameçon et prends le premier poisson qui vient, ouvre sa bouche et tu trouveras un stathère (deux didrachmes). Voilà Celui qui non-seulement sait tout, mais dispose de la création avec autant de puissance que de connaissance, mais de nouveau place Pierre dans la même position que lui-même. « Donne cela pour moi et pour toi. » Voilà Pierre aussi fils du grand roi du temple. Au moment où le Seigneur montre qu'il sait tout d'une manière divine et qu'il dispose de tout comme maître de la création, il place Pierre dans la même relation que lui-même avec Jéhovah. Il se soumet aux prescriptions du judaïsme pour ne pas scandaliser les Juifs, mais Lui et Pierre sont réellement exempts comme fils du grand roi. Quelle grâce parfaite!

au moment où Il doit quitter sa relation avec le peuple infidèle, Il introduit pour ceux qui le suivent une relation bien autrement intime avec le Dieu d'Israël et en même temps avec lui-même. Il est fils étant homme et les siens avec lui dans cette même relation bénie.

Les chapitres xviii, xix et xx jusqu'à la fin du verset 28 forment une subdivision de l'évangile et nous montrent, de la part du Seigneur lui-même, les principes qui doivent caractériser les disciples dans le nouvel ordre de choses dans lequel ils entraient, principes de vie et de conduite individuelle et collective. La nature en tant qu'établie de Dieu est reconnue, mais l'état du cœur sondé, la grâce et la croix caractérisant tout le système. Les premiers principes voulus de Dieu dans l'ordre chrétien, ce sont l'humilité et la simplicité. Les disciples, comme de coutume, voulaient avoir une bonne position dans le royaume, chacun pour lui-même, mais cette fois-ci avec plus de référence au caractère moral, aux qualités. La réponse du Seigneur est d'appeler un enfant et de le placer au milieu de ses disciples comme exemple de l'esprit qui devait les caractériser : celui qui lui ressemblerait serait le plus grand dans le royaume des cieux. L'enfant ne prétendait à rien et ne passait pour rien aux yeux du monde. Celui qui n'était rien à ses propres yeux serait grand aux

yeux de Dieu. Celui qui recevrait un petit enfant au nom de Jésus était entré dans sa pensée dans l'estimation qu'il faisait du monde et des choses qui s'y trouvaient et recevait, quant aux principes de sa conduite. Jésus lui-même agissant sur les principes qui le gouvernaient. D'un autre côté, s'il y avait dans l'enfant la foi en Jésus, celui qui le ferait broncher dans le chemin du Seigneur, mettrait un obstacle dans le chemin pour qu'il ne le suivit pas, mettait une meule d'âne autour de son propre cou pour se noyer et pis encore : les pierres d'achoppement se trouvaient dans le monde, mais malheur à celui qui les plaçait devant les pieds des autres. Mais la question entre l'homme et Dieu était venue à son comble. On était pour ou contre lui. Il ne s'agissait pas non plus d'une captivité en Babylone, d'un châtiment gouvernemental quelque sévère qu'il fût, mais d'être jeté définitivement en enfer ; il valait mieux perdre son meilleur membre que de se trouver là.

Mais le principe propre des voies de Dieu qui se manifestaient, c'était la grâce. Le Fils de l'homme était venu sauver ce qui était perdu : témoignage d'une portée immense ! Ce n'était plus l'accomplissement des promesses faites à Israël, ni le Christ chef du royaume attendu de ce peuple régnant au milieu d'eux, mais un Sauveur fils de l'homme, mais de l'homme perdu sans lui. L'homme était perdu. La différence

entre le Juif et le Gentil s'effaçait devant la ruine totale qui leur était commune, et devant le salut qui arrivait dans sa personne. Dans cet esprit de grâce il ne convenait pas de mépriser le moins important des êtres humains. Le salut était là, et le petit enfant avait de la valeur aux yeux de Dieu. Dieu qui donnait son Fils pour les perdus tenait compte des enfants; Il tenait au bonheur des hommes, et l'enfant n'était pas le dernier. L'œuvre de Christ était valable pour eux, il était venu sauver ce qui était perdu. Il ne s'agit pas ici de porter les péchés des coupables, mais du principe général de la venue du Sauveur. *Perdu* parle de notre état; *coupable* de ce que nous avons fait: nous sommes tous perdus ensemble, chacun rendra compte de ce qu'il aura fait dans le corps: le jugement se rapporte à ce dernier point. Porter les péchés de plusieurs aussi: mais perdu est l'état commun à tous (1). Or les enfants sous le bénéfice de l'œuvre de Christ se trouvent agréés de Dieu, leurs âmes voient toujours la face de mon Père qui est dans les cieux, dit le Seigneur. Passage consolant qui nous donne une heureuse assurance que les enfants qui meurent en bas âge s'en vont auprès du Seigneur, résultat de son œuvre. Le Seigneur se sert de l'image du berger qui cherche la brebis perdue comme dans le

(1) C'est la différence développée ailleurs entre Rom. I, 17 — v, 11 et v 12 jusqu'à la fin de VIII.

cas d'autres pécheurs. Mais il s'agit non de porter les péchés, mais de sauver les perdus. Quant à l'état de l'homme, tous sont perdus ensemble; les enfants comme état devant Dieu sont l'objet de son amour, et, par l'œuvre de Christ, peuvent voir sa face. Le Seigneur ne va pas plus loin que le fait de leur position par l'œuvre qu'Il a faite selon la grâce. Petits et méprisés par les hommes, par les docteurs, grands à leurs propres yeux, mais de ce siècle après tout, Dieu en faisant grand cas. Ils n'avaient pas encore appris l'esprit du siècle, et le mal même ne s'était pas développé devant les yeux de Dieu et il y avait la simplicité et la confiance, de sorte que comme état ils étaient un modèle. Toutefois l'œuvre de Christ est posée comme fondement de tout. Ce n'est pas l'homme dans ses prétentions, mais Dieu dans sa grâce que nous avons devant nos yeux.

Le même principe de grâce s'applique à la marche chrétienne à l'égard des torts qui seraient faits à quelqu'un. Seulement, ce que nous venons de voir parlait de ce qui concernait l'individu et le péché devant Dieu. En ce que nous allons examiner, nous trouvons nos rapports les uns avec les autres, et avec cela l'assemblée et la discipline.

Dans ce qui précède nous avons vu ce qui doit caractériser l'individu, et le conseil du Seigneur à l'égard du mal qui existerait dans l'in-

dividu même, que l'homme devrait être comme un petit enfant lui-même, et ayant à faire avec Dieu lui-même. dans la lumière, le mal doit lui être intolérable. Il doit l'écarter coûte que coûte. Avec les autres le mal n'est pas permis, mais le chrétien doit agir en grâce. Il avertit son frère si celui-ci lui a fait tort, puis prend deux ou trois avec lui afin que les faits soient constatés et que ce ne soient pas des récriminations personnelles sans preuves s'il ne cède pas à eux. Dans ce cas le plaignant dira tout à l'assemblée, et les témoins sont là; et si celui qui a fait tort n'écoute pas l'assemblée, celui qui a souffert est libre de le tenir comme étranger à tous communs privilèges. Il ne s'agit pas ici de la discipline de l'assemblée. Il se peut que celui qui a fait tort mérite d'être exclu, mais ce que le Seigneur règle, c'est la conduite de l'individu qui a subi le tort. Le premier objet c'est de gagner le frère coupable : si l'on ne peut pas, on ne doit plus agir de son chef et être juge de sa propre cause, mais avoir les faits constatés ainsi que la volonté perverse de l'individu par ceux qui n'ont aucun intérêt à faire prévaloir leur manière de voir; puis l'assemblée intervient avec son autorité. Ici nous sommes entièrement sur un terrain nouveau. Il ne s'agit pas de la patience de Jéhovah en grâce avec son peuple qui est sur la terre, mais de la conduite de ceux qui ont part aux nouveaux privilèges qui dé-

coulent de la nouvelle position prise par le Fils de l'homme. Mais des principes importants sont en évidence. L'autorité est placée dans l'assemblée, l'autorité de lier et de délier ; la vraie succession des apôtres est dans les deux ou trois réunis au nom de Jésus. Ce n'est pas en des successeurs individuels soit de Pierre, soit des autres apôtres, que l'autorité spirituelle sanctionnée du ciel se trouve, mais dans l'assemblée. Soit, que la sagesse d'un apôtre les dirige, s'il y en a ; c'est l'assemblée qui juge en dernier ressort, c'est l'assemblée qu'il faut écouter, l'autorité judiciaire se trouve là, le pouvoir de lier et de délier ; et la raison en est donnée, savoir que là où deux ou trois sont réunis au nom de Christ, *Il s'y trouve*. Le même principe s'applique aux demandes qu'on présente à Dieu. Là où deux ou trois s'accordent pour demander quelque chose, elle est accordée. Ce n'est pas la volonté individuelle ni un désir purement personnel ; les deux ou trois étant réunis au nom de Jésus, Jésus y est et la demande est le fruit d'un accord spirituel, et Dieu exauce la requête. La valeur de Christ et la pensée de l'Esprit s'y trouvent.

Cette position des deux ou trois, la relation dans laquelle la grâce les a placés en vertu du nom et de la présence de Jésus est évidemment de toute importance. Le privilège qui a été donné à Pierre pour établir le royaume sur la terre

échoit comme héritage aux deux ou trois vraiment réunis au nom de Jésus. Là et là seul se pose la sanction divine sur ce qui se fait sur la terre. Dieu peut approuver et diriger un individu sans doute, mais un individu n'a pas l'autorité conférée aux deux ou trois ainsi réunis. La promesse aussi faite à la prière de deux ou trois ainsi réunis au nom de Jésus d'accord sur les choses qu'ils veulent demander est infiniment précieuse. Ainsi placés les chrétiens disposent de la puissance de Dieu. C'est pour ces choses auxquelles l'Esprit de Dieu conduit leurs pensées d'un commun accord; mais si une âme est sincère et ne cherche que la volonté de Dieu, être assuré de l'emploi de la puissance de Dieu dans ce but est une grande grâce. Et de quelle manière cela nous associe à l'activité divine en amour dans l'œuvre que cet amour veut faire sur la terre! La manière dont cette grâce nous est assurée est également précieuse : Jésus lui-même est présent là où deux ou trois sont réunis en son nom. Quel encouragement! maintenant qu'il est loin dans le ciel corporellement, Il est lui-même présent spirituellement avec ceux qui se confient en Lui ici-bas. Mais quel immense privilège que de sentir que, jusqu'à ce que le Seigneur Jésus vienne nous prendre à Lui, nous pouvons compter sur Sa présence au milieu de nous en nous réunissant en Son nom!

Le reste du chapitre nous présente l'esprit

dans lequel le chrétien doit agir à l'égard de celui qui l'aurait offensé. Il ne s'agit pas ici de la voie tracée plus haut s'il refusait de reconnaître son tort, mais de la disposition du chrétien à le lui pardonner quand même il le répéterait souvent. Le chrétien devrait toujours pardonner, ne jamais se lasser de montrer de la grâce envers celui qui l'aurait offensé; car un homme pouvait reconnaître son tort et le répéter. Est-ce que cela devait continuer toujours et le chrétien être prêt à pardonner? Oui, toujours agir en grâce. Dieu nous a pardonné bien davantage. En Luc xvii la repentance de celui qui a offensé son frère est nommée comme ayant lieu. Ici c'est le principe qui est posé que le pardon, cas échéant, doit être toujours accordé. C'est l'esprit chrétien qui est constaté. Je ne doute pas, bien que le principe soit universellement établi comme principe chrétien, qu'il soit fait allusion à ce qui est arrivé aux Juifs; lesquels, Dieu leur ayant pardonné, quant à ses voies avec la nation, le crucifiement de son Fils, n'ont pas voulu la grâce envers les Gentils, et ont été placés par conséquent sous la discipline, sous la punition, jusqu'à ce qu'ils aient payé le dernier quadrant. Il ne s'agit pas d'expiation, ni de l'individu, mais de la nation et du gouvernement de Dieu.

Ensuite les pharisiens soulèvent la question du mariage, ce qui donne occasion au Seigneur de

poser quelques principes, bases des relations de la nature et de la grâce chez le chrétien, et en même temps de faire ressortir le véritable état moral de l'homme selon la nature, puis les conséquences et le principe du dévouement selon la grâce. Ce que Dieu a ordonné au commencement est strictement maintenu. Dieu a créé l'homme mâle et femelle et a uni les deux pour n'être qu'une chair, et l'union est indissoluble selon Dieu. Le péché peut rompre le lien, mais le divorce est totalement défendu sous toute autre condition que le fait que le lien est déjà rompu ainsi. C'est Dieu qui l'a formé, l'homme n'a pas droit de le rompre. Mais alors une puissance est venue travailler dans l'homme en dehors et au-dessus de la nature, et peut le placer en dehors des relations naturelles; peut le prendre et l'énergiser de sorte qu'il se tient à l'écart de ces relations pour le service du royaume. La relation est pleinement reconnue, sa sainteté, son indissolubilité; mais Dieu a pris possession de l'homme pour qu'il soit à Lui. La création, c'est-à-dire, Dieu a fait le mariage, mais le Saint-Esprit agissant en puissance s'approprie un homme. Il reconnaît le mariage et ne se marie pas pour l'amour du royaume de Dieu.

Ensuite nous avons la nature vue de son beau côté : les enfants et un jeune homme d'un charmant caractère. Dans l'évangile de Marc nous lisons : « Quand le Seigneur l'eut vu, Il l'aima ; »

mais son cœur a dû être mis à l'épreuve. Les enfants, où la malice et la fausseté et l'esprit du monde n'étaient pas encore en jeu, fournissaient le modèle de ce qui convenait au royaume des cieux : la racine du mal sans doute était là ; mais c'était la création dans sa simplicité et sa confiance que le monde méprisait, non la volonté qui portât les fruits de la méchanceté et de la corruption. Ainsi leur caractère comme tels servait de modèle. La différence entre l'amabilité de la nature et l'état du cœur devant Dieu devait se montrer dans le cas du jeune homme. Irréprochable dans sa conduite, il cherchait le docteur qui semblait à sa conscience pouvoir donner la plus excellente direction pour bien faire. Il vient sur le pied qu'il y a de la bonté dans l'homme, et la bonté se manifestait à ses yeux davantage en Jésus qu'ailleurs. Il cherche ses conseils pour gagner la vie éternelle par son faire. Il s'adresse au Seigneur comme à un homme, à un Rabbi, mais attiré par ce qu'il avait vu en Lui. Il L'appelle bon. Le Seigneur l'arrête court. Il n'y a pas de bon sinon Dieu. Or, le jeune homme ne Le connaissait pas tel. Il n'avait pas demandé ce qu'il fallait faire pour être sauvé, mais pour avoir la vie éternelle. Le Seigneur rappelle les commandements, règle pour l'homme s'il veut vivre par la loi, « fais ces choses et tu vivras. » Mais le jeune homme ne se connaissait pas, ni ce

que la loi de Dieu était dans sa sainteté. Il voulait faire pour gagner la vie éternelle. Le Seigneur ne parle pas de vie éternelle, mais prend le jeune homme sur le pied de la loi qui promettait la vie à ceux qui l'accomplissaient. Le jeune homme irréprochable dans sa conduite comme Saul, ne connaissant pas la spiritualité de la loi, répond qu'il a observé la loi en tout ce dont le Sauveur parle. Qu'est-ce qui lui manquait encore ? S'il voulait être parfait, vendre ce qu'il avait et suivre Jésus. L'état de son âme est aussitôt manifesté. Le cœur de l'homme irréprochable dans ses mœurs était sous le joug de l'amour de ce qu'il possédait. Il quitte le Seigneur triste, son cœur mis en évidence dans la lumière. Pauvre humanité qui ne peut jamais la supporter. La nature, quelque aimable qu'elle puisse être dans son caractère, est moralement entièrement éloignée de Dieu. Voici un jeune homme aimable, cherchant à bien faire, manifestant ce qui est appelé les meilleures dispositions, et avec les moyens de faire beaucoup de bien, démontré, aussitôt que la lumière arrive, être sous la domination d'une idole, préférer à Celui qu'il connaissait être bon et où il avait cherché la direction comme de Celui qui pouvait le diriger le mieux, ses richesses et son aise. Son cœur était entièrement dans la possession du mal, d'une idole.

Le Seigneur avait déjà jugé l'homme en dé-

clarant qu'il n'y avait pas de bon, sinon Dieu lui-même, mais il va plus loin. Les disciples étonnés d'un tel résultat et de ce que le Seigneur avait dit des richesses, lesquelles aux yeux d'un Juif étaient le signe de la faveur de Dieu et, en tout cas, fournissaient l'occasion de faire de bonnes œuvres, s'écrient « Et qui donc peut être sauvé? » S'il n'y avait pas de bon, et si les bonnes dispositions avec les moyens de bien faire ne valaient rien, que ces moyens étaient plutôt un empêchement, qui pourrait échapper? La réponse du Sauveur est catégorique. S'il s'agit de l'homme, personne. Quant à l'homme, c'est impossible, le bien n'y est pas, il est esclave du mal par sa volonté et par ses convoitises. Mais Dieu est au-dessus du mal; Lui peut sauver. Il est évident que nous sommes sur un terrain tout nouveau, le terrain, non d'une loi qui éprouve, mais de la vérité même qui reconnaît ce qui est créé de Dieu, mais qui constate la totale ruine morale de l'homme. Dieu peut sauver, c'est la seule ressource. Voilà le fond de la vérité quant à l'homme naturel. Maintenant voyons ce qu'il en est de l'effet et du principe de la grâce là où elle avait agi et qu'on avait tout laissé et suivi le Seigneur.

Les apôtres avaient fait ce que le Seigneur avait engagé le jeune homme à faire — avaient tout quitté et suivi Jésus; qu'est-ce, demandent-ils, qu'ils recevraient? Le Seigneur, répond

en tournant leurs regards vers le royaume établi en gloire. Ils seraient sur des trônes jugeant les douze tribus d'Israël. Le Fils de David, Fils de l'homme assis sur le trône de sa gloire, aurait ses princes sur les douze tribus, jugeant celles-ci, assis eux aussi sur des trônes. Mais il sera Fils de l'homme et aura ôté de son royaume tout scandale et tous ceux qui commettent l'iniquité; alors les princes domineront en justice (Es. xxxii). Et pas seulement les apôtres, mais quiconque aurait quitté ce que la nature aime et que Dieu même reconnaît à sa place, et renoncerait à lui-même pour Christ en renonçant à ce qui lui était cher, aurait cent fois autant comme récompense et hériterait de la vie éternelle. Il ne s'agit pas de position spéciale en Israël comme dans le cas des douze compagnons de Christ lors de son humiliation en Israël; mais en tout temps, en tout lieu, celui qui aurait renoncé à la vie présente pour son nom aurait cent fois plus et la vie éternelle. C'est le principe, car on a cent fois plus déjà ici-bas, puis la vie éternelle. Ici le Seigneur dit la vie éternelle; au jeune homme Il a dit seulement « tu entreras dans la vie. » Car la loi n'avait aucune promesse de la vie éternelle d'une manière formelle; seulement, « fais ces choses et tu vivras. » La vie et l'incorruptibilité ont été mises en évidence par l'évangile. Dieu l'avait promis avant les temps des siècles, mais il a manifesté sa parole dans

son propre temps par la prédication de l'apôtre (Tite, 1, 2). Deux fois la vie éternelle est nommée dans l'Ancien-Testament : Ps. cxxxiii, et Dan. xii, mais les deux passages se rapportent au Millénium. Sans doute, par des faits et des passages, comme Enoch, Elie, Ps. xvi, il y avait ce qui donnait lieu à cette croyance et les pharisiens l'avaient reçue et ils avaient raison ; les Sadducéens n'avaient pas connu ni les écritures ni la puissance de Dieu, mais le passage que cite le Sauveur montre avec quelle obscurité, à moins d'avoir l'œil spirituel, cette doctrine était révélée. Christ était la vie éternelle descendue du ciel (1 Jean 1), et avec Lui et spécialement après sa mort elle a été pleinement mise en évidence. Ceci a déjà lieu ici ; on renonce aux biens de la vie d'ici-bas, à soi-même, on reçoit cent fois plus et hérite la vie éternelle. Quand il dit *hérite*, Il tourne nos regards vers ce qui est proprement dit éternel. Je l'ai déjà dit, on peut avoir cent fois plus ici-bas, ainsi que le dit Marc, quoique avec persécution, mais l'héritage ne se borne sûrement pas à ce monde, et, bien qu'on la possède déjà ici-bas, la vie éternelle appartient à un autre et ne finit jamais. Le Seigneur le révèle ici clairement, mais en transportant nos pensées à des choses nouvelles, et en déclarant que ce renoncement à soi apporterait des avantages cent fois plus grands.

Il y avait danger, comme cela n'a pas manqué

d'arriver que l'homme songeât à une espèce de contrat avec Dieu : tant de travail et de sacrifice, et récompense proportionnelle. Misérable principe, mais ce dont l'homme est bien capable ! Le Seigneur ajoute donc qu'il y aurait des premiers qui seraient les derniers, et des derniers qui seraient les premiers ; et il montre pour l'expliquer que tout en récompensant fidèlement dans sa bonté tout sacrifice, Dieu est souverain en ce qu'il donne, et, s'il trouve bon, peut trouver l'occasion de donner à ceux qui selon la pensée de l'homme n'auraient pas travaillé autant, autant qu'à ceux qui voulaient gagner selon le travail. Le premier ouvrier a pour principe, tant de travail, tant de paie ; les autres s'en rapportent à la bienveillance du maître de la vigne. Vous recevrez ce qui est juste, et la grâce a fait au-delà de tout droit de travail. C'est là le grand principe de tout vrai service rendu au Seigneur. C'est le principe qui est en question, et la phrase finale se rapporte à ce qui est dit au commencement, *ainsi* les derniers seront les premiers et les premiers les derniers. L'inverse, toutefois, de ce qui est dit au commencement de la parabole où la parole se rapporte à la pensée de l'homme, qu'est-ce que nous aurons, nous ? Cette phrase finale a la pensée de Dieu qui prend plaisir à bénir selon les richesses de sa grâce et donne selon sa bonté. Il en est toujours ainsi en tout cas. L'ouvrier recevra selon son

travail, cela est arrivé au premier appelé; Dieu donne selon sa bonté et selon sa grâce. Il est bon. Il n'y avait pas eu de refus à l'invitation chez les derniers; Dieu les appelle quand le moment voulu est là.

Dans les dernières paroles par lesquelles Il termine la parabole, le Seigneur constate d'une manière formelle ce principe de la grâce. Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Ce principe est posé comme base de tout : *car* il y a, etc. Nous trouvons le même principe xxii, 14, où il est aussi posé comme tel. Un seul homme en fournit l'exemple. Il y a une masse qui se réunit sous le drapeau du christianisme, se rendant à l'appel de Dieu, un petit nombre qui subissent l'influence de la parole de Dieu et en sont les fruits. C'est cette grâce souveraine qui est la vraie source de toute bénédiction, et la seule. Ici le Seigneur, après avoir parlé de son opération dans la parabole, la pose d'une manière abstraite comme base de tout.

Mais il y a quelques autres traits moraux qui s'y rapportent en connexion avec l'humiliation du Sauveur d'un haut intérêt (versets 17-28). Le Seigneur avertit ses disciples en allant à Jérusalem qu'Il doit être condamné à mort par les autorités juives et livré aux Gentils, mais qu'Il ressuscitera le troisième jour.

*(A suivre Dieu voulant.)*

# CÆLESTIA.

---

(Suite de la page 400, XI<sup>e</sup> vol.)

MATTH. XI, 27. — Christ avait la parfaite conscience de la nature unique, solitaire, de sa Personne, en rapport avec la gloire divine. « Personne ne Me connaît, sinon le Père. » « Je sais qui je suis. » Dans un certain sens Il est seul, et c'est une chose très précieuse qu'il en soit ainsi. Il y a un seul Messie, un seul Fils, et Il le sait. Jamais Il n'oublie qui Il est, et dans ses actes Il ne reste jamais non plus au-dessous de ce qu'Il est, comme le Fils unique du Père. Puis Il ajoute « Ni personne ne connaît le Père, sinon le Fils et celui à qui le Fils voudra Le révéler. » Qui pouvait révéler le Père à l'exception du Fils ? Une partie de la gloire de Christ se montre dans l'usage qu'Il voulait faire de ce pouvoir et de la bénédiction de sa connaissance qui Lui donne exclusivement le pouvoir et le droit de révéler le Père. Il voulait enseigner qui Il voudrait à Le connaître ; c'est là sa prérogative.

« Toutes choses m'ont été livrées par mon Père. » Quelle était la pensée de Christ en rapport avec cette puissance universelle ? « J'ai reçu le secret du Père, j'ai le pouvoir de Le révéler, j'en veux chercher à qui le Père puisse être révéler. » Voilà la pensée du cœur de Christ — et cela ne nous dit-il pas tout un volume sur son caractère ? Quel contraste avec nous-mêmes !

Si nous avons toutes choses à notre disposition, qu'en ferions-nous? N'en voudrions-nous pas quelque fragment pour le moi? Avec Christ, c'est seulement « Mon Père » : c'est à Lui qu'Il rapporte tout.

Il y eut un Homme dont les hommes ne voulaient point. Cet Homme était là comme Fils du Père, dans la lumière, avec la conscience du regard du Père rayonnant sur Lui de tout l'éclat de l'amour, et cet Homme disait : « Venez à moi vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos. » Il avait seul le secret du repos, et s'il y avait en Lui cette inépuisable plénitude divine, toute la gloire divine étant en Lui et nous étant révélée à nous (car Il dit « celui qui m'a vu a vu le Père ») à qui ne pouvait-Il pas et à qui ne voulait-Il pas donner du repos? Il ne s'agit pas de la grandeur du fardeau que vous avez à porter, mais de l'œil du Seigneur sur les individus. Lorsqu'Il regarde quelqu'un, que ce soit même un petit enfant qui ne sent pas encore son fardeau, Il le voit et connaît tout ce qui se rattache au combat. Il voit un fardeau au-dedans de chacun — voit tout ce qui est contre nous. Il se peut que je sois comme un vaisseau brisé entre deux mers; eh bien! Il me dit « Venez à moi, et je vous donnerai du repos. » Comment pourriez-vous échapper à cette parole? Y a-t-il

quelque chose hors de son pouvoir? C'est là précisément que nous avons l'essence même de l'évangile. Il poursuit : « Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi, et vous trouverez le repos de vos âmes. » Comment est-ce que Christ trouve un tel parfait repos au milieu de tout ce qui était contre lui? Toujours tranquille et en paix au milieu de tout cela : et Il dit « Apprenez de moi. »

C'est une chose de reconnaître Christ comme celui qui *peut* donner du repos, et autre chose de marcher avec Christ sous le joug, de sorte que nous trouvions du repos nous-mêmes lorsque tout est contre nous ; de marcher *avec Lui* en toute chose, comme si nous disions « Je n'ai rien d'autre à faire que de plaire à mon Maître ; et j'ai à marcher de telle manière que, quoi qu'il arrive, je puisse dire « Je te célèbre, ô Père. » Hélas ! tel n'est pas le cas avec nous. Nous avons nos voies et nos plans à nous, et nous n'aimons pas de les poursuivre sous le joug de Christ. Il voudrait que sa lumière brillât de telle sorte en nous que tout ce qui s'y trouve fût manifesté, et que notre marche fût tellement selon la lumière que le monde nous rejetât comme il L'a rejeté lui-même. Plus je serai étroitement lié avec Lui, plus aussi je sentirai profondément le contraste entre ses voies et les miennes. Si je suis sous son joug, pensez-vous qu'il tolère la volonté propre, les « je veux, je ne veux pas? »

Si Christ m'a donné du repos et m'a lié avec lui-même, Il ne me laisse pas suivre ma propre voie, mais sa voie à lui. Christ s'est mis en service comme le parfait Serviteur de Dieu ; à chaque pas du chemin Il pouvait discerner quelque chose qui appelait son cœur au Père. Il lui était doux de prouver quel parfait Serviteur Il était, son rejet signalant son unité avec le Père. Ce n'était pas Lui seulement qu'ils haïssaient, mais le Père aussi. Il ne voulait pas comme serviteur se soustraire à son association avec Dieu ; et Il goûtait le repos qui en découlait dans toute sa perfection. Ce qui est pour nous la souffrance la plus amère, le brisement de notre volonté, le Seigneur ne l'éprouva jamais, car Il n'avait de volonté que celle du Père. Pour nous, nous avons une volonté qui doit être constamment brisée parce qu'elle ne veut pas plier. Quelle chose solennelle que nous ne sachions pas plier notre volonté à la volonté de Dieu ! Chez Christ c'était toujours « non point Ma volonté, mais la tienne. » A mesure qu'il passait d'une souffrance dans une autre, c'était toujours « Dieu et mon Père ! »

Ce qui dans la vie a été pour le cœur la cause de la plus profonde amertume, c'est cette volonté propre contrariée : « Je ne veux pas faire cela, il ne me plait pas de faire ceci ; il faut que j'aille ici ; j'aimerais mieux aller là. » Ah ! j'ai gagné d'apprendre par ce brisement même ce qu'est ma volonté. Si vous prenez un bœuf et que vous

liez avec lui sous le même joug un animal plus faible, le plus faible devra suivre la même voie et marcher du même pas que le plus fort. Elie, Pierre, et Paul éprouvèrent qu'il ne servait à rien de chercher à échapper aux souffrances du joug. Ils y étaient liés avec Christ et il fallait qu'ils marchassent là où Il marchait; et Pierre fut amené à la fin à recevoir la couronne du martyr. Si nous allons volontairement où Christ nous conduit et que nous cherchions à apprendre de Lui — voyant en tout ce qui arrive « Dieu et notre Père » — tout sera facile. « Je suis débonnaire et humble de cœur. » Où apprenons-nous cette débonnairerie et cette humilité de Christ mieux qu'en étant sous le joug avec Lui? Oh quelle douceur, quel support n'a-t-Il pas montrés! Il ne s'est pas laissé détourner de son dessein, mais avec quelle patience Il a supporté notre conduite! Ne pouvez-vous vous rappeler d'innombrables occasions où votre ami le plus cher se serait débarrassé de vous volontiers et en eût fini avec vous *pour toujours*, pendant que Christ dans le ciel poursuivait tranquillement ses desseins d'amour en votre faveur? Si vous étiez laissé entre les mains du saint le plus distingué sur la terre, quel contraste il y aurait (vous pouvez le sentir) avec ce Christ qui pouvait lever sa face vers le ciel et dire « Personne ne Me connaît, sinon le Père, » et pouvait ensuite se tourner vers une pauvre faible

chose comme vous ou moi, et dire « Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi. »

Si nous pouvions tenir toujours et entièrement le moi abaissé, nous trouverions du repos dans toutes les circonstances. Nous verrions Dieu et notre Père en toutes choses si nous marchions comme Christ marchait : privations, tentations, difficultés — Dieu et notre Père en tout. Soumission à sa parole en toutes choses — dire « Il est écrit » rend douce la chose la plus amère. Christ s'est engagé à me faire avoir du repos, Il me révèle le Père, *voilà* la bénédiction dans laquelle il m'a enfermé. Toute bénédiction vient de Christ m'enseignant chaque jour à trouver du repos en voyant Dieu et mon Père en toute chose.

Où sont nos cœurs, oui ! où sont-ils ? Sont-ils occupés de ce monde, ou passons-nous tranquillement au ciel épris de ce que l'amour ne saurait perdre de vue — un Christ vivant dans le ciel ?

Quels biens avez-vous, si vous n'avez pas obtenu Christ ? Si Christ est l'objet de votre cœur, toutes les choses qui vous tourmentent vous enlèveront-elles Christ ? Toutes les choses après lesquelles vous soupirez vous donneront-elles davantage de Christ ?

Tout le long du chemin, du commencement à la fin, nos sources sont en Christ ; vous ne

sauriez rien trouver à part de Christ. Il ne servira de rien de reposer sur un fondement quelconque autre qu'un Christ monté dans le ciel. Celui qui parlait comme jamais homme ne parla est Celui dont la parole doit être ferme dans toute l'éternité.

Ah! précieux Seigneur! je n'ai rien que ton amour — un amour qui me mène droit à la maison du Père pour être avec Toi où doit être manifestée la pleine expression de cet amour. Un amour pareil est puissant, lorsqu'il est dans le cœur, pour conduire les pieds dans une marche entièrement différente de celle d'un homme qui ne l'a pas reçu. Je puis me tourner vers ce Christ et dire : Rien ne peut me troubler, ce Christ glorifié dans la présence de Dieu est le fondement même de ma paix. Je Le connais comme Celui qui a porté mes péchés sur la croix, comme Celui qui m'a révélé la gloire de Dieu, et je suis en association avec Lui comme l'homme des douleurs, avec Lui qui descendit au sépulcre, avec Lui ressuscité et vivant aux siècles des siècles à la droite de Dieu. Et c'est là que nous trouvons, en Lui ainsi présenté, notre place devant Dieu.

A mesure que nous avançons ainsi d'année en année, nous faisons l'expérience que ces choses conservent leur valeur; mais quelle évaluation peut faire un pauvre pécheur de la valeur incalculable de ce sang? Que sera-ce quand nous

serons à la maison et que nous nous trouverons *dedans*, amenés par ce sang dans la communion de ce que Dieu est? Et à mesure que nous irons et viendrons par la maison du Père et que nous entrerons dans la plénitude de joie qui y est réservée pour nous, nous trouverons tout cela rattaché à ces mêmes éléments par lesquels Il pourvoyait à notre joie ici-bas à mesure qu'Il nous portait à travers le désert.

Quelle est la première douce parole qui retentira à nos oreilles quand nous entrerons dans le ciel? L'excellence et les mérites de l'Agneau et du sang de l'Agneau. Et nous serons là parce que le sang de cet Agneau nous aura purifiés. Que doit être le péché pour nécessiter le sang du propre Fils de Dieu! Là haut, dans la présence de Dieu, j'apprends quelque chose de *l'infini* du péché, que rien ne peut en faire disparaître la tache excepté le sang du Fils de Dieu, et qu'il l'a fait complètement.

Etrange pensée pour le cœur de l'homme, que nul autre que le Très-Haut lui-même ne pouvait assez s'abaisser! Nul aussi élevé que Lui, mais nul autre ne pouvait descendre aussi bas. Nul autre que Lui ne pouvait mesurer ce qu'est le péché dans la créature, en porter la pénalité et régler notre compte avec Dieu. Le croyant est amené devant Dieu par une voie toute particulière — une voie dont le caractère particulier

— appris de Sa main — la fait être la voie la plus bénie qu'il fût possible de concevoir.

Il y a dans cette parole du Seigneur, Jean xvii, 2. quelque chose qui doit pénétrer le cœur d'amour et d'adoration. Pensez aux circonstances dans lesquelles se trouvait Celui qui l'a prononcée — et que veut-Il, après quoi soupire-t-Il en un tel moment? Il désire une certaine position dans laquelle Il puisse nous communiquer quelque chose afin que le Père soit glorifié.

Est-ce que Christ arrête ses regards sur *vous* avec cette pensée « J'ai glorifié le Père en *celui-là*, j'ai communiqué à *celui-là* la vie éternelle? »

Quand Il descendait vers la croix, désirait-Il trouver du repos de la souffrance? Non! Il voulait glorifier Dieu, communiquer la vie éternelle. Et Il ne considère pas seulement comme Sa gloire de la donner, mais comme la gloire du Père; et Il est le seul qui puisse la donner. Il priait le Père qu'Il pût Le glorifier en donnant la vie éternelle à tous ceux que le Père Lui avait donnés. Quelle douce parole! toute autorité Lui était donnée sur toute chair afin qu'Il nous vivifiât, qu'Il nous donnât la vie éternelle; afin qu'Il nous donnât une place *avec Lui-même*.

Dieu ne peut jamais oublier aucune parcelle de ce que son Fils a souffert pour nous amener dans cette position; et Christ ne peut jamais oublier

*un seul* de ceux que le Père Lui a donnés : il n'en manquera pas un seul. Notre vie est en Lui, et quoi que nous puissions avoir à traverser ici-bas, *cette vie* est incorruptible et immuable ; le vase peut se gâter, mais la vie est conservée, elle est éternelle, et cette vie elle est quelque chose que Christ vous a donné pour être la puissance d'union entre vous-même et le Père et le Fils.

Représentez-vous les anges qui furent témoins de la création et du déploiement de la puissance du Créateur dans la perfection et la beauté d'Eden, avec la pensée que Celui qui déployait toute cette beauté et cette bonté serait Celui qui devait être cloué à la croix comme un malfaiteur, et mis dans une grotte sur la terre, et que l'homme ne trouverait rien de trop mauvais à dire de Lui ! Et puis encore eût-on pu penser dans le ciel que Cet Être traité comme un malfaiteur non-seulement ressusciterait et serait dans le ciel, mais serait assis sur le trône de Dieu — objet des délices de Dieu ? Certainement non ! jamais ! Et une des choses les plus difficiles pour moi, c'est la pensée que, d'après ce que j'étais par nature, il était aussi peu vraisemblable que Dieu opérât en moi et formât de pareils matériaux un vase parfait, qu'il l'était que son Fils descendit ici-bas et mourût.

Il n'y a pas de lumière comme la croix pour manifester le véritable caractère de la nature humaine ; pas d'acte accompli jamais par l'homme dont Dieu pût dire « Voilà ce que l'homme est, » jusqu'à ce que son Fils fut mis à mort et que la lumière du ciel brilla sur une cité de meurtriers. Cette croix faisait voir ce que nous sommes par nature ; mais Dieu regarda dans l'abîme de notre nature, et Il vint là parce qu'Il est riche en miséricorde. Qui oserait dire quoi que ce soit si Dieu trouve bon de prendre de tels êtres et de leur donner une nouvelle nature, une vie nouvelle ?

La vie d'Adam en Eden n'était pas une vie au-delà du sépulcre — non plus que cette vie dans laquelle le second Homme, le Seigneur venu) du ciel monta où il était auparavant. Comme Fils de l'homme Christ pouvait mourir et mourut ; mais Il donna sa vie et reprit sa vie de nouveau ; et c'est là la vie que possède un homme retiré de sa nature. Le premier Adam ne pouvait avoir une vie pareille, à moins qu'elle ne lui fût communiquée par le dernier Adam : celui-ci communique la vie — la vie éternelle. Jusqu'à ce que Christ eût quitté le tombeau et fût monté au ciel, il n'y avait pas de source de vie d'où l'eau découlât. Voilà dix-huit cents ans ~~ans~~ qu'une fontaine fut ouverte dans les cieux.

Quelle est la grande différence entre les œu-

vres de l'homme et les œuvres de Christ? Celles de Christ se rattachaient toutes au Père. Il regardait toujours vers le Père avec un cœur à l'unisson avec la pensée de Dieu. Les œuvres qu'il nous faut comme peuple de Dieu sont des œuvres qui embrassent la pensée de Dieu. Si vous voulez savoir ce qui *n'est pas* « digne de Dieu, » adressez-vous la question : « S'il était dans le monde, le Fils de Dieu ferait-il cela? » Ces œuvres se rattachent-elles dans votre esprit à cette pensée, « Je dois faire ceci *parce que j'appartiens à Dieu?* » Quelqu'un qui a la vie en Christ ne peut produire de fruit qui ne soit reçu par Dieu. Il est de toute importance de juger nos œuvres — de voir si ce sont des œuvres dignes de Christ; de bonnes œuvres, non pas selon les pensées de l'homme, mais selon le cœur et les pensées de Dieu, d'un caractère tel que nous pouvons dire « pour moi vivre, c'est Christ. »

Quoi de plus précieux que la face de Christ dévoilée au cœur de la part de Dieu, et que la brillante lumière de cette face rayonnant et le remplissant! Le Saint-Esprit donné pour la porter toujours là. Mais, tout riche et brillant qu'il est, le trésor est dans un vase de terre; et nous sommes encore dans le désert.

Dieu ne connaît rien d'aussi beau que Christ : Il voudrait que nous Le contemplassions tou-

jours Lui, dans la parfaite beauté duquel le cœur du Tout-puissant trouve tout son bon plaisir. Que Dieu nous ait révélé cette face et qu'il en fasse briller dans nos cœurs toute la lumière, c'est en vérité extrêmement précieux ; mais cette bénédiction même donne lieu doublement à notre responsabilité. Nous avons à marcher comme des flambeaux. Ce Christ à face découverte est un Christ dont la lumière brille afin de rayonner par le moyen de son peuple. Toute la lumière que vous devez refléter est dans le Seigneur Jésus-Christ lui-même. Si vous regardez à votre responsabilité comme se rattachant seulement au moi, vous murmurerez et serez misérables.

Toutes les fois qu'il s'agit de responsabilité, nous éprouvons le besoin de quelque chose de précisément aussi doux que nous fait éprouver la pensée que nous sommes laissés ici-bas comme témoins pour le Seigneur. Dès qu'il viendra Il remplira de gloire toute la terre ; pour cela nous avons à attendre. Notre position présente est celle de « brebis destinées à la tuerie » passant sur la terre, faisant briller la lumière. Quand Il viendra, Il donnera la gloire plus grande. Quelle douceur dans la pensée que l'on est employé par le Seigneur ici-bas à faire rayonner la lumière — que l'on sert son dessein ! Car Il *veut* avoir une lumière sur la terre pendant qu'Il est absent. Quand Il viendra, vous

ne goûterez pas seulement les joies de son royaume, mais vous penserez que vous avez servi à ses vues dans le désert, en faisant briller la lumière (sa lumière). Et lorsqu'Il vous a placé là, ignorait-Il ce qu'était le vase de terre? Plus on aura été faible, sans force aucune, plus on aura le sentiment de sa puissance.

Bientôt nous serons là-haut avec Christ. Dieu n'entendait pas que nous fussions heureux sans Lui; mais Il voulait tout d'abord que nous fussions témoins pour Lui ici-bas, que nous fissions briller autant de lumière qu'il est possible.

Non-seulement j'ai vu la face de Jésus-Christ (voir Jean XIV, 21), et quel ineffable sujet de contemplation au-dessus de tout autre! mais j'ai association avec Christ dans la lumière. Je n'ai pas seulement à détourner mes regards des choses présentes et à contempler cette brillante lumière là-haut, mais j'ai à la réfléchir ici-bas. Il se peut que je sois un très mauvais réflecteur: « Ne vous inquiétez jamais (dit Christ), continuez, je donne la puissance; je sais qu'en vous-même vous n'êtes rien, et que vous vous trouvez dans la place où il est nuit; mais continuez de faire rayonner la lumière; bientôt vous serez dans le jour de Dieu. » Ce matin sans nuages nous introduira dans la lumière où Christ est maintenant. Il est l'Etoile brillante du matin. Pendant dix-huit cents ans Il en a agi avec un peuple ici-bas; la nuit peut être très noire,

mais les ténèbres n'atteignent pas jusqu'à l'Etoile brillante du matin. Aucun nuage ne La couvre : bientôt Elle resplendira. Nous sommes seulement dans la souffrance, sur notre route vers ce qui se trouve plus loin. Il est *notre* Etoile brillante du matin. Nous *Le verrons*. Il nous prendra en haut et nous guidera dans la maison du Père avant que le soleil brille. C'est cette espérance qui donne courage pour aller en avant au milieu de la ruine. Certainement j'ai manqué. Est-ce que j'ai été un bon réflecteur de la lumière? Non! mais je dois poursuivre comme je puis jusqu'à ce qu'il vienne, jusqu'à ce que je *Le voie* comme l'Etoile brillante du matin. Ce qui nous est présenté ce n'est pas l'attente de brillants réflecteurs de la lumière lors de Sa venue (bien que nous devions être tels), ni l'attente de voir des chandeliers remplis d'huile; mais c'est le Saint-Esprit dans l'Epouse soupirant après Sa venue. Est-ce qu'il vous entend crier « Viens, Seigneur Jésus? » Vos cœurs se montrent-ils comme toujours prêts à dire « Viens, Seigneur Jésus! » Vous n'avez pas besoin de regarder autour de vous, et d'en attendre d'autres, vous pouvez, *vous*, Lui adresser ce cri de votre désir. Ah! cultivez la communion avec Christ en rapport avec ce mot « Viens! » Je ne connais rien d'aussi propre à élever l'âme au-dessus du monde comme d'être en communion avec Christ sur ce point; nous voir nous-

mêmes comme partie de l'Epouse encore sur la terre, et l'Eprit en elle disant « Viens ! »

Il peut y avoir chute et ruine de l'Eglise, mais il y a ce fait que je fais partie d'une compagnie que Dieu a donnée à son Fils, et qu'à cause de cela (non pas pour quelque chose en moi) je puis ne faire rien que dire toute la longue nuit de la vie, « Viens, Seigneur Jésus, viens ! »

Aussitôt que nous sommes en rapport avec le Seigneur Jésus-Christ, nous avons trouvé Dieu; Dieu est à l'âme comme une personne vivante, et toutes nos associations sont rattachées à Dieu.

Lorsqu'Il sépare des personnes pour Lui-même, Il place derrière elles le sang de Christ.

La beauté de Christ se déploiera devant nous avant qu'Il s'avance et prenne en main son grand pouvoir pour frapper les choses du monde. Alors Il s'avancera pour consommer sa victoire. Maintenant Il est assis dans le ciel avec toute autorité autour de Lui et en Lui, mais Il ne l'exerce pas encore.

Il nous a placés dans la position qu'Il occupait sur la terre — comme des brebis pour la tuerie. Dans quelle place nous sommes gardés par Lui ! Nous avons un Seigneur ressuscité, monté au ciel qui a tenu sa parole, de sorte que nous avons une place; et Il a tellement gardé les choses sur la terre que, en dépit des hom-

mes et de Satan, Il a toujours donné force à des gens de confesser son nom et de se tenir quelques-uns réunis dans une position de témoignage en même temps qu'Il dirige leur service. Il prit tout spécialement celui de Paul en ses propres mains. Pour ce qui tient aux chandeliers, Il a tout pris aussi en ses propres mains, et de même à présent Il maintient la communion avec les siens et les met en mouvement dans le service. Les membres ne sauraient se mouvoir à moins que la tête n'agisse en eux. Satan lui-même ne peut remuer la langue sans la permission de Dieu — de Dieu comme dominateur de tout. Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Cette pensée renferme une immense consolation. Ce n'est pas manque de puissance que Christ reste en arrière ; Il peut venir, s'Il le veut, avant que Satan soit précipité et établir son royaume. Le fait qu'Israël n'est pas prêt, n'est pas un obstacle à ce qu'Il se lève du trône du Père et s'avance. C'est par Lui que Dieu a tout ordonné et c'est avec Ce Bien-aimé que nous devons rattacher toute chose. Il est l'Adonai. Il a puissance pour dire « Le temps viendra où j'en agirai avec Satan ; » mais à présent Il attend et nous dit à l'un et à l'autre « Je vous ai établis en témoignage — laissez couler les eaux là où tout vous est contraire et je vous aiderai. » J'ai le privilège de pouvoir regarder en haut et de dire « Je suis un même esprit avec

Lui. » S'il était l'Agneau je dois être une brebis. Je puis lever les yeux vers Lui pour m'abriter tout le long du chemin.

Celui qui vient en grande puissance avec tous les anges vient comme Celui qui fut un pèlerin et un étranger : Il peut se tourner vers Israël dans les derniers jours et dire « J'ai traversé tout ce que vous traversez. » Et Il nous dit à nous « J'ai un cœur pour sympathiser avec toute votre souffrance. » C'est là précisément ce que l'on connaît de Christ comme Celui qui abaisse ses regards sur nous en nous disant « Si vous êtes un membre, je suis la Tête ; ne pensez pas à votre faiblesse, mais à ma force. »

Qui a compris le désert comme Il le comprit ? Qui fut jamais aussi complètement pèlerin, buvant du torrent par le chemin ? « L'Homme de douleurs » sait bien de quelle manière élever haut votre tête. Oh ! comme la puissance de sa sympathie dans nos cœurs élève haut la tête des siens. Il n'oubliera pas non plus sur la terre son peuple apostat.

Le cœur de Dieu est, avec Christ, occupé d'un peuple ici-bas, ayant toute autorité dans le ciel et sur la terre pour les garder fermes dans sa force. Le Saint-Esprit est ici-bas ; nous avons accès dans Son cœur ; Il nous a associés d'une manière incommensurablement plus profonde qu'Israël avec Lui-même et avec ce qu'il va faire.

Si vous prenez le monde *avec Christ*, cela ne détruira pas le fondement, mais ce sera la destruction de toute votre joie et de tout votre service. Vous serez « sauvés comme au travers du feu. »

La religion humaine ne donne jamais à la croix la place que Dieu lui donne. Que de gens vont année après année sans s'être jamais tournés vers le Calvaire, en disant « Je ne connais rien en rapport avec ce monde en quoi je puisse me glorifier, sauf la croix de ce Nazaréen qui mourut sur elle au calvaire. » Oui, et la seule chose que j'aie dans le monde pour m'y glorifier est cette croix. Que se trouve-t-il dans cette croix qui me rende possible de m'en glorifier? C'est la croix du *Seigneur Jésus-Christ*. L'esprit recule devant la pensée de la mort comme pénalité; qu'y avait-il de nature à rendre cette pensée moins effrayante en connexion avec cette mort sur la croix? Il y a Celui qui maintenant est assis à la droite de Dieu, qui a l'autorité la plus absolue, toute autorité, et la croix est Sa croix: Il est le Seigneur de tout, *notre* Seigneur Jésus-Christ; son second titre, « Jéhovah; » son troisième titre, « le Fils de l'homme oint, » et c'est Sa croix. Et quand je me tourne vers cette croix, pourquoi me glorifié-je en elle? Pourquoi? mais parce que j'aurais été perdu éternellement s'il n'était pas

mort sur elle ! Pourquoi est-ce que je me glorifie, pourquoi suis-je orgueilleux de cette scène ? mais, parce que je crois qu'il mourut là *pour moi*, et que je suis sauvé par elle. Ah ! si je vois briller derrière cette sombre scène une lumière si resplendissante, et que je sache que, n'était *cette mort*, j'eusse été perdu éternellement, n'est-ce pas une bonne raison pour que je me glorifie en elle ? parce que je pense qu'il n'y a pas dans le monde entier deux pièces de bois comme cette croix ! Ah ! vous demandez ce qui donne au cœur liberté de se glorifier dans la croix ? Pouvez-vous dire que le Calvaire est la place où Dieu a puni le péché ? Pouvez-vous dire que là tout votre péché fut ôté ? Alors vous pouvez vous glorifier avec moi.

Dans la croix Dieu a fait éclater sa sagesse et sa puissance. De quel éclat brille sa puissance non-seulement dans les effets de la croix, mais dans la croix elle-même ! Jamais elle ne fut si brillante. La création de nouveaux cieux et d'une terre nouvelle ne pouvait pas exprimer sa puissance comme le fait cette croix. Que le *Dieu infini*, celui qui est le Dieu tout-puissant, ait été étendu ici sur cette croix ! Que *le Dieu qui a créé toutes choses*, pas moins que Lui, qui n'avait qu'à parler et la chose était faite — que *ce Dieu tout-puissant* soit devenu homme ! Oh ! quelle pensée insondable ! Qu'est-ce que le Dieu tout-puissant avait à faire

là sur cette croix entre ces deux larrons, attaché et lié au bois, *non point* par les circonstances — les clous ne pouvaient point l'y retenir — mais par quelque chose de plus fort que toutes les chaînes, quelque chose à quoi Il ne pouvait échapper : « Voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté. » Le Fils de Dieu était devenu le serviteur de Dieu. Lui, Celui-là même par qui Dieu avait créé toutes choses, Il était là avec pouvoir de tout renverser, enchaîné, absolument enchaîné comme serviteur à la volonté de Dieu, dont il s'était engagé à être le serviteur. Où donc la puissance de Dieu brillait-elle jamais comme elle fit à cette place et en ce moment? Expression, je le répète, de la puissance divine non-seulement dans les fruits de la croix, mais dans la croix elle-même, cette croix où Il s'abandonne lui-même et toute chose dans les mains de Dieu pour tourner tout à sa propre gloire. Je ne connais rien comme la gloire morale qui brille en connexion avec la croix. Nous entendons parler de gloire morale dans les actions de divers individus. En Christ elle fut parfaite. Parce que la puissance de Dieu L'abaissait dans la faiblesse, Il remit son esprit dans une parfaite obéissance; mais Dieu seul pouvait faire cela. La vie d'un homme n'est pas à lui pour qu'il puisse la *donner*; mais le Seigneur pouvait *donner* sa vie.

Dieu seul a droit d'agir comme il lui plaît. Il avait un Fils unique dont il pouvait dire « Il est tout mon plaisir; » et s'il a voulu faire de ce Fils Celui sur lequel tomberait toute sa colère, qui *oserait* dire à Dieu « Qu'est-ce que tu fais? » Il est *Dieu*, et seul Il avait le droit de faire ce qu'il voulait et comme il voulait. S'il avait un plan en rapport avec ce Fils, il Lui fallait la coopération de ce Fils pour réaliser son plan, *et Il l'a eue*. Christ vint à la croix pour y mourir.

Satan a la puissance de la mort — Dieu l'a placée en ses mains — mais Dieu a employé son Fils à l'annuler entièrement. Satan peut faire aller sa faux et l'on ne doit pas être surpris que tout le monde soit abattu. Mais de quelle manière Dieu pouvait-Il s'y prendre pour arrêter l'exécuteur auquel Il avait donné lui-même la puissance, de telle sorte qu'il fût incapable en nous abattant de nous faire goûter tant soit peu la mort? En faisant que cette parole bénie d'allégresse et de triomphe « absent du corps et présent avec le Seigneur » soit tout ce que le croyant connaît de la mort. Satan fait l'œuvre de la destruction du corps; mais Satan ne pouvait pas l'accomplir en connexion avec Christ. Christ était le *Prince de la vie*. Il donna sa propre vie; Satan ne pouvait pas la prendre. Il avait le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre. S'il ne fût pas mort, la puissance de la mort

n'eût pas été enlevée à Satan. La sagesse merveilleuse de Dieu fut manifestée là, et je puis me tourner vers l'ennemi et lui dire « Ah ! Satan, là tu es vaincu. Tu as trouvé plus qu'un égal en Celui qui mourut là. »

Je vois dans la croix la puissance qui répond à tout ce qui se trouve en moi. Si je me tourne vers elle, et que je me dise, « Combien je diffère horriblement de ce Christ qui mourut là ! » La réponse est, c'est à cause que vous êtes *ainsi* qu'Il y est mort. La mort de Christ ne fut-elle pas l'expression parfaite de la sainteté de Dieu ? Toutes les perfections de Dieu éclatent dans la croix de Christ. S'il a été permis à Satan d'amener l'homme dans une position où il était impossible à Dieu de le bénir et où tout était brisé en connexion avec le premier Adam, c'était uniquement afin que tout tombât entre les mains du dernier Adam. Tout a été accompli à la croix.

Ah ! cette croix est une place d'abaissement, une chose qui flétrit tout l'orgueil de l'homme. Avez-vous jamais su ce que c'est que d'être amené aux portes de la mort par suite du combat ? J'ai su ce que c'est — passant semaine après semaine et ne pouvant jamais fermer l'œil, simplement parce que je voulais faire quelque chose, et que Christ avait tout fait. La paix me vint dans cette croix, Dieu me disant : « Mon Fils a porté tout votre péché en son propre corps sur ce

bois. » Quelle pensée ! que le Sauveur oint a tout souffert pour moi il y a dix-huit cents ans, et que c'était uniquement mon horrible volonté propre voulant faire quelque chose, qui m'empêchait de trouver la paix *en Lui*. Ce n'étaient pas les souffrances que la terre lui faisait subir, ni les clous, ni la lance — mais quelque chose de bien autrement profond : la colère de Dieu était portée par Lui, lorsque, cloué à cette croix, Il s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Vous ne pouvez trouver à présent la croix elle-même sur la terre, mais le souvenir en est dans le ciel. La présence à Sa droite de l'Agneau qui fut immolé la Lui rappelle constamment.

Nous entrerons dans le Ciel avec des faces rayonnantes de gloire, capables de regarder droit en haut, à cause de la croix. Dieu nous garde de jamais rien trouver en ce monde comme digne que nous y pensions ou que nous nous en glorifions, aucun drapeau sous lequel nos âmes puissent se reposer, à l'exception de cette croix !

Le point de vue le plus solennel sous lequel la religion du monde apparaisse, est celui de ses rapports avec la croix. Pouvez-vous prendre les systèmes ecclésiastiques et y planter la croix, en disant que toute la convoitise des yeux, de la chair et du monde qui se trouve en eux, est en harmonie avec la croix ? Le vrai caractère de la

croix devient spécialement manifeste en rapport avec les choses ecclésiastiques. Pour ce qui concerne les non-conformistes (les dissidences diverses), ce n'est qu'une différence de degré. Ils dépendent également du monde pour leur existence. De même pour le gouvernement : je ne saurais distinguer entre lui et la bête (cela fait partie de la statue en Daniel); la croix ne peut se rattacher à cela, ne peut sanctionner ce dont tous les gouvernements constituent une partie. Ce qui caractérise les saints de Dieu, c'est la croix, et il leur convient de se tenir à part de tous les gouvernements civils.

Cette croix m'a séparé du monde qui a crucifié mon Seigneur, juste autant que si Son corps était maintenant sur la croix, outragé et meurtri par le monde.

Il ne peut jamais être vrai que nous sommes crucifiés au monde à moins que le cœur ne soit en communion constante avec la croix de Christ, avec Christ crucifié. La croix intervient en tout, comme affaire d'expérience journalière. De quelle manière arrive-t-on à être un chrétien de l'âge avancé? Comment trouve-t-on son moi mis de côté, n'ayant plus aucune énergie? Certainement ce n'est que par la Croix. Comment peut-on faire face d'un mot aux difficultés et être gardé dans une tranquillité parfaite? Uniquement par la croix. Comment pouvons-nous tenir soumise une chair telle que la nôtre? Est-

ce que le « vieil homme » devient jamais meilleur? Pas le moins du monde! mais il faut que vous appreniez à être capable de porter la croix, en disant de tout ce qui est mal, « je ne puis avoir rien à faire avec cela, parce que mon Seigneur a été crucifié pour cela. »

La vie de notre bien-aimé Sauveur sur la terre présente des causes de souffrance nombreuses et variées, arrivant les unes sur les autres, et la souffrance augmentant d'intensité, jusqu'à la scène finale sur le Mont-Calvaire. Souffrance, en rapport avec le témoignage de Dieu; quiconque est pour Dieu souffrira certainement dans un pareil monde. Souffrance, aussi, en rapport avec la grâce — de la peine d'avoir à dire aux démons d'entrer dans les pourceaux à cause de la destruction de la vie. Souffrance au tombeau de Lazare. Et à la fin, souffrance à cause de la grâce. Il ne peut se sauver Lui-même. Il eût pu avoir des légions d'anges, mais comment dans ce cas la grâce aurait-elle eu son cours? Il garde le silence et prie pour ses meurtriers. Il y avait ensuite cette nature particulière de souffrances comme étant Celui qui devait résoudre ce problème dont la solution paraissait si impossible — de quelle manière Dieu et un pécheur pourraient-ils aller ensemble? Comment Dieu trouverait-il quelqu'un pour montrer toute la grandeur de la gloire di-

vine en rapport avec la miséricorde envers un être couvert de péchés, un être qui ne Le reconnaissait pas? Il *trouva* Celui qui devait être la mesure parfaite de ce qu'était le péché en Sa présence. Celui-là prend de la main de Dieu la coupe de la colère; et à cette heure solennelle, Dieu ne peut regarder Celui en qui Il prenait tout son plaisir, *Le seul* qu'Il pût contempler, auquel Il pût faire attention dans le monde. Cette heure d'abandon où « l'épée » devait se réveiller, vint seulement à la croix. Gethsémané ne fut que l'anticipation de sa sortie du fourreau. Ce n'est qu'à la croix que s'en trouve l'expression qu'aucun autre temps n'entendit jamais, et qui fait voir le sentiment éprouvé lorsque Dieu cache sa face parce qu'Il Lui était impossible d'arrêter ses regards sur Celui qui portait le péché.

Je vois là ce que Dieu pense du péché quand il arrive en sa présence. Ce Fils de son amour dut être traité comme si toute la masse du péché était sienne, et tout le poids de la colère de Dieu pour ce péché tomba sur Lui. Il eut à le porter tout là, Lui seul. Dans tout le cours de sa vie Il peut bien être un Homme de douleurs, mais Il a Dieu avec Lui alors. Nous ne trouvons jamais jusqu'à la croix le sentiment d'une distance quelconque entre Dieu et Lui, — rien qui ressemble même de loin à ce sentiment exprimé par ce cri : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-

tu abandonné ? » Jamais auparavant Il ne pouvait éprouver cela, car c'est alors seulement qu'Il portait le péché en son propre corps en la présence de Dieu. Pas un rayon de lumière ne vint de Lui pendant que le Fils de son amour était là souffrant, le Juste pour les injustes. L'homme tâche de tenir le péché caché loin de la présence de Dieu ; mais Christ le porte droit en sa présence

Je puis mesurer la souffrance d'une créature, mais quand j'arrive à cette croix — personne ne peut mesurer cette souffrance. Tout était déchiré, mis en pièces au-dedans de Celui qui était cloué là. Ai-je jamais eu le sentiment que je pouvais saisir la pensée de Christ ? Qu'est-ce que j'en pense lorsque j'arrive à la croix ! Dites, puis-je comprendre ce que cette pensée était là ? Comment mesurer l'infini de cette pensée de « Dieu manifesté en chair » dans une position pareille ? Absolument impossible que je puisse jamais comprendre ce qu'Il souffrit là. Pas un seul rayon de lumière, pas le moindre sourire sur le Porteur du péché — car même le moindre péché est directement contre Dieu. Souverainement parfait dans tout le cours de sa vie, toutefois jamais plus parfait qu'à la croix où Il put dire : « Si Dieu m'abandonne, je ne L'abandonnerai point — mon Dieu. »

Que dut-il se passer dans la pensée et le cœur de Dieu quand Il dut détourner ses regards de cet Etre seul parfait ?

Si je comprends ce que Christ fut pour moi à la croix, il n'y a pas de péché pour moi devant Dieu. Si Dieu m'eût traité comme Il traita son Fils, c'eût été tout mon être desséché et précipité dans l'enfer corps et âme — mais je me tiens en la présence de Dieu comme quelqu'un dont Il a mis tout le péché sur Christ, et dans l'être duquel Il a introduit ses propres pensées divines, élevant mon cœur jusqu'à Lui-même.

Quand notre futur dans le désert sera clos, il y aura le futur de Christ ; et dans cette pensée nos cœurs devraient briller extrêmement. Etre en état de dire : « Je suis le prix du Sauveur, je Lui suis échu en lot, rend toute chose brillante, car Il est Seigneur de tout.

Trouvez-vous en vous-même bien des choses que vous ne sauriez trouver en Christ ? Voici la réponse : « Il est Seigneur de tout. » Si quand Il était dans le monde Christ n'éprouva jamais de souci comme celui-ci ou celui-là, pourquoi donc l'éprouvez-vous ? Mettez de côté tout ce par quoi Christ ne pouvait être troublé. Si nous avons des plans à nous, pour sûr nous aurons du trouble. Ceux qui Lui appartiennent devraient avoir l'esprit et les pensées de Celui qui va devant eux dans le désert ; Il est, et sera, Seigneur de tout, mais il faut qu'il y ait une foi plus simple en Lui comme *Personne vivante* pour aujourd'hui. Ce n'est pas assez de connaître seulement l'amour de Christ hier, demain, et éter-

nellement : mais nous avons besoin de le connaître comme l'amour du Christ vivant *aujourd'hui*, qui est assis, *en ce moment même*, à la droite de Dieu dans le ciel, portant tous les siens sur son cœur, faisant siens tous nos soucis durant la traversée du désert. Si vous ne réalisez cela, tout sera trop pour vous. Il peut vous débarrasser d'une quantité de choses que vous ne sauriez emporter dans la gloire. Comment se fait-il que les gens peuvent s'en remettre à Christ pour leur âme et leur éternité, mais non pour les choses temporelles? Cela vient de ce que Christ n'est pas pour eux une *Personne vivante*, occupée de tout ce qui les concerne.

N'y a-t-il pas dans le ciel assez de lumière pour jeter de l'éclat sur le petit morceau de désert que je foule, et pour éclairer tout ce qui reste des soixante-dix ans d'ici-bas? Oui, la lumière *brille*; la vie éternelle que j'ai est une chose présente: la gloire est future, mais la vie de Christ en moi me rattache à la lumière en haut. La vie éternelle coule à travers nos âmes, et à mesure que nous allons par le désert, le Saint-Esprit nous sert tout ce qu'il y a en Dieu et en Christ.

Pour ce qui est de Christ comme notre Substitut, quelle pensée est sa gloire divine! Quoi! l'Homme devant lequel tout genou fléchira — l'Homme devant lequel tous comparaitront au

jour du jugement — *cet Homme-là* mon Substitut ! Il n'y a pas de place assez basse dans la poussière, pas de mot propre à exprimer ce que je sens à la pensée qu'un *tel Homme* ait dû prendre ma place et porter mon jugement ! Lui, comme le Substitut, est ma source de vie, et je suis un fils adoptif en Lui. Je suis aussi son serviteur, et je puis participer à Ses souffrances comme le Serviteur. Notre sentier de service peut être très insignifiant, mais Il peut avoir la pensée que c'est précisément le sentier dans lequel nous pouvons participer à Ses souffrances.

Si vous marchez par le désert comme un enfant de Dieu, et que vous fassiez attention aux souffrances de Christ avec la pensée d'y prendre part en quelque mesure, vous verrez si elles ne vous sont pas devenues, sous cet aspect aussi, très précieuses en faisant voir que ce que sa vie était ici-bas, la vôtre doit l'être. Devons-nous attendre un meilleur passage, un sentier plus doux que notre Sauveur et Seigneur bien-aimé ? Si la millième partie de ses souffrances fondait sur l'un de nous, nous ne saurions la supporter, elle nous consumerait ; mais nous pouvons, dans *notre petite mesure*, marcher après Lui et goûter de sa coupe de souffrance.

N'est-ce pas assez pour me briser le cœur de voir Christ, le Fils de Dieu, devenir Fils de l'Homme afin de porter tout ce qu'Il a porté ici-bas ? Et puis Il retourne à Dieu. Puis-je Le voir *ici* et

Le voir là, et ne pas me prosterner et adorer? Oh! quelle révélation dans ce Nazaréen! Puis-je connaître Christ et ne pas connaître Dieu? Impossible! Et ce Christ est ma vie, et Celui qui la garde. Il est mon Sauveur oint. Je Lui appartiens. Est-ce à la brebis à se garder elle-même? Non, cela appartient au Berger.

Remarquez comment les croyants et Christ sont inséparables dans la pensée de Dieu : quand Il quitte le trône de Son Père, les siens doivent être placés avec Lui sur son trône, et ils doivent être reconnus comme Il l'est Lui-même. La pensée de Dieu est d'exprimer son bon plaisir en ce Christ qui a acquis un peuple de son propre sang; la maison du Père est préparée pour eux et ils y sont les bien-venus, savoir comme Christ Lui-même. Sur la terre les disciples allaient partout où Christ allait. Lorsqu'Il viendra pour nous mener à la maison, nous serons avec Lui pour toujours; et ce sera comme les sauvés amenés près de Dieu par son propre sang.

Il y a quelque chose d'une beauté exquise à voir un Christ sorti de la gloire, portant mon péché en son propre corps, et retournant de nouveau dans la gloire, continuant ensuite pendant dix-huit cents ans, attendant et rassemblant de pauvres pécheurs dans la maison du Père! Mon cœur est ravi par tout ce que fait Christ. N'y a-t-il pas de beauté en Celui qui fit

tout pour vous? Ne voulez-vous pas Lui être semblable? N'avez-vous pas devant vous un modèle qui attire le cœur tout entier? Combien nous devrions *soupirer* après la ressemblance à ce Christ et après *sa pensée*. J'ai gagné un Christ dans le Ciel, et je désire répondre en *tout* aux pensées de ce Christ et être un avec Lui dans le monde où Il fut rejeté et crucifié.

Je puis avoir des relations avec Christ, dès à *présent*; Il fait pénétrer dans mon cœur la lumière de Lui-même comme une personne vivante. Ne s'en trouve-t-il pas beaucoup qui n'ont jamais réalisé dans leur cœur la pensée de Christ comme personne vivante? Ah! cela fait une différence merveilleuse de Le voir comme une personne vivante avec ses regards sur nous. Je sais qu'il y a un jour ordonné où Il viendra, et qu'alors je serai avec Lui pour toujours; mais il me *faut*, et je les ai, des relations vivantes avec Lui *maintenant*. Il me connaît et je Le connais *maintenant*.

Il n'existe pas d'autre moyen de montrer que j'aime Christ, qu'en gardant Sa parole, en ayant Sa parole demeurant en moi, et en me montrant soumis en tout à Sa parole, disant toujours : « Le Seigneur a dit ainsi et ainsi. » Quelle bonté Il a eue de me dire la manière de Lui montrer mon amour! Le Seigneur veut nous voir garder précieusement Sa parole. La grande fin de mon existence est que je dois être un trophée

de la puissance du sang de Jésus-Christ ; mais il y a une autre chose : Si je suis en Christ, et si Christ est en moi, je dois conserver soigneusement Sa parole, garder Ses commandements. Voici le langage qu'Il nous tient : « Mon Père et moi ne pouvons nous séparer d'un cœur qui recueille précieusement mes paroles, et nous pouvons venir et demeurer dans ce cœur et lui donner le sentiment de notre amour et de notre présence. » Mais tous ne veulent pas l'avoir.

« Si quelqu'un m'aime, » etc. (Jean xiv, 21-23.). Ici le Seigneur parle de son amour à un point de vue tout à fait différent de l'amour auquel tous ceux qui croient « ont part jusqu'à la fin. » Il s'agit ici d'un amour manifesté seulement à celui qui marche en communion avec Christ, qui garde précieusement Sa parole. Jean était quelqu'un de tel : Il aimait le Seigneur, Il gardait Sa parole comme un trésor précieux, et il avait le sentiment conscient de l'amour du Père et du Fils, de sorte qu'il pouvait avoir communion avec le cœur de Dieu. Cette relation existe-t-elle entre nos cœurs et le cœur du Seigneur Jésus ? Sa parole est-elle notre trésor ? Habite-t-elle richement en nous ? Si la parole de Christ gouverne le cœur, elle poussera dehors toutes les autres choses. Christ ne m'a pas aimé seulement lorsque j'étais mort, jusqu'à mourir pour moi, mais Il m'aime comme disciple, et

cet amour devrait rendre le cœur radieux durant la traversée du désert — amour nous menant en avant avec la conscience bénie d'un Christ vivant occupé de nous ici dans le désert. Du moment que je suis pénétré de la pensée que Christ n'est pas tellement absorbé là-haut que son cœur ne puisse s'occuper des siens ici-bas, je puis dire « Il se peut que j'aie à lutter péniblement contre d'innombrables vagues, mais si sa parole est gardée par moi je suis l'objet de son amour et de ses prières, et le Père m'aime, et Christ abaisse ses regards sur moi dans tout l'éclat de son amour, comme s'il disait « Vous avez commencé avec mon amour et vous continuez avec lui jusqu'à la fin, au-dessus de toutes les vagues. »

Si nous cherchons à suivre ici-bas la vie de Christ, rien ne peut nous y aider autant que la pensée des sentiments et des affections vivantes qui sont en Christ, « si je fais ceci et cela, qu'en pensera Christ? »

J'ai trouvé quelque chose qui me donne puissance pour vivre non pas selon la chair, mais selon l'Esprit. En toute chose, de la plus grande à la plus petite, il n'est rien d'où nous ne puissions tirer une occasion de glorifier Dieu. Quelqu'un disait un jour qu'il avait besoin d'une sphère de service plus vaste, parce qu'il avait si peu d'occasion là où il était. Je lui répondis « Votre vie est une occasion. » L'apôtre Paul disait à

Timothée « Toi donc, mon fils, fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus. » Si vous êtes rempli de Christ, la grâce coulera sûrement en toutes les circonstances, mais qu'il s'agisse du plus jeune chrétien ou du plus mûr, elle ne peut couler qu'en proportion que l'œil est fixé sur Jésus. Où est-ce que tout se trouvait pour les besoins de Timothée? En Christ; et le cœur de Christ n'a-t-il pas autant de fraîcheur que jamais pour le peuple de Son amour? Si l'œil est fixé sur Lui, recherchant la grâce, nous serons pleins de la joie du Saint-Esprit.

Si vous connaissiez pratiquement la précieuse et bénie libéralité de Christ (il n'y a pas de fin au fleuve de grâce qui coule de Lui) rien ici-bas ne vous affecterait sans raison; vous ne pourriez pas dire « ceci ou cela paraît très sombre; » ce ne serait pas sombre envisagé du côté de Christ. Ici-bas il y a en toute chose un côté de Christ.

Comme lié avec Christ lui-même, vous trouverez abondance d'affliction. Trouvez-vous que votre chemin est tout rempli de difficulté et d'épreuve? Eh bien, rendez grâces à Dieu pour cela en disant « Comme le sentier de Christ fut jonché d'épines et de ronces, ainsi désiré-je que soit le mien. » N'y en a-t-il point? Où êtes-vous donc? Quoi! vous allez en Canaan par un raccourci de votre façon? Souvent je suis réjoui et encouragé lorsqu'on me dit que mon sentier

comme chrétien est un sentier sans espoir. Bien, me dis-je, alors mon sentier est comme celui de Paul. Il me suffit de trouver l'affliction en rapport avec un Christ vivant. De quelle manière user de quoi que ce soit dans le monde, comment cueillir pour moi une fleur propre à être portée dans la présence de Dieu, si ce n'est en me tenant en communion avec un Christ vivant! Satan peut me donner une flétrissure, mais elle ne fera que montrer à qui j'appartiens et où je suis.

Oh! quelle différence cela fait dans les souffrances de cette vie si, au lieu de les considérer comme quelque chose contre nous, nous avons en elles communion avec Christ! Aimeriez-vous être enlevé avec des charbons mourants attachés à vos pieds, sauvés ainsi comme au travers du feu, plutôt que de vous résoudre à souffrir avec Christ? Tous ceux qui reposent sur le fondement seront sauvés, mais si l'on marche d'une manière inconséquente, ce sera « comme au travers du feu. Si l'on marche bien, on recevra la récompense.

Le chrétien a capacité pour dire « J'ai puissance pour rejeter Satan, le monde et le moi, parce que j'ai trouvé la vie éternelle. Je suis établi dans une force qui est juste la même pour moi qu'elle fut pour Paul. Le mal peut s'accroître, les jours devenir plus sombres, mais Dieu est le même, et la vie éternelle en Christ

est ce que j'ai trouvé; et si je marche dans la séparation d'avec le mal comme quelqu'un qui possède cela, j'ai pour me réjouir la douceur de cette pensée — le Seigneur me connaît comme sien. »

Comment se fait-il en ces jours que nous ne trouvons pas les chrétiens satisfaits de ce que Dieu révèle dans sa parole? Pensez à la différence entre les premiers chrétiens et les chrétiens d'aujourd'hui. Alors ils commençaient avec Christ comme ayant porté leurs péchés, étant ressuscité des morts, et dans la gloire où Il avait une place préparée pour eux. Et quels qu'ils puissent être, Il ne connaissait pas de changement — le même hier, aujourd'hui et éternellement. Voilà où en étaient les premiers chrétiens, et cela leur donnait une source de joie tout le long du chemin, et les rendait capables d'introduire cette gloire dans toutes leur circonstances de pelerins et étrangers. La pensée de cette gloire ne quitta jamais l'esprit de Paul, et son âme s'y réjouit constamment dans tout ce qu'il eut à traverser. Elle le menait captif tout le long du chemin.

Nos cœurs ont-ils jamais été là-haut avec un Christ ressuscité comme le point de départ de la bénédiction? Est-ce ce Fils de Dieu pris dans le ciel (rejete par la terre) qui nous réclame comme ceux dont Il a besoin pour témoins, pour lui-même, et en connexion avec la poursuite de son

œuvre et de son service? On peut faire toutes sortes d'expériences de sa propre faiblesse, mais rien ne gardera l'âme que la connaissance réelle du Seigneur Jésus dans le ciel comme Celui qui nous a séparés pour Lui-même. On a alors le sentiment de ses droits sur nous. — Nous sommes Siens, et Lui-même est nôtre.

Lorsque Dieu m'a donné le salut en Christ, il ne s'agit plus de ce que Dieu pense de moi comme individu, mais de ce qu'Il pense des fruits de l'œuvre du Fils de son amour. Il faut que j'aie les deux parties, d'abord quant à ce que *j'étais*, ensuite quant à ce que *je suis*. Quant à ce que *j'étais*, le sang répandu sur la croix est ma mesure; quant à ce que *je suis*, Dieu m'a tellement rattaché à Christ que je suis devenu justice de Dieu en Lui. Est-ce que je dirai pour cela, Je puis vivre comme je voudrai? Quoi! avec le Christ qui mourut pour moi réclamant toutes les pensées de mon cœur, avec ce Christ vivant qui me regarde tout le long du jour! Oh! quel changement cela fait quand je connais la tendresse de l'amour de Christ à mesure qu'Il me contemple en disant « Je vous ai épousé. » Christ me voulant tout entier pour Lui-même! Paul pouvait dire « l'amour du Christ m'étreint; » non une étreinte extérieure comme lorsqu'il fut lié de chaînes à un soldat, mais une prise constante de Christ sur son cœur. Mené captif par ce Christ, l'Homme oint, Paul

pouvait dire « Christ n'a pas seulement arrêté ses regards sur moi du haut du ciel, enlevé le voile épais qui était sur mon cœur, et y a fait briller la lumière, mais Il est Celui qui m'aime, et cet amour qu'Il a pour moi me lie comme une chaîne et me fait aller où Il veut. Comme si Christ me disait « Je suis mort pour vous individuellement, afin que vous sachiez individuellement que vous êtes à moi et que vous devez vivre pour moi. » Ici je trouve l'amour de Christ pour moi même, de manière que je suis à même de dire : Il ne faut pas que je vive pour moi-même, mais pour Celui qui m'a aimé et s'est donné lui-même pour moi.

S'il se trouvait un nouvel évangile disant que Christ a cessé de faire attention à la manière dont les siens marchent, serait-ce une douleur pour vous ? Ou si quelqu'un devait découvrir une épître nouvelle pour révéler, au-delà de ce que déjà nous avons, la manière de mieux vivre pour Christ, n'en éprouveriez-vous pas de la joie ? Ce doit être une joie pour vous de vous réunir avec des frères capables de vous montrer la force des passages de l'Écriture qui vous enseignent que Christ veut que vous fassiez toute chose selon la puissance de la vie qui vous est donnée en Lui.

Paul n'était pas comme un vaisseau qui avait été brisé et dont l'argile avait servi au potier à en faire un autre. Non ; c'était une chose entiè-

rement nouvelle. Il était une nouvelle création en Christ, les choses vieilles avaient passé. Rien de ce qui regarde la chair n'était changé en Paul, mais la domination de la chair était changée. La loi du péché et de la mort n'est pas retirée de la chair, mais j'en suis délivré, amené de la position où tout est mort dans celle où tout est vie. J'ai la vie éternelle en moi pour me rendre capable de vivre pour Christ. « Je vis, non pas moi pourtant, mais Christ vit en moi ; » n'est-ce pas là une vérité bénie ? Est-ce que vous marchez dans la puissance de cette vie, dans la lumière de l'éternité ?

Ici-bas la vie est pour le plus grand nombre une vie de tourment, d'épreuve ; le cœur s'y use, ou autrement il y a une sorte de stoïcisme, et à mesure que les peines arrivent comme les étincelles qui volent en l'air, les gens disent : « Nous avons de quoi les supporter, et nous le devons. » Mais combien cette expérience est différente de celle du chrétien qui peut dire : « Montrez-moi un caillou tranchant brûlé par le soleil, et je puis le retourner et trouver dessous de l'humidité. » Quelle différence quand on voit que toutes choses sont de Dieu, qui nous a réconciliés avec lui-même en nous donnant son Fils ! Celui qui trouve Dieu en tout, a le côté céleste des choses. C'est une chose précieuse que, de même qu'il ne tombe pas à terre un passereau ou qu'il ne s'épanouit pas une fleur

sans le Père, ainsi, à mesure que les souffrances arrivent, et que les épines et les ronces surviennent dans notre sentier, de savoir que le Père est en tout cela ; d'être en mesure de dire en toute chose « il y a mon Père, » et de poursuivre ainsi tranquillement sans inquiétude, sachant que tous les détails de la vie sont surveillés par l'œil d'un Père.

Et quand Il viendra pour dérouler notre vie tout entière depuis que nous avons cru, nous sera-t-il pénible qu'Il la connaisse toute ? Quand vous avez manqué d'une manière quelconque, et que Dieu en a amené le sentiment dans votre âme, ne voulez-vous régler cela qu'en un temps à venir ? ou plutôt n'est-ce pas un soulagement positif, non pas de cacher la chose, mais de sentir qu'elle a été jugée ? L'unique chose à faire c'est de purifier la conscience devant Dieu en ne permettant pas qu'il reste une tache, mais en confessant et prenant sur nous tout le blame, rejetant la chose et la condamnant en vous-même d'abord.

Le Seigneur Jésus m'a donné la vie éternelle. Je suis dans la lumière et elle découvre en moi le péché ; mais cela ne touche pas la vie parce que c'est dans le Seigneur Jésus que je l'ai. Ma bénédiction est dans la personne de Christ ; en ma propre personne je suis un pauvre pécheur, et si je n'avais trouvé Christ comme

mien à la fin, je ne pourrais avoir aucune confiance. Dieu peut-il soulever quelque question quant au parfait contraste dans lequel je suis avec la beauté et l'exquise perfection de Celui qui est ma vie? Toute Sa carrière ne fut que le flux d'un caractère moral de la plus parfaite beauté. Allant toujours de lieu en lieu en faisant du bien — la *volonté de Dieu*, la seule chose qu'il fit, ou qu'Il se souciât de faire — et l'homme cherchant à Le mettre à mort tout le temps qu'il fut là. Est-ce que je suis comme Lui? Non; mais si j'ai la vie éternelle en Lui j'aurai ce caractère. Il a le pouvoir de former dans l'âme un homme caché — le nouvel homme en Christ, — et Il a le pouvoir de rendre ce corps vil convenable pour la présence de Dieu.

Je suis sûr que si votre âme est paisiblement dans l'habitude de regarder Jésus comme votre vie éternelle, vous sentez dans votre cœur des palpitations de joie, et vous dites « J'ai trouvé quelque chose de trop grand pour que mon cœur puisse le contenir, la pensée de ce Christ là-haut, et ma vie éternelle se trouvant en Lui. » Ah! si nous arrivons à la sphère dans laquelle doit se déployer cette vie éternelle, nous trouvons une étendue de gloire qui dépasse ce que le cœur *peut* embrasser. Voyez-vous ce Seigneur Jésus à la droite de Dieu, comme le Rocher frappé pour vous? Est-ce en Celui qui porta la colère de Dieu pour votre péché que

votre vie se trouve? Quel parfait repos cela donne! Oh! que votre cœur soit en connexion avec Celui dans lequel est votre vie, et vous trouverez que vous avez en Lui une portion, une plénitude de joie que nulles circonstances d'ici-bas ne sauraient atteindre.

Il ne s'agit pas de la vie du corps. Après que Christ a donné la vie éternelle, il est possible que le corps tombe; la vie, l'âme, va à Lui: c'est meilleur de déloger et d'être avec Christ. Si je regarde autour de moi, je vois toute chose ici-bas appropriée pour le corps; mais la vie du corps et la vie que Christ donne sont entièrement distinctes. Lorsque Christ était sur la terre, de quoi pouvait-Il se saisir et dire « C'est là ce qu'Il me faut? » *Seulement des pauvres pécheurs.* S'Il regardait à la couronne d'Hérode, Il pouvait s'en détourner et dire « cela n'est pas la chose qu'Il me faut. » Il marchait ici comme un pèlerin avec la pensée de Dieu. Il avait la volonté du Père comme le fil qui le guidait, et rien d'autre. Et si les gens sont rattachés à Lui, ils trouveront ce monde une place étrangère pour eux. J'aurai à faire l'expérience que ce n'est pas ici mon repos, que ce lieu est souillé. *J'ai* ma portion, mais elle n'est pas ici-bas. Christ rend le disciple capable de connaître la place où Il est, et d'avoir tout son plaisir à marcher là séparé pour Lui-même. Notre communion est avec le Père et le Fils.

C'est uniquement selon que l'âme est en communion avec Dieu qu'elle a un goût de la gloire et qu'elle devient de plus en plus brillante comme le nuit devient plus sombre ici-bas. Si les saints du Seigneur vivent dans leurs pensées et leurs affections ici de la même sorte de vie que Christ vécut, ils seront contents de ressembler aux gens en voyage qui trouvent des prétextes pour laisser une caisse ici, une autre là, par le chemin, afin de n'être pas empêchés d'aller vite; ou bien encore de ressembler à Jonathan qui ne s'arrêta que pour plonger son épée dans le miel afin d'être rafraîchi pour l'œuvre qu'il avait à faire. Ce n'est qu'en tenant l'œil fixé là-haut où est Christ que nous avons un goût de la gloire.

Le monde ne veut pas suivre Christ comme Le Crucifié. A la mort de Christ tout le système d'ici-bas fut scellé par Dieu du sceau du jugement et rendu responsable de la mort de Christ. Par la croix le monde m'est crucifié, et moi je suis crucifié au monde. Rien d'aussi important pour les chrétiens que de prendre la position dans laquelle ils doivent être d'une complète séparation de ce que, dans les Ecritures, Dieu appelle « le monde. » Pour ce qui est de nos corps, nous devons en prendre soin en vue de servir davantage le Seigneur; mais il existe quelque chose comme la convoitise de la chair et de l'esprit contre laquelle il y a à veiller.

J'ai trouvé toute ma bénédiction par la croix ; mais, pour en jouir, tout doit être considéré à la lumière de la croix, de manière à avoir les pensées de Dieu sur cela. Je dois marcher comme un témoin que Le Crucifié est seul digne qu'on pense à Lui. Je connais le monde comme une chose jugée, et comment puis-je y chercher quelque chose ? Autrefois j'étais dans le monde comme un enfant à la recherche d'un plaisir, poursuivant un papillon. Quelle chose étonnante pour une créature immortelle de chasser après un papillon ! Mais lorsque Dieu vint me disant « Je vous ai vivifié et donné Christ, et maintenant vous ne devez être occupé que de la croix de mon Fils, et nous pouvons vous et moi être occupés de la même chose, » — quel merveilleux changement !

Quelle âme irrégénérée pensa jamais qu'il valût la peine de s'asseoir et de méditer sur la gloire de Dieu dans la face de Jésus-Christ ? Mais une âme vivifiée sait que cette face doit être couverte de gloire. Oh ! quand on se tourne et qu'on voit le rayonnement de la lumière de la gloire de Dieu dans la face de ce Seigneur Jésus, il faut que l'on ait quelque chose de la pensée divine, ou bien on ne pourrait y entrer. C'est Dieu qui a donné au croyant la capacité de voir la gloire de Dieu dans cette face.

L'apôtre Paul sentit qu'il était extrêmement

important que les saints fussent occupés de cette gloire, la contemplant à face découverte. En êtes-vous occupés? Sûrement les chrétiens ont leur monde aussi bien que les hommes de la terre — un monde dans lequel cette face de Jésus-Christ est contemplée sans voile, et où il n'y a pas de désappointement à son sujet comme objet du cœur. Cette face satisfaisait pleinement le cœur de Paul. Il était entre tous celui qui avait dans la plus grande mesure la bénédiction de contempler cette face découverte. La lumière de la gloire de cette face ne s'efface jamais. Quand on l'a contemplée sans voile, elle laisse dans l'âme quelque chose comme un dépôt. Elle brille dans le cœur pour que nous soyons transformés dans la même image de gloire en gloire. Il se déploie une certaine vertu d'assimilation, de sorte que l'âme — à mesure qu'il la manifeste et la développe — passe de gloire en gloire. Une semence germera après deux mille ans, et nous pouvons voir la plante se développer, et la gloire de la plante est tout à fait différente de la semence. Ce qui est donné au croyant, c'est la semence incorruptible qui, après avoir été reçue, donne à l'âme un parfait repos pour l'éternité; mais elle a à travailler, et elle poursuit ce développement graduel dans le croyant de ce qui a été reçu de Christ, le transformant dans la même image de gloire en gloire. Cela ne se fait point par sa propre fidélité, mais par la fidélité de ce

Christ qui veille sur la semence que ses propres mains ont plantée et qui manifeste graduellement ce qu'il avait communiqué, pour faire de l'expression de ce qu'il avait donné la règle de la vie.

C'était Lui qui devait remplir le cœur de la femme de Samarie — mais c'était Lui qui devait fournir l'eau jaillissante jusque dans la vie éternelle. Voilà son œuvre actuelle parmi les siens ; et la certitude qu'il est là travaillant avec eux est une de leurs meilleures garanties à mesure qu'ils traversent le monde. Être capable de dire « J'ai reçu de Lui la semence incorruptible que rien ne saurait arracher ou détruire, et c'est Lui-même qui veille sur elle nuit et jour ! » Quelle pensée que de savoir qu'il y a Quelqu'un à la droite de Dieu qui s'occupe de pauvres choses d'ici-bas, parce qu'Il a donné sa parole que tous ceux qui croient en Lui ont la vie éternelle, et que personne ne les ravira de sa main. « Ils ne viendront point en jugement. » La tête peut-elle juger les membres ? Mes pieds peuvent être souillés par ma négligente marche ici-bas, et ils *ne devraient pas l'être* ; Christ les lavera maintes et maintes fois ; mais Il ne me juge point. J'ai été vivifié et ressuscité ensemble avec Lui, et cela m'identifie avec le ciel et le centre même du ciel ; car cela me rend partie de Son corps.

Il nous faut quelque chose qui lie nos cœurs

là haut avec le Seigneur — la puissance qui étreignait Paul : nous devrions nous tenir sous la puissante étreinte de l'amour de Christ quant à notre marche, et c'est là dans sa simplicité la doctrine que renferme la bénédiction d'avoir été fait une nouvelle plante avec Christ.

La marque d'une nouvelle créature en Christ ce n'est point que le cœur est meilleur, car il reste le même que jamais, mais que l'on envisage toute chose comme ayant Dieu pour centre, et qu'on ne juge pas des choses comme si l'homme était le centre; qu'on voit où Dieu se trouve; qu'on regarde plus profondément aux sources de l'amour en Dieu coulant jusqu'à nous par Christ la fontaine : tous un même esprit avec le Seigneur. Combien les pensées de Dieu sont différentes de celles de l'homme quant à la marche! Dieu regardant à Celui qu'Il a élevé, et disant : « Je n'ai pas un mot contre ceux qui croient en Lui; leur crime a été emporté, ils sont un même esprit avec Celui que j'aime ici en haut; Il est la Tête, ces pauvres choses de là-bas sont comme Ses mains et Ses pieds : je les aime et je leur ai donné un même esprit avec Mon Fils. » Sont-ce bien là les pensées de Dieu envers nous? Certainement oui; et si nous en faisons aussi nos pensées, nous aurions des faces brillantes et des cœurs heureux en traversant ce désert, Que seraient alors toutes mes circons-

tances adverses? Que serait tout ce qui m'éprouve? Si Dieu est pour moi, qu'est *tout* ce qui est contre moi? Quand les premiers chrétiens étaient dépouillés de leurs biens, ils acceptaient cela avec joie; ils perdaient tout, ils abandonnaient tout, et ils avaient puissance pour aller en avant avec des cœurs heureux se réjouissant dans le Seigneur. Toute nécessité en nous n'est pour Dieu qu'une occasion de trouver de la grâce en Christ pour y satisfaire.

Avez-vous pesé cette expression « Héritiers de Dieu? » Quoi! êtes-vous héritiers de Dieu — cohéritiers de Christ? Vos noms sont-ils associés avec le nom de Christ pour le même lot ou le même héritage, comme dans l'héritage promis aux Juifs? Un nom était attaché à chaque lot. Dieu a un lot et Christ en sort; votre nom est uni au sien et vous devez partager tout ce qu'il y a dans ce lot. Oh! *quel* lot que celui-là! Un même lot nous est échu — souffrir avec lui maintenant et partager avec Lui sa gloire plus tard.

Votre souffrance ne doit pas être la souffrance du monde, mais celle de Christ; chantant de joie au milieu d'elle, parce que vous êtes identifiés avec lui. Il n'y a pas de souffrance à endurer en association avec Christ qui ne renferme de la douceur.

Christ nous contemple-t-Il vous ou moi en disant « Voilà une pauvre chose aussi différente

de moi que l'était Saul de Tarse, mais il a appris par grâce en rejetant sa propre justice comme de sales haillons, et il est devenu redevable à Dieu d'avoir tous ses péchés lavés dans mon sang ; et il est identifié avec moi par l'Esprit de vie qui coule jusqu'à lui, et je descendrai bientôt pour le transformer et le rendre conforme à mon propre corps glorieux. » Ce n'est pas assez pour le Seigneur Jésus que son sang ait purifié notre conscience et nous ait sauvés, Il veut encore nous avoir avec lui-même, nos corps rendus semblables au sien propre. Qui avait arrêté le conseil et conçu le plan de donner puissance pour qu'un pauvre pécheur tenu ici pour un temps dans une continuelle faiblesse, apparût à la fin revêtu d'un corps glorieux rendu conforme à l'image du cher Fils de Dieu ? Oh ! c'est un plan complètement au-dessus de l'homme. Il y a dans le corps de Christ une réponse pour toute la faiblesse qui est dans le nôtre.

Rien ne met autant le cœur en liberté comme de voir le Seigneur, en résurrection, notre Précurseur dans le ciel. Comment pourrait-Il nous prendre là-haut s'Il ne nous avait pas lavés et vivifiés ?

S'il m'est réservé une portion aussi bénie, c'est parce que je dois rapporter de la gloire à Christ ; il faut qu'il ait des milliers et des dix-milliers de miroirs pour refléter sa gloire. Lorsqu'il apparaîtra, sera publié tout ce qui était enfermé et caché avec Lui en Dieu.

Il sait où tous les petits tas particuliers de poussière reposent — la poussière d'un Pierre et d'un Paul — pour être tous ressuscités en un moment et devenir des corps glorieux semblables à son propre corps. Alors paraîtra en un volume toute la substance, toute la somme de l'évangile de la gloire renfermée en Lui.

Est-ce que vous comprenez que le Seigneur Jésus a certaines choses qui Lui appartiennent à lui-même en rapport avec les cieux — une portion qui Lui est particulière, qu'Il partage avec l'Eglise dans les lieux célestes — de laquelle Il nous a faits participants? Connaissez-vous votre droit? Votre âme a-t-elle goûté quelle place c'est que la maison du Père? Pensez-vous devoir attendre que vous y soyez entrés réellement? Oh! non; la grâce a fait de vous un cohéritier (un même lot), la grâce a lié votre vie en haut avec le Seigneur Jésus — cachée maintenant en Dieu avec lui, assis sur le trône du Père. Ce n'est pas là une *espérance* mais une chose *certaine*; qu'Il quittera le trône du Père pour venir et nous prendre en haut, *voilà* l'espérance qui fait battre Son cœur. Fait-elle aussi battre le vôtre? Cette espérance entre-t-elle dans votre portion présente? Fait-elle *sentir* à votre cœur chaque jour et à toute heure que, dans *peu de temps*, vous devez entrer dans l'héritage et être un cohéritier avec Lui?

Pour ce qui est de la conscience, quelle est ma position ? Je sais que si je regardais à moi-même, je ne pourrais avoir aucune espérance. Comment quelqu'un pourrait-il en avoir sans des vues *particulières* de la grâce de Dieu ? Quoi ! Dieu m'a-t-il élu ? Quel Dieu ! Il doit être pour avoir eu une pensée relativement à une chose comme moi ! ne regardant pas à ce que j'étais, mais à ce qu'il m'a fait : cet héritage céleste préparé, et le Père me donnant un titre pour y entrer, oh quelles richesses de grâce ! Quelles espérances bénies Il met devant moi au milieu des ruines du désert ! Quel Dieu ! Combien il est impossible de se tenir sur ce terrain sans connaître quelque chose des merveilles de la grâce de Dieu, un peu de la longueur et de la profondeur, et de la largeur et de la hauteur de cet amour qui surpasse toute connaissance. Quelles gens heureuses seront ces cohéritiers quand ils seront chez eux ? Plus touchant encore pour le pauvre cœur — si étroit — si dur — d'entendre Dieu disant « Vous ne trouverez pas seulement du repos ici en haut avec mon Fils, mais tout ce qu'Il a sera à vous ! plus encore, tout ce qu'Il est — vous êtes dès à présent une même personne avec Lui, accepté en Lui ; Lui en vous et vous en Lui. » Pensez-vous que Dieu vous regarde, pauvres faibles êtres, comme vous vous regardez vous-mêmes et les uns les autres, avec tous vos manquements, tous vos faux pas

et toutes vos chutes? Non; Il nous regarde dans le corps de Christ. Qu'est-ce qui fait que les saints continuent opiniâtement de se voir comme des individus au lieu de se voir dans le corps? La raison en est que le cœur n'aime pas l'idée de n'être rien — d'être perdu et noyé dans le corps: la grâce de Dieu nous ayant fait un avec Christ, que tel qu'Il est tels nous sommes, sa grâce coulant toujours, nous édifiant ensemble pour être une habitation de Dieu: mais nous n'aimons de compter pour rien. C'est péché, péché positif, le péché de l'incrédulité, de nous considérer *simplement* comme des individus distincts, et non comme dans le corps, comme nous sommes là-haut avec Lui. Quel effet une pareille pensée n'aurait-elle pas si elle était reçue avec simplicité! Que ne serait-ce pas pour nos cœurs si étroits et si occupés de nos propres expériences personnelles, de nous voir réellement dans une telle position! L'œil de Dieu s'arrêtant sur moi tel que je suis personnellement, me fait crier « Souillé! Souillé! » me fait prendre en dégoût moi-même sur la poudre et les cendres: mais savoir que cet œil se tourne vers les lieux célestes, fixé sur *le corps*, et voit non pas moi en moi-même, mais moi dans le corps, tel que je suis en Christ — comme c'est précieux et béni!

Le plus petit espace entre la tête et les membres serait la destruction de la vie; combien l'union doit par conséquent être étroite!

Qu'advient-il de tout notre péché lorsque Christ regarde dans nos cœurs en disant, « Je vous ai séparé du péché ; j'ai été crucifié, je suis mort, et vous êtes mort au péché avec moi, et êtes vivant à Dieu, ressuscité avec moi et assis dans les lieux célestes en moi » ?

Connaissez-vous Christ ? Si vous Le connaissez, cela fera que vous vous prendrez en dégoût et que vous vous détesterez vous-même ; et mieux vous vous connaîtrez, plus sera grand votre dégoût du moi. Mais si vous connaissez Christ, votre conscience est une conscience purifiée, elle a à faire avec le sang de l'Agneau immolé. Dieu a de ce sang de plus profondes pensées que l'homme. La miséricorde dans le sein de Dieu, nul ne peut en parler ou la connaître que le Christ qui a porté Lui-même en son propre corps sur le bois cette miséricorde jusqu'à sa plus extrême étendue. Oh Dieu ! Ton Fils versant son sang et mourant sur la croix peut seul comprendre ce qu'est cette miséricorde.

Des fleuves de tendre affection coulent du cœur de Christ pour ses membres, et non d'une communion avec quelqu'un d'eux plus particulièrement, bien qu'ici-bas Il ait pu la sentir davantage avec Jean qu'avec Jacques ou Pierre ; mais là-haut tout membre de Son corps peut comprendre par expérience personnelle cet amour sans égal constamment occupé à nourrir

et chérir son objet. Ce n'est que la puissance de Christ dans sa propre personne vivante qui peut le garder, le soutenir et le nourrir, et à la fin se le présenter à Lui-même comme un corps glorieux sans tache ni ride. Quand il s'agit de la vie de résurrection et de notre présence là-haut dans les lieux célestes, nous avons besoin d'avoir là Quelqu'un pour prendre soin de nous et agir pour nous — un Maître sans cesse occupé de nous et en agissant avec nous.

Nous sommes positivement saisis par le Seigneur Jésus, non point pour ce que nous sommes, mais pour ce que nous serons. Quand nous arrivons à connaître Christ, il n'est pas possible que nous restions immobiles ; nous passons de l'état d'enfant à l'état d'homme et à celui de père. Chaque saint individuellement est préparé pour une place préparée pour lui dans la maison du Père. Cela étant, il devient impossible de régler *ici-bas* la question du moi et de tout ce qui se rattache à lui comme fumier et ordures — la question du travail — votre zèle à tenir Christ devant vous, à vous hâter vers le prix de la céleste vocation de Dieu en Lui ; ces questions ne peuvent se régler qu'en vue de notre position céleste, de notre vie là-haut. Est-ce que vous dites : « Christ m'aime et je dois pousser en avant jusqu'à ce que je Le voie ; rien ne peut me satisfaire jusqu'à ce que je sois avec Lui ? »

Christ a vu parfaitement où je serai dans la gloire ; le joyau qui doit être placé dans sa couronne ne sera point perdu. Le croyant peut marcher dans ce monde comme quelqu'un qui est saisi par Christ pour la gloire. Est-ce que vos cœurs sont occupés de Lui dans la gloire ? Ce sera comme un fleuve de bénédiction céleste au milieu de toutes vos détresses. Est-ce la pensée de mon âme que j'ê suis là haut avec le Fils de Dieu dans la gloire pour laquelle Il m'a saisi ? C'est là qu'est ma bourgeoisie nonobstant toutes les misérables défaillances de mon pauvre cœur. Là-haut l'enfant de Dieu peut avoir actuellement repos et paix. Si j'ai conscience de ma communion avec Lui dans la vie là-haut, il y aura dans mon cœur un élan de joie découlant de sa communion vivante avec le Christ dans le ciel et qui jaillira d'éternité en éternité ; et dont je fais remonter la date à Sa reprise de la vie dans Son tombeau, sa vie coulant alors jusqu'à nous.

Si j'aime Dieu, j'ai besoin d'être saint comme Il est saint ; le désir de la sanctification n'a absolument aucune limite. Est-ce une chose étonnante que l'effet de la connaissance que Dieu a daigné me donner de son plan relatif à mon association avec Lui-même plus tard, soit de me faire désirer de Lui être associé maintenant. Ce Christ qui vous a révélé son amour par morceaux selon que vous pouviez le rece-

voir, — pensez-vous qu'il n'a aucune jalousie, nul désir de voir l'affection de votre cœur se serrer autour de ce Dieu qui vous a associé avec Lui-même ? Voit-Il la pulsation de la pensée au dedans de vous battre pour Dieu ? Vous ne sauriez vous cacher de Lui ; Lui le Bon Berger, qui conduit chacune de ses brebis individuellement, et veille sur elle ; pas un flocon de laine arraché à une seule brebis qu'il ne voie pas. Voit-Il couler à travers vos cœurs d'incessantes pensées qui L'ont Lui-même pour objet et la gloire qui vous attend ? votre cœur demeurant là-haut, et votre marche y répondant ; ou comme Jacob, boitant de la hanche parce que la chair a besoin d'être criblée ?

Dieu a déployé une étendue de gloire — renfermée toute en Christ pour nous : est-ce là que sont vos cœurs ? Dieu nous a révélé et décrit la cité d'or : Christ la lumière et la joie de tout ce qui s'y trouve. Il veut nous voir occupés de ce qui est le centre de ses pensées, et ce centre est Christ. Marchez-vous dans son sillage ? Son Christ est-Il le centre de nos pensées, et tous nos motifs, tous nos actes se rattachent-ils à l'espérance de Sa venue ? Il peut y avoir manquement, — il peut y avoir quelque chose que je ne saurais apporter en la présence de Christ, mais Il ne veut pas que j'abandonne cette espérance. Quelle est votre espérance pour demain ? L'avenir de votre cœur est-il réellement comme

le Sien ? Peut être n'est-ce qu'un pauvre faible reflet, mais ce doit être une espérance ayant sa source dans ce qui est le centre des pensées de Dieu, et ce centre c'est Christ.

Est-il jamais venu à votre pensée quelle sorte de tressaillement les délices de Dieu en Christ doivent causer dans le ciel ? Et est-ce réellement vrai que nous sommes agréables dans le Bien-Aimé, et que Dieu nous aime comme Il aime Christ, parce que nous sommes en Lui et qu'Il est en nous ? Qu'y a-t-il en *vous* qui puisse avoir quelque chose de commun avec les délices de Dieu dans Son Fils ? Quand au plaisir qu'Il prend dans les croyants Il n'a pas pour motif quelque chose qui soit en eux-mêmes, mais il est en rapport avec Christ et la rédemption. Son sang a lavé tout mon péché, mon âme est en Lui-une avec Lui ; toutes mes fautes, toutes mes misères sont jugées à la croix. Oh ! cela fait qu'on se sent très petit ; cela nous plonge dans l'insignifiance comme n'étant rien et Christ étant tout : Dieu regardant son Fils toujours avec les mêmes délices, voyant Ses membres et les aimant comme tels ! C'est pure grâce du commencement à la fin.

Il se peut que je voie ici-bas des choses paraissant très attrayantes. Mais en regardant là-haut je vois Christ, et je sens que jusqu'à ce qu'Il vienne la terre ne peut pas être bénie. Le

monde sans Lui n'est pour moi qu'un désert : il n'y a point ici de repos. Toute bénédiction, même pour la terre, est renfermée en Christ ; tout bonheur, toute joie véritable cachée dans la personne du Seigneur. Vous ne sauriez avoir de félicité réelle en dehors de Lui. Oh ! quelle bien plus heureuse manière d'apprendre que notre repos n'est pas ici est la pensée que rien ne saurait nous rendre heureux jusqu'il vienne, que de chercher en vain le repos pendant qu'il est absent, remplissant nos bouches de sable et de gravier.

« Je suis l'étoile brillante du matin. » Est-ce que Dieu désire de voir le Seigneur Jésus comme l'étoile brillante du matin ? Quand l'heure sera venue Dieu prononcera la parole, et Christ quittera son trône. afin de prendre en haut Son épouse. Mais l'étoile du matin n'est pas pour Dieu — c'est une espérance pour des gens dans la nuit profonde. Ce titre ne se présente pas une fois dans l'Ancien Testament ; là nous trouvons le Soleil de justice. Mais cette Étoile brillante du matin vient pour introduire le matin sans nuages.

Le Seigneur connaît ce dont le cœur des Siens a besoin ici — c'est Lui-même, Sa propre personne bénie. Ah ! le Seigneur Jésus. est-il attendu par nous comme l'étoile brillante du matin ? Ce n'est pas la gloire, c'est *Lui-même* qui nous est présenté. « Je suis l'étoile brillante

du matin ; » et comme c'est bien de Lui-même que j'ai besoin ! Que serait pour moi la gloire sans mon seigneur ?

Remarquez précisément le genre de gloire dont il est question ici. Qu'est relativement à la gloire cette étoile brillante du matin comparée au Soleil de justice ? Ah, ceux qui aiment Christ connaissent la douceur de ce titre ; toutes les affections de leur cœur sont liées à sa personne, c'est sur elle que leurs cœurs sont fixés. Quelle douceur il y a au milieu de tout le mal de cette scène du désert à rattacher l'espérance de sa venue à sa parole « Je suis l'Etoile brillante du matin, » et l'esprit et l'épouse disent « Viens ! »

En 2 cor. xi, 2, nous trouvons précisément la véritable idée de l'Épouse. Connaissez-vous quelque chose d'une chose semblable, un corps, un peuple fiancé à Christ ?

Si les noces de l'épouse, la femme de l'Agneau, doivent avoir lieu, et si vous et moi faisons partie de ce corps fiancé, où le droit de la créature peut-il intervenir ?

Comme ce nom d'Épouse suppose toutes les affections de la part de Christ ! S'il regarde et qu'il les voie, cà et là, pauvres faibles choses en eux-mêmes certainement, mais ils font tous partie de ce corps et Il les a lavés dans son sang, que peut-Il voir en eux que fautes et manquements ! Mais il leur a donné l'Esprit et

les a faits un avec Lui-même, Il aura une épouse digne de la propre demeure de Dieu. Si vous ne connaissez pas l'amour personnel de Christ pour son épouse vous ne pouvez pas L'inviter à venir.

Dieu ne s'arrêta pas après qu'il eut pris la cote d'Adam, mais il bâtit une femme ; de même aussi Il ne se borne pas à appeler et à laver de pauvres prodigues, mais il bâtit de pauvres prodigues une épouse pour son Fils, faisant d'eux les membres, la chair et les os de son Fils. Ce sera une partie de sa gloire d'avoir une épouse formée de pauvres prodigues.

L'Épouse peut avoir toutes sortes de choses précieuses — mais elle est elle-même pour le Seigneur.

Quoi ! moi, une pauvre chose, une feuille dans le désert emportée çà et là, puis-je dire « Viens Seigneur ! » Ah, mais si Dieu m'a donné l'Esprit et m'a fait un avec mon Seigneur, je le puis. S'Il m'avait simplement *montré* toute la gloire, cela n'eût pas eu d'effet, mais l'Esprit a fait porter la vérité sur mon *cœur* : l'Esprit du Dieu vivant apportant sans cesse à mon cœur une saveur nouvelle de l'amour de Christ.

Oh, comme l'Esprit est mis à l'étroit par nous à mesure qu'il va par le désert avec nous et trouve si peu de réponse dans nos cœurs et ne peut obtenir que les eaux coulent ! Ne parlez

pas du moi, de manquements ou des circonstances, bien que nous ayons à nous humilier profondément : Satan essaie toujours de mettre ces choses entre nous et Christ ; mais nous pouvons tout placer autour de la croix, à la lumière de la mort et de la résurrection du Seigneur Jésus ; et quand il n'y aurait qu'un seul croyant dans le monde, l'Esprit dans l'Épouse suffit pour le rendre capable de dire « Viens ! » Ce n'est pas seulement l'Épouse, mais l'Esprit, connaissant toutes les affections du cœur de Christ, dit aussi « Viens ! »

Nous sommes maintenant dans le désert et nous comptons par semaines et jours, et le temps paraît long ; mais Quelqu'un là-haut vous regarde et vous dit « Oui je viens bientôt. » Pour vous cela peut sembler long, mais pour Lui ce ce n'est que peu de temps.

« Ayant aimé les siens, Il les aima jusqu'à la fin, » est une vérité que tous ceux qui croient en Lui, ne connaissent pas seulement par la foi, mais aussi par leur propre expérience de cet amour. Et de quelle douceur est cette expérience de l'amour de Christ dans ce monde si froid ! Lorsque le cœur est glacé et qu'il soupire après un peu de chaleur, combien il est doux de se tourner vers le Seigneur Jésus et de sentir cette chaleur de son amour ! Ah ! en regardant à Lui le cœur est toujours réchauffé. Et qu'est-ce

qui nourrit son amour pour son Eglise ? De quelle source jaillirent les sources de cet amour ? L'Épître aux Ephésiens nous présente ce qui nourrirait l'amour du Seigneur Jésus pour son Eglise, Dans le chapitre premier nous trouvons la scène posée avant que le temps existât ; verset 4. — Quand le Seigneur regarde à moi, Il regarde à quelqu'un qui fut élu par le Père avant que le monde fût, pour manifester la gloire de cette grâce qui pouvait me rendre agréable dans le Bien-aimé ; Il voit en moi l'élu du Père, le Père m'ayant lié avec le Fils avant la fondation du monde. Non pas seulement la pauvre brebis et le fils prodigue dans la maison du Père, mais plus que cela — un dessein secret, Lui et le Père un dans ce dessein, et le pauvre pécheur élu est rendu agréable en Lui avant la fondation du monde. Est-ce que Dieu peut avoir quelque chose contre vous après avoir ainsi tenu un conseil à votre sujet ? Le Fils ne doit-Il pas vous aimer en voyant votre association avec le Père, en Lui-même, avant que le monde fût ? Oh, cela nourrit encore son amour ; son amour est nourri par l'étroite association de l'Église avec Lui-même non pas seulement comme une avec Lui, mais comme celle pour laquelle Il laissa tout et à tout fait. Il s'est donné *Lui-même* pour moi ; à la croix portant nos propres péchés en son corps sur le bois, Dieu faisant venir sur Lui votre iniquité et la mienne : nous, mourant avec Lui,

ensevelis avec Lui par le baptême pour la mort et ressuscités en Lui. Pouvons-nous regarder en haut et ne pas sentir les immenses richesses de la grâce de ce Dieu qui, en le ressuscitant d'entre les morts, nous a ressuscités en Lui et nous a fait asseoir en Lui dans les lieux célestes ? Impossible ! Quand le Seigneur Jésus contemple la face d'un croyant, Il dit « Je t'aime et je dois t'aimer, mais je t'aime pour l'amour de mon Père, je t'ai aimé avant la fondation du monde, parce qu'Il t'avait élu en moi, et je dois t'aimer jusqu'à la fin pour l'amour de Lui. »

Comme enfant de Dieu, errant dans le désert du monde, c'est une chose très douce de voir la consolation descendre vers moi du cœur de Dieu, mais il est encore plus doux de penser que je suis en complète sympathie avec le cœur du Père dans ses pensées à l'égard de son Fils unique, et de ses affections envers lui. Oh ! il n'y a rien comme d'entrer ainsi dans la révélation de Dieu, dans l'affection du Père pour le Fils de son amour.

« Vous êtes tous fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus. » Si vous êtes un croyant, Il a envoyé dans votre cœur l'Esprit de son Fils par lequel vous criez Abba, Père. Le cœur se repose heureusement dans l'adoption simplement en croyant en Jésus. L'Esprit de son Fils dans le cœur, le rend capable d'exprimer ses élans de bonheur, criant ce merveilleux nouveau nom,

inconnu aux Juifs, Abba, Père. Dieu m'a placé en sa présence comme fils, et la vie coule jusqu'à moi, de sorte que je puis regarder en haut et contempler là les délices que le Père prend dans son fils; je puis avoir communion et sympathie avec la joie du Père dans ce Fils, et c'est là ce qui donne à l'Eglise son point le plus élevé de gloire.

Votre cœur a-t-il jamais connu cette pensée? Bien, là le cœur du Père est pleinement satisfait — là est le Fils — et j'ai là ma portion car je puis dire *Mon Père*; et c'est uniquement dans ce sens là que le Seigneur nous appelle frères, c'est seulement ainsi que nous pouvons être en association avec Lui-même sur le trône du Père?

L'Esprit nourrit nos cœurs de toutes les pensées du Père et du Fils. Vérité précieuse! Ce Fils, le Seigneur Jésus — ayant été un homme et portant là-haut la forme d'un homme, et nous comme hommes avec Lui pour toujours. N'êtes-vous jamais frappé de la pensée — disons-le avec un sentiment de profonde révérence et d'adoration — combien Dieu doit être heureux d'avoir un tel Fils, et combien Christ doit être heureux?

Comme homme, ce Fils manifesta le caractère du Père, de sorte que moi, comme homme, je puis le comprendre. Oh comme l'on devrait admirer et adorer la manière dont Christ a ma-

nifesté le caractère de Dieu sur la terre comme amour dans le pauvre fils prodigue !

Dieu pouvait regarder l'homme oint et dire « Je puis L'avoir ici en haut, car Il est Dieu aussi bien qu'homme, » Et nous, nous pouvons regarder en haut et comprendre la joie du Seigneur qui pouvait dire, « Si vous m'aimiez vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père.

Personne ne peut être de l'Épouse qu'un enfant du Père. L'Épouse sera manifestée devant le monde, afin que le monde voie la gloire qu'Il lui a donnée. Le Père a donné cette gloire au Fils mais il ne saurait la garder pour Lui-même, Il veut la partager avec ceux qui Lui sont chers. Le monde sera forcé d'admirer l'Église dans la gloire ; et elle doit être admirée, car les délices du Père sont dans le Fils qui a acquis son Épouse de son propre sang. L'Église sera dans une position où le sentiment d'être aimé par le Père absolument comme le Fils est aimé, surpassera toute intelligence : Celui-là même en qui toute la plénitude de la Dèité habite, faisant découler jusqu'à nous tout l'amour du Père ; et la conscience de cet amour donnera à nos cœurs toute leur joie dans la gloire. Le voilà — ayant droit à toute la gloire. et la donnant à l'Épouse ; mais ce n'est pas en cela que je trouve ma joie la plus profonde. Par dessus et au-delà de toute la

gloire de l'Eglise, j'ai profondément dans mon cœur la pensée que je connais l'Agneau sous un autre titre. Son moi béni est profondément caché dans mon cœur, je puis dire, « Je te connais comme le Fils qui m'a révélé le Père. Tout, tout ne serait rien pour moi si je ne Te connaissais sous cet autre nom, le Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité. Ce nom de Fils m'a amené près du Père ; Il l'a porté profondément bas ici, Il le porte haut dans le ciel. Il peut être le Fils de l'homme, et Il l'est, mais uniquement comme ayant pris chair et sang comme nous avons. S'Il devait entrer dans ce lieu maintenant comme Fils de l'homme — pourquoi devrions tomber à ses pieds pour L'adorer, si ce n'est parce que nous Le connaissons comme le Fils unique de Dieu ; — antérieurement à toute création — au commencement, il y avait le Fils dans le sein de Père.

La maison du Père, le sein du Père devait être le lieu de repos de l'Eglise ; rien ne pouvait satisfaire ce Fils que de la voir là où il avait reposé de toute éternité. Mais ce lieu de repos nous l'avons maintenant — jamais nous ne serons davantage fils que nous ne le sommes aujourd'hui ; autrement où serait la force de cette parole : « nous sommes maintenant enfants de Dieu ? » J'ai obtenu la meilleure portion maintenant, Il m'a fait fils, et m'a donné de voir la communion du Père et du Fils et d'y entrer,

de prendre toutes les délices du Père en son Fils comme une nouvelle saveur de joie céleste dans mon âme tous les jours. Si je suis dans l'épreuve ici-bas, je sais que le Père est là-haut dans un repos parfait, et ma communion est avec Lui et avec son Fils.

Il est très peu parlé dans l'Écriture de la maison du Père, sauf ce que nous trouvons en Jean XIV. On n'est jamais las de ces versets parce qu'ils parlent de l'amour personnel du Seigneur Jésus pour son Église ; mais rien n'est précisé quant au lieu, et l'idée du ciel n'y est pas non plus introduite comme signifiant quelque localité particulière. Jésus lève ses yeux au ciel. Beaucoup basent les idées qu'ils ont du ciel sur certaines notions qui ont pris place de bonne heure dans leur esprit touchant une sphère de gloire par delà les nuages. et la rattachent à tout ce que la parole de Dieu leur a rendu familier. Renverser tout cela les laisserait avec cette pensée bénie du Fils sur le trône du Père, et du Père les plaçant ensemble là avec Lui.

Toutes les fois que ma foi se porte là-haut, que trouve-t-elle réalisé ? La pensée de la présence là de Quelqu'un qui fut jadis dans toutes mes circonstances de douleur ici-bas ; la pensée d'une demeure là-haut *avec Lui*. Oh ! quel ardent sentiment de bonheur le cœur éprouve

à cette pensée — non des circonstances de cette demeure, mais du fait d'être là *avec Lui* ! Un homme a son cœur à sa demeure, non à cause des circonstances de cette demeure, mais parce que l'objet de son affection y est. Il en est de même pour le ciel ; je trouve extraordinairement peu de détails quant aux circonstances du ciel, mais je trouve une réalité d'une constante fraîcheur dans un ou deux simples versets : celui-ci, par exemple, « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais au Père. » Quel volume en cela ! Christ Jésus voulant voir entrer dans la joie de son cœur à la pensée de la maison du Père et nous disant « Je veux partager avec vous cette pensée de ma joie ; je veux que vous vous réjouissiez avec moi de ce que dans peu de temps je serai avec mon Père ; et non-seulement cela, mais vous aussi vous serez là bientôt avec moi. » Si nous pouvions voir toute la gloire du ciel, ce serait pauvre, comparé à la pensée de voir ce Fils assis sur le trône de son Père, et nous-mêmes assis ensemble avec Lui dans ces lieux célestes. Quel parfait repos de cœur il y a dans cette expression « nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes ! » nous introduisant ainsi dans la saveur bénie de la gloire qu'il a gagnée.

La nature de notre repos et de notre puissance pour marcher comme des hommes ressuscités est posée en Coloss. III. Quand l'œil de

Dieu s'arrête sur vous, qu'est-ce qu'Il voit ? Eh bien ! que vous êtes quelqu'un qui a une place là-haut ; et quand son œil s'arrête sur Christ, il s'y arrête comme ne s'attendant pas à trouver une tache. Combien il est impossible, à mesure que le regard de Dieu se porte sur nous, qu'Il puisse trouver autre chose qu'imperfection ! Mais Il se tourne pour nous voir cachés en Christ, et pour rencontrer en ceux qui sont cachés en Christ la perfection de Christ.

La brebis perdue ne voudrait pas se laisser prendre par le berger qui voudrait l'élever dans son sein. Et ici nous trouvons ce que j'appelle le caractère agressif de l'amour de Dieu. Je ne veux pas de Lui ; mais Il dit « Je veux vous avoir et il faut que je vous aie, luttiez comme vous pourrez pour échapper de mes bras : j'ai préparé une place pour vous là-haut, et il faut que je vous aie là avec moi pour toujours. »

C'est le cœur que Dieu veut. Il a fait dans la croix de Christ tout ce que l'amour pouvait faire pour gagner à Lui-même le cœur des pauvres pécheurs. Il s'est jeté dans vos cœurs pour vous attirer dans la joie et la bénédiction — la porte toute large ouverte pour vous recevoir.

Oh ! le riche déploiement de la grâce dans le xiv<sup>e</sup> de Jean ! La grâce ouvrant la large perspective des riches gloires de la maison du Père à ceux qui étaient prêts à L'abandonner. Quel

contraste nous faisons avec Lui ! Et toutefois Il est constamment occupé à prendre soin de nous, à nous préparer de la joie. Son œil nous suivant toujours — ces yeux toujours s'arrêtant sur nous. Il voit tous les battements de mon cœur — toutes les pensées de mon esprit. Et sa sympathie est inépuisable. Oserai-je dire que Christ semble en avoir davantage aujourd'hui parce que aujourd'hui je l'apprécie et que hier je ne l'appréciais pas ? La sympathie de Christ ne vous fait-elle pas l'effet comme si elle enlevait une pierre et l'eau coule, en enlevait une autre et l'eau coule encore ? Et c'est de cette manière qu'elle coule toujours.

Dois-je m'inquiéter d'être laissé ici-bas dans le désert, au milieu de tout ce qui m'éprouve de toute manière quand je puis ici également goûter son amour en tout cela ? Ce serait certainement une bien plus heureuse chose d'être présent avec Lui et absent de ce pauvre corps ; mais si c'est la volonté de Celui qui m'aime d'un amour qui veut que je reste encore ici-bas, la douceur de faire sa volonté me suffit.

« Si la persécution allumait de nouveau ses feux, la puissance de la chair pourrait en porter plusieurs à désirer d'échapper au Seigneur par le martyre ; mais il n'y a pas de mélange d'égoïsme dans le cri « Viens, Seigneur, viens ! » Ne dites-vous jamais, Viens, Seigneur Jésus ? N'avez-vous jamais senti que rien ne peut vous satis-

faire sauf de Le voir et d'être avec Lui? Pourquoi ne pas vous réjouir toujours dans cette espérance? Pourquoi être abattu? Pourquoi demeurer tranquille regardant avec des yeux pleins de larmes, au lieu de pousser en avant tout joyeux? C'est parce que le monde gouverne le cœur, que les pensées sont prises par telle peine ou tel souci.

Un temps déterminé approche — nous ne pouvons pas dire avec quelle rapidité — où le Père dira au Fils « Lève-toi, et amène l'Épouse ici en haut. » Votre cœur est-il plein quand vous pensez à cela? Il ne doit y avoir que *des amis* dans la maison du Père, et c'est Jésus qui nous y conduira. S'il devait se lever et venir ce soir, en trouverait-Il beaucoup L'attendant? Je crois qu'il en trouverait et j'en bénis Dieu. Il est nettement manifeste que Dieu se met en mouvement. Il ne vint jamais autrefois sans produire d'avance un témoignage.

Le Seigneur Jésus, au milieu de toute la gloire de Dieu, a un cœur assez large pour penser à venir même à ma rencontre à moi. « Voilà une pauvre chose qui trébuche à travers ses devoirs, qui souvent marche mal. J'irai le chercher, et je le rendrai participant de tout ce que j'ai. » C'est Son amour, non le mien. Nous ayant aimés avant la fondation du monde, son amour ne change pas à cause de ce que nous sommes. Lui, le même hier, aujourd'hui, éternellement.

« Car nous sommes son ouvrage, étant créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées afin que nous marchions en elles. » Dieu attache-t-Il du prix à ces œuvres, c'est à cause qu'elles sont préparées par Lui-même. Ne sont-elles que comme des choses faites ici-bas dans le désert? Non; elles doivent être portées dans la gloire: des choses opérées dans l'âme, la volonté soumise, les affections réglées. Dieu en agit avec nous maintenant, et Il veut que nous allions en avant avec Lui; mais ce n'est là que le commencement — ce n'est pas ce que nous serons quand nous verrons le Seigneur Jésus et que nous serons rendus conformes à son corps glorieux — chaque membre revêtu de gloire.

N'est-ce rien, que d'avoir Dieu opérant en nous maintenant le vouloir et le faire selon son bon plaisir? Rien, qu'Il désire voir en nous l'expression de la vie de Christ, de manière à ce que nous ayons communion avec la vie de Christ ici-bas? Pensez ce que ce sera qu'avoir le corps rempli de la vie de Christ dans une scène où tout sera en harmonie! Nous le commençons dans le désert pour le finir dans la gloire.

L'énergie de Dieu communiquée à l'âme nous rend capables de marcher dans des œuvres qui sont l'expression de cette énergie et de notre union vitale avec Christ. Dieu place chacun dans sa carrière, et Il y a une voie spéciale de sa

Providence en rapport avec chaque individu. Dieu est assez grand pour compter les cheveux de notre tête; vous et moi nous sommes trop petits. Dieu est si grand qu'il peut porter en compte des verres d'eau froide; nous sommes trop petits, trop mesquins pour le faire; nous ne pouvons saisir que des traits généraux. Je dois être saint — cela est parfaitement vrai; mais qui traça le chemin à un Daniel ou à un Paul en leur jour, et aux premiers chrétiens en leur âge? Qui a fixé le temps de votre naissance, tout votre sentier dans la vie, vos épreuves, vos maladies? C'est Dieu, le Dieu vivant! Dieu intervient en tout lieu, dans toutes les pensées, à chaque pas et dans tous les actes de la vie — même quand on se retourne pour parler à quelqu'un dans la rue.

La pensée qu'il y a des œuvres préparées de Dieu, afin que nous marchions en elle, donnera de l'importance à bien des choses petites en elles-mêmes; elle donnera de la douceur à bien des croix amères, et arrêtera bien des actes où le moi serait intervenu. Si vous regardez en arrière, vous verrez beaucoup de fautes et bien des choses accomplies selon votre propre volonté, mais Dieu était là pour tourner la page et pour marquer votre marche avec Lui dans le sentier préparé par vous.

Quelle différence cela fait de nous voir comme des individus distincts ou comme une partie du

temple édifié ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit ! Comme partie de ce temple nous sommes des pierres précieuses, le propre ouvrage de Dieu dans le Christ Jésus et posés comme des pierres vivantes, pour rester là, brillant de toute la beauté d'un autre, savoir, de son propre Fils, le Seigneur Jésus, — tout le poids de l'édifice reposant sur Lui, le fondement éternel.

Est-ce que vous pouvez dire, « Je suis un appelé — un avec Christ ? » Et quelle est l'espérance de quelqu'un de tel ? Rien de moins que de tendre au but, vers le prix de la céleste vocation de Dieu dans le Christ Jésus. C'est une chose *réelle* que Christ est assis à la droite de Dieu dans toute sa beauté et toute sa gloire, et notre attente est de Le voir tel qu'Il est et de Lui être semblables. Le Père de gloire qui vous a vus dans toute votre faiblesse et tous vos manquements ne cessera pas de travailler jusqu'à ce que, l'un après l'autre, des millions de vases soient devenus semblables à ce vase modèle qui est à Sa droite. Il est occupé à les façonner tous à la ressemblance de Celui-là, et quand nous Le verrons tel qu'Il est, ces corps d'abaissement seront semblables à Son corps glorieux. Quelle pensée ! chaque croyant étant un vaisseau plein de gloire ; des milliers de milliers de vaisseaux tous destinés à être remplis de sa gloire. Dieu fera de vous — fera de moi — un de ces vaisseaux.

Il y a deux choses : la première, que Dieu en agit avec chaque cœur individuellement ; l'autre, qu'Il vous prend comme une partie d'un édifice, d'une cité, où chaque pierre est polie et brillante, et où chacun reflète la gloire de Christ. Là chaque saint présentera à l'œil de Dieu le Seigneur Jésus, parce qu'ils refléteront tous sa gloire.

Trouverons-nous que nous avons expérimenté ici tout l'amour de Christ, lorsque nous Le rencontrerons dans le ciel ?

Est-ce que je dois porter le monde dans mon cœur parce que je suis ici-bas dans un corps de péché et de mort ? Non ; béni soit son nom ! j'ai trouvé le fleuve de vie qui découle de Christ en haut et remplit mon cœur, aidant mon âme à porter du fruit pour Celui duquel Il découle.

Le vieux chrétien peut dire à un jeune chrétien « Vous pouvez essayer, mais vous ne sauriez satisfaire votre cœur avec le monde, car je n'ai jamais trouvé en lui une chose pour satisfaire le mien. » Mais il ne pourrait pas lui dire « J'ai descendu si bas la colline de la vie, et je ne saurais tomber. » Toutefois nous pouvons dire « Que tout ce qui se peut soit produit contre moi, Dieu n'en sera pas moins fidèle à sa parole, et Christ me présentera irrépréhensible et sans tache ou défaut devant Lui à son apparition.

Si je pouvais dire que je suis meilleur que lorsque j'ai commencé la vie en Christ, ce serait seulement parce que maintenant je vois davantage ma propre bassesse que je ne faisais il y a des années.

Quelle est ma place et quelle est ma puissance pour marcher? Dieu m'a ressuscité ensemble avec son Fils et Il m'a donné l'Esprit, et à cause de cela, je continue, et tout ce qui n'est pas de Lui j'ai à le juger. La marche de l'Esprit est une marche de séparation de tout ce qui n'est pas du Père. Les croyants doivent marcher comme étant morts, ensevelis et ressuscités avec Christ, comme des personnes fiancées à leur céleste Epoux, disant « Nous ne pouvons pas faire ce qu'Il n'aime pas. » La nature peut dire j'aimerais ceci ou je désirerais cela ; mais la réponse est, Non ; vous appartenez à Christ : et si le désir de Christ est le vôtre, vous ne devez pas accomplir le vôtre. Il m'a amené par son sang dans la place où maintenant Il se trouve, et vous pouvez dire « Je laisserai cela ; je tiendrai pour mort ce pour quoi Il mourut. Cela tient à la mort, je le laisserai. »

Vous êtes dans la place de la puissance — la puissance de Celui qui communique la vie ; et, partout où la vie a été communiquée, cette puissance opère pour transformer ceux qui l'ont à Son image, de gloire en gloire.

Qu'est-ce qu'un croyant a à faire avec ceci,

avoir la vie éternelle? Nul homme ne se fût jamais représenté Dieu disant « Il y a ici en haut un homme vivant, semblable à vous entièrement. *Celui* qui fut méprisé et mis à mort, est maintenant à ma droite — Celui à qui j'ai donné toute chose dans le vaste univers et pour une éternité sans fin, et en signe de cela je vous donne la vie. » C'est Dieu qui est le Donateur. Qu'ai-je fait pour l'avoir? Je sais que je l'ai; la foi m'en donne la certitude d'une manière bien supérieure aux sentiments qui disent que cela n'est pas vrai. Dieu dit que c'est vrai, et c'est si complètement une substance dans la pensée de Dieu, que je puis tout céder quant à l'éternité et dire « Je n'ai pas besoin de parler pour moi-même; *Toi*, tu as parlé pour moi. La vie que j'ai est une vie de communion avec le Père et le Fils. Je la connais et la réalise avec certitude et vigueur, de sorte que lorsque la chair et le cœur viennent à faillir, je puis rester là. »

Souvent je ne puis me consoler que par cette pensée « *Toi*, ô Dieu, tu vois Christ tel qu'il est et comme tu Le comprends. Ce n'est pas moi, mais *Toi* qui sais ce que le Fils de ton amour voulait dire lorsqu'il dit « Je monte vers mon Dieu et votre Dieu vers mon Père et votre Père. Je ne puis pénétrer cela, la pensée divine seule peut en avoir l'intelligence parfaite. »

Quelle était la pensée de ces quelques-uns réunis autour de leur Seigneur ici-bas? Ils étaient des hommes vivifiés, et ils savaient par l'instinct de cette vie communiquée combien Celui qui la leur avait donnée était précieux à leurs cœurs! C'est le secret de l'amour de mener captif le cœur; les affections ont saisi un objet et vont précisément où cet objet va. Le dévouement a plus à faire avec les affections qu'avec l'intelligence. Ils Le virent monter au ciel, et Il ne revint pas. Est-ce qu'ils L'aimaient? Où donc leur cœur était-il? Le ciel devint pour eux une place nouvelle, cet homme vivant qui les aimait était là : *Celui* qui avait ravi leurs cœurs et les avait emportés au ciel. Voilà le premier élément de la vocation céleste — savoir, l'attachement à une personne divine, l'ami de nos âmes, et Il est là dans le ciel, et nous Le cherchons là où Il est. La non-intelligence de cela explique l'état abaissé de beaucoup de chrétiens : ils ne sont pas des chrétiens célestes comme les premiers chrétiens le furent tout le long de la route; mais ils n'en sont pas moins sous la responsabilité de l'être. Christ a le droit d'avoir un peuple céleste; d'avoir, comme Seigneur de tout, un peuple qui marche dans le même sentier que Lui. Oui, Il a le droit d'attendre des affections célestes en des gens dont Il a fait captifs les cœurs et les a emportés dans le ciel. Vos premières pensées en toutes choses

se tournent-elles instinctivement vers le cœur de Christ dans le ciel, disant « Il a droit d'être le premier en ceci. »

Etes-vous un de ceux qui disent d'une manière pratique « Oui, Seigneur Jésus, viens ! » Est-ce qu'il dit de vous : « Voilà quelqu'un en qui j'ai tellement criblé la chair et toutes les joies du vieil Adam, qu'il ne peut penser qu'à cette seule chose, c'est-à-dire que je viens ? » Y a-t-il des gens qui réalisent l'attente d'une telle manière qu'il ne vient jamais à leur cœur une pensée de repos sinon avec Lui dans le ciel ? Votre cœur est-il comme *Le voyant* et disant « C'est à Lui que je suis vivant. »

En rapport avec la lapidation d'Etienne Christ disait « Du sein de la gloire je surveille toute la scène. » Il apparaît debout dans la place de la gloire où Il est, faisant descendre la gloire dans l'âme d'un homme. En tant que connaissant Christ dans le ciel, ma vie devrait pour ainsi dire L'envelopper, mais dans cette scène j'apprends comment ce sont Ses affections qui m'enveloppent ; comment là-haut Ses pensées sont occupées de moi, non pas simplement me bénissant, mais toute Sa sympathie coulant jusqu'à moi, comme elle fit pour l'homme qu'on lapidait.

Si vous prenez votre place avec un Christ rejeté, vous avez sur votre sentier une brillante lumière, et toute cette sympathie qui s'épancha

sur Etienne. Marchez-vous en harmonie avec la vision de Christ là-haut, et comme un réflecteur de Christ ici-bas? Etienne traversa toutes les circonstances dans lesquelles les hommes et Satan l'amenèrent dans la puissance de la *vision de cette gloire de Dieu*. Pourquoi ne puis-je pas traverser toutes les miennes dans la puissance de cette gloire? Ma pensée, les affections de mon cœur sont-elles là-haut? Voit-on nettement que je *marche* ici à la lumière du ciel? S'il en est ainsi, quelle que soit ma place de service, je me trouverai précisément là où la lumière ruisselle. Généralement je sais que je trouverai un fort courant contre moi; une foule peut-être poursuivant sa voie, et si elle me fait obstacle il faut que je passe à travers. Si nous avons la conscience que la lumière du ciel ruisselle, cela nous met complètement en contraste avec toute la scène d'ici.

Toutes les pages de notre cœur sont ouvertes sous Son œil. Est-ce qu'il vous lit et s'occupe de chaque pensée et de chaque intention de votre cœur? Voit-il jugé tout ce qu'il y a en vous de la chair? ou aperçoit-il des choses germant pour la chair et pour le temps? Ah! s'il lit en nous des choses contraires à sa pensée, est-ce qu'il se détournera de nous? Non; mais il nous fera connaître quelle sorte de gens nous sommes; Il connaît toute notre faiblesse, et il

faut que nous la connaissions aussi. Si Jean est étendu à ses pieds, c'est en vérité pour qu'il puisse dire « Je vous toucherai et vous ferai sentir ce qu'est ma force; mais *il faut* que vous sentiez votre propre faiblesse. » Tous ceux qui connaissent Christ ont un sentiment toujours plus profond de cela à mesure qu'ils avancent. Mais tout le long du chemin par le désert nous L'avons pour nous, disant « Vous ne sauriez faire un pas sans moi, et je marche devant vous. »

Oh! si tout le long du chemin, dans toutes nos circonstances ici-bas, nous nous tournions vous et moi en haut vers le ciel, sachant que nous pouvons avoir toute la sympathie du cœur de ce Christ vivant qui est là! Lui, un *homme vivant* là, avec un cœur et un esprit qui Le mènent à entrer dans toutes les circonstances de son peuple. Chaque croyant en particulier, chacun dans ses circonstances propres, commande toutes Ses pensées. Il est capable de s'occuper d'Etienne, de Saul, de Pierre et de Jacques, de tous dans le même moment. Pouvez-vous dire. « Je connais la sympathie du cœur de Christ, je sais de quelle manière Il me recueillit et m'a toujours remis à flot depuis lors? »

La seule chose de nature à conserver en nous le sentiment de notre propre entière ruine, c'est d'avoir la lumière de l'œil de ce Bien-

A mé brillant dans le cœur et faisant voir tout ce qui est contraire à sa pensée.

La paix qu'Il donne ne brille jamais autant qu'au milieu des grosses eaux et des tempêtes. Il intervient, Lui, comme ma paix, entre moi et tout ce qui me donne du trouble, et dit « B entôt vous viendrez avec moi dans un autre lieu ; vous n'êtes pas pour la terre, mais pour moi. » Il m'appellera par mon nom, et me prendra dans la gloire.

Dieu a-t-Il dit de votre chair « Qu'elle se flétrisse ? » Qu'importe *cela*, s'Il vous a amené à la place où vous pouvez vous glorifier dans vos infirmités afin que la puissance de Christ repose sur vous ?

On parle souvent de la vocation céleste comme si c'était une affaire de connaissance ou de théorie. Etait-elle cela pour Enoch quand il marcha avec Dieu, ou pour Moïse quand il tint ferme comme voyant Celui qui est invisible ? Ne laissez pas vos cœurs prendre cela comme affaire de connaissance au lieu de réaliser un Christ vivant dans le ciel. C'est Cet Homme vivant sur le trône de Dieu qui m'a positivement appelé par mon nom ; et pas cela seulement, mais Il porte mon nom devant Dieu, comme quelqu'un pour qui Il a beaucoup fait, et pour qui Il entend faire beaucoup encore. Pourquoi mon âme s'élève-t-elle et trouve-t-elle son ancrage là-

haut ? Pourquoi ? Ah ! c'est parce que cet Homme vivant qui m'a ravi le cœur est là-haut ; Lui qui, comme Fils de Dieu, a estimé qu'il valait la peine qu'il laissât le trône pour aller à la croix comme mon substitut, prendre la coupe de colère qui m'était due. Et Dieu a mis Son Amen sur cet amour qui est plus fort que la mort. Et n'est-ce pas une chose raisonnable que je dise que si le Fils de Dieu m'a aimé et a donné sa vie pour moi, je dois L'aimer dans la place où Il se trouve. Quel bonheur, à mesure que l'œil de Dieu s'arrête sur Lui et s'abaisse ensuite à me regarder, d'avoir la certitude que tout faible et insensé que je suis, je ne Le trouverai jamais contre moi ; que je suis *tellement un* avec cette Tête ressuscitée, que Dieu peut dire, ce qui est vrai de la Tête est vrai des membres ! Quelle ineffable bénédiction d'être capable de dire que Cet Etre couronné de gloire et d'honneur sur le trône de Dieu est Celui sur lequel les affections de mon cœur doivent se concentrer de plus en plus ! Et que ce Fils de l'Homme ressuscité là-haut est occupé d'un peuple souffrant ici-bas, dans toutes les circonstances par lesquelles ils peuvent avoir à passer !

Si vous regardez à vos chutes dans le passé vous trouverez constamment qu'elles provenaient de ce que vous aviez voulu régler les choses selon les circonstances. Je ne puis rien

arranger moi-même; si je suis en Sa présence, je reçois ma direction du Seigneur dans Ses circonstances à Lui — du Fils de Dieu là-haut. C'est un fait béni qu'il y a un Homme dans le ciel dans la plus haute gloire possible sur le trône de Dieu; et cet Homme a un cœur pour entrer dans toutes les choses où les Siens ne seraient pas en état d'agir pour eux-mêmes. Son cœur est-il moins occupé de moi, Son œil moins fixé sur moi que ce ne fut le cas pour Etienne? Non; le voile fut tiré, et je n'attends jamais cela, mais pour la foi c'est également vrai.

Qu'eût-ce été pour moi si le Berger avait emporté des vingtaines d'autres brebis et non pas moi? Cela ne m'aurait pas satisfait. Non; je suis pris personnellement pour être une expression de cette merveille des merveilles, l'Éternel Dieu, le Dieu tout-puissant crucifié en infirmité, ce Dieu éternel ayant choisi de descendre dans la place de l'infirmité.

Le Seigneur Jésus lisait dans tous les cœurs quand Il était ici-bas; et dans le ciel Il fait de même. Il fait cela en rapport avec les Siens, et souvent ils reculent devant cette pensée. Il sonde toute chose en nous, mais si cela nous fait connaître ce que nous sommes, ce n'est que pour que nous nous attachions plus étroitement à Lui. Il nous amène dans la lumière, la fait bril-

ler en nous pour manifester et nous faire voir les choses qui nous manquent ; et nous n'apprenons jamais ce qu'il y a en Lui en contraste avec le moi, sans que cela nous fasse prendre en dégoût notre vaisseau.

Paul fut ravi dans le troisième ciel, et Christ enleva ce qu'Il vit se trouver en lui, et une écharde dans la chair le découvrit à Paul.

Dans la brillante lumière de la transfiguration ce n'est pas la gloire, mais Jésus qui était l'objet principal. Il y avait une Personne sur la montagne — Quelqu'un qui était de toute beauté, chef entre dix mille ; et cette Personne revêtit un moment des vêtements de gloire pour faire voir ce que serait la gloire de Son royaume. Qu'était *cela* en comparaison de la Personne ?

Pour ce qui est des croyants, il y a deux choses rattachées l'une à l'autre : le vase de terre et la vie éternelle. Le résultat de cette relation du vase de terre avec la vie éternelle, c'est la conscience de la faiblesse au-dedans et des difficultés au-dehors. Nous trouvons l'une et l'autre manifestées dans l'expérience de Paul, 2 Cor. XII, 7-12. Le Seigneur prévoyait certains maux — résultats en rapport avec le vase de terre qui voudrait empêcher l'œuvre du trésor, la vie éternelle contenue en lui ; et que fut à la fin l'écharde pour Paul ? De quelle manière

eut-il (têt de terre ramassé par Christ pour être un serviteur) à apprendre ce qu'il avait à faire? Dût-il être poussé çà et là comme un esclave? Non; mais être un vaisseau dans la main du Potier, disant « J'ai besoin que Dieu qui m'a donné la vie me dirige en tout; non-seulement j'ai besoin de trouver une route toute jalonnée de poteaux indicateurs me montrant où je dois marcher, mais j'ai besoin de l'esprit d'obéissance pour accomplir sa parole, pour l'observer dans la soumission. » Le Seigneur voulait que Paul eût comme son serviteur le même esprit qu'Il avait; et ce fut par cette impuissance au-dedans et au-dehors qu'Il fit de cet homme un homme marchant sur Ses propres traces. Le Seigneur pouvait dire « Ma pensée et ma volonté n'ont jamais été en avant, si ce n'est par la volonté de mon Père; mais les vôtres le font; et si je retire cette écharde vous irez en avant sans réelle et parfaite dépendance de moi. » Non certes que Christ fût en rien le même que Paul — Lui qui était Dieu incarné, le Fils du Très-Haut.

Y eut-il jamais une volonté aussi parfaite en force que la volonté en Christ? Mais ce qui fut si remarquable en elle, c'est qu'elle ne s'exerça jamais sur quelque autre objet que la volonté de Dieu : « Voici, je viens pour faire, ô Dieu, *Ta* volonté. » Sa volonté fut toujours en parfaite soumission intelligente à la volonté de Dieu —

une vie de communion avec le Père. Paul ne pouvait pas dire qu'il était parfait pour ce qui concernait le vase. Non ; Paul avait une volonté à lui qui n'aimait pas une entière dépendance de Dieu. Christ se servit de l'écharde pour lui faire connaître pleinement que la vie éternelle qu'Il lui avait donnée ne pouvait être dirigée que par Lui-même, et qu'Il avait à prévenir tout ce qui dans le vase de terre lui ferait obstacle. Avant que Paul prenne sa place comme homme céleste, le Seigneur lui donne ce qui mettrait fin à sa propre énergie.

Il y a quelque chose d'excessivement beau dans la manière dont Christ met d'abord la vie dans le vase, et ensuite en prend soin. Comme s'Il disait, « Cette vie éternelle est une chose que vous ne sauriez garder vous-même. Il faut que je donne puissance pour la vivre et la diriger de manière à vous faire sentir que la vie éternelle que vous avez est aussi dépendante de Christ que votre vie est dépendante de Dieu. » Cette nouvelle vie ne peut faire une journée de chemin sans le sentiment de ces deux choses — « Ma puissance accomplie dans l'infirmité. » La vie éternelle coulant dans le vase est une chose, et la puissance pour la faire découler du vase en est une autre. La vie découle de nous selon qu'elle est sous la garde de Christ. Le croyant la possède d'une manière consciente parce qu'elle a pour effet que chaque pensée et

chaque sentiment sont occupés de Celui qui la donna. Paul pouvait dire « Y eut-il jamais une impuissance pareille ! ah ! mais la main de Christ est sous moi. » Le vase de terre emportait la vie que Christ avait mise en lui, et Christ disait « Il faut que je porte le vase en ma main pour donner une bonne direction à la vie. »

Ni vous ni moi n'aimons le désert : il y a tant de peines — tant de sable profond à traverser — tant de fosses à pièges, et les cœurs des gens tant fatigués. Oh ! mais c'est avec un Dieu de résurrection que vous avez à faire, dans un lieu où Il vous fait arrêter pour vous donner occasion d'apprendre ce qu'est le moi. Ce n'est pas en prenant le côté de la nature où de durs cailloux coupent les pieds, mais en prenant le côté où Dieu se trouve, que les pèlerins gardent un cœur heureux tout le long du désert. Ce n'est jamais son intention que vous passiez un seul jour sans être en mesure de dire « Ah ! j'ai trouvé sa puissance plus accomplie dans mon infirmité que je ne l'avais jamais fait avant. » (Non pas sa puissance plus forte, mais un sentiment plus profond de mon infirmité.)

« Faites ceci en mémoire de Moi. » Pensez à toute la variété de gloires attachées à *Celui* qui amène ainsi un peuple à *Lui-même*. Qui est-Il Celui en mémoire duquel je fais cela ? Oui, qui est-il ? Quelle intelligence humaine pourrait-elle

donner la réponse? Qui pourrait parler d'une gloire tellement dépassant tout quand on vient à demander *qui* Il est et tout ce qu'Il est et était! D'abord, la vie éternelle en Lui-même avant tous les mondes, Lui le Fils unique dans le sein du Père. Et puis regardez à ce qu'Il était ici-bas. Dans l'évangile de Jean il est d'abord parlé de sa personne, puis de tous les offices divers confondus dans sa personne, et ensuite de la vie éternelle apportée par Lui pour agir sur un monde ingrat. Mais ce qui porte à nos âmes les arrhes des vives affections du Seigneur Jésus pour les siens, ce n'est pas seulement la pensée de *qui* Il est et de *ce qu'Il est* — tout ineffablement béni que cela est en soi-même; mais c'est qu'une fontaine fut ouverte et s'épancha de son cœur, montrant la plénitude de son amour si divinement pur de tout égoïsme. Voyez-Le, juste avant qu'Il entrât dans les profondeurs de ses propres souffrances, se tournant vers eux et disant « Maintenant mon amour peut s'épancher. Il savait que les siens avaient besoin de quelque chose qui les rendit capables de garder constamment dans leurs cœurs la pensée de son amour; c'est pourquoi « Faites ceci en mémoire de moi. » Et maintenant, en haut dans la gloire, Il nous regarde, se préoccupant de notre amour; pensant à de pauvres choses ici-bas et prenant souci-d'être l'objet de leur souvenir, tous ces

dix-huit cents ans passés ; et aujourd'hui, à la droite de Dieu, il se préoccupe de notre amour dans toute la fraîcheur de ses sentiments. La réelle et vivante affection qui est en Lui n'est pas satisfaite sans la pensée que les siens sont occupés de Lui-même.

Christ trouve-t-il vos pensées à l'unisson avec la parole proférée par « l'Esprit et l'Épouse, » parce que vous avez réellement besoin qu'Il vienne ? Non pas seulement, comme pareils à Étienne, qui avait besoin de s'en aller de la scène de lapidation en Sa présence ; mais l'Épouse a besoin de l'Époux — traversant une nuit sombre, tenant ses affections fixées sur Lui ; non pas en disant, « Quand Tu viendras, il n'y aura plus de souffrances, plus de noires ombres de la nuit ; Tu viendras pour nous prendre à la maison du Père : c'est vrai, mais c'est Toi-même qu'il me faut : je suis l'Épouse et Toi l'Époux. »

Est-ce conformément à ce genre d'amour que vous avez besoin qu'Il vienne — non pas seulement par égoïsme, mais comme ayant une telle saveur de Sa gloire comme l'étoile brillante du matin, et parce que ce sera le complément de Sa joie dans la maison du Père ?

Soupirez-vous jamais après une capacité plus grande pour entrer dans Sa gloire la plus complète ? L'entendez-vous dire « Je ne puis prendre ma gloire sans que vous soyez assis avec Moi ? »

Ah ! Lui répliquez-vous, « Ce n'est pas la couronne, ce n'est pas la gloire, c'est Toi-même, Seigneur, qu'il me faut ? »

L'étoile brillante du matin est une gloire entièrement nouvelle. Il y eut des cœurs attachés à Lui quand Il était ici-bas qui Le suivirent en haut dans le ciel, et toujours depuis lors il y a eu un peuple dont les yeux ont regardé en haut et dont les cœurs L'ont attendu. C'est un titre de gloire en rapport avec les cœurs de son peuple. Que c'est précieux de pouvoir dire : « J'ai veillé durant la nuit pour jouir du tout premier faible rayon de Sa venue ; mon cœur est tellement attaché à ce Seigneur et toute ma bénédiction se rattache tellement à Lui, que je ne puis qu'être constamment dans l'attente du tout premier rayon de gloire qui jaillira de Lui au moment où Il descendra du ciel dans l'air. »

S'il se trouve ici-bas des gens dans l'attente, qui savent que Christ vient pour prendre en haut l'Eglise, ils doivent soupirer après Sa venue, autrement ils ne connaissent pas la position de l'Épouse et de l'Esprit disant « Viens ! » L'Épouse est le vaisseau dans lequel est formée la plus intime relation du Seigneur Jésus. L'enfant de Dieu a les affections de Christ dans son âme et ne peut que passer de la manière dont il est occupé de Christ dans le ciel à celle dont il s'occupe de tout ce dont le Seigneur s'occupe ici-bas. Nous trouvons notre repos au milieu de

toutes choses en sachant qu'Il *vient*. L'Esprit révèle Christ et parle de la gloire à venir. Il est la grande puissance pour quoi que ce soit dans l'assemblée.

Quand la lumière d'un Seigneur qui revient a éclaté sur l'âme, que de besoins sont sentis que le cœur n'avait jamais connus avant ! Si vous pouviez savoir que le Seigneur doit venir demain, ne serait-ce pas dans votre cœur le sentiment de mille besoins ; la pensée de voir aussi s'il serait pourvu en outre aux besoins des altérés. « Que celui qui a soif vienne. » Cette parole met devant l'âme la pensée du besoin, *d'un état desséché*, avant que ce besoin soit senti. Elle dit à ceux qui sont altérés, qu'ils peuvent venir à ce Rocher qui fut frappé pour que les eaux coulissent à toujours en vue de satisfaire à tous les besoins. Ce fleuve qui jaillit, dit l'empressement de Celui d'où il sort à remplir l'âme altérée.

« Amen, viens, Seigneur Jésus ! » Il y a une beauté exquise dans Sa parole, « Oui, je viens bientôt » ainsi saisie immédiatement par l'Esprit et l'Épouse, et ayant sa réponse dans le langage connu de la foi (voir Apoc. xii, 17). Il peut souvent arriver que les devoirs mêmes du serviteur font obstacle au brillant éclat de cette espérance dans un cœur où elle brûle pourtant. Elle brûle toujours d'une manière brillante dans le cœur de Christ : et aussitôt que les derniers membres

de son corps seront recueillis, cette promesse s'accomplira. Si dans mon cœur la lumière ne projette qu'une lueur vacillante, il y a toujours, dans tout son éclat, dans le Sien, la pensée de venir bientôt. Le cœur du croyant trouve sa puissance dans l'espérance de Sa venue comme chose *toujours présente*. Nous avons à juger à sa lumière nos voies, toute notre carrière. Ce passage (Apoc. xxii, 17) est le seul dans lequel l'Esprit est présenté avec l'Épouse — c'est on ne peut plus touchant, en rapport avec les circonstances du désert ; l'Esprit dans ce caractère parlant ainsi : disant « Viens ! » Qu'est-ce que l'Épouse a à faire avec le désert, sauf comme Rebecca de le traverser ?

Ce sera une merveilleuse scène lorsque Christ se présentera à Lui-même l'Église — lorsque le dernier Adam prendra cette Épouse formée de Lui pour partager sa gloire. Ah ! plus que cela encore ; car ce qui nous caractérise c'est que nous sommes un avec Lui-même. Ce que le cœur sent avec puissance c'est d'être vus comme Lui appartenant à Lui-même ; d'être formés de Lui-même, comme Eve d'Adam ; que le Père nous voie non-seulement dans une relation qui nous associe avec le Fils de son amour dans la gloire, mais dans une relation telle que le Seigneur Jésus ne pourrait faire sans nous. L'Époux doit avoir l'Épouse là-haut.

Si vous Le suivez dans sa carrière ici-bas,

de la crèche à la croix, et que vous Le contemplez en résurrection sur le trône de Dieu, les circonstances sont certes bien différentes, mais c'est le même Seigneur Jésus. C'est *Lui-même*, *Lui*, *Sa Personne même*, qui est l'objet de l'amour, et nous savons que nous sommes pour son propre moi dans la gloire. Quelle est la chose la plus distincte sur laquelle le cœur se repose? Il est possible que ce soit le côté de la terre que l'on voit maintenant, mais quand nous contemplerons Christ Lui-même, ce sera le côté du ciel, dans la plénitude de l'énergie du Saint-Esprit : nos cœurs en état de répondre à cette précieuse grâce qui nous a menés là.

Ne doit-il pas être jaloux s'il n'est pas l'unique objet de nos âmes? Il ne dit pas seulement « Je suis l'étoile brillante du matin, » mais « Oui, je viens bientôt, » se présentant avec toute la saveur, toute la grâce attrayante de ce qu'il est. Quelques-uns de nous ne L'avons-nous pas connu durant des années, et n'avons-nous pas fait l'expérience que Son attrayante beauté nous pénétrait plus profondément. Et tout ce que nous avons appris de Lui ici-bas, qu'est-ce que c'est en comparaison de ce que ce sera de Le contempler Lui-même, de voir Sa face — Celui qui est mort pour nous, Celui qui nous a aimés et a veillé sur nous dès notre enfance — oh ! avec quelle *tendre douceur* a veillé sur nous? N'y a-t-il pas la conscience dans chacun de nos

cœurs *combien souvent* Il nous a donné la grâce dont nous sentions que nous avons besoin ? Mais outre celle que nous devons avoir avec sa pensée en tout ce que nous rencontrons dans le désert, il y a une autre espèce de communion — la communion avec le désir de Son cœur exprimée dans cette parole « Amen, viens, Seigneur Jésus ! » Parfois nos cœurs sont languissants, nous sommes presque hébétés ; mais qu'est tout ce que nous pouvons traverser ici, si nous sommes en état de Lui répondre d'une manière consciente « Amen, viens ! » ayant réellement communion avec son cœur à Lui, dont chaque pensée est la volonté du Père, et qui a attendu dix-huit cents ans pour venir et prendre en haut le peuple qui lui a été donné par le Père : Lui l'Epoux, eux l'Epouse ? Quelle bénédiction d'être capable d'entrer dans le désir le plus profond de Son cœur, répondant en communion avec Lui « Amen, viens, Seigneur Jésus ! »

Le Seigneur est maintenant occupé dans toutes ses voies à former un vaisseau dans lequel sa gloire se déploiera plus tard. Est-il capable de changer un Saul de Tarse en un vaisseau pour le déploiement de Sa gloire ? Est-ce que je Le connais comme Celui qui *m'a saisi* aussi pour me mouler et me façonner, non pour la scène où je suis à présent, mais pour la scène à laquelle tout nous conduit maintenant ; pour ce

temps où tous les saints seront réunis en haut afin de faire partie de cette scène dans laquelle la gloire de Dieu et de l'Agneau sera déployée : réunis là-haut par Christ Lui-même et mis en pleine association avec Dieu ? Si on me demande en vue de quoi il faut que je sois dans cette scène de gloire, voici la réponse : pour être un moyen par lequel cette gloire doit se déployer.

Y aura-t-il quelque aptitude pour elle en vous ou en moi ? Oui, certainement, mais toute de Lui, qui, s'il conduit là des gens, les y conduit comme des vainqueurs.

Lorsque Christ fut monté dans le ciel, c'est par le voile déchiré de Son corps que s'ouvrit notre chemin pour approcher, et Il fit de son trône un trône de miséricorde. Si vous avez pleine liberté pour approcher hardiment, est-ce quelque chose dans le *moi* qui vous donne cette liberté ? Non ; elle provient de Lui par le moyen du sang dont il a été fait là aspersion. Vous n'auriez pas même droit de dire « O Dieu, sois apaisé envers moi pécheur », si vous ne saviez que le sang est là. Vous n'eussiez pu entrer d'aucune autre manière dans un lieu où la lumière n'est jamais éclipsée, ayant toujours hardiessé là en vertu du voile déchiré.

A mesure que Paul marchait, on voyait briller la lumière : Il était dans sa marche le réflec-

teur de son Seigneur. Il y avait chez lui ce contentement qui résulte de ce que l'on trouve toujours en toute chose *le côté de Dieu*. En quoi que ce soit qu'il eût manqué, quelle que fût la douleur, son cœur se tournait juste vers Christ. Quel ton béni il doit avoir donné à toute compagnie dans laquelle il a pu se trouver, juste voyant ce qui faisait défaut, et appelant ce qui y remédierait dans la puissance de la communion avec le Seigneur, et faisant ainsi briller les autres cœurs ! Ne voyons-nous pas cela en plusieurs ? Aucun nuage sur le cœur — toujours sérieux et joyeux, parce qu'ils regardent en toute simplicité à Christ cherchant à refléter Christ. Qui peut contempler la face du Seigneur Jésus-Christ et ne pas trouver tout le désir de son cœur ? Contemplant à face découverte la gloire du Seigneur — transformé à la même ressemblance de gloire en gloire.

Voyez-vous par la foi ce Christ en haut ? Connaissiez-vous dans le ciel une Personne avec tous les sentiments et toutes les pensées d'un homme, avec toute la gloire et la beauté de Dieu ? Et dans ce rayonnement sur vous de cette face de gloire et de beauté, n'y a-t-il rien qui s'adresse à votre cœur ? Qui peut contempler là face de ce Seigneur Jésus et ne pas voir en Lui la fontaine de la vie éternelle ? La beauté de cette Personne ne gagnera-t-elle pas votre amour tout pénétré

d'admiration? Trouvez-vous jamais que vous pouvez Le contempler tel qu'Il est, et ne pas vous confier en Lui?

Ne nous contentons-nous pas seulement de savoir ce que nous sommes dans ce Christ monté au ciel comme Celui qui ôte toutes les taches du péché, Celui qui va nous prendre dans la maison du Père, mais faisons nous voir cela dans tout ce que nous faisons à mesure que nous traversons le désert, ainsi que Paul le faisait? Il est mort pour nous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus désormais pour eux-mêmes, mais pour Lui. Oh! quelle position! non-seulement ce de quoi nous sommes sauvés et ce à quoi nous sommes introduits, mais, même à présent la vie éternelle à manifester; même à présent communion actuelle avec la pensée de Christ devant être notre jouissance: ne cherchant jamais rien, comme nous passons par ce monde, excepté de présenter cette pensée, absolument comme Il ne présente jamais que la pensée du Père.

Une pensée me poursuivait voilà déjà trente-cinq ans: c'était la pensée de la *réalité*. Qu'il y ait de la réalité — ne me laissez pas suivre un météore! Est-ce un *fait réel*, me demandé-je, que le Christ de Dieu est à moi, et qu'Il est assis maintenant à la droite de Dieu comme mon sacrifice accepté, et que tout le plaisir du Père est en Lui?

Il se peut que votre cœur ait été conduit dans toutes sortes de difficultés pour découvrir ce qu'il a en Christ — ce que c'est d'être associé avec l'Ami éternel de l'âme. Le connaissez-vous comme Celui qui s'occupe de tout ce qui vous concerne? Réalisez-vous cela chaque jour? La pensée qu'Il s'occupe de nous empêcherait d'être éprouvés par les difficultés qui surgissent. Cela nous ferait dire : « Quoi ! Christ sur le trône de Dieu est-Il à *moi* ! Moi, une pauvre chose pareille — Il est donné à *moi* ! » Paul trouva l'amour de Christ une chose personnelle — elle l'est effectivement. C'est un amour personnel qui donna à Jean une place sur Son sein, un amour personnel qui attira à Lui la pauvre femme qui arrosa Ses pieds de ses larmes ; et de pauvres choses ici-bas comprennent la puissance de cet amour à mesure qu'elles avancent.

Quand nous voyons faillir des saints comme Pierre et Paul, nous sentons quelle pauvre chose est un homme dans sa meilleure condition ; mais, oh ! quelle bénédiction inattendue d'avoir à faire avec un Dieu qui ne peut faillir ! Et je sais que quand je m'en irai de la terre, j'ai un Dieu qui entend me prendre en haut et faire de ce pauvre corps un corps de gloire semblable à cet Homme ressuscité assis à sa droite. Arrive que pourra, ce Dieu a sa main éternelle sous nous.

« Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie parce que nous aimons les frères. » L'amour est de Dieu, là on arrive à la fontaine de tout l'amour qui fournit les courants d'amour ruisselant ici-bas : mais ce qui nous manque c'est d'avoir nos cœurs ouverts à la fontaine pour une plus grande mesure d'amour. C'est un très faible courant aujourd'hui découlant à peine goutte à goutte, quoique toujours très précieux à trouver ainsi petit. Toutefois faut-il que nous soyons ainsi à l'étroit en nous-mêmes ? Il n'y a pas d'étroitesse dans la fontaine. Si Dieu est amour et s'il remplit son Christ de tout cet amour, ne voulons-nous pas vous et moi qu'il coule comme des fleuves rafraichissants à travers nos âmes ? Oh ! puissions-nous goûter de plus en plus ce qu'est l'amour ! L'amour de Dieu demeure-t-il en nous ? Certainement, parce que Dieu le dit ; mais les eaux sont obstruées. Y a-t-il cette plénitude éternelle coulant dans l'âme, la plénitude de cet amour sans pareil qui prit les plus vils pécheurs pour canaux par lesquels il coulerait ? amour qui donne par le Saint-Esprit en eux capacité aux gens pour comprendre ce qu'est cet amour qui découle de Dieu et par Christ pour eux ? Pouvez-vous dire personnellement que cet amour, découlant de Dieu, remplit votre âme dans toute sa plénitude, et est comme un fleuve qui coule de vous ?

Tous les désirs et toutes les pensées de Paul étaient tellement gouvernés par Christ dans la puissance de la vie éternelle, que, avec une chaîne au pied et à la main, tout ce qui occupe sa pensée, c'est que Christ soit magnifié par cela. C'était pour Christ qu'il souffrait, il savait que Christ le portait sur son cœur, il sentait son amour, il l'avait *goûté*; il pouvait dire « N'est-Il pas venu me dire qu'Il était avec moi à Rome ? Ne m'a-t-Il pas donné une parole lorsque tout était dans le désespoir, pour faire connaître à tous ceux qui étaient dans le vaisseau que mon Dieu était tout pour moi ? »

Y a-t-il en nous cette simplicité de l'œil, cet ardent désir de vivre Christ, qui fait dire « jusqu'à ce qu'Il vienne je veux qu'Il rayonne de moi ? » Quelques-uns le disent davantage que d'autres. Un jour ou l'autre le Seigneur aura à en mettre plusieurs dans la fournaise pour détruire ce qu'il y a du monde en eux. Que ce serait précieux s'il y en avait qui marchassent de telle manière que l'on pût dire « en considérant la marche de cette personne j'aperçois davantage de Christ que je n'en vis jamais avant. » Mais si nous avons conscience d'être sous l'œil de Christ, nous savons qu'Il prend connaissance de tout. Paul savait qu'Il était sous le regard de Quelqu'un dont l'amour ne laisserait pas une seule circonstance passer inaperçue. C'est par la réalisation de cela que son amour me façonne.

Les souffrances et les épreuves ne sont pas seulement comme le sable et le grès qui polissent une pierre, mais la détresse aura pour effet de me faire goûter ce que Christ est pour moi.

Si un ange devait venir du ciel à côté de mon lit, et me dire que Christ s'occupe de moi, serais-je plus certain de cet amour que je ne le suis ? Ce n'est pas une illusion, mais un fait, que Christ m'aime et m'aimera jusqu'à la fin ; et Il ne cessera pas de me le faire savoir jusqu'à ce qu'Il m'introduise dans la maison du Père pour être éternellement dans la pleine jouissance de cet ineffable amour.

Quel heureux peuple nous devrions être si nous étions des miroirs reflétant Christ, dans la parfaite conscience de notre faiblesse, mais regardant à Christ dans le ciel, tenant bon au milieu de tout le mal qui vient comme un déluge, à cause qu'Il est là-haut.

Nous pouvons nous tourner vers Christ et dire « Il y en a Un que nous pouvons suivre de la crèche à la croix sans jamais trouver, sauf en deux occasions, l'expression de sa propre volonté, et chaque fois cette expression était parfaite. La première, ce fut quand Il anticipa la coupe que le Père Lui avait donnée à boire, et ce n'eût pas été parfait autrement. N'était-ce rien pour Ce saint sans défaut et sans tache de

penser qu'Il allait être porteur du péché, qu'Il allait porter toute la colère de Dieu contre le péché? Il ne voulait pas prendre la coupe de la main de l'homme, mais du Père. La seconde expression de sa volonté se trouve en Jean xvii, « Père, je veux quant à ceux que tu m'as donnés, que là où je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire. » Quelle expression bénie de satisfaction en ces pauvres choses! Il ne voulait pas être seul dans la gloire, Il voulait qu'ils en fussent participants. Nous avons vous et moi des volontés qui sont constamment à l'œuvre, il faut que nous jugions de nos volontés par le contraste entre elles et Christ, et encore par la beauté de Sa venue ici-bas sans volonté aucune, disant « Voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté. » Paul avait une volonté : il voulut aller à Jérusalem, et eut à aller à Rome. Mais Christ dit « J'irai avec vous. » Personne de *moins volontaire* que Lui dont la seule volonté fut d'être le parfait serviteur de Dieu, et rien d'autre. Et maintenant Le voilà dans la gloire, et toujours dans le même caractère. Comme nos cœurs pensent peu à cela!

Paul pensait beaucoup à Lui. Où pouvait-il trouver assez d'eau pour faire tourner cette roue? Assez d'eau pour tenir son cœur toujours plus frais à mesure qu'il allait en avant? Ah! c'est qu'il puisait à la fontaine, c'est que Christ se révélait à lui. *Cela et cela* seul conservait au cœur de Paul sa fraîcheur.

Quelle pensée que c'est Lui qui est l'ami éternel des âmes ! Tout ce que j'ai est en Lui ainsi que tout ce qui m'est donné par le Père, et Il le gardera. Le Saint-Esprit envoyé ici-bas par Lui scelle cela sur nos cœurs. Dieu a voulu avoir un peuple ayant pour lui toute la fraîcheur du cœur de Christ.

Si Dieu travaille, il n'y a pas de distance entre le potier et le vaisseau ; il est dans la main du potier qui le façonne, et sa main est très près de l'argile. C'est une chose extrêmement précieuse d'être un temple du Saint-Esprit, mais nous devons prendre garde de nous souvenir que c'est Dieu qui nous moule et opère en nous comme Il faisait en Paul,

Rien de ce qui pour moi peut être brillant aujourd'hui dans ce que je fais, ne continuera de paraître brillant dans le ciel à moins que Christ n'en soit l'objet. C'est l'expression de la vie de Christ que vous avez à rendre manifeste. Un croyant peut être dans un lit de maladie ; un autre peut parcourir la terre en prêchant ; un autre se trouver en prison ; chacun sera, n'importe le lieu et les circonstances, juste là où la vie de Christ doit éclater en lui, et briller de la manière la plus brillante. Si un croyant avait à garder le lit pendant six semaines, et venait à Jésus en disant « Seigneur remplis cette chambre de *Toi-même*, » quel éclat de lumière

il y aurait ! Malheureusement nous n'en trouvons pas beaucoup aujourd'hui pour lesquels Christ soit le premier, le second et le troisième ; pour lesquels Il soit le rocher d'où proviennent toutes les ressources. Tout ne Lui est pas tendu comme à Celui qui enseigne ses enfants à lire. Vous ne trouvez pas que la ressemblance avec Christ se montre. Que Christ soit en dedans (dans les affections) et Christ se montrera. Vous saurez qu'il y a de la joie quand Il pourra se montrer.

Si vous voyez quelque beauté en Christ et que vous disiez « Je désire avoir cela, » Dieu l'opérera en vous.

Nous sommes si horriblement égoïstes ! — c'est toujours, Où est-ce que je suis ? Qu'ai-je gagné ? c'est toujours « je » qui part le premier, et voilà « le vieil homme. » Dans la maison du Père sera-ce « je ? » Quoi ! n'y a-t-il rien qui puisse intéresser le cœur, sauf les choses qui se rapportent au moi ? Ou bien trouvez-vous que Christ est si complètement le centre de cette scène, qu'Il la remplit si complètement et que son amour est si précieux, que vous ne pouvez pas donner au moi la moindre pensée, tellement épris de ce Seigneur Christ Jésus, dans la lumière même de sa présence, qu'il ne vous sera pas possible de trouver une place pour le moi, ce moi qui est l'objet maintenant de tant de pensées ?

Avez-vous la pensée de cet Etre sans péché, sans souillure, qui délivre le cœur de toute pensée

du moi comme son parfait contraste? Oh! quelle précieuse grâce est pour moi la pensée de ce Jésus sans péché? Est-ce que vous l'appréciez? Oh! pour moi je ne pourrais pas faire sans elle. Je l'apprécie d'une manière inexprimable comme le contraste avec moi dont toute l'imagination du cœur n'est que mal en tout temps. Combien donc dois-je apprécier Celui que la foi contemple là-haut comme Celui qui du sein de cette gloire éternelle m'a donné la vie, à moi pauvre pécheur! C'est une chose précieuse de sentir que l'on ne saurait faire sans Lui.

Il n'y a pas de place, où une créature fatiguée puisse trouver un brin de lumière, excepté en Christ, regardant en haut et ne la trouvant *nulle part ailleurs*.

Quand nous arrivons à considérer l'œuvre de Christ, c'est la personne qui l'a faite qui lui donne toute sa valeur. Celui dans lequel habitait toute la plénitude de la Dèité a pu seule l'accomplir.

Le Seigneur Jésus-Christ à la droite de Dieu est le repos de nos cœurs maintenant. Est-ce que vous pouvez dire juste là où vous êtes, « Christ doit être glorifié dans mon corps, soit par la vie, soit par la mort »! Est-ce que vous pouvez déployer tous les détails de votre vie, jour après jour, montrant en toute chose que c'est le désir actuel du cœur de Christ qui vous guide? Si vous n'avez qu'un petit rayon de lumière, faites voir distinctement que vous êtes pour Lui.

# RÉFLEXIONS PRATIQUES SUR LES PSAUMES

---

## PSAUMES XC—CVI.

Le Ps. xc est d'une manière spéciale le soupir d'Israël après la grâce et la restauration des derniers jours, après sa longue affliction. Mais nous voulons appliquer ses principes comme nous avons coutume de le faire. Il contemple deux choses dans le gouvernement de Dieu : La discipline à proprement parler, et la grâce qui satisfait. Ces deux choses sont fondées sur un point : Dieu est seul Dieu, invariable, le même depuis avant la fondation du monde (et à cela se rattache la discipline) ; le temps, qui semble si long, n'est rien pour Lui. Il est l'habitation de son peuple, son repos, sa demeure, son asile assuré, quels que soient ses égarements. Quant à l'homme, dans le temps, d'un seul mot Il le met de côté, puis le réhabilite. Ils sont comme l'herbe qui croit et se flétrit. Mais quoique ceci soit vrai, lorsque nous comparons Dieu et l'homme, cependant la foi n'oublie pas aussi les voies et les desseins de Dieu vis-à-vis de son peuple. Quant à Israël, il ne sent que la colère, parce qu'il ne connaît pas encore la réconciliation. Nous savons que ces voies sont

amour, mais il n'en reste pas moins vrai qu'il y a une action de Dieu, et nous pouvons l'appliquer. Qui est-ce qui connaît la force de ta colère, et autant qu'il faut te craindre, ta fureur, vers. 11. Ceci n'est pas arbitraire, mais en rapport avec sa propre nature et son caractère. La crainte connaît Dieu en vérité, de sorte que ce qu'il est, est appliqué au saint jugement de tout ce qui se trouve dans l'âme, afin que rien ne lui déplaise et n'altère la communion. La colère donc comme discipline — c. à. d. déplaisir gouvernemental — est l'expression de cette action de Dieu dans ce qui concerne l'état de l'âme, quand elle n'a pas été sur ses gardes ou qu'elle a suivi sa propre volonté. Cela révèle le caractère de Dieu quant à ce qui, en nous, est opposé à ce caractère. La foi, l'enseignement Divin, nous montrent que sa colère existe ainsi que sa crainte. Mais lorsque la volonté se plie, notre faiblesse même ne produit pas la terreur, mais un motif de plus pour chercher Dieu. Et Dieu reconnaît cette faiblesse. Il considère de quoi nous sommes faits, et se souvient que nous ne sommes que poussière. Mais lorsque une fois nous avons senti notre incapacité et que nous appliquons notre cœur à la sagesse, dont le commencement est la crainte de Jehovah, au lieu que Dieu soit obligé de l'enseigner en soumettant notre volonté et en corrigeant notre négligence, le cœur reprend courage, il devient

hardi. Ce n'est pas en raisonnant, mais par la grâce que la confiance est rétablie, et le cœur peut dire, : Reviens Eternel ! Jusques à quand ? ... v. 13.

Ceci, nous l'avons souvent vu, est l'expression de la foi, Dieu se propose de bénir et finalement Il bénira son peuple, et partant : lorsqu'elle est dans l'angoisse, la foi peut dire : Jusques à quand ? Le moi n'est point la foi et la crainte de Dieu doit se produire, mais là où se trouve la foi, la crainte de Dieu jaillit de nouveau dans le sentiment de la grâce connue; elle dit :: Jusques à quand ? Et remarquez-le, Il y a une grâce connue. Il n'est pas dit : « Viens, » mais « Reviens, » non pas comme si Dieu les avait abandonnés (quoique d'après ses voies, ceci soit vrai pour Israël — Il cache sa face de la maison de Jacob) mais nous attendons qu'il se retourne pour nous donner des grâces présentes et la puissance de sa faveur. Il veut bénir, Il veut donner la joie et l'allégresse à son peuple. Elle sait qu'il prend ses délices en son peuple, elle y compte : « Rassasie-nous dès le matin ? » Quelle parole hardie vis-à-vis de Dieu ! Mais ce n'est que de la confiance ; l'âme est moralement rentrée dans l'amour où Dieu se plaît. Cet état est envisagé aussi comme durable et nous serons triomphants et joyeux tout le long de nos jours. » Pourquoi n'attendrait-elle pas cela du Dieu de bonté ? En Israël ceci peut-être plus ex-

térieur, mais l'esprit qui le dicte est juste. Elle regarde à un Dieu qui refrène sa colère qui tient compte du chagrin de son peuple, quoique ce soit Lui qui l'ait infligé. Regardez en Esaïe XL comme ceci est exprimé d'une manière belle et touchante : (justement ce qui est désiré ici) v. 2, « Parlez à Jérusalem selon son cœur, et lui criez que son temps marqué est accompli... qu'elle a reçu de la main de l'Eternel le double pour tous ses péchés. » Son cœur a compté à double le châtement infligé, comparé à ses péchés ; car la réponse à la foi est toujours plus grande que la requête, (voir les prières et les réponses dans le Ps, cxxxii.)

Mais la foi regardant aux pensées et aux desseins de Dieu en bénédiction va plus loin que le retour et le refrènement de sa colère. Dieu a un but dans son amour et travaille à son accomplissement ; c'est pourquoi il ne dit pas seulement : « Rassasie-nous dans ton amour, » mais : « Que ton œuvre se rende visible à tes serviteurs. » L'œuvre de Dieu rendra la bénédiction parfaite, et ainsi combien sera-t-elle parfaite ? Elle sera manifestée à leur honneur, à leur triomphe. Ainsi en est-il pour nos âmes ; nous ne cherchons pas seulement l'amour qui nous relève, mais l'œuvre positive de Dieu qui produit la bénédiction, en nous rapprochant toujours plus de Lui-même. Ce n'est jamais seulement un relèvement, mais l'âme est rendue

plus capable d'apprécier Dieu, et Dieu lui est plus pleinement révélé. Lorsque nous connaissons comme nous sommes connus, alors le résultat sera la pleine manifestation de la gloire ; (ici il est parlé des enfants v. 16. ce verset se rapporte littéralement à Israël au millénium) mais nous attendons l'œuvre complète de Dieu pour nous ressusciter, nous glorifier, et nous faire entrer et habiter dans la gloire. Une autre pensée bien douce aussi s'y ajoute : « Et que le bon plaisir de l'Eternel notre Dieu repose sur nous, » v. 17. Leurs pensées pouvaient difficilement aller au delà de la bénédiction manifeste et actuelle, mais il en est entièrement ainsi pour nous. Ne serons-nous pas dans la gloire de Christ Lui-même ? tels que Lui, revêtus à sa ressemblance bénie, devant Dieu notre Père dans un lieu de parfaites délices ? Je n'exclus pas les bénédictions actuelles, par lesquelles nous pouvons être ainsi sous la grâce comme des aloës que Dieu a plantés ; et c'est ce qui a eu lieu lorsque Israël habitait dans les tentes. Ainsi l'Eglise devrait être, devant ses anges, un tableau de la grâce, d'ordre, de beauté et de la vie de Jésus manifestée dans chaque croyant en particulier. Aussi les œuvres de nos mains sont affermiées pour nous sous la divine faveur.

Ps. xci. J'ai expliqué la combinaison de ce magnifique psaume autre part et je n'ai pas beaucoup à en dire parce qu'il définit les noms de Dieu qui

sont pleins de valeur et les effets spécifiques de la foi, allant même jusqu'aux choses directement applicables à Christ, de sorte que le principe général est justement moins facile à déduire et moins lié à ce psaume. Ce serait réduire à quelque chose de vague ce qui est spécifié à dessein. Je prends Jéhovah, tel qu'il est, comme Dieu, et ainsi celui qui reconnaît ce nom entre sous la protection d'El-Schaddai pour l'accomplissement particulier des promesses terrestres dans les voies de Dieu. Telle n'est pas notre place ; celui qui s'y conformerait se tromperait, cependant une foi générale, une confiance du cœur basée là-dessus serait certainement bénie. Il ne parle pas des châtiments d'un père avec lesquels se lie le gouvernement de Dieu.

Ici, aucun mal n'atteint la demeure de ceux qui se confient en Jéhovah. C'est ce qui étonna David (Asaph?) jusqu'à ce qu'il entrât dans le sanctuaire de Dieu. Il voyait le méchant prospérer, lui-même en danger à tout moment. C'est le résultat certain de reconnaître Jéhovah lorsque son gouvernement intervient. Nous pouvons encore apprendre ici quelques-uns des caractères de la confiance. Non-seulement c'est la connaissance qu'il existe un Dieu Tout-Puissant, qui est au-dessus de toute chose : mais le lieu de sa révélation de Lui-même doit être connu. La vraie foi connaît ce lieu et s'entretient là avec Dieu. Son nom est révélé à la foi. Pour nous, c'est

Christ comme Seigneur et le Père. Ainsi la foi dans la confession de son nom en fait un refuge, une forte tour et de plus se confie en Lui; c'est une grande chose, car ni puissance du mal, ni aucune détresse ne peuvent détourner l'esprit si l'on se confie au Seigneur, si l'on regarde à Lui. Elle a ici la promesse de ses soins protecteurs et toujours actifs. Ceci est vrai même dans les maux extérieure, comme nous le voyons dans Luc xxi 16-18 le Seigneur dit que quelques-uns seront mis à mort, mais que pas un des cheveux de leur tête ne périra — ils sont tous comptés. La puissance providentielle est tout entière à la disposition de Dieu. La foi est identifiée avec les intérêts du peuple de Dieu (v. 9) le propre nom du Seigneur a régné dans le cœur et le vrai nom de Dieu lui est connu.; c'est, comme je l'ai dit, la vraie révélation de Dieu Lui-même connu par ses enseignements divins. Pour nous c'est Christ Lui-même, et le Père en Lui. La foi crie. Ce n'est pas seulement une confiance passive, qui est juste à sa place; mais c'est une foi qui communique avec Dieu à cause de ses besoins, parce qu'elle se confie en Lui. Pour la foi la présence de Dieu est là, ainsi que l'exercice de sa puissance, et ceci dans sa véritable application est aussi vrai à présent qu'alors et que pour l'avenir. Le chemin est différent parce que le but est différent, c'est-à-dire un état céleste. Il amène les bénédictions présentes

quoiqu'avec des persécutions, et l'assurance de l'éternelle et céleste Rédemption.

Le Ps. xcii est réellement une louange pour la délivrance finale d'Israël et le nom millénial de Jéhovah en est la clé ainsi que du dernier Psaume. Comme les Psaumes suivants amènent de nouveau l'Unique, il y a ici un principe à remarquer : l'élévation du méchant est finalement suivie de sa destruction. L'homme qui n'est pas instruit par Dieu ne le voit pas ; mais la foi discerne les ennemis du Seigneur dans ses adversaires et dans la puissance du mal qui s'élève et obscurcit l'horizon. Malgré cela, elle a confiance, quoiqu'elle soit plus éprouvée qu'une autre, parce que cette puissance du mal est très pénible pour elle. Quoiqu'il soit mauvais de désirer personnellement la vengeance (nous avons à veiller sur ce sentiment) le chrétien ne doit-il pas se réjouir de ce que la terre sera délivrée de la puissance du mal ? Au contraire — il est dit : Réjouissez-vous, vous prophètes et vous saints apôtres. Il est dit que la foi donne un sens plus vif du mal parce qu'il est hostile à Dieu, à la bonté, à la vérité, elle se réjouit d'un jugement juste. Mais c'est comme étant l'œuvre du Seigneur, l'œuvre de ses propres mains qu'elle s'en réjouit, et ceci est parfait. De plus ce jugement déploie la justice du Seigneur, mais la foi doit attendre patiemment. Les Psaumes suivants expriment et célèbrent l'arrivée du jugement.

Ps. xciii. Nous trouverons dans ce Psaume quelques principes très importants. Quoique la puissance soit maintenant exercée pour le triomphe du bien, ce n'est pas une puissance nouvelle. Le trône du Seigneur est affermi dès longtemps v. 2. Lui-même est de toute éternité. L'invasion du mal n'a pu ni le toucher, ni l'affaiblir. Elle a eu lieu. Les passions et la volonté de l'homme se sont soulevées comme des vagues impétueuses, mais en vain. Le Seigneur est le plus puissant dans sa haute demeure. Il est donné libre cours à l'homme rebelle, mais pendant les jours de la patience, la puissance de l'Ancien des jours est cachée à sa vue, de sorte qu'il croit avoir tout dans les mains. Mais lorsque le péché s'élève de telle manière qu'il atteint le Seigneur et l'engage à agir, un instant suffit alors pour amener les conseils de Dieu en puissance par la destruction de l'homme. Ce n'est pas tout encore. La foi possède la chose sur laquelle elle s'assure — les témoignages de Dieu sont très réels. On peut compter sur la Parole de Dieu comme sur Lui-même et non-seulement pour la délivrance finale, mais pour être guidés le long du sentier des difficultés. De plus, il y a un autre principe qui est une sauvegarde contre l'illusion et un moyen de discerner et de juger le vrai sentier : La sainteté orne la maison. Oh ! combien ces deux principes réjouissent et illuminent notre route ! Combien ils nous affer-

missent dans le sentiment que c'est la propre nature de Dieu, qu'elle ne peut être autrement. Ainsi les témoignages et la sainteté de Dieu affermissent et fixent le cœur dans ce qui est de Dieu. Si les vagues s'élèvent, la puissance de Dieu mettra tout en ordre par son propre jugement.

Ps. xciv. J'ai fort peu à dire sur ces Psalmes par rapport à mon sujet ; quoiqu'ils soient très frappants, ils ne traitent pas des exercices du cœur dans le temps de l'épreuve, mais de l'intervention de la puissance pour mettre fin à ce temps-là. Ils sont caractérisés par ce titre : « L'Éternel règne, le monde est affermi. » C'est pourquoi je n'ai que quelques remarques à faire : premièrement, le résultat de toute cette patience de Dieu en gouvernement, c'est que l'homme s'élève contre Lui comme les flots de la mer, mais Dieu est le plus puissant. C'est Sa puissance qui est la fin de tout. Deux grandes vérités accompagnent ceci : Les témoignages de Dieu sont certains et nous pouvons compter sur Sa Parole. Elle révèle Sa nature, Ses desseins, Son caractère. Elle montre ce par quoi Il agira — point de paix pour le méchant, mais sûreté infaillible dans les desseins et la puissance de Dieu. L'homme est comme l'herbe, le péché s'élève comme les vagues, la Parole de Jéhovah demeure éternellement de même et celui-là également qui fait Sa volonté. Ainsi dans tous

les temps, quelque sombres et mauvais qu'ils soient, voilà qui peut nous servir de règle. Que ce soit Israël ou l'Eglise, l'apostasie ou la profession extérieure, la persécution ou la prospérité séduisante, Sa Parole est véritable, elle est un guide sûr, suivant la nature et le caractère de Celui auquel, en définitive, appartient tout pouvoir. Et lorsque Celui auquel appartient le pouvoir a été compté parmi les malfaiteurs, Il était conduit, guidé par cette parole, Il s'y soumit, Il l'accomplit, et en définitive « le jugement reviendra à la justice. »

Ps xciv, 15. Voilà jusqu'ici tout ce qui se rapporte au gouvernement actuel et au déploiement futur de la puissance publique de Dieu, au royaume et à la patience, puis au royaume et à la gloire du Seigneur. Mais il y a une seconde chose : Jehovah a une maison, une demeure. Prenez-le soit comme habitation céleste, soit comme Son temple où tout parle de Sa gloire, ou bien, à sa place, comme l'Eglise, Son habitation par l'Esprit, dans tous les sens une seule chose la caractérise : C'est son habitation. La sainteté convient à Sa maison pour toujours, la séparation pour Lui ainsi que le demande Sa nature.

Ces deux points guident le fidèle dans toutes les circonstances, jusqu'à ce que la puissance intervienne pour le soutenir, parce qu'à travers tous les soulèvements de la puissance du mal,

il compte sur Dieu : sur Sa parole et la sainteté de Sa nature. Dieu a divinement communiqué Ses desseins aux hommes, Il a parlé. Sa Parole demeure certaine. Ceci est inhérent à Sa nature et dépend de Sa puissance comme Dieu. « L'a-t-il dit et ne le fera-t-il pas, a-t-il parlé et ne s'accomplira-t-il pas ? Nomb. xxiii, 19. S'il est Dieu la vérité et la puissance pour remettre l'ordre ne *peuvent* manquer, ou bien Il n'est pas Dieu. Sa Parole l'oblige, pour ainsi dire, selon Sa nature. Je ne puis croire qu'Il soit Dieu, si, lorsqu'Il a parlé, cela n'arrive pas, ou il serait ignorant, ou quelqu'un d'autre aurait plus de puissance à opposer à la sienne. Ses témoignages sont sûrs. Au milieu du mal ceci est d'une immense consolation, d'un parfait recours. Mais l'autre témoignage est important, c'est un autre appel à la conscience. La sainteté, si Lui est Dieu, est nécessaire dans tous les sens. Elle met l'homme subjectivement à sa place. Il peut louer la vérité, exalter les promesses certaines, comme si Dieu s'était lié. Mais Dieu doit être conséquent avec Lui-même ; ce qui n'est pas saint, à aucun prix n'est de Lui. Il est suprême, tout doit se rapporter à Lui, tout être consacré à Lui, en Sa présence, et ainsi, autant qu'Il est révélé, tout doit être adapté à ce qu'Il est. Ainsi l'homme est tenu en échec par la véritable connaissance de Dieu. Il n'y a pas ici une sainteté séparée de la Parole, ni une connaissance ou une assurance

séparée de la sainteté. L'Esprit de vérité est l'Esprit saint, l'Esprit saint est l'Esprit de vérité.

Notez de plus que ce sont des témoignages venant de Dieu, c'est la déclaration positive de Ses desseins et de Sa volonté (ce n'est pas la connaissance humaine de Dieu dont l'homme se vante, ni sa prétention de savoir ce que Dieu doit être, quoique la conscience en ait bien un certain instinct en rapport avec la tradition et souvent perverti par elle), témoignages si positifs, que l'homme y est assujéti et en même temps aussi souténu par eux. Ce ne sont pas les raisonnements de l'homme, ou la conscience de l'homme, mais ce sont les témoignages de Dieu, Sa révélation active, l'expression de Sa Parole. Ils sont reçus simplement par la foi, l'âme s'y soumet comme tels. Ceci caractérise l'âme qui reconnaît Dieu. La puissance viendra au temps convenable et remettra publiquement l'ordre partout. Jusqu'ici la foi s'appuie sur les témoignages, sur la révélation de Dieu qui assujéti l'âme et la soutient.

De plus, Dieu a une habitation, une maison. Ceci, comme je l'ai remarqué autre part, est l'un des immenses fruits de la Rédemption. Dieu n'habite ni avec l'innocence, ni avec les fidèles ; ni Adam avant sa chute, ni Abraham n'eurent Dieu habitant avec eux ; l'innocence fut le trait distinctif du premier, la foi fut le sentier béni du second. Mais dans la Rédemp-

tion d'Israël nous trouvons que Jéhovah a fait sortir Son peuple du pays d'Égypte, afin de pouvoir habiter au milieu d'eux. (Ex. xxix 45-46). L'innocence ne convient pas à la maison de Dieu, mais une consécration absolue à Lui, suivant Sa nature où le bien et le mal sont compris ; ainsi en est-il au ciel — c'est le même caractère et la même nature: Mais là, il n'y aura plus besoin de témoignage. L'homme a la connaissance du bien et du mal, mais il est encore séparé de Dieu et dans le péché. Mais là où Dieu a racheté l'homme pour Lui-même, purifié, délivré, là Il habite avec Lui, en Lui — en Israël d'après une révélation de Lui-même alors partielle, dans le fidèle et dans l'Église, présentement, par Son Esprit et pour l'éternité, car maintenant Sa révélation est d'accord avec ce qu'Il est en Lui-même, pleinement révélée en Christ et par Sa mort. Elle est donc fondée sur un témoignage. Car Dieu doit se révéler Lui-même, Sa rédemption, Ses voies et ce qu'Il est. Ainsi, le Saint-Esprit est donné en conséquence de l'exaltation de Christ, de l'accomplissement de la Rédemption, et, en fait, de la réception, par la foi, du témoignage de Dieu. Lorsque Dieu est connu (non-seulement la vérité), alors il y a un sentiment de ce qui convient à cette connaissance ; on trouve ses délices dans Son nom, d'après Sa nature, et ainsi cela devient le témoignage non-seulement que la vérité est connue, mais la vé-

rité et ainsi Dieu Lui-même — car Christ est la vérité et l'Esprit est la vérité. C'est pourquoi, aussitôt qu'Israël est racheté, il est parlé de la sainteté de Dieu, non pas auparavant, parce qu'Il allait habiter au milieu d'eux après les avoir amenés à Lui. Le monde sera établi par la puissance; mais ceci est la consécration à Dieu par le témoignage et Sa propre présence par la Rédemption. Il n'est pas question ici de la pompe et de l'ordre de Sa maison (que nous avons en Ps. ci), le séjour de Ses délices. (Comp. Ps cxxxii, 13-14.)

Dans le Ps. xciv on attend le jugement et la vengeance pour mettre de l'ordre dans le monde. Mais nous trouvons aussi la discipline et les consolations du Seigneur soutenant l'âme en attendant; ceci doit nous occuper un moment. Le triomphe du méchant est, pour celui qui croit en Dieu, une pensée pénible et douloureuse; la puissance du mal est évidente; voilà ce qui oppresse justement l'esprit du fidèle, non pas dans un sens prophétique, mais dans un sens moral. L'aveuglement de l'orgueil de l'homme éloigné de Dieu, pèse sur celui qui, connaissant Dieu, discerne que le jour du méchant approche. Nous trouvons aussi le sentiment distinct d'être le peuple de Dieu dont le chagrin et la faiblesse ne sont qu'une occasion de plus pour l'oppression. Voilà les signes évidents que cela ne peut pas durer toujours. Celui

qui a formé l'œil voit certainement tout cela. Les pensées de l'homme ne sont que vanité. Deux choses donc sont le fondement de la pensée du fidèle : L'intérêt de Dieu pour Son peuple et Sa Bonté qui n'oubliera pas le pauvre opprimé et le fait même de l'orgueil du méchant.

Un autre élément est introduit : Dieu juge le mal, mais Il commence par Sa propre maison. La main de Dieu aussi bien que celle de l'homme est dans les voies qui font souffrir Son peuple. Aussi est-il dit : « Heureux est l'homme que tu châties, ô Eternel, » v. 12. Nous en avons l'interprétation ici. Dieu, dans le châtiment, nous enseigne par la loi. Dieu, par tous les procédés du mal qui a le dessus, brise la volonté, enseigne la dépendance, sépare, non-seulement le cœur, mais l'esprit, du monde où règne ce mal. Comment pourrait-il exister union avec un monde dans lequel la puissance du mal est reconnue et devant laquelle on recule moralement ? L'homme pense qu'il peut traverser le monde doucement sans toucher le mal, mais si le monde lui-même est mauvais, qu'on le sent tel, que faire ? Ainsi la méchanceté qui met Dieu de côté est son propre remède dans le cœur de celui qui reconnaît Dieu, en l'exerçant, le purifiant et le transportant en dehors de la sphère où sa propre volonté est active, lorsque, peut-être sans s'en douter, mais de fait pratiquement, il cherchait une issue pour la nature. La vie divine lui

ayant enseigné les pensées de Dieu, le monde, qui ne veut rien de Lui, s'y oppose et s'élève contre Lui : et tout cela est dans la main de Dieu.

Mais il y a plus encore; nous trouvons outre la discipline de Sa main, l'enseignement direct et intime par Sa Parole où Il se révèle Lui-même. Ainsi l'orgueil du mal qui repousse le cœur se soumet, il goûte que le Seigneur est bon, il pousse le cœur vers un Dieu connu en grâce par la révélation de Lui-même, de Ses voies, de Ses desseins et la grâce se produit dans le cœur. Le cœur renouvelé entre dans sa propre sphère et apprend à connaître non-seulement le caractère nécessaire de Dieu comme aimant le bien et haïssant le mal, mais encore Ses propres voies, le développement de Sa grâce, de Sa vérité et de Sa sainteté là où Il révèle ce qu'Il est pour ceux qui Le connaissent. Ceci est un repos du cœur pour le saint, un repos de l'esprit qui cherche et prend ses délices dans le bien. S'il cherche à combattre le mal (quoi qu'activement dans le service, cela arrive selon la volonté de Dieu) dans le monde, entièrement comme le cœur le désire en attendant la main de Dieu, il n'y aurait que lassitude et brisement; mais lorsque la puissance du mal est arrivée à maturité, l'âme est amenée à Sa place dans la révélation directe de Dieu et de Ses voies, et là, près de l'autel de Dieu, car

l'adoration en ressort, elle trouve le repos. Elle attend cependant que le mal soit aboli et que le pauvre et le nécessaire soient délivrés, mais elle demeure dans la patience, apprenant la pensée de Dieu, elle trouve là son repos, un repos dans ce qui est éternel. Elle s'engagera dans l'activité pour le bien partout où la porte est ouverte, mais son repos se trouve dans ce qui est proprement de Dieu. L'établissement du bien arrivera par la puissance, cela est certain. Dieu est vrai dans Ses voies. Il ne rejettera pas Son peuple. Il ne veut pas que le mal domine à toujours. Ici, naturellement, c'est l'intervention en jugement sur la terre, le jugement revient à la justice. La puissance et le bien iront ensemble, non la puissance et le mal. Nous avons de meilleures choses devant nous; une révélation céleste d'être fils, une place céleste, la maison de notre Père, mais le principe est le même. Le jugement qui a été remis autrefois aux souverains sacrificateurs et à Pilate, pendant que la justice et la vérité se rencontraient dans la personne bénie de Jésus, reviendra dans les mains de Celui qui, une fois, a été pauvre et persécuté; le jugement revient à la justice. Et si nous, en prenant notre croix, sommes heureux de souffrir, que nous régnions avec Lui, cependant les pensées et les voies, les conseils et la fidélité de Dieu seront accomplis. La grâce céleste et la céleste gloire seront ajoutées pré-

sentement à notre repos d'esprit, et au repos qui nous attend ; cependant la justice aura domination si elle est céleste et la bénédiction éternelle sera pour nous qui avons part avec Celui qui a souffert. L'impossibilité de ce que le mal continue, si le Seigneur se montre tant soit peu, est fortement exprimée dans le v. 20.

Remarquez que la puissance du mal est profondément sentie aux v. 16, 17. Qu'il en soit ainsi, cela peut parfois montrer notre faiblesse, mais il est bon qu'elle soit montrée si la foi est là. Le cœur ne doit pas s'habituer à la puissance du mal, et ne le fera pas s'il est avec Dieu ; il y sera sensible, il s'en étonnera et mettra sa confiance en la restauration divine pour le connaître dans Sa pensée. Ceci fut vrai en Christ, en perfection, sans manquements dans Ses pensées. Il fut étonné de leur incrédulité ; Il les regarda avec colère, étant affligé de la dureté de leurs cœurs ; Il put dire : « Jusques à quand serai-je avec vous ? jusques à quand vous supporterai-je ? » Marc ix 19. Mais alors non moins prompt de cœur dans l'activité du bien, lorsqu'il trouvait le moindre besoin, il put dire : « Maintenant mon âme est troublée ; et que dirai-je ? Père, délivre-moi de cette heure, » Jean xii, 27 ; et parfois en soumission, en obéissance et dans le seul désir de glorifier son Père, afin que Son Père pût Se glorifier Lui-même — Il fut parfait en toutes choses. Et nous, hélas ! si nous ne

sommes pas aidés quelquefois, nous sommes prompts à demeurer dans le silence, et pour ainsi dire, prompts à renoncer là, où Christ, l'Unique, sentit infiniment plus que nous et fut parfait en tout. Mais lorsque, dans le sentiment de notre tendance à faiblir, ou dans un danger pressant, nous nous tournons à Dieu, Son secours est là. C'est une grande grâce. L'enseignement alors est pour le repos de l'esprit, mais il y a soutien et secours pour notre chemin. David s'encourageait en Dieu, alors comment pourrait-on faillir? Celui qui est le plus puissant, Celui dont la force s'accomplit dans notre faiblesse est là.

Une autre scène s'ouvre, car Dieu pense à tout pour nous. Si nos esprits travaillent, combien de questions se présentent à nous dans la confusion, dans le labyrinthe du mélange entre le bien et le mal. L'esprit qui jouit de la bonté de Dieu peut éviter cela, il s'en abstient en effet, mais la racine et la source de toutes ces questions sont dans les cœurs des hommes et la puissance du mal autour de nous les réveille. Ce n'est pas seulement l'égoïsme, quoique le *moi* soit toujours le centre, le centre aussi de toutes les questions, mais quand le mal atteint l'esprit, il y naît une multitude de pensées. Je ne dis pas que ce soit bien — non, ce n'est pas bien. C'est le fruit de notre éloignement de Dieu et par conséquent l'entrée du mal sur le terrain de

Dieu, et de fait, c'est être entré dans le mal. Mais lorsque le cœur et l'esprit vont plus loin, ayant la connaissance du bien et du mal, la révélation, lorsque l'esprit travaille, augmente encore la difficulté et la multitude des pensées, parce que l'esprit voit plus clairement le bien. Pourquoi ce mal, et d'où vient-il? Il voit un autre monde de la puissance de Dieu. Pourquoi ceci? Il voit un monde au-delà et ramène ses pensées dans celui-ci où elles ne sont pas réalisées. Il voit la bonté et la puissance et demeure pourtant au milieu du chagrin et du mal. Ceci peut prendre un caractère d'égoïsme — souvent il en est ainsi. C'est alors un principe bas, qui a toujours l'homme pour centre et c'est toujours le mal, ce n'est qu'une multitude de nos pensées (sauf lorsque ce fut par amour parfait et par la sainteté de Christ qui amena dans ce monde-ci un autre monde, en perfection, c'est-à-dire Son propre esprit, Sa propre personne). Cependant Dieu a compassion. Je me réfugie en Dieu par la foi. Ceci console et fait les délices de mon âme. Nos pensées méditent, elles connaissent le bien et le mal, soit par le chagrin personnel, soit par le travail de l'esprit, ce qui est pire, et s'élancent dans l'infini (qui n'est pas l'infini réel) de la spéculation de ce qui devrait être, ou dans les plaintes contre Dieu. Cela peut se manifester aussi dans la soumission, considérant avec étonnement que tout ce que

nous voyons est trop dur pour nous ; mais c'est esprit limité, un esprit dans la sphère de ce monde, hors duquel il n'a aucune force propre, occupé dans ses pensées et ses spéculations des relations infinies du bien et du mal. Il a une multitude de pensées, mais pas de repos possible. Dans cet *état* il n'appartient pas à la sphère dans laquelle il est entré.

Laissez-moi ajouter encore, en passant, quelques mots sur la forme que l'infidélité a revêtue de nos jours — ce qui est nommé positivisme ou réalisme, qui dit : Je sais ce que je vois, ce dont je fais l'expérience, en en tirant peut-être quelques petites conclusions ; et il prétend s'arrêter là. Mais il ne s'arrête pas, car il prétend nier tout ce qui est au-delà. Ceci est entièrement faux, car s'il n'avoue que ce que l'homme comprend par lui-même, il ne peut pas nier ce qui est au-delà, pas plus qu'il ne peut l'affirmer. C'est une pensée méprisante, mais elle est fautive encore sous un autre point de vue. L'esprit n'a aucune certitude, mais il a une multitude de pensées qui dépassent la conception humaine, laquelle ne peut décider de ce qui est au-delà de cette puissance. Il y a une multitude de pensées au-dedans de nous. Nous sommes incompétents pour arriver à une conclusion, néanmoins il y a des pensées, toujours ceci ou cela qui les suggère et le cœur n'a point de réponse. C'est le cas, lorsqu'il n'y a pas

précisément infidélité, mais simplement le travail naturel du cœur humain. Point de réponse jusqu'à ce que « le jugement revienne à la justice. » Dans ce Psaume, cet exercice de l'âme se rapporte naturellement plus complètement au gouvernement de ce monde; le christianisme, la révélation d'un autre monde a ajouté aux pensées précédentes encore mille autre pensées sur lesquelles l'esprit de l'homme travaille. Mais il y a un refuge, une ressource, non pas en expliquant toute chose à l'esprit de manière à le maintenir dans la méchante et folle prétention de juger Dieu, c'est d'introduire dans l'âme le bien positif qui est en Dieu, tellement que l'on possède la bénédiction et la vérité, malgré la multitude des pensées dont l'esprit est incapable de trouver la solution. De cette manière, la conscience est droite quand elle est appelée à agir et elle se juge. Mais lorsque par notre connaissance du bien et du mal affaiblie et obscurcie, que nous nommons conscience, nous prétendons juger Dieu, notre prétention est de faire de notre ignorance, de notre état moral, la mesure de ce qui est parfait, tandis que nous connaissons tout imparfaitement, et Dieu pas du tout. Dans cet état, l'homme se forme un jugement qu'ils doivent reconnaître comme tel. C'est juger de tout un système de choses, quand nous n'en voyons qu'un bout obscur. En raisonnant, basé sur un état de choses où tout est

mal, je ne puis juger de rien. Dieu n'a pas encore remis l'ordre, je ne suis pas compétent pour juger même comment cela se fera ; mais Il a introduit le bien, le bien parfait, c'est Lui-même au milieu du mal. Il m'a fait discerner mon propre état de péché — Il m'a enseigné à me juger : c'est un gain moral immense. Ceux qui ont fait cela sont seuls debout, quant à ce qui concerne l'âme. Voilà ce qui s'appelle une conscience honnête et vraie, qui me donne une ressource en grâce, une parfaite connaissance de Son amour (en Israël c'est une connaissance relative par les voies de Dieu) et dans les détails des exercices qui suivent pour la connaissance de soi-même et la purification de l'âme, je possède un amour parfait, compris, auquel j'ai recours et je possède aussi ce que cet amour m'a révélé et donné, la grâce et la vérité ; et non pas seulement dans une révélation extérieure quoique pleine d'autorité, mais dans mon âme même par le Saint-Esprit. « Celui qui croit au Fils de Dieu a le témoignage au-dedans de lui-même. » 1 Jean v, 10. « Ce que l'œil n'a pas vu, et que l'oreille n'a point entendu, et qui n'est pas monté au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment, mais Dieu nous l'a révélé par Son esprit » (1 Cor. ii 9, 10.) et encore : Nous nous réjouissons en Dieu. De plus, Dieu agit directement par Son Esprit. Son amour est répandu dans nos cœurs, Sa fidélité

dans cet amour est invariable, mais la communion directe avec Lui-même nous élève à une source de joie que les difficultés et le chagrin ne troublent pas. Rien ne nous sépare de Son amour. Nous sommes plus que vainqueurs dans ce monde; nous avons les joies d'un autre monde, des consolations divines à travers les épreuves que nous devons porter et en présence du mal qui nous assiège : la puissance de ce mal nous pousse dans notre retraite, dans notre joie en Lui, qui reste toujours le même, et que nous apprenons à connaître davantage. Le jugement mettra fin à la scène où nous devons être éprouvés. Je ne m'arrête pas aux Psaumes suivants, parce qu'ils parlent de la venue actuelle du Seigneur en jugement et qu'ils ne traitent pas des exercices du cœur en l'attendant.

Le Psaume xcvi appelle les Juifs afin qu'ils soient prêts pour le recevoir.

Le Psaume xcvi appelle les Gentils.

Dans le Psaume xcvi Il arrive dans les nuées.

Le Psaume xcvi proclame la délivrance.

Dans le xcix Il a établi son siège à Jérusalem entre les Chérubins.

Le Psaume c appelle les Gentils à partager la joie d'Israël et à adorer.

Le Psaume cx nous donne les principes d'après lesquels le gouvernement de la terre sera établi par le Roi de Jéhovah.

Le Psaume ciii est l'un des plus intéressants de tout le Livre, mais je n'ai aucune remarque à faire quant au but que je me suis proposé. Il s'applique principalement au Seigneur Jésus, quelles que puissent être les circonstances du chagrin particulier qui en a dicté la composition. La citation qui en est faite en Hébr. i ne laisse aucun doute à ce sujet et lui donne une profondeur et un intérêt qu'à peine un autre Psaume peut égaler. Il montre la nature divine et éternelle du Seigneur, éprouvant la difficulté d'avoir été retranché et que Sion doive cependant être restaurée plus tard. Mais ceci donne à la douleur poignante de Ses chagrins une profondeur et un caractère tout particuliers. Ce n'est pas un glorieux résultat de bénédiction, la conséquence d'un travail unique dans sa nature et sa valeur, ni le jugement qui suit la réjection du Messie, mais c'est la vérité éternelle de la divine nature du Seigneur éprouvant la réalité de ses afflictions, même jusqu'à la mort. C'est donc principalement Sa personne qui est l'objet spécial de ce Psaume et c'est ce qui lui donne cet intérêt particulier. Mais, quoique nous y trouvions la sécurité des enfants de Ses serviteurs, il ne nous donne pas beaucoup d'instruction sur le gouvernement de Dieu, lors même que le fondement de tout cela soit en grâce. Les psau- mes suivants de ciii à cvi qui terminent ce Livre, ne nous apportent pas non plus un grand en-

seignement sur ce sujet. L'Esprit voit ce que Dieu est toujours pour la foi, mais par rapport à la délivrance future, par l'intervention du Seigneur.

Cependant la puissance du bien qui sera manifestée en mettant toute chose à sa place et dont la foi attend l'arrivée, est réalisée par cette foi qui sait que la puissance appartient à Celui qu'elle connaît déjà, de sorte qu'elle se repose là-dessus comme étant le caractère de Dieu, quand même ses résultats ne sont pas encore produits, et elle envisage les choses présentes avec la connaissance de Dieu, quoique le mal existe encore. Elle regarde ce monde comme le déploiement de la puissance et de la sagesse, sous un gouvernement de bonté, quoique le mal ne soit pas encore aboli et que les résultats de la bonté ne soient pas encore produits. Mais Celui qui gouverne est bon. Et ceci est reconnu par ceux qui ont péché contre Lui, reconnu pour eux-mêmes et en eux-mêmes, et c'est cette connaissance de Dieu qui rend l'âme capable de voir la sagesse et la bonté en toutes choses, quoique les effets du péché soient encore présents. Ceci est un principe très important : discerner Dieu et Sa bonté au milieu du sentiment de péché dans lequel nous vivons. Il est vrai qu'un Juif fidèle qui ne connaît pas la rejection de-Jésus comme nous, qui ne connaissait pas la croix ne pouvait connaître le péché comme

nous, cependant il le connaissait en partie ; et la foi qui attendait une délivrance finale, non encore accomplie, introduisait Dieu sur la scène que la foi devait traverser. Dieu qui, au milieu du mal n'a rien laissé échapper de Sa main, a souverainement ordonné toutes choses au milieu de ce mal, quoique le mal ne vienne pas de Lui, et dans le jugement s'est souvenu de la miséricorde. Et lorsque les liens de la corruption se déployèrent, Lui, qui avait fait toute chose excellente, a tenu les rennes et a conduit sagement toute chose malgré ce qui reste des témoins du mal, malgré les douleurs et la mort. Nous sommes sous leur servitude jusqu'à ce que nous soyons divinement délivrés, mais Dieu n'a jamais été sous cette servitude, Il ne le sera jamais — Il voulait que nous sussions que toutes choses soupirent — mais que, lorsqu'Il régnera, viendra la délivrance — et que le Créateur qui fit toute chose bonne, ordonne et conduit tout maintenant. Sa miséricorde est sur toutes ses œuvres. Maintenant la foi regarde à travers le mal qu'elle sent partout, elle ne désire pas y être insensible, mais elle se tourne vers Celui qui est au-dessus du mal et qui peut intervenir en bonté ; même dans le présent état, elle peut discerner l'action qu'Il y prend et reconnaître cette action comme étant supérieure au mal. Il ne s'agit pas ici de la jouissance naturelle de la création, qui peut être une com-

plète déception sur soi-même et un aveuglement quant au mal, mais c'est la foi arrivant à la bonté au-dessus du péché; elle introduit cette bonté dans sa jouissance de la création; parce que dans la création elle voit Dieu. Je le répète, Israël ne pouvait pas connaître le péché comme nous; mais alors, d'un autre côté, il ne pouvait pas connaître la rédemption et la réconciliation comme nous, qui pouvons, par là, introduire Dieu plus complètement. Ceci est le caractère général des Psaumes ciii et cv. Ils contemplent la pleine délivrance d'Israël, mais par la foi; ils regardent la création, non dans sa perfection abstraite, mais Dieu en elle, et, de plus, l'histoire d'Israël comme une série de chutes, mais la miséricorde et la bonté de Dieu s'élevant au-dessus de tout.

Ps. ciii. Ainsi, le Ps. ciii reconnaît le pardon et la guérison, s'attend par la foi à la délivrance, à la grâce en réserve pour Israël, il connaît Dieu par rapport à cela; il voit Sa patience et Sa bonté dans l'intervalle et celles-ci appliquées à Son gouvernement. Il est lent à la colère et abondant en grâce. Quant au péché nous connaissons la parfaite base sur laquelle tout est fondé, mais ici le résultat en est célébré dans le gouvernement d'Israël et Dieu est connu pour tous les temps selon cette connaissance que l'on a de Lui. Ce n'est donc point une connaissance vague et trompeuse, mais c'est le mal

compris et Dieu connu en amour. Ceci devrait caractériser nos voies et nos pensées. Cela ne veut pas dire que nous n'ayons rien à faire avec le mal, car si nous allons au-dessous de la surface, nous le retrouvons partout : mais je devrais avoir été à Dieu de telle manière que je Le ramène avec moi, ainsi que je L'ai trouvé, toujours au-dessus de tout mal. Mes pieds devraient être chaussés de la préparation de l'Evangile de paix.

Le Psaume civ prend la création de la même manière. Le dernier verset montre le jugement qui purifie le monde du péché, et Sa puissance souveraine est reconnue. Mais l'Esprit est capable d'introduire la bonté au milieu de tout ce qu'il voit. Toutefois ce Psaume ne va pas au-delà d'une création en chute.

Le Psaume cv récapitule les voies spéciales envers Israël dans les temps passés. La délivrance présente par le moyen du jugement se trouve aussi ici, mais elle est considérée comme fidélité à Sa promesse et à Sa grâce. Ici c'est la manifestation présente de la bonté qui réveille le souvenir de toutes les voies de Dieu. Il a toujours été le même.

Le Ps. cvi considère l'autre côté du tableau et montre les voies de l'homme — c'est-à-dire après toutes les interventions de Dieu en bonté : l'homme, après la première joie de la délivrance, retourne à son propre chemin d'infidélité. Ce-

pendant l'oreille de Dieu reste toujours ouverte, Il se souvient de Sa promesse, se repent selon la multitude de Ses gratuités, de manière à produire finalement la louange et les actions de grâces pour Son nom. Le Psaume précédent a montré ce que Dieu est dans Ses propres voies, celui-ci Le montre comme étant finalement au-dessus du mal en accomplissant Sa miséricorde et Ses promesses lorsque l'homme s'est montré tel qu'il est. Dieu bon en Lui-même, Dieu bon au milieu du mal, non comme permettant le mal, mais Se faisant connaître par Ses propres voies de miséricorde. Et, étant ainsi connu par le cœur, notre cœur traverse les circonstances présentes selon cette connaissance qu'il a de Lui. Mais pour faire cela avec conséquence et constamment, il faut que le cœur non-seulement connaisse Dieu, mais qu'il vive avec Lui. Ceci termine le iv<sup>e</sup> Livre des Psaumes.

## QU'EST-CE QU'UNE SECTE ?

---

Le mot **SECTE** est employé dans la version de Martin, pour rendre le mot grec *hairesis*; la signification de ce mot est bien connue. Il est employé (excepté dans les Actes des Apôtres où il se trouve six fois), seulement une fois dans l'Épître aux Corinthiens, une fois dans l'Épître

aux Galates v. 20, une fois de celle de Pierre (Il Pierre, II). Dans la seule Épître aux Corinthiens, il est traduit par le mot *hérésie*. (I Cor., XI, 19). Il signifie une doctrine ou un système soit de philosophie, soit de religion, qui a ses sectateurs unis comme adoptant cette doctrine. La signification en est peu modifiée maintenant parce que l'Église professante (au moins la partie la plus nombreuse), a pris le nom de catholique, c'est-à-dire, universelle. — Alors tout corps religieux, toute réunion Chrétienne, qui n'appartient pas à cette communauté (soi-disant Catholique), est par elle appelée *secte*. Dès lors ce mot est devenu un mot de blâme. Toutes les corporations Chrétiennes sont quelquefois appelées *sectes*, dans le sens de divisions, lorsqu'elles se séparent de l'ensemble des chrétiens, ou de ceux qui portent ce nom. Cependant le mot *secte* implique en lui-même toujours plus ou moins de blâme, par l'idée, que ceux qui la composent sont réunis par une doctrine ou une dénomination particulières. L'on ne peut pas dire que cette manière de voir soit entièrement fausse ; l'application peut être fausse, mais non pas l'idée même. Mais ce qui nous importe c'est de découvrir ce qui fait qu'une assemblée de chrétiens mérite justement ce nom ; or, puisqu'il s'applique à des réunions, ou corporations chrétiennes, il faut pour en juger comprendre le vrai principe sur lequel on doit se réunir :

ce qui n'est pas fondé sur ce principe-là est de fait une secte.

Bien que les Catholiques (soi-disant) aient fait un mauvais usage de cette vérité, il n'en est pas moins vrai que l'unité de l'Eglise est une vérité de la plus grande importance pour les Chrétiens, soit l'unité de tous individuellement manifestée dans le monde, Jean, xvii, soit celle du corps de Christ formé par le Saint-Esprit descendu ici-bas, Actes II; I Cor., xii, 13. Ainsi, au chapitre xvii de l'Evangile de Jean, le Seigneur demande au Père, à l'égard de ceux qui croiront par la parole des Apôtres, « que tous soient un en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé » Jean, xvii, 21. Voilà l'unité pratique des chrétiens dans la communion du Père et du Fils. Les apôtres ont dû être *un* en intention, en pensée et en action par l'opération d'un seul Esprit, comme le Père et le Fils dans l'unité de la nature divine v. 11; puis ceux qui croiraient par leur parole devraient être *un* dans la communion du Père et du Fils, v. 21; nous serons parfaits dans l'unité de la gloire v. 22, mais nous devrions être *un* maintenant, afin que le monde croie v. 21. De plus le Saint-Esprit descendu du ciel le jour de la Pentecôte (Actes II), a baptisé tous les croyants de ce temps-là pour être un seul corps uni à Christ comme un corps à la tête, et manifesté ici-bas sur la terre dans cette unité (I Cor., xii, 13).

On voit clairement que c'est sur la terre, au douzième chapitre de la première Epître aux Corinthiens où il est dit : « Si un membre souffre tous les membres souffrent, et si un membre est honoré tous les membres se réjouissent. » On ne souffre pas dans le ciel. Mais alors il ajoute : « Or, vous êtes ensemble le corps du Christ et ses membres en particulier. »

Le chapitre tout entier montre la même vérité ; mais ces versets suffisent pour démontrer qu'il s'agit de l'Eglise sur la terre. Voilà donc la vraie unité formée par le Saint-Esprit, savoir l'unité des frères entre eux, et l'unité du corps.

L'esprit de secte existe quand on veut unir les disciples en dehors de cette unité, et quand c'est autour d'une opinion qu'on réunit ceux qui la professent afin qu'ils soient unis par le moyen de cette opinion. Cette unité-là n'est pas fondée sur le principe de l'unité du corps ni de l'union des frères. Quand de telles personnes sont unies dans une corporation, et se reconnaissent mutuellement comme membres de cette corporation, alors elles constituent formellement une secte parce que le principe de la réunion n'est pas l'unité du corps, et que les membres s'unissent, non comme membres du corps de Christ, quand même ils soient tels, mais comme membres d'une corporation particulière. Tous les chrétiens sont membres du

corps de Christ. un œil, une main, un pied, etc., (I Cor., XII, 13-25. L'idée d'être membre d'une église ne se trouve pas dans la parole. L'Esprit-Saint compare l'Eglise sur la terre à un corps dont Christ est la Tête (Ephés., I, 22 23. Col. I, 18).

Puis chaque chrétien est un membre de ce corps, soit de Christ. Mais être un membre d'une corporation particulière c'est une tout autre idée. Maintenant, la Cène du Seigneur étant l'expression de cette union des membres, comme il est dit (I Cor , x, 17), quand une corporation de Chrétiens reconnaît comme ayant droit de la recevoir ses membres à elle, il y a une unité formellement opposée à l'unité du corps de Christ. Il est possible que ce soit par ignorance, possible que ces Chrétiens n'aient jamais appris ce qu'est l'unité du corps, et que c'est la volonté de Dieu que cette unité soit manifestée sur la terre, mais de fait ils forment une secte, une négation de l'unité du corps de Christ. Plusieurs de ceux qui sont membres du corps de Christ, ne sont pas membres de cette corporation ; et la Cène, bien que les membres y participent pieusement, n'est pas l'expression de l'unité du corps de Christ.

Mais maintenant une difficulté se présente : Les enfants de Dieu sont dispersés ; beaucoup de frères pieux sont attachés à telle opinion, à telle corporation, et mêlés à bien des égards,

même dans les choses religieuses, avec les mondains. Il y en a, hélas ! beaucoup qui n'ont pas une idée de l'unité du corps de Christ, ou qui nient le devoir de manifester cette unité sur la terre. Mais tout cela n'anéantit pas la vérité de Dieu : ceux qui s'unissent, comme je l'ai déjà dit, ne sont en principe qu'une secte. Si je reconnais tous les Chrétiens comme membres du corps de Christ, si je les aime, les reçois de grand cœur même à la Cène en supposant qu'ils marchent dans la sainteté et la vérité, invoquant le nom du Seigneur d'un cœur pur (II Pierre, II, 19-22, Apoc., III, 7), alors je ne marche pas, moi, dans l'esprit de secte, même quoique je ne puisse pas réunir tous les enfants de Dieu, parce que je marche selon le principe de cette unité du corps de Christ, et que je cherche l'union pratique parmi les frères. Si je m'unis avec d'autres frères pour prendre la Cène, seulement comme membre du corps de Christ, non comme membre d'une église quelle qu'elle soit, mais vraiment dans l'unité du corps, prêt à recevoir tous les Chrétiens qui marchent dans la sainteté et dans la vérité, je ne suis pas membre d'une secte, je ne suis membre de rien d'autre que du corps de Christ. Mais se réunir sur un autre principe, en quelque manière que ce soit, pour faire une corporation religieuse, c'est faire une secte. Le principe est très simple. Les difficultés pratiques sont quelquefois grandes à

cause de l'état de l'église de Dieu, mais Christ suffit à tout; et si nous sommes contents d'être petits aux yeux des hommes, la chose n'est pas tellement difficile.

Une secte est donc une corporation religieuse unie sur un autre principe que celui de l'unité du corps de Christ. Elle est formellement telle, quand ceux qui composent cette corporation particulière sont regardés comme en étant les membres. On marche dans l'esprit de secte quand ceux-là seuls sont reconnus d'une manière pratique sans qu'on se dise proprement membres d'une corporation. Nous ne parlons pas de la discipline qui s'exerce au sein de l'unité du corps de Christ, mais du principe sur lequel on se réunit. La parole ne reconnaît pas une chose telle qu'être *membre d'une église*; elle parle toujours des membres du corps de Christ. Mais ceux-ci sont tenus de manifester l'unité en marchant ensemble. Nous pouvons citer (Matth., xviii, 20), comme un précieux encouragement dans ces temps de dispersion, dans ces temps fâcheux des derniers jours où le Seigneur promet sa présence à deux ou trois réunis en son nom. Il nous donne II Tim., ii, 22, pour nous diriger dans le chemin de sa volonté, au milieu de la confusion qui règne autour de nous.

---

# UNE PAROLE D'EXHORTATION

SUR MATTHIEU XVIII, 19-20.

---

Bien-aimés Frères,

Pouvez-vous me dire ce que nous *perdrions*, si nous n'avions point cette provision bénie du Livre de Dieu ? et, par suite, pouvez-vous me dire ce que nous *perdons*, en réalité, lorsque nous négligeons de la mettre à profit ? Fixez un instant votre attention sur cette merveilleuse parole : « Je suis là. » Si elle tombait des lèvres de bien-aimés depuis longtemps absents, quels sentiments éveillerait-elle dans nos cœurs ? Supposez-vous que la voix parvienne à vos oreilles pendant le repos ou pendant le travail, quel en serait l'effet sur vous ? Que penseriez-vous de celui qui répondrait : Je viendrai, j'écouterai, quand j'aurai fini... ?

Remarquez bien que le Seigneur ne parle pas seulement de ceux qui sont : « assemblés en son nom » le *premier jour de la semaine*, si précieux que puisse être et qui soit en effet, grâce à Dieu, le rassemblement du premier jour, auquel s'ajoute la bienheureuse commémoration de la mort du Sauveur. Les paroles du Seigneur au verset 19, impliquent, au contraire, qu'il y a une promesse particulière pour la *prière* en commun pour le *culte*. Donc, soit pour la prière, soit pour le culte, le Seigneur a promis

de se trouver au milieu de nous, et, de plus, il compte que nous serons diligents à nous rassembler autour de lui, sur ce terrain, qui est le sien.

Que faites-vous de son invitation ? Lorsque vous vous rendez au lieu de réunion, pensez-vous : « Je vais passer une heure avec le Seigneur ? » Dans ce cas, vos cœurs seront pleins, et déborderont en la présence de celui qui vous aime jusqu'à attendre de vous que vous veniez ainsi lui parler et jouir de sa présence et des communications de sa grâce. Et si vous êtes retenus chez vous (par quelque cause que ce soit), que ressentez vous dans vos esprits et dans vos consciences ? Etes-vous présents par la pensée avec les « deux ou trois » réunis en son nom, ou tout au moins dites-vous au Seigneur : « Je suis privé d'une précieuse occasion de jouir de toi ? » Bénis-les, bénis-moi, bénis-nous tous ensemble.

Ne vous imaginez pas que la communion individuelle avec le Seigneur suffit, tout indispensable qu'elle soit. Si vous vous tenez beaucoup dans le secret avec lui, si sa pensée vous est révélée, il ne manquera pas de vous amener au milieu des « deux ou trois » rassemblés en son nom, et, d'un autre côté, si vous avez du cœur pour les réunions des saints, vous serez par là porté à vous tenir plus près du Seigneur en votre particulier, parce que que vous

trouverez si douce sa présence dans le rassemblement, que vous voudrez en jouir partout.

Vous dites peut-être : « Nous avons une pauvre réunion ? » Pauvre, pourquoi ? Le nom du Seigneur y a-t-il été invoqué ? Alors, Il ne pourrait être que là ; — serait-il infidèle à sa promesse ? « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom ; je suis au milieu d'eux. » Quelle compagnie que la sienne ! Mais aussi, j'admets que parfois nous faisons l'expérience de notre pauvreté et que l'Esprit nous fasse « soupirer en nous-mêmes, » et hélas ! sur nous-mêmes comme corps, par suite de pauvreté et d'indifférence. De tels soupirs sont-ils à dédaigner ? Plût à Dieu qu'il y en eût davantage, et qu'ils fussent assez hauts pour réveiller les insoucians ! La présence du Seigneur en pareil cas, n'est certainement pas moins précieuse pour ceux qui s'humilient devant lui. Il ne faut pas oublier que la pauvreté de la pire espèce n'est pas celle de l'humble et de l'affamé, mais bien celle qui dit : « Je suis riche, et je suis dans l'abondance, et je n'ai besoin de rien. »

Y a-t-il des obstacles sur notre chemin ? Acceptez-les de la part du Seigneur comme autant de moyens par lesquels il veut faire ressortir la mesure de notre abnégation ; et si vous montrez du cœur pour lui, il ne manquera pas, — soyez-en sûrs — de vous accorder ample

compensation pour toutes vos petites pertes et toutes vos petites difficultés. Ayez soins de vos propres âmes comme aussi de sa gloire, et il vous bénira et suppléera à vos besoins de toute manière et infiniment mieux que vous ne le feriez vous-mêmes. Le secret pour marcher toujours dans le sentier de la bénédiction, c'est de faire beaucoup de cas des intérêts de Christ et, comme conséquence, peu de cas des nôtres. (Phil. II, 21.)

Pensez à tout ce que vous devez à celui « qui, étant riche, a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis. » Savez-vous que vous êtes riches en Christ? Alors, pourquoi courir après ce que vous n'avez pas, au lieu de jouir de ce qui vous a déjà été donné? Et souvenez-vous qu'il sera toujours manifesté que là où est votre trésor, là seront aussi vos cœurs. Que cela, au lieu de tourner à votre honte, montre plutôt que vos cœurs sont tournés vers le Seigneur et vers les choses qui sont en haut.

Prenez un intérêt toujours croissant à l'Eglise que Christ, Sa Tête glorieuse, — nourrit et chérit, — et pour laquelle Paul avait cette sollicitude qui le tenait assiégé tous les jours (Eph. V ; 2<sup>e</sup> Cor. XI) ; et alors vous vous sentirez fortement attirés vers les « deux ou trois » assemblés en son nom (comparez Hébreux X, 23-25). « Est-ce le temps de prendre de l'argent,

et de prendre des vêtements, des oliviers, des vignes, du menu et du gros bétail, des serviteurs et des servantes ? »

Des monceaux de ruines tout à l'entour, — si ce n'est un esprit vigilant, — vous disent que le retour du Seigneur est proche en vue duquel je répète :

« Petits enfants, gardez-vous des idoles. »

Votre serviteur pour l'amour de Jésus.

---

## EXTRAITS DE LETTRES.

---

Bien cher Frère,

On m'avait annoncé votre maladie bien avant que j'aie reçu votre lettre. Que la volonté de Dieu soit faite, — pas ma volonté, mais la tienne; la coupe que mon père m'a donnée, ne veux-je pas la boire? Je trouve que quand je puis recevoir de Sa main une coupe d'amertume, il y a toujours même plus de paix et de joie divine que quand c'est mon devoir de lui rendre mes actions de grâces pour ce qui me plaît. Je me sou mets, j'accepte ce qui lui plaît, et par suite Son Esprit perfectionne en moi le repos du Sauveur au beau milieu de ces souffrances. Le moi est mis de côté, anéanti — l'Esprit et la nouvelle nature règnent sans partage; et là le repos et la paix que Jésus avait et a toujours en

Lui sont mon héritage. Le repos parfait et la paix divine de Jésus sont ma portion.

Des douleurs, des angoisses, des agonies mortelles peuvent bien vider, si Lui, il veut, toute ma force et toute mon énergie — mais si Son Esprit habite dans mon corps, si Jésus le Christ habite aussi, selon la foi, dans mon cœur, Eph. III, 17 — j'aurai la puissance et la force de Christ en moi.

Je fléchis mes genoux devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ — afin que, selon les richesses de Sa gloire, Il vous donne d'être fortifiés en puissance par Son Esprit dans l'homme intérieur ; de sorte que le Christ habite dans vos cœurs par la foi, enracinés et fondés dans l'amour.

C'est ainsi que je voudrais prier pour vous, afin que Christ soit glorifié en votre corps soit par la vie, soit par la mort. Oui, bien-aimé de par Dieu — c'est notre tout, quant à ces corps vils aujourd'hui, pendant que nous sommes dans cette vie qui n'est pour nous que la vallée de l'ombre de la mort — mais qui a une fin, à savoir le moment où nous mourrons à tout ce qui est mortel.

Je désire penser à la gloire de Dieu et de Jésus en vous et faire tout mon possible pour que tout ce qui vous concerne et touche, soit une occasion et le moyen de faire valoir la puissance de Sa grâce qui a dit : « Ma grâce te suf-

fit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité. » Certes cette promesse est pour vous. Et certes aussi la parole a préparé votre réponse, « Je me glorifierai donc dans mes infirmités, afin que la puissance de Christ repose sur moi. C'est pourquoi je prends plaisir dans les infirmités, » etc. « Car quand je suis faible, alors je suis fort. »

.....

.....

Bientôt la nuit sera passée — bientôt l'étoile brillante du matin se fera apercevoir — Jésus le Christ venant rencontrer son Epouse avant que le soleil se lève.

Cher frère, je prie pour vous et pour la gloire de Christ en vous.

VOTRE FRÈRE FAIBLE.

---

.....

Il y a entre les saints la réalité d'un lien divin, selon l'expression merveilleuse de Ephés. iv, 16 — et tout à la gloire de Dieu : des vases de terre — ce qui était perdu — deviennent par la grâce des canaux de la grâce. Le Seigneur nous aime, — et il daigne et veut nous employer en faveur de ceux qu'Il aime, les uns en une manière, les autres en une autre, et Celui qui

sème et Celui qui moissonne se réjouiront ensemble.

.....

Cher frère, les frères pensent souvent à vous devant le Seigneur, et Lui y aura égard ; — mais *Lui* ? Quel bonheur de penser à ce que *Lui est*, comment Lui aime, comment Lui sympathise, comment Lui tient tout entre ses mains et amènera la fin qui satisfera Son amour et Sa gloire : Que Lui donc vous continue les soins de Son amour, glorifiant Sa force dans votre faiblesse et qu'Il nous garde tous veillants, car la nuit est fort avancée.....



..... On nous annonce que notre Dieu vous a visité d'une épreuve bien pénible pour la chair. J'écris pour vous dire toute ma sympathie. Voilà la pauvre chair, mais vous savez que notre Dieu est un Dieu d'amour et qu'ici-bas ce n'est qu'un temps de passage quelque important qu'il soit comme le temps du travail. Oui son amour est parfait et c'est une sagesse parfaite qui le dirige. C'est une pensée bien douce que d'y penser. Quand j'ai déchiré ma langue en allant à Milan et que cela se ressentait longtemps, j'ai pensé à la possibilité de ce résultat et un vieux corps craint la douleur. Dieu m'en a gardé au moins jusqu'à présent. . .

.....

Mais c'est à notre Dieu et non pas à de pareils cas que je voudrais moi-même diriger vos pensées, ce que, je n'en doute nullement, il a déjà fait lui-même : à mesure qu'on s'approche du terme de son voyage, on sent davantage que ses pensées sont tout. Tout le reste s'en va. Le bonheur ineffable reste parfait et éternel, Dieu lui-même. Je n'écris que comme témoignage d'affection pour soulager mon propre cœur, car ma confiance pour vous est en Dieu. Qu'Il vous soutienne et vous rende toujours heureux, et Il le fera. Si cela se peut, qu'il vous guérisse, et cela est aussi entre Ses mains. Au moins, cher frère, vous serez soutenu par l'affection et l'intérêt constant de bien des bien-aimés de Celui qui nous a aimés, et des soins, ce qui est bien mieux, de ce bien-aimé Sauveur. Qu'Il vous garde tout près de Lui dans le sentiment de Son amour, doux et sûr soutien de nos âmes.

---

.....  
 ..... Il y a du soulagement pour nos cœurs à pouvoir faire à notre Dieu l'abandon de nos personnes en toute circonstance. Quand l'épreuve s'annonce, elle peut nous paraître au-delà de nos forces, mais nous découvrons ensuite que le Dieu de toute grâce avait lui-même fixé la mesure de l'épreuve et qu'il l'avait limi-

tée à ce que nous pouvons supporter, ou à ce qu'il lui convenait de nous faire supporter, sa main nous soutenant. Nous sommes avec Lui toujours. Nous éprouvons son secours, ses consolations ineffables, ses tendres soins. Sa délivrance aussi n'est pas éloignée. Elle vient en son jour nous dire que notre Dieu est le Père des miséricordes.....  
 ..... En vous quittant, je sens que je reste avec vous.

.....  
 Nous pensons souvent, — journallement à vous, bien cher frère, heureux de savoir que Celui qui nous a aimés et qui s'est livré pour nous tous, ne vous fait pas, quoiqu'il en soit, passer par un chemin dont il n'ait éprouvé et tracé chaque pas en sympathie et en victoire. Le Psaume xxxiv nous dit son expérience comme homme, et sa grâce vous donne et vous donnera, son nom en soit béni, d'y avoir part pour vous associer au fruit de tout, tel qu'il est exprimé dans les versets 1-3 — la louange.

# HARMONIE.

---

1. Dès que je dis : « Pour moi, vivre c'est Christ, »  
    La mort en gain se change;  
Aussitôt donc j'entonne en mon esprit  
    Le chant de la louange.
2. Tel le torrent, malgré plus d'un détour,  
    Roule en la mer immense,  
Ainsi mon cœur, étreint par Ton amour,  
    Vers Toi, Seigneur, s'élançe.
3. Si j'ai pour lot de combattre et souffrir,  
    Il en vaut bien la peine;  
Vivant par Toi, Tu m'as, pour Te servir,  
    Percé de Ton alène. (Exode **xxi.** 6; Deut. **xv.** 17.)
4. Si je décline en mon homme extérieur,  
    Je puis T'en rendre grâce;  
Car pour mon cœur doux est l'espoir, Seigneur,  
    De voir bientôt Ta face.
5. Je suis ici pressé des deux côtés;  
    Père, que choisirai-je ?  
Pour moi choisis, et que Ta volonté  
    Soit mon saint privilège.
6. Puisque Tu m'as fait un avec Jésus,  
    Que je Le glorifie;  
Qu'Il soit, ô Dieu ! mon Tout de plus en plus  
    Dans la mort ou la vie !

P. C.

*Imité de l'anglais de G. V. W.*

## NOTES SUR L'APOCALYPSE

*(Suite et fin de la page 473, XI<sup>e</sup> vol.)*

---

Avec le chapitre XV commence un nouveau signe et un autre sujet. Ce ne sont plus des scènes diverses dans le ciel avec leurs effets — l'enfant enlevé vers Dieu, la patience et la foi des saints — mais la déclaration nette et positive que la colère de Dieu va se consommer ou s'accomplir. Il ne s'agit point ici, remarquez-le, du jugement et de la victoire de l'Agneau sur la bête; c'est quelque chose de tout spécial et d'un caractère administratif en rapport avec la manifestation de la puissance et des effets qui en résultent.

Ici apparaît « dans le ciel un autre signe, grand et merveilleux, sept anges » (le gouvernement en providence, non pas l'Agneau ou le Fils de l'homme) « ayant sept plaies, les dernières. » On voit la mer devant le trône; et on la voit ici, non-seulement dans sa pureté fixe, mais cette pureté est associée avec l'épreuve — l'épreuve par le jugement. Mais sur elle se tiennent, ayant maintenant remporté la victoire, ceux qui ont vaincu la bête et son image et le nombre de son nom. Ni les per-

sécutions de la puissance séculière, ni l'énergie de l'esprit d'erreur, n'ont prévalu sur ces fidèles qui ont été gardés. Ils ont « les harpes de Dieu » — la joie divine en parfaite harmonie. Le cantique qu'ils chantent a un double caractère : la victoire de la puissance de Dieu, — le cantique de Moïse (les œuvres de Jéhovah Elohim Shaddaï étaient « grandes et merveilleuses ») ; et la vérité et la justice des voies du Roi des nations \* — le cantique\*\* de l'Agneau. Ils ne célèbrent pas seulement la puissance qui avait été manifestée, mais, comme saints, ils comprennent, selon l'Esprit de l'Agneau, la justice et la vérité de ses voies :

\* Il est bien connu que telle est la vraie leçon.

\*\* Bien que ce chapitre soit un signe distinct, comme le XI<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup>, il n'est pas sans lien avec autre chose. Il paraît s'appliquer à ceux qui avaient passé par le feu — qui n'avaient pas échappé simplement à la corruption lorsque Babylone avait le dessus. Le jugement n'est pas encore la chute de Babylone et un avertissement à ne pas recevoir la marque de la bête, mais il consiste en plaies sur ceux qui ont cette marque ; les fidèles étant hors de la scène, sur la mer de verre mêlée de feu. Ils avaient souffert, mais ils étaient par conséquent en dehors de la sphère des jugements ; toutefois le jugement est sur la terre.

Comme sujet, ce chapitre XV vient à la suite, mais ne suit pas, je pense, l'ordre chronologique ; c'est plutôt un dessein distinct, d'un caractère plus séculier dans la forme générale des jugements et des voies de Dieu. Les derniers des saints, aussi, non laissés sur la terre, étaient maintenant hors de la scène. (Comp. XIV, 13.)

aussi célèbrent-ils le moment prochain où le Seigneur sera reconnu. Maintenant ses jugements sont rendus manifestes, qui ne le craindrait? Car lui seul est saint : tous les autres avaient failli. Le Seigneur seul doit être exalté.

Ceux-ci ont remporté la victoire sur tout ce qui est de la bête ; et, par suite, on les voit dans une joie manifeste, devant le trône de Dieu, formant le résidu élu, qui avait été fidèle sous la puissance de la bête\*. Il y a une séparation entière et définitive. Ils n'apparaissent pas ici comme étant venus pour le jugement avec l'Agneau, ou comme étant sur leurs trônes, car il n'est pas encore manifesté dans ce caractère, mais comme chantant son cantique. (Comp. Ps. XCII.) Les jugements étaient sur ceux qui avaient la marque de la bête, mais pas encore sur la bête même : le jugement de celle-ci devait avoir lieu par l'Agneau venant avec les saints. Ils sont entièrement en dehors de ces jugements — on les voit dans le ciel. La foi peut anticiper

\* La tête impériale existait aux temps apostoliques ; c'était César. On peut remarquer qu'elle fut détruite dans l'Occident, et, en prenant les choses dans un sens plus étendu, elle fut restaurée et se continua par la hiérarchie et l'établissement du pape à Rome, qui eut alors le caractère de l'image dépeinte ici. Un accomplissement ultérieur et plus littéral de cela, trouvera plus convenablement sa place dans un chapitre subséquent.

cela, mais le plein accomplissement de fait devait prendre place lors de l'enlèvement des vainqueurs, quand ils seraient ravis dans les scènes de la gloire. Ils ne sont pas sous l'autel, ni même nécessairement tués ; mais ils ont remporté la victoire, en ayant refusé la marque de la bête.

Le temple du tabernacle du témoignage est maintenant vu ouvert. Au chapitre XI, c'était l'arche de l'alliance, assurant toutes choses pour le peuple de Dieu, pendant que la puissance du mal demeurerait impunie ; ici, c'est le tabernacle de son témoignage, car le jugement devait s'accomplir conformément à sa parole. Ses jugements étaient rendus manifestes, mais pour la délivrance de son peuple terrestre, selon cette parole. La délivrance des saints a lieu par le jugement, le jugement des méchants. Cela se fera conformément aux principes de son gouvernement, à l'égard de la création, dans les voies de sa providence. L'un des quatre animaux donne les coupes aux anges — coupes pleines de la colère de Dieu qui est vivant aux siècles des siècles. Cela nous ramène à une dispensation et à des circonstances passées, en rapport avec cette colère, jusqu'à celui que nous avons vu sur le trône avant que les jugements commençassent, conformément à ce caractère selon lequel il juge directement par lui-même. — La gloire de Dieu se déployait maintenant, non en brillante bénédiction, mais dans la

puissance et dans l'influence de son jugement, comme il en était autrefois quand Sinaï fumait : « une fumée montait de ses narines. » — « Le tabernacle du témoignage est ouvert, » non pour des appels en grâce ou des avertissements, mais pour l'exécution et la manifestation des jugements. Ce n'est pas un temps de témoignage, dans ce sens, mais de jugement, et personne ne pouvait entrer dans le temple : et, de même que le Seigneur parle de la terre, l'avertissant de la fin du témoignage (« ce sont ici les jours de la vengeance : Fuyez »), ici aussi (les saints une fois enlevés) il n'y a plus qu'un temps de jugement et non pas de réception en grâce. La séparation ayant été opérée, pendant le temps de l'influence de la bête, personne ne pouvait entrer désormais dans les lieux célestes ; et le peuple terrestre, qui avait pris ou reçu la marque de la bête, était jugé.

Cependant, le jugement n'était pas encore un jugement de destruction. Les lieux célestes \* et la terre étaient désormais séparés ; et, au lieu de pénétrer dans ces lieux célestes, le jugement sortait de là et tombait sur la terre. Mais ce n'était pas le jugement effectif des vivants, exécuté par le Fils de l'homme ; c'étaient simplement des actes providentiels de la colère de Dieu manifestant cette colère comme étant venue à son comble.

\* Je doute, quant au moment de la crise, que les cieux fussent déjà changés. Ces signes n'appartiendraient-ils pas aux cieux anciens ?

Je ne dis pas que c'est ici le dernier malheur, mais il y a ce qui est en rapport avec lui, savoir la colère : « ta colère est venue ; » et je suis disposé à penser qu'il en est de même de tout ce qui suit dans ce verset, bien qu'il soit fait mention ici de plusieurs autres choses.

Mais, de même que le malheur du chapitre XII, caractérisé par la descente de Satan ; alors qu'il était jeté hors des cieux, fondait sur la terre et sur la mer, ici aussi, après la séparation distincte des cieux et de la terre, et la fermeture des lieux célestes (les saints étant sur la mer de verre), le jugement envoyé sur la terre tombe également sur la terre et sur la mer.

En premier lieu, dans toute l'acception du mot, un ulcère mauvais et malin est versé sur la terre. Dieu fait tomber une plaie manifeste sur les hommes qui ont la marque de la bête et sur ceux qui rendent hommage à son image.

Ensuite, toute forme de vie est frappée de mort dans la masse de la population, « et tout ce qui avait vie » (ce ne sont pas ceux dont les noms sont écrits au livre de vie ; mais ceux qui, extérieurement, avaient la vie) « mourut. » La simple profession d'être vivant à Dieu est effacée et disparaît de la masse des nations non constituées.

Les sources qui règlent la condition de la population, deviennent aussi la forme et la puis-

sance de la mort — c'était là le juste jugement de ceux qui avaient mis à mort les saints. Ces jugements sont généraux, sur la masse des hommes et sur leur condition. Plus loin, nous lisons, avec Griesbach : « Et j'entendis l'autel disant... » La traduction anglaise : « Et j'entendis un autre du milieu de l'autel » ferait supposer qu'il s'agit d'un autre ange, ce qui ne serait pas en harmonie avec toute la force de ces figures. La force de l'expression « l'autel » est ordinairement claire, attendu que les saints mis à mort sont considérés comme offerts, semblables à des holocaustes faits par feu à l'Éternel. (Comparez chap. VI, 9-10.) L'on peut entendre crier l'autel, comme étant le témoin de tout ce meurtre des saints de Dieu. J'ai de la peine à croire qu'un saint puisse rendre ce témoignage du dessous ou du milieu de l'autel. Si la leçon ordinaire est correcte, alors un ange annonce la chose du milieu de l'autel, leur rappelant qu'ils ont été, dans leur mort, comme des sacrifices faits par feu à l'Éternel.

Le quatrième ange a affaire avec le pouvoir suprême sur la terre. Mais cela n'a d'autre effet que de le rendre plus ardent. Les hommes souffrent alors d'une intolérable tyrannie ; — ils n'avaient pas voulu être soumis à Dieu — maintenant ils ne font que le blasphémer.

Le cinquième verse sa coupe sur le trône de la bête, qui était réellement le trône de Satan, le siège de sa domination et de sa puis-

sance. Il en résulte des ténèbres et de la confusion ; et, de souffrance, ceux qui faisaient partie du peuple de sa domination, se mor-daient la langue. La bête et ses armées, avec son activité dans le mal, ne sont pas en ques-tion maintenant ; la coupe est versée sur son trône. Ici, c'est le jugement de Dieu qui l'at-teint, tandis que dans l'autre cas, c'est le ju-gement de l'Agneau. Les souffrances et les plaies qui accompagnent ce jugement parais-sent identifier cette classe avec la première. Pour eux, Dieu n'a encore que le caractère de Dieu du ciel.

Avec le sixième ange, ce qui coule au tra-vers de Babylone, et lui donne sa force, son caractère et sa prospérité, est tari, afin que « la voie des rois qui viennent du soleil levant fût préparée. » Il reste encore la destruc-tion finale de Babylone et les derniers combats.

Il y a ici une allusion positive à la position de l'Euphrate. Ce ne sont pas, je crois, les rois de l'Orient, mais les rois qui viennent de l'O-rient, τῶν ἀπὸ ἀνατολῶν ἡλίου. Ce dessèchement du grand fleuve Euphrate préparait leur voie. D'autres passages m'autorisent à penser que l'Euphrate sera tari, au moins temporairement, pour livrer passage à Israël ; mais je ne vois pas que la sixième coupe s'y applique, placée comme elle l'est au milieu d'une prophétie symbolique. Ordinairement, et à cause d'un passage antérieur, on considère cela comme représentant le dessèchement du pouvoir turc ;

cela peut être, ou, tout au moins, il peut y avoir quelque chose d'analogue, en prenant tout l'ensemble du chapitre dans un sens subordonné et préparatoire, sens qu'il a eu, je crois, et qu'il a de nos propres jours (comme je l'ai dit d'autres chapitres, mais pendant une plus longue période). Je crois que ce chapitre a eu une semblable application, et ceci est en pleine harmonie avec le plan tout entier du système prolongé de la prophétie, attendu que la seconde bête perd son caractère comme bête et devient un faux prophète avant le terme final.

Les saints du chapitre XV ont remporté la victoire sur l'effort qui tendait à les amener à adorer l'image de la bête ; mais c'était la seconde bête, et non le faux prophète, qui cherchait à leur faire adorer l'image de la première. Mais ici il y a le caractère du faux prophète, de sorte que, jusque-là (au moins en principe), la victoire avait été obtenue et pouvait être célébrée, par l'Esprit, pour l'Église. Mais lorsque nous en venons à un accomplissement plus positif du jugement et à ce qui en amène l'exécution, après que les saints ont été placés en dehors de la scène, et que le témoignage de grâce qui rassemblait pour les lieux célestes a pris fin, alors il faut qu'il y ait quelque chose de plus distinct, quelque chose qui prépare la voie aux rois de l'Orient, afin qu'ils aient leur part dans la grande catastrophe. En conséquence, la barrière et les

ressources de l'empire romain occidental sont réduites à néant, de telle sorte que la voie pour cette entrée des rois de l'Orient soit préparée. C'est après cela que les esprits de démons sortent pour rassembler les rois de toute la terre habitable, pour le combat de ce grand jour du Dieu tout-puissant.

Le chapitre XIV avait présenté, pour ainsi dire, les actes ecclésiastiques du Seigneur; et le témoignage en grâce était là. Dans le chapitre XV, nous avons la séparation des saints préparés pour les lieux célestes; et, ensuite, au chapitre XVI, le jugement sur la terre, atteignant premièrement ceux qui avaient reçu la marque de la bête : tout ceci étant en relation avec *Dieu*. C'est une question de soumission et de fidélité envers Dieu, non envers l'Agneau ni envers le Fils de l'homme manifestant sa puissance comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs.

Mais aussitôt après ce jugement\* (le dessèchement de l'Euphrate), le dernier combat doit avoir lieu; et Satan emploie toute son énergie pour préparer ses forces : mais c'est

\* Bien que je ne doute pas que ceci doive avoir un accomplissement effectif et physique, dans le rassemblement des nations ou de leurs forces et de leurs armées, pour le combat, cependant, quant à ce qui nous concerne tous, je voudrais dire que dans ce que l'Église est particulièrement apte à comprendre, — savoir l'œuvre la plus cachée de l'ennemi, vue dans son principe, — ceci se produit maintenant même.

seulement pour le combat de ce grand jour du Dieu tout-puissant. Ces préparatifs se font (ceci étant une vision pendant le cours du jugement) par l'influence et d'après les principes de l'exercice positif d'une propre volonté infidèle et de l'inimitié contre la puissance de Christ, volonté et inimitié qui sont l'esprit de domination concentré ici dans la bête (la puissance romaine), et l'esprit de l'antichrist (la puissance séculière de la bête ayant été transformée en une fausse influence sur les esprits sous le caractère d'un prophète). Nous voyons la place que cela occupait en Juda, du temps de Jérémie, et avec Achab, etc.; la forme peut en être différente, mais il y a ce caractère *dominant* dans l'apostasie (la puissance d'assujettissement étant entre les mains d'un autre).

Ces trois esprits rassemblent les rois (τῶν οἰκουμένων) de toute la terre habitable organisée, pour le combat du grand jour du Dieu tout-puissant. Mais maintenant Christ était sur le point de paraître. Tout ceci pouvait avoir lieu avec force plans de la part de l'homme, peut-être, mais pour les saints c'était le signe que Christ allait apparaître. « Et ils les-assem-

Un accomplissement moral, et par suite partiel, de ce qui précédait s'est produit, et ce qui rassemble moralement les nations a lieu maintenant, de telle sorte que nous avons une indication des circonstances au milieu desquelles s'effectue le jugement spirituel de l'Église. La séparation seule, tant extérieure que morale, marque le vrai caractère de l'Église.

blèrent. » Qui est-ce qui assemble ? Je pense que c'était la puissance et la providence de Dieu, par Christ : quel que soit l'instrument employé, même l'influence satanique, la chose n'en était pas moins conduite par Christ. Les esprits devaient sortir pour assembler les rois, et ils les rassemblent, mais c'était réellement l'œuvre du Seigneur en jugement. (Comp. Michée IV, 11-13.)

Ce combat, qui était la scène des jugements de l'Agneau, contre qui se manifestait la haine et l'opposition, est réservé pour le moment de son apparition et du déploiement de sa puissance. Nous avons un indice de son rapport avec les localités juives : le lieu a un nom hébreu, Armageddon. Mais ceci est introduit ici, en passant, car c'est le récit de la colère de Dieu, et le rassemblement consiste dans tout ce qui a ce caractère providentiellement. S'il y avait là quelque allusion au lieu et au terme Meguido, je croirais que ce serait plutôt en rapport avec Jugés V, qu'avec le cas de Josias.

La septième coupe fut versée dans l'air, ce qui touchait à toute la scène d'en bas, le lieu du gouvernement universel et de son influence. La colère était encore sur la terre, et, de fait, elle était sur tout. Alors une voix qui procède du trône qui est dans le temple annonce que tout est fini (*τέλος*), et la puissance de Dieu se déploie par les jugements et les tonnerres de son pouvoir ; car « la voix

de l'Éternel est puissante en œuvres. » Et il n'y eut jamais un si grand tremblement de terre — un si grand ébranlement de tous les éléments de l'existence sociale organisée. « La grande ville » (le chef-d'œuvre et le centre de cette organisation) « fut divisée en trois parties, et les villes des nations tombèrent, » c'est-à-dire tous les centres d'organisation des nations, en dehors de la grande ville. Puis la grande Babylone est présentée, non pas simplement dans sa condition sociale civile, mais dans l'ensemble du caractère qu'elle avait auparavant — « la grande Babylone vint en mémoire devant Dieu, pour lui donner la coupe du vin de la fureur de sa colère. » Les détails de son jugement aussi sont réservés pour un développement ultérieur plus complet et plus exact, en rapport avec son caractère semblable à celui de la bête. Les jugements précurseurs ont été établis, et l'ordre de ces jugements de la fin a été déterminé. La chute de Babylone est en rapport avec le chapitre XIV, où le témoignage continue, comme nous l'avons vu.

Un jugement destructif direct, sous forme de plaie, non pas un jugement particulier devant le trône, fond sur les hommes en même temps que le système social de Babylone est rappelé en mémoire. Ce n'est ni la repentance, ni, comme je l'ai dit, quelque chose du jugement final du trône, mais une chose terrestre; car les hommes blasphèment Dieu à

cause de cela, la plaie étant fort grande. Tel est l'effet des jugements de Dieu, quand le cœur volontaire et rebelle n'est pas changé; tel est notre cœur à chacun, à moins que, par grâce, nous ne possédions la nouvelle vie.

L'apôtre est maintenant appelé ailleurs pour qu'il puisse donner une description plus complète de la femme et de la bête; il n'est pas du tout appelé à monter au ciel, car leur place et leur jugement sont sur la terre. Il est appelé par un des anges, ou messagers de jugement, qui avaient les sept coupes de la colère de Dieu. Ces anges ont le caractère d'une parfaite justice, à la fois divine et humaine : ils ont une ceinture d'or par laquelle l'énergie positive et la puissance pure de la justice divine sont maintenues et revendiquées, et des robes blanches exprimant l'état sans tache et sans blâme de la sainteté humaine, comme venant de Dieu. Un de ces anges vient montrer au prophète le jugement de la grande prostituée qui est assise, avec son influence maligne, sur la masse des peuples. La révélation est faite selon le caractère et l'estimation de ce jugement.

L'interprétation de ce chapitre est évidemment de la plus grande importance possible, quant à la forme de la puissance corporative de l'homme, en tant que séparé de Dieu, et s'élevant dans l'indépendance de Lui, aux derniers jours. Toutefois, le jugement (bien

qu'il soit donné beaucoup de détails sur la femme et sur la bête qui la porte) est sur la femme dans son caractère tout spécial de grande prostituée. Elle est jugée comme telle, quoique beaucoup de choses en découlent; et je conclus avec certitude que ce doit être principalement son caractère ecclésiastique, mais en contraste formel avec l'épouse, la femme de l'Agneau, l'Église, bien que la gloire céleste soit la portion de celle-ci, tandis que la fausse gloire terrestre est la part de la grande prostituée. Ce qui distingue positivement l'Église, c'est l'union avec l'Agneau; quant à la prostituée, c'est sa conduite de courtisane (corruption ecclésiastique), bien que la gloire du monde y soit éminemment et intimement associée. Si cette gloire n'eût pas été en jeu, elle eût perdu une grande partie de sa grandeur et de son influence et eût cessé d'avoir ce caractère. Son union avec le monde la place dans la prostitution. Babylone pouvait avoir un roi sur elle, c'est ainsi qu'il en est parlé dans l'Ancien Testament; mais ce n'est pas le caractère sous lequel elle nous est présentée ici; au contraire, c'est *elle* qui est sur la bête. Aussi, dans l'Ancien Testament, il n'est jamais parlé d'elle comme commettant fornication; car, dans un certain sens (quoique peut-être, à cause du roi, dans un mauvais sens), elle appartenait au roi de la terre; il l'avait bâtie pour sa magnificence et sa gloire. Ici, elle est montée sur la bête, se servant d'elle, bien que

plus tard elle doit être haïe, appauvrie, etc., par les dix rois. La Babylone d'autrefois avait trompé les nations par la multitude de ses sortilèges et de ses enchantements ; mais c'est là une tout autre chose ; qu'il y ait du bien ou du mal, elle appartenait au roi de Babylone ; elle fut élevée par lui et tomba avec lui. Ici, elle n'a pas de roi, mais elle vit dans le mal avec les rois de la terre, étant maîtresse d'elle-même. Autrefois, Israël était adultère \*, mais non pas Babylone.

*A cause de ceci*, le jugement vient sur elle, quoique d'autres choses mêlées à tout l'éclat du monde puissent l'entourer et lui prêter son influence sur l'esprit des autres.

Dans l'Ancien Testament, la fornication est attribuée non à Babylone, mais à Tyr, en rapport avec son trafic.

\* La fornication paraît consister ici dans une vie d'opulence et de luxure, qui fait commerce avec autrui plutôt que de cultiver ses propres ressources ; c'est pourquoi il est question d'union avec le monde, et de dépendance vis-à-vis de lui, quand il s'agit de l'Église, et de commerce prospère avec d'autres nations dans le cas d'une ville, comme Tyr. — Jérusalem est appelée « adultère » et non prostituée, parce qu'elle était mariée à l'Éternel ; mais, dans chacun de ces cas, on trouvera, je pense, une adoration de Satan, comme dieu de ce monde, une recherche de la puissance τοῦ αἰῶνος τοῦ κόσμου τούτου. La puissance nationale ou impériale est une chose à part, quoiqu'on puisse aussi en abuser : elle est donnée de Dieu, bien qu'elle doive finir dans une rébellion complète.

Ici, le trait matériel est que Babylone n'est pas le siège de cette puissance terrestre établie et dirigée en tout temps par celui qui exerce la royauté apostate sur la terre, mais elle est représentée par une femme indépendante. Il en était ainsi de Tyr, dans le monde, comme il nous en est parlé; et quand il est fait mention du prince de Tyr\*, ce n'est pas dans un langage humain et terrestre, mais en présentant le caractère le plus élevé de l'apostasie, tel qu'il ne peut être atteint, dans son entier développement, que par le grand ennemi; et il me paraît que, étant en rapport avec une église ou une position religieuse, c'est un caractère et une apostasie beaucoup plus terribles que l'apostasie du monde, dirigée par son roi, et établie par lui dans toute son étendue. Babylone a donc le caractère d'une association terrestre, en même temps qu'il y a abondance de richesse et d'opulence par son trafic : c'est un grand système de prospérité humaine; mais ce qui attire le jugement sur elle est sa fornication, et non sa pourpre ou son écarlate, ou telle autre chose semblable, quoique toutes ces choses se rapportent bien à elle et servent à la distinguer. Elle est ruinée quant à toutes ces richesses, par le jugement, mais ces richesses ne sont pas la cause du jugement. Et il en est toujours ainsi; le fait

\* Le prince et le roi de Tyr diffèrent essentiellement. C'est la position du *roi* qui est retracée d'une manière si frappante par la main divine.

de devenir mondain, d'agir selon l'esprit du monde, d'en obtenir les richesses, en se prêtant aux passions des rois de la terre, est précisément le motif même du jugement. Mais, comme dans les temps anciens, alors que le sang de tous les justes était trouvé dans la maison de Dieu, et que le jugement sur l'apostasie (non pas celle du monde, ou de ceux qui étaient extérieurement méchants) tombait sur Jérusalem et non sur la Rome païenne; ainsi en est-il toujours : la forme ecclésiastique de méchanceté prend le pas sur la forme mondaine. La contradiction est comparée à celle de Coré, non à celle de Dathan et d'Abiram, quoique la terre les engloutit également; et la bête peut être jugée aussi bien que Babylone, sans que celle-là soit traitée d'une manière aussi triste dans le jugement moral de Dieu, à la vue des hommes. La corruption morale est toujours pire qu'un pouvoir mauvais.

Babylone était aussi la mère des impudicités, et des abominations ou des idolâtries de la terre. L'invocation d'un démon au nom de Paul était pire qu'au nom d'Hercule ou de Thésée, et le renversement de la médiation de Christ, plus fatal et destructif, plus irrémédiable que celui de l'unité du seul vrai Jéhova. Ici, Babylone était un mystère. L'apostasie de la puissance et de la grandeur mondaines n'était pas un mystère pour le résidu échappé de Babylone, ni pour le prisonnier de Domitien, à Patmos; mais c'était véritablement un

mystère que l'Église, sur laquelle l'apôtre veillait, pût prendre une telle forme, en dirigeant ce pouvoir sous lequel il souffrait alors comme un pauvre et méprisé disciple de Jésus crucifié, et en corrompant un monde duquel elle était proprement, comme Église, la seule vraie lumière. Babylone est la mère des abominations de la terre ; mais son empire est sur plusieurs eaux, peuples, langues et nations. Rome, je ne puis m'empêcher de le croire, est le centre de ce système. La prostituée tenait à la main la coupe d'or, mais elle-même n'était pas une coupe d'or entre les mains du Seigneur. Elle gouvernait et montait la bête à dix cornes : ce fut là son caractère général pour un temps, mais non son caractère final, quand elle devient la proie des rois qui ont leur pouvoir avec la bête et qui la dépouillent. Ces rois ne lui donnent pas plus longtemps leur pouvoir, mais ils le donnent à la bête. Elle, et non la bête, est enivrée du sang des saints, et cependant, elle est vue assise là à son aise et dans l'opulence la plus grande. Il y avait là matière au profond étonnement de l'apôtre, en voyant que celle qui se présentait à son esprit dans un tel caractère et avec une semblable prétention, pouvait être telle au fond.

La vision va jusque-là ; mais l'interprétation suit, et, comme cela a été remarqué ailleurs, dans Daniel et les paraboles, elle pousse plus loin les faits de la prophétie, ce qui est tout-à-fait en harmonie avec la forme

ordinaire de la prophétie. « La bête que tu vis. » L'interprétation introduit dans cette scène future, le moment présent du passage; ce qui n'est pas le cas dans la vision actuelle de l'apôtre, qui voit la femme dans toute sa splendeur, dans son plein caractère. « La bête que tu vis, *était* » (savoir, le quatrième grand empire), « et *n'est pas* » (c'est-à-dire n'avait pas, au moment d'alors, son caractère d'union formelle), « et va monter de l'abîme, » et reprendra ce caractère formel sous l'influence directe de Satan, puis elle sera détruite. Et tous ceux qui se trouvent dans le cercle prophétique de sa puissance (qui est la *terre*, tandis que l'influence de la femme s'étendait plus loin « elle était assise sur plusieurs *eaux* ») doivent s'étonner, en voyant ainsi la bête. Les sept têtes sont sept montagnes sur lesquelles la femme, non la prostituée, est assise, car « c'est la grande cité qui règne. » Ceci ne représente pas simplement Babylone, car le nom de la prostituée était déjà sur son front, ce qui rend toute explication inutile. — La première de ces figures nous offre son caractère symbolique; la dernière, son explication locale. Il y a aussi sept rois; ceux-ci ne sont pas les cornes, d'ailleurs ils n'étaient pas contemporains. « Cinq sont tombés; et l'un est » (je considère ceci, depuis le v. 9, comme étant une explication directe et actuelle pour l'apôtre); « l'autre n'est pas encore venu, et quand il sera venu, il faut qu'il demeure un

peu de temps. » Cela fait bien les sept. Après les jours de l'apôtre, une tête de la bête devait se dresser pour un peu de temps, avant la fin. L'Esprit de Dieu n'a pas jugé nécessaire de faire une description spéciale de cette tête ou des précédentes, parce qu'elles n'étaient pas, dans la scène présente, en rapport avec l'Église ou les conseils de Dieu, mais seulement les identifiant avec la bête et ne permettant pas que l'Église soit détournée du droit chemin.

Mais il y a une chose qui est plus distinctement considérée, après que tout ce qui précède a été complété, et que tout ce qui contribuait proprement à l'existence de la bête a été présenté en entier, savoir une huitième tête \* (qui est la bête elle-même, en tant que provenant directement de la puissance et de l'influence de Satan) qui s'élève, étant cependant d'entre les sept, en rapport avec elles, et prenant sa place au milieu des autres têtes ou des formes de l'empire romain, tout en étant un pouvoir distinct et défini, la bête qui

\* Je présume que probablement ceci a été accompli en Charlemagne, si nous considérons la suite prolongée des événements, et si la scène finale est en Bonaparte; parce que l'empire romain a été détruit, dans son entier caractère, avant Charlemagne dont l'empire fut un renouvellement de ce qui n'était pas. Nominalemment, il continua jusqu'à Bonaparte qui, étant l'agent de la république française, le mit en pièces et renouvela la puissance impériale pour un peu de temps.

ressuscite la puissance de Satan ; et c'est sous cette forme qu'elle va à la perdition.

Nous avons maintenant la femme, la bête, et ses têtes qui ont été décrites. Vient ensuite la conduite des dix cornes — les dix rois. Ceux-ci appartiennent proprement à la bête ; ils n'avaient reçu aucun royaume au temps de la vision, n'avaient nullement fait partie du système d'alors, mais devaient recevoir le pouvoir en même temps que la bête. Je ne vois pas que ceci établisse qu'ils dussent exister pendant la même durée de temps que la bête \*, mais simplement que ce ne serait pas un pouvoir supplantateur ou sans rapport avec la bête, puisque ces rois, contemporains entre eux, le sont aussi de celle-ci. Ils doivent lui donner leur pouvoir. Je ne doute pas qu'il ne soit ici question principalement de la bête dans sa dernière forme, mais c'est le caractère dominant de ces rois qui est présenté ici. Ils donnent leur royaume et leur pouvoir à la bête ; ils sont d'accord pour cela. Mais, bien qu'ils agissent ainsi en commun, ils avaient une pensée à eux, ou tout au moins pratiquement, en action. « Ceux-ci combattront contre l'Agneau » : telle sera leur conduite et leur fin. « L'Agneau les vaincra, car il est Seigneur des seigneurs et Roi des rois ; » et alors nous avons ses compagnons, l'Église

\* Cela peut avoir cette force d'interprétation, en ce qui concerne la dernière forme de la bête sortie de l'abîme.

et les armées des cieux mises en évidence par anticipation. Il n'est pas seul : ceux qui sont avec lui sont « appelés et élus et fidèles. » Telle est l'histoire et la fin des dix rois, mais seulement caractéristiquement : car si nous consultons Daniel, nous voyons que trois d'entre eux tombent. Leur Vainqueur est ensuite manifesté avec ses compagnons. Tandis que les rois confédérés donnent leur pouvoir à la bête (car c'était la volonté de l'homme), nous voyons que, au contraire, les compagnons de l'Agneau étaient *appelés et élus et fidèles*. Les « eaux » sont ensuite interprétées de façon à n'avoir besoin que de peu de commentaire, si ce n'est comme rappelant l'étendue de l'influence morale générale exercée au delà de la terre prophétique. La prostituée avait son trône là, quoique assise sur la bête également. Un autre trait caractéristique était qu'elle occupait cette place prédominante et exerçait cette influence sur les peuples, les multitudes et les nations ; tout ceci était une influence indépendante, particulière à la femme, et exercée dans son mauvais caractère de prostituée.

Nous avons ensuite un autre incident d'une grande importance dans l'histoire. Ces dix rois doivent donner leur pouvoir à la bête. Ainsi « Dieu a mis dans leurs cœurs d'accomplir sa pensée, » et « ceux-ci haïront la prostituée et la rendront déserte et nue, et mangeront sa chair » (sa richesse et sa prospérité), « et la brûleront au feu. » Ce n'était pas avec ces

dix rois uniquement qu'elle avait commis fornication ; tel avait été son caractère général avec les rois de la terre. Toutefois, ces dix rois la désolent. A ce moment, la volonté agit en eux et non dans la bête \*. Ils sont les principaux acteurs du moment, afin qu'ils puissent donner leur pouvoir à la bête, dont nous avons déjà vu le caractère des derniers jours et la fin. Ceci continue « jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies. » La femme, non la prostituée, est ensuite désignée comme étant cette grande ville qui règne sur les rois de la terre (le pouvoir constitué qui prédomine sur la terre) \*\*, mais si elle agit par le moyen d'une religion corrompue, elle ne le fait pas ici sous le caractère de faux prophète, mais comme une ville — c'est-à-dire un système dont le caractère est en rapport avec le siècle, sensuel, mondain et opulent ; seulement cette mondanité et cette opulence sont celles d'une courtisane \*\*\* , dans l'activité d'une vo-

\* La meilleure leçon, cependant, ajoute « la bête. »

\*\* Telle était Rome, par exemple, même avant les temps impériaux.

\*\*\* Je sais que plusieurs considèrent Babylone simplement comme un grand système mondain. Elle est bien cela, en effet, mais vouloir exclure son caractère ecclésiastique me paraît être une grande erreur. Ce caractère est ici le virus de son active volonté, bien qu'il se soit revêtu du monde. Babylone, telle que nous la voyons ici, n'est pas du tout la ville du roi apostat, bien que, au point de vue du monde, elle puisse être le commencement de son royaume. Il est

lonté corruptrice : elle était « la mère des prostituées et des abominations de la terre. »

L'ayant ainsi considérée dans l'activité de sa volonté, en rapport avec la volonté des

introduit ici, comme la huitième tête de la bête, supplantant la femme. Les rois la laissent désolée, pour donner leur pouvoir à ce roi ; car c'est le pouvoir et non l'opulence qui présente la dernière forme du mal, et ce pouvoir dirigé contre l'Agneau est une véritable et active rébellion ; c'est plus qu'une simple apostasie. Dieu donc juge Babylone, et les destructeurs de son opulence et de son importance sont ceux qui donnent leur royaume à la bête. De là vient ensuite la guerre contre l'Agneau. Je ne doute pas que les principes de Babylone ne fussent manifestés dans cette ville, sauf le pouvoir royal. Quoique Babylone soit le commencement de la puissance de celui en qui le pouvoir royal est premièrement déployé, cependant elle n'en est pas moins le résultat de la volonté confédérée de l'homme ; sa première forme fut la volonté confédérée dans l'indépendance de Dieu. Cela se voit dans le caractère qui constitue la prostituée, mais son développement est amené par la corruption et la fornication de celle-ci. Les effets de tout ceci sont remplacés par une autre confédération, qui n'est pas seulement l'apostasie, comme c'est le cas de toute volonté humaine loin de Dieu, mais une guerre active contre le roi de Dieu, l'Agneau.

Quant aux dix rois, je voudrais faire remarquer aussi une chose que je n'ai pas mentionnée jusqu'ici, parce qu'elle ne fait pas directement partie du sujet du livre. Il me semble que l'on commet une erreur en comprenant les Grecs, ou la partie orientale de l'empire romain, dans le royaume des dix rois ou la puissance directe de la bête, quoiqu'elle puisse chercher à se l'approprier comme son domaine et puisse

autres, ainsi que dans la fin de son opulence et de sa prospérité, nous en venons à sa chute qui est annoncée, en tant que système de corporation.

Et ici, je trouve beaucoup plus de la partie purement mondaine du système, ce qui le caractérise essentiellement, bien que l'autre côté de son caractère ne puisse être nié. Et ici, elle est vue comme étant tombée — Babylone, la grande. Il n'est pas parlé d'elle maintenant comme étant la mère des abominations, la prostituée, ou la femme, mais simplement comme de Babylone, la grande, sous l'aspect d'une ville ou d'un lieu d'habitation. Elle n'a pas du tout cessé d'exister pour cela, mais elle est tombée et est devenue la demeure de démons, et la retraite de tout esprit immonde et le repaire de tout oiseau immonde

y réussir dans une certaine mesure. Le petit livre du onzième chapitre prend la bête dans son dernier caractère satanique, afin de compléter la scène de la catastrophe et du malheur de la fin ; mais les deux premiers malheurs me paraissent embrasser l'orient ou la partie grecque de la grande scène de la terre prophétique. Quand nous en venons aux divisions géographiques et aux événements de la fin (car chacun pense que la catastrophe atteignant toutes les puissances de la terre a lieu en orient, en Judée), le roi du Nord et le roi du Midi me paraissent occuper alors la partie grecque, et non les dix rois, quoique la bête puisse chercher à s'emparer, comme autrefois, de leur territoire, et puisse y réussir en partie. Je fais ici allusion à Daniel XI, comme on va bientôt le voir.

et exécration. Telle est sa condition présente et son jugement, condition morale dans laquelle elle peut être discernée par l'Église qui, avec le secours de l'Esprit, connaît toutes choses, sur le témoignage de Dieu.

La chute de Babylone paraît consister dans la perte qu'elle fait de sa position comme pouvoir gouvernant et agissant, lequel dominait sur la bête et sur plusieurs eaux ; et cette chute semble amener sa dégradation morale, non sa destruction.

Maintenant Dieu appelle son peuple hors de Babylone. Je ne dis pas que cet appel n'existât pas tacitement, quand la vérité du troisième verset était reconnue, mais il devient maintenant net et positif, car la vérité est judiciairement déclarée. Malheur à ceux qui restaient alors dans Babylone ; ses péchés étaient montés jusqu'au ciel, et ceux-là devaient recevoir de ses plaies s'ils y restaient. C'est maintenant un avertissement en vue des conséquences. La séparation doit s'effectuer, car Dieu a commencé à la juger. Elle a déjà perdu sa puissance, cette puissance séductrice d'opulence et de corruption. Pour elle, il semble qu'elle dit encore dans son cœur qu'elle serait reine et ne verrait point de deuil, persistant ainsi dans son orgueil, bien qu'elle fût tombée ; mais l'Église sait que Dieu est en train de la juger \*. La désolation de toute la

\* Le jugement complet a lieu après que le peuple

prospérité temporelle de la grande cité est un sujet de pleurs et de lamentations pour les rois de la terre, qui sont essentiellement distincts des dix cornes haïssant la prostituée et la brûlant au feu. Les rois de la terre sont les gouverneurs royaux et non ces dix cornes particulières qui, en tant que royaumes, donnent leur pouvoir à la bête; les cornes sont la puissance des royaumes exercée peut-être par le pouvoir gouvernant de l'époque. Mais tous ceux qui ont vécu dans la sécurité du système terrestre établi et ordonné, savoir les rois de la terre, ainsi que les habitants de la terre — ceux qui ont commis fornication avec la grande prostituée — ceux-là déplorent son embrasement \*. Les dix rois sont une classe particulière, définie, manifestée avec la bête dans ses derniers actes contre l'Agneau, actes pour l'accomplissement desquels Dieu met au cœur de ces rois de se débarrasser de la grande prostituée. Les dix rois, comme tels, ne sont

de Dieu est sorti du milieu d'elle. Sa chute sert d'avertissement à ce peuple, qui est amené promptement en face de ce jugement pour le contempler. (J'ai laissé cette observation telle qu'elle est, bien que sa pleine valeur puisse être mise en question, parce que c'est un point d'interprétation de peu d'importance, et qu'il n'y a aucun inconvénient à l'envisager ainsi.)

\* Voyez Ézéchiel XXVII, 35-36, et les versets précédents. Le prince de Tyr est assis au milieu des mers.

jamais présentés comme commettant fornication avec la prostituée, tandis que les rois de la terre et les habitants de la terre sont mentionnés comme s'étant conduits ainsi. L'avènement des dix rois au pouvoir actif est un événement subséquent, et dont il est parlé à part. Leur description particulière, quant à leur activité, se voit au chap. XVII, 12-17.

La destruction et le jugement de la grande cité entraîne la ruine de tout ce qui n'était qu'intérêts temporels — les richesses — tout ce qui était tyrien dans son caractère, bien que des âmes d'hommes aient été ajoutées au trafic de cette cité renommée, car la grande ville en faisait aussi le commerce. Tout ce qui est susceptible d'enrichir caractérise la conduite de la cité, qui est dirigée par une apostasie complète et positive. Dans un certain sens, la ville est distincte des marchands; elle forme tout le système; les marchands se tiennent loin, à cause de la crainte de son tourment, quand Dieu la juge; et les patrons de navire en font de même. Mais les cieux et les saints apôtres et prophètes sont appelés à se réjouir sur elle. Elle avait été l'ennemie des cieux, en tant que renfermant toute la convoitise de la terre, pour mettre Dieu dehors; de même qu'elle avait été, par la persécution, l'ennemie de la révélation et du témoignage de la gloire céleste, ainsi que du jugement du monde et de la venue du Fils de l'homme, — en un mot, de la grande puissance de té-

moignage par laquelle l'Église fut constituée dans le monde. — Vient ensuite la manifestation de la manière soudaine avec laquelle se produit sa destruction finale et entière\*. Son opulence terrestre, la puissance des richesses

\* Il me paraît y avoir un rapport intime entre la durée de Babylone et la position du serpent dans les lieux célestes. Celui-ci exerce ainsi sa puissance, secrètement, comme une influence, et produit le faux culte dont il est l'objet. Dès lors, dans cette dispensation, il agit par la corruption de la profession chrétienne, et il agit ainsi, aujourd'hui encore, comme étant le dieu de ce monde, titre qu'il ne peut perdre, attendu que c'est tout ce qu'il a : « le train de ce monde..., le chef de l'autorité de l'air, l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance. » Ceci est dit de lui, comme étant encore *ἐν τοῖς ἐπουρανίοις*, dans les lieux célestes.

Le faux culte, comme source de puissance, porte un caractère païen; tandis que, comme source ou moyens de communion, ce même faux culte est revêtu du caractère babylonien dans la dispensation chrétienne. En un mot, ceci est plutôt le caractère anti-sacerdotal du serpent et son influence spirituelle : l'homme de péché ou homme sans loi, sans frein, n'est pas révélé. Le pouvoir continue d'être, extérieurement, reconnu de Dieu, et celui qui retient (2 Thess. II, 7) reste. — Quand le serpent est précipité du ciel, il perd ce caractère qui est opposé à Christ comme sacrificeur et comme agissant par son Esprit, pour maintenir la sainte communion de ses saints et laver leurs pieds. Il suscite alors un pouvoir de la terre contre les cieux (le roi faisant selon sa volonté), où il n'a désormais plus de place, même faussement. Il avait pu rendre son influence comme anti-sacrificateur, supérieure à la suprême autorité civile, qui est de Dieu, employant faussement le nom de Dieu en

est présentée comme étant ce qui la caractérise essentiellement à la fin, au moment où elle est jugée et détruite. Et ici, elle est semblable à l'ancienne Babylone, car en elle fut trouvé tout le sang répandu sur la terre, comme dans Jérusalem tout le sang y avait été répandu avant sa destruction; or ceci nous la présente sous une forme de complète apostasie contre Dieu.

Dans cette description de Babylone, nous avons tout l'esprit et le caractère du monde, excepté la puissance comme puissance royale. Car ceci est de Dieu, quel que soit l'usage qui en est fait, et cette puissance (dans les mains des rois de la terre) avait été corrompue par elle; alors ces dix cornes ou rois la haïrent et détruisirent toute sa plénitude et sa puissance. Ces rois n'étaient pas Babylone; mais ils avaient donné leur pouvoir à la bête, afin que ce pouvoir lui-même, qui venait de Dieu, pût se trouver en rébellion ouverte contre Celui aux mains de qui toute puissance était con-

religion; mais quand il est précipité, il ne peut pas, si ce n'est dans une rébellion ouverte, introduire une puissance contre Dieu. (La substance de cette note est d'une grande importance, seulement il ne faut pas supposer que la première sentence doit être prise strictement, comme c'est le cas relativement à l'existence de Babylone. Mais je suppose qu'il y aura un changement total, quand Satan sera précipité, changement qui, peut-être, aura pu être pratiquement préparé auparavant. Je ne doute nullement que les principes ne soient déjà à l'œuvre pour cela.)

fiée et donnée, savoir l'Agneau, et qu'ainsi la dernière et finale forme de mal fut produite, comprenant la destruction et la mise de côté (car la question était alors de savoir quel pouvoir devait subsister) de la forme et de la substance de l'apostasie.

Ainsi, nous avons en Babylone les richesses, la corruption, les sortilèges, les arts, le luxe, les corps et les âmes d'hommes mis en vente, la fornication commise avec les rois et ceux qui habitent sur la terre, et ceux-ci s'enivrant avec elle \* ; tout cela nous représentant le principe de la volonté confédérée, sauf la corruption (non l'exercice) du pouvoir royal séculier, comme étant de Dieu, bien que ce principe puisse par séduction diriger et gouverner ce pouvoir, et ainsi le séparer de sa source divine, mettant actuellement de côté et empêchant l'assertion de sa suprématie comme étant de Dieu et s'étendant sur tout. Ceci, comme nous l'avons vu, est distinct de l'apostasie directe du pouvoir, apostasie fondée sur l'aversion et la consommation de la prostituée, qui a sa place avec la bête. Le pouvoir fut donné à Nébu-

\* Le caractère de Babylone, comme prostituée, semble disparaître par suite de l'inimitié des dix cornes, parce qu'elle ne peut pas l'empêcher. — Après ceci, le mal religieux est commis par le faux prophète qui est l'autre forme de la bête à deux cornes. Dès lors, le caractère de Babylone devient plus particulièrement séculier ; mais le diable habite là, les démons y font leur demeure, et ce ne sont pas seulement de simples intérêts terrestres qu'on y trouve.

cadnetsar, et il bâtit Babylone. Mais ici, nous avons la femme dans l'exercice de sa propre volonté corruptrice et dominatrice, unissant les caractères d'Israël en ce qui regarde Dieu (sauf en ce qu'elle était une paillarda, et non une adultère, car elle n'avait nullement été épousée comme une vierge chaste pour Christ) à ceux de Tyr en ce qui regarde le monde. Quand cette volonté est en exercice, nous avons toujours à la tête du mal la forme ecclésiastique, comme dans le cas de Coré et des principaux sacrificateurs : ainsi ici, cette mystérieuse femme est assise sur la bête et sur plusieurs eaux. Quand les rois commencent à agir et sont sur le point de donner leur pouvoir selon leur volonté, ils commencent par sa destruction, ou tout au moins sa consommation. Et remarquez que l'acte de la puissance de *Christ* s'accomplit sur les *pieds* et les *orteils* eux-mêmes. Dieu juge *Babylone* comme étant un grand système moral reniant sa suprématie, sans qu'il y ait cependant une hostilité ouverte contre la puissance de Christ.

Nous avons la *chute* \* de Babylone, distincte, je crois, de la *destruction* de Babylone. Dans

\* Quoique ceci puisse être trop précis pour être appliqué à un système, je le mentionne, cependant, parce qu'il est parlé des deux choses. Il y a dans la *chute* une dégradation excessive ; la brillante forme du caractère ecclésiastique a disparu et il y a toute la méchanceté du démon. Dans ce cas les versets 4-8, et comme ci-dessus le 21<sup>mo</sup> du chapitre XVIII, paraîtraient se trouver en rapport avec le 19<sup>mo</sup> du chap. XVI.

sa chute on trouve la dégradation morale ; elle est la demeure des esprits immondes : c'est là le jugement qui est sur elle, et elle tombe parce qu'elle a fait boire aux nations du vin de la fureur de sa fornication. (Chap. XIV, 8.) Nous trouvons ceci, dans le cours ecclésiastique, si l'on peut dire ainsi, des événements de la fin. Quant à son jugement final, nous le trouvons lorsqu'elle a comblé la coupe du vin de la fureur de la colère de Dieu. (Chap. XVI, 19.) Le v. 2 du chap. XVIII paraît être en rapport avec la chute de Babylone, tandis que le v. 21 serait en rapport avec sa destruction.

Ainsi Babylone est jugée, enlevée de la scène avec sa fornication qui corrompait la terre, et le sang des serviteurs du Seigneur Dieu est vengé. Ce résultat est célébré, comme étant l'œuvre du Seigneur Dieu, par une foule nombreuse dans le ciel, ainsi que par la représentation mystique des rachetés ; mais le culte appartenait à Dieu, séant sur son trône, qui avait ainsi exercé son pouvoir et son jugement. Maintenant la voie est libre ; et une voix sort du trône pour provoquer la louange de la part de tous les serviteurs de Dieu. Ses fils pouvaient toujours le louer en esprit ; mais ici (le mal ayant cessé de prévaloir et tout délai étant passé) ils peuvent, eux, dans leur caractère de serviteurs, ainsi que tous ceux qui craignent Dieu, le louer et lui rendre gloire, car il règne désormais comme Seigneur, Dieu, Tout-Puissant, caractères dans

lesquels il avait agi avec la terre soit comme Dieu, Créateur, Auteur des promesses et Bouclier de son peuple dans sa position d'étranger, ou comme l'éternel Exécuteur de tout ce qu'il a promis, Jéhova Elohim Shaddaï. Il prend ici, en puissance, tous ces caractères, et règne. Cette époque nous ramène en arrière, au chap. XI, 17 : Nous avons eu, dans l'intervalle, la source, le caractère et la forme du mal et le jugement de tout, sauf de la bête et du pouvoir terrestre avoué, contre l'Agneau. Tout mal secret ou simplement corrupteur, tout mal qui avait sa place dans les lieux célestes, ayant été éloigné, c'était désormais du côté de Satan une question de produire ouvertement son pouvoir, ce qui était sa dernière ressource désespérée sur la terre. En conséquence, la louange monte vers Dieu comme étant le Seigneur Dieu Tout-Puissant, qui règne, et le bonheur et la joie se manifestent aussitôt.

\* Lorsque Dieu se revêt de sa grande puissance et entre dans son règne, et que le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ est venu. — Cette puissance est produite ici par suite du jugement actuel et de l'éloignement de Babylone de la scène, cette Babylone représentant le mystère terrestre opposé à l'épouse céleste de Christ; de sorte que, tandis que le Seigneur Dieu Tout-Puissant prend sa puissance, l'Agneau, de son côté, prend son épouse. — La chute de Babylone, qui paraît plus particulièrement en rapport avec la chute de Satan du ciel, est une chose antérieure.

Ensuite nous est montré le premier et direct dessein de Dieu, avant même que le jugement de l'Agneau s'exécute sur ses ennemis terrestres : « les noces de l'Agneau sont venues. » C'est ici une nouvelle dispensation. Nous sommes maintenant enfants de Dieu, mais le mariage de l'Agneau n'est pas encore venu et son épouse n'est pas encore préparée. Ce n'est donc pas ici des enfants avec le Père. Mais le temps pour la manifestation de la gloire du Seigneur étant venu, le Seigneur Dieu prend son pouvoir, juge et éloigne la mauvaise contre-partie mondaine et, l'épouse de l'Agneau s'étant préparée, le temps des noces apparaît. Mais comme ces circonstances sont du domaine des choses célestes \*, il n'en est parlé qu'en passant. L'époque où elles ont lieu, ainsi que la préparation et la nature des robes sont seules accidentellement mentionnées comme un accessoire important, servant à caractéri-

\* Les noces de l'Agneau n'ont pas lieu devant le monde, bien que, après avoir épousé l'Église dans les cieux, il puisse alors, dans la joie de son cœur, la manifester en gloire.

Le banquet des noces me paraît être plus particulièrement la manifestation en gloire des compagnons de l'Agneau ; de même que le « bienheureux sont les morts... etc., » présente le repos de leurs travaux et la réception de la récompense. Je ne dis pas qu'il y ait une différence quant au temps, mais quant au caractère particulier de la bénédiction. Je pense un peu que la bénédiction du chap. XIV est en rapport spécial avec le XIII<sup>me</sup>, vers. 10, et que la bénédiction, ici, l'est avec le XIV<sup>me</sup>, vers. 12.

ser le progrès des événements : et cela se termine par une bénédiction prononcée sur ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau. Le prophète retourne alors au cours des événements terrestres, là où ceux qui sont vêtus de robes blanches se trouvent être les compagnons de la gloire de l'Agneau, en jugement.

Ceci termine la scène de ce qui est proprement céleste, c'est-à-dire le temps pendant lequel l'Agneau, et ceux qui le suivent, n'étaient pas manifestés sur la terre. Cette scène se termine par ces mots : « Ce sont ici les véritables paroles de Dieu. » L'ange était le compagnon d'esclavage \* du prophète, ainsi que celui de ses frères qui avaient le témoignage de Jésus ; car l'esprit de prophétie témoignait encore de Jésus. Dieu devait être adoré : c'est là le grand but du livre, à savoir de garder l'Église dans la sainte simplicité d'un culte vrai, au milieu de la ruine et de l'apostasie.

Maintenant, le ciel est ouvert. Ce n'est pas Jean qui y est transporté ; ce n'est pas davantage un signe dans le ciel ; ce n'est pas le temple qui lui est ouvert, mais le ciel est ou-

\* Remarquez que notre position de fils n'est pas le but de ce livre, mais seulement les événements s'accomplissant sur la terre ; c'est pourquoi l'ange se dit le « compagnon d'esclavage » de ceux qui, dans leur caractère le plus élevé, sont bien réellement fils et co-héritiers.

vert et quelqu'un en sort \*. Le ciel s'était ouvert autrefois pour que le Saint-Esprit descendit sur Jésus, ici-bas. Il s'ouvrit pour que les anges de Dieu pussent monter et descendre sur le Fils de l'homme. Il s'ouvrit pour l'Église (dans la personne d'Étienne, terminant la période et la scène juive), afin de lui dévoiler l'intérieur de la scène céleste et l'y recevoir. Maintenant, il s'ouvrirait encore, afin que, de là, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs lui-même pût apparaître et agir sur la terre — juger et combattre en justice. C'était maintenant le temps où le pouvoir devait être établi en justice \*\* sur la terre. Il vient dans la manifestation de la fidélité et de la vérité; il vient dans l'énergie d'un jugement scrutateur et purifiant; il vient, réunissant une quantité de prérogatives royales, gardant le secret de son propre pouvoir, secret que nul ne connaît que lui seul. Ses armées sont vêtues de fin lin blanc et pur — justice et pureté célestes — comme des sacrificateurs de Dieu. Il vient enfin en divine vengeance (son vêtement est teint dans le sang), et apparaît sous ce titre de la manifestation de la puissance de Dieu, depuis la créa-

\* Depuis longtemps, j'ai le sentiment, et cela me paraît clair d'après ce passage, que l'Église est actuellement avec Christ dans les lieux célestes avant ceci, car elle apparaît avec lui. (Voir Coloss. III, 1-4.)

\*\* « Le jugement s'unira à la justice, et tous ceux qui sont droits de cœur le suivront. » (Ps. XCIV, 15.)

tion jusqu'à la fin, savoir : « la Parole de Dieu. » C'est comme tel qu'il avait créé, comme tel qu'il s'était révélé, et comme tel qu'il juge. Les armées des cieus le suivent; nul, sur la terre, n'était avec lui dans ce conflit. Son propre bras opère le salut : il frappe, gouverne et foule la cuve du vin de la colère de Dieu. Le pouvoir et le titre sous lesquels il est maintenant manifesté publiquement, sont exprimés par ces mots : « Roi des rois, et Seigneur des seigneurs. » Ceci rappelle le chapitre XVII, 14.

Les oiseaux du ciel sont invités au grand souper de la destruction.

Les dix rois s'étaient particulièrement fait remarquer dans leur guerre contre l'Agneau; ils en avaient la direction; mais ici l'expression est plus générale. On voit ici la bête et les rois *de la terre*. Ceux qui gouvernaient la terre sont trouvés refusant généralement de se soumettre à ce conquérant royal — le Seigneur. La bête est en première ligne et prédomine, puis se trouvent aussi les rois de la terre et leurs armées. Tel était le caractère général de l'état de la terre, alors. La bête et le faux prophète sont *pris* et jetés dans l'étang de feu. Ce faux prophète, par ses traits caractéristiques, est identifié avec la seconde bête à deux cornes qui était montée de la terre et avait perdu son pouvoir séculier, mais non son caractère de conseiller de méchanceté au dernier jour. Le reste est tué par l'épée de celui

qui était assis sur le cheval, « laquelle sortait de sa bouche. » Car, bien que ce fût l'exécution actuelle du jugement, et non plus simplement l'épée de l'Esprit, mais l'épée du Seigneur, dans l'activité d'un jugement souverain sur les vivants, ce jugement avait lieu néanmoins selon la Parole. C'était le jugement de la parole qui procédait de sa bouche ; c'est par ce moyen que les méchants furent tués. Ceci s'applique directement à ceux qui s'élèvent contre lui qui vient des cieux pour juger ceux qui sont directement sous l'influence et la puissance de l'apostasie. Cependant l'expression : *les rois de la terre* est d'une portée plus étendue que les *dix rois* \*, et est tout à fait générale. Je ne pense pourtant pas que Gog y soit compris, car son but à lui est plutôt contre le pays que contre l'Agneau ou même contre le Prince des princes. En Gog, il y a plutôt la satisfaction de la convoitise, le désir de posséder. Il va contre le pays des villages non murés, et périt sur les montagnes d'Israël, après qu'Israël y est rentré et y habite en paix.

La bête et le faux prophète, ces délégués de Satan, ces ennemis actifs de l'Agneau, sont donc finalement jugés, mais il ne semble pas que la tromperie des nations par Satan cesse pour cela, parce qu'il n'est pas encore lié. Cependant, il ne peut plus maintenant rien re-

\* Les rois de la terre forment la plénitude idéale de la terre sous la domination de la bête.

produire de ce qui, auparavant, procédait de sa position dans les cieux. Dès qu'il est précipité, sa position devient, comme nous l'avons vu, celle d'une opposition *ouverte* contre l'Agneau. C'est ici désormais le caractère permanent de l'action des nations, placées sous son influence. Cela ne ressemble en rien au grand système qui avait précédé celui-ci. Ainsi, même après les mille ans, tout a lieu sur la terre et avec ce caractère. Satan ne regagne plus jamais le ciel. La bête et le faux prophète, cette forme résultant de l'apostasie, pendant que Satan était dieu de ce monde, ne réapparaissent pas davantage. Il s'était établi lui-même ouvertement comme prince de ce monde, par le moyen de cette même opposition qui avait amené la croix — opposition dont celle-ci était le premier jalon. Quand ce genre de pouvoir est mis de côté, l'Église seule devient alors l'instrument de la puissance diabolique, le péché et le monde reprenant leur domination sous son nom. Cet état de choses est maintenu dans une active apostasie par une église corrompue laissée sur la terre pour cela ; et, quand Satan est précipité des cieux, c'est encore à la suite d'une guerre ouverte, comme nous l'avons vu, contre Celui qui venait, dans sa royauté, réclamer son héritage. Je crois que l'on peut remarquer que le commerce et la colonisation de la terre, dès leur début, étaient intimement liés à l'idolâtrie, représentée par les enfants de l'apostat

(bien qu'une fois délivré), Cham. Le premier acte de celui-ci fut de rejeter ou de dénigrer l'autorité comme étant de Dieu ; et, avant qu'il fût longtemps, nous trouvons, à la rivière de Cus\*, l'idolâtrie pratiquée, et s'étendant même sur la race sémitique, idolâtrie de laquelle Abraham fut appelé à sortir.

Le *premier* état (c'est-à-dire confédération, commerce, fausse religion) est présenté sous la figure d'une femme \*\*, et peut, quant à une partie des idées, être assujetti à Christ. Nébuchadnetsar peut gouverner Babylone (la ville de confusion), et le Seigneur Christ le peut aussi, à l'égard de « la ville du grand Roi » où Dieu est bien connu, et Jérusalem peut être la reine en or d'Ophir. Le *dernier* état d'opposition terrestre se trouve soit dans la bête, qui a été une fois soumise au premier état, et cela par la volonté des rois ; soit dans les mains du roi volontaire, l'homme charnel, déchu et hostile, s'élevant contre le Seigneur. Le premier point m'explique beaucoup le prince de Tyr dans le prophète Ézéchiël.

Nous avons, par conséquent, à remarquer

\* L'Égypte, Babylone et Tyr, cette dernière de laquelle est particulièrement tiré le caractère mondain et apostat, étaient les grands centres mentionnés dans l'Écriture, quant à cette puissance idolâtre et mondaine. Tyr commettait fornication avec tous les royaumes de la terre (ceci en rapport avec son commerce, etc...).

\*\* Comme Babylone ou la grande cité de Tyr, ainsi aussi Israël adultère et idolâtre.

que Satan n'est pas lié par celui qui était assis sur le cheval ; mais un ange descend des cieux à cet effet. Ce n'est pas ici le jugement direct sur Satan, exécuté par *Christ*, mais la puissance divine, la providence et l'intervention de *Dieu* qui met Satan de côté et le rend incapable de séduire et de tromper plus longtemps les gentils, jusqu'à ce qu'il soit délié.

Dans le v. 4 commence une nouvelle scène : les trônes. — Il ne s'agit pas ici de juger et de faire la guerre, mais de s'asseoir, en jugement royal, sur des trônes. Ce passage, il me semble, fait allusion aux trônes établis (car c'est là le sens admis, je crois, comme dans les Septante) en Daniel VII, 9, où l'interprétation nous dit, au v. 22 : « le jugement fut donné aux saints du Très-haut » ou des lieux célestes. Ici, non-seulement les trônes sont établis, mais le prophète voit des gens s'y asseyant : les trônes étaient occupés. Daniel ne vit pas ceci, car pour lui il s'agissait d'une *période*, tandis que pour nous c'est de *notre gloire* avec Christ. Ces trônes étaient posés avant même que le Roi et ses armées apparussent ; mais ils ne faisaient en aucune manière partie de la scène terrestre visible alors, ni même des rapports des cieux avec la terre, c'est pourquoi ils ne sont pas mentionnés. Les trônes sont établis avant le jugement de la bête, en Daniel ; et ceux qui apparaissent avec l'Agneau sont ceux qui prennent place sur les trônes. Mais, je le répète, bien qu'oc-

cupés, ils ne sont pas introduits dans la scène jusqu'à ce qu'ils en fassent proprement partie. « Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire.... alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire. » Ils ne prennent positivement cette place que lorsque lui-même la prend ouvertement (le pouvoir lui étant donné comme Fils de l'homme, ce qui le met en rapport avec la terre). Il en est ainsi de ces trônes, bien qu'ils soient établis dans les cieux. De même que nous voyons en Daniel, que « l'Ancien des jours vint et le jugement fut donné aux saints du Très-haut, » ainsi aussi nous avons ici une conséquence de la prise de possession de son pouvoir et de son règne. Ils règnent avec lui mille ans. La suite du verset est une information additionnelle, nous apprenant que les autres saints n'avaient rien perdu, si ce n'est l'inimitié du monde \*, et celle de Satan allant même jusqu'à la mort, comme conséquence de leur fidélité ou de leur refus d'adorer la bête. Le prophète voit leurs âmes. Il pouvait y avoir eu de la puissance

\* Je crois voir ici l'affirmation d'une triple présentation de ceux qui doivent occuper les trônes, ou au moins vivre et régner avec Christ les mille ans. D'abord, il y a l'ensemble des saints des lieux célestes renfermant l'Église, — ils s'assirent sur les trônes; — ensuite, ceux qui ont été décapités pour le témoignage de Jésus et la parole de Dieu; et en troisième lieu, ceux qui n'avaient pas adoré la bête. Ceci est important pour montrer la place de ces diverses classes.

pour tuer leur corps, mais ils n'avaient jamais été morts quant à Dieu ; et maintenant ils sont appelés à jouir des fruits qui en découlent — « ils règnent en vie par un seul. »

Le règne *effectif* sur les trônes est une conséquence de la disparition forcée du pouvoir trompeur de Satan : il en est de même pour Christ. Il apparaît d'abord, puis il prend effectivement possession du trône du monde. Jusque-là, ses compagnons ont été cachés avec lui, et quoiqu'ils soient glorifiés (car je peux ainsi parler d'eux maintenant), les trônes n'apparaissent pas jusqu'à ce que la guerre soit terminée. Leur titre était parfaitement établi, ils étaient déjà avec lui ; mais, jusqu'à ce moment-là, ils ne pouvaient posséder le royaume. Lui-même ne le pouvait pas non plus. Le cheval et le trône sont des choses distinctes, l'un représentant un pouvoir impérial, actif, conquérant, l'autre un pouvoir royal, judiciaire, absolu et paisible. Et l'acte que Christ accomplit en venant ainsi, n'est pas un simple acte passager. Le trône de sa gloire demeure occupé, jusqu'à ce que, en tant que roi médiateur, Il l'abandonne. Les saints s'assièront sur ce trône du Fils de l'homme, ou se tiendront sur des trônes avec lui, et jugeront le monde. C'est là un règne de paix, mais aussi de justice (cette dernière ayant particulièrement le caractère juif), car désormais les cieux et la terre se rencontrent en paix — paix sur la terre. La face des cieux, dans le caractère

qui lui est propre, brille sur elle maintenant, par Christ le médiateur, et les saints qui sont avec lui.

Ici, il est peu parlé des nations, si ce n'est d'une manière générale, parce que Christ agit à l'égard des nations comme étant identifiées avec la Jérusalem terrestre, tandis qu'ici il est considéré comme venant des cieux, ayant affaire avec la scène principale et avec l'agent du pouvoir hostile de Satan, savoir la bête et ceux qui la suivent. Ce qui regarde les nations de ce temps-là se trouve plutôt dans la prophétie de l'Ancien Testament; car, tout en reconnaissant le fait que le Seigneur vient des cieux avec tous ses saints, elle s'occupe de la Jérusalem terrestre et de ce qui s'y passe. Ici, c'est le déploiement de la première résurrection qui forme le sujet capital. Bienheureux et saints sont ceux qui y ont part ! ils seront sacrificateurs de Dieu et du Christ; c'est là leur plus haute position, telle qu'elle est envisagée dans ce livre; et ils régneront avec lui mille ans, car il est sacrificateur sur son trône. Il serait difficile d'ériger en principe des sacrificateurs, quoique, en figure, nous puissions dire que les principes règnent.

Après ceci, lorsque les nations forment le corps des agents hostiles, nous voyons Satan agir en elles; mais ce n'est pas un retour de la bête, ni rien qui ait ce caractère. Béni soit Dieu, cette sombre et subtile apostasie qui résultait de la position de Satan dans les cieux,

avait pris fin, et nous avons ici la manifestation d'une inimitié ouverte se déployant en ceux qu'il avait réussi à tromper. Nous ne devons donc, en aucune manière, perdre de vue ce caractère actuel du mal en rébellion et apostasie, découlant de la position de Satan dans les lieux célestes (bien que l'Église, par la connaissance de l'exaltation de Christ, puisse contempler la sienne propre, ainsi que son entière victoire sur Satan). En conséquence, la lutte n'est pas maintenant contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les autorités, contre les puissances spirituelles de méchanceté qui sont dans les lieux célestes. Dans le chap. XII, Satan est précipité des cieux ; mais ici, ce qu'il a suscité de la terre contre l'Agneau est jeté dans l'étang de feu, et Satan lui-même est lié dans l'abîme. Toutefois, l'histoire de la terre n'est pas encore terminée. La venue de Jésus, dont le jugement tombe sur la bête et le faux prophète, est différente de celle de l'ange de la providence et de la puissance de Dieu qui jette Satan dans l'abîme.

La gloire et le règne du Fils de l'homme paraissent revendiquer la gloire de Dieu à l'égard de la chute du monde de Noé. La bénédiction du second Adam, tête d'une race rachetée, prend la place de la méchanceté et du mal antédiluviens, dans lesquels les enfants de l'Adam déchu avaient déployé leur caractère. *Alors*, cette scène se termina par le ju-

gement de l'eau; *maintenant* la scène commence par celui du feu. Dans le règne du Fils de l'homme avec ses saints, « un roi régnera en justice. » Dans la bénédiction du second Adam, comme Tête de la nouvelle race, alors que le tabernacle de Dieu est avec les hommes, la justice *demeure*, d'une manière constante et paisible, sans que la force soit nécessaire pour la maintenir. Il y a bien un mélange partiel des principes de ces deux états différents, en vertu de la puissance et de l'influence de la Jérusalem céleste et de son glorieux Époux (et nous avons ainsi l'accomplissement du Psaume LXXXV), mais ces états n'en diffèrent pas moins pour cela.

A la fin des mille ans, Satan est délié — il séduit les nations — une séparation s'établit. Il conduit ceux qu'il a ainsi séduits, contre le camp des saints et la cité bien-aimée, savoir la Jérusalem terrestre. Alors le diable est jeté dans l'étang de feu, où sont déjà la bête et le faux prophète, et ils seront tourmentés jour et nuit, aux siècles des siècles.

Le jugement de la bête et de ses armées, me semble-t-il, n'est pas le jugement de Matthieu XXV, et celui-ci n'est pas davantage le jugement du grand trône blanc. Ce jugement, en Matthieu XXV, me paraît être celui des nations en général; Christ ne faisant pas la guerre, soit comme venant des cieux, soit comme agissant en rapport avec Jérusalem; mais étant venu et s'étant assis sur son trône, il juge les

nations, en rapport avec la manière dont elles avaient traité les prédicateurs de l'évangile du royaume, alors qu'ils avaient été vers elles, comme cela doit se produire tout particulièrement à la fin. Ce n'est pas ici : « Il enverra ses armées, » mais c'est la session calme et solennelle du trône pour s'occuper de ceux qui avaient méprisé Christ dans ses messagers.

Bien que le fait de la résurrection des justes soit mentionné ici, pour les placer en dehors du jugement, il est peu parlé de l'état millénial lui-même (le chapitre renfermant spécialement le récit de la session de jugement); et, quant à ce jugement, nous voyons que ceux qui font partie de la première résurrection en sont entièrement exempts. Nous trouvons ensuite les agissements de Satan qui amènent le jugement millénial \* dont il nous est aussi parlé. Sur le grand trône blanc (car il ne s'agit plus *des trônes* maintenant) s'assit quelqu'un de devant la face duquel la terre s'enfuit et le ciel. Il ne s'agit donc pas du tout ici d'une venue — d'un jugement τῆς οἰκουμένης, ayant sa scène dans le monde habitable, ni d'un jugement des vivants. Les morts, petits

\* Si quelqu'un demandait ce que deviennent les saints vivants, quant au changement de leurs conditions d'existence, à la fin du millénium, on ne pourrait que répondre que l'Écriture n'en dit rien, si ce n'est que par d'autres passages nous savons, en principe, qu'ils auront une nature incorruptible dans cette scène où toutes choses sont faites nouvelles.

et grands, se tiennent devant Dieu ; et ils sont jugés d'après les choses qui étaient écrites dans les livres, selon leurs œuvres. Et en même temps, il est parlé de ce qu'est la portion de ceux qui ne sont pas écrits dans le livre de vie. Quelles qu'aient pu être les différences existant dans la mesure du mal chez eux, ils sont tous jetés dans l'étang de feu. Ce n'est plus désormais là un lieu préparé simplement pour le diable et pour ses anges. Il y était bien ; le faux prophète et la bête s'y trouvaient depuis longtemps ; mais maintenant tous ceux qui n'étaient pas écrits dans le livre de vie y sont jetés à leur tour.

Ce n'est plus maintenant un simple changement d'économie. Le grand trône blanc n'est en rapport avec aucune dispensation ; il a affaire avec les morts. Il y a alors un changement physique complet : de nouveaux cieux, une nouvelle terre, et plus de mer. Et, ici, Jean voit un objet nouveau, la nouvelle Jérusalem descendant du ciel d'auprès de Dieu. Je pense que ce fait est présenté ici pour ordre et d'une manière générale, ses conséquences étant déduites à part. Et d'abord, le progrès historique ou, si l'on veut, le résultat, est établi : puis nous trouvons l'habitation de Dieu, non pas le trône ou la demeure céleste de Dieu et de l'Agneau, mais Dieu tout en tous, avec les hommes. La race humaine reçoit maintenant la bénédiction de la présence de Dieu ; et la grâce, mettant l'homme à l'abri de cette

désolante demande : « Où es-tu ? » a tout disposé pour que Dieu puisse visiter sa créature et même avoir son tabernacle au milieu des hommes, qui sont désormais renfermés dans le précieux dernier Adam, l'Homme ressuscité et glorifié, et non dans le premier Adam déchu. Comme nous l'avons déjà dit, le millénium est le contraste de la chute du monde de Noé, alors que Satan est chassé des cieux, et que le gouvernement intervient d'une manière effective, en justice, pour amener la bénédiction et la paix. A la chute de l'homme, la ruine du premier Adam, est opposée en contraste ici la bénédiction du Second, bénédiction parfaite et infaillible, autant qu'elle est nouvelle et durable — toutes choses étant faites nouvelles — la mort n'étant plus — tout mal étant jeté dans l'étang de feu. Le chap. XIX, 9, présente cette partie de la bénédiction spéciale du second Adam, qui est caractérisée par les noces de l'Agneau, tandis que le chap. XXI, 5, nous offre le complément ou la plénitude de cette bénédiction.

L'état de la terre pendant le millénium est un sujet plus particulièrement traité par les prophètes de l'Ancien Testament — le rétablissement de toutes les choses dont Dieu a parlé par leur moyen. La connexion des bénédictions célestes avec l'état millénial est cependant comprise dans ce qui suit, pour compléter le tableau, et donner aux saints la joie de la portion qui leur est propre dans

cette scène, portion qui, dans son caractère intrinsèque et tout spécial, est éternelle. Ces choses se trouvent du chap. XXI, 9, au chap. XXII, 5-6 \*. Sur ce sujet, je n'ai que peu de remarques à faire, ces notes étant déjà un peu étendues. Je dirai seulement qu'il ne s'agit pas ici d'enfants dans la maison du Père, ni de demeurer en Dieu comme étant amour, et d'être ainsi, par Jésus, en qui habite toute plénitude, rempli de sa plénitude, nous en lui et lui dans le Père ; mais qu'il y est question de la gloire de Dieu, qui est le but de toute dispensation. Cette gloire s'y manifeste dans le déploiement du caractère, des motifs et des voies de Dieu, ainsi que dans l'excellence de la médiation, et dans le solide fondement de la justice et de la vraie sainteté, qui est aussi fermement établi que les rues de la cité elles-mêmes. Ces choses constituent les traits caractéristiques de la cité.

Mais il y a un autre point des plus intéressants dans ce caractère de la Jérusalem céleste, l'épouse de l'Agneau, la perfection et la félicité de la gloire médiatoriale. Premièrement, Dieu et l'Agneau en sont la lumière ; elle jouit de la lumière de la gloire, et les nations marchent à sa lumière (c'est-à-dire la lumière de la Jérusalem céleste, la femme de

\* Au chap. XXI, 8, se termine le sujet historique : ce qui suit est une description de l'influence millénaire de la sainte cité, aussi bien que de la cité elle-même.

l'Agneau ou les saints glorifiés). Ce n'est pas seulement que « les nations seront attirées par l'éclat de son avènement, » comme pour la Jérusalem terrestre, ce qui est la reconnaissance d'un nouveau pouvoir dominant, venant de Dieu et glorifié sur la terre, mais c'est ici une bénédiction qui lui est propre : « elles marchent à sa lumière. » Cela fait ressortir d'autant plus distinctement son caractère de grâce, ainsi que l'immense privilège de la grâce ; et quant aux bénédictions possédées en commun, elles se trouvent sur un terrain incomparablement plus élevé que celui même de l'ancien paradis terrestre. L'arbre de vie qui est dans la cité a maintenant le pouvoir de guérir. Ce n'est plus simplement que celui qui est innocent peut en manger et vivre, mais il y a en lui une bénédiction en guérison pour ceux qui sont sur la terre. Ceux-ci peuvent être dans un état plus mauvais, en quelque sorte, que celui d'Adam, mais la gloire est de beaucoup supérieure et la bénédiction se déploie même dans cette gloire. L'épouse de l'Agneau répondant, comme une aide fidèle, au cœur plein d'amour de son Époux, devient dispensatrice de bénédictions en faveur de ceux qui en ont besoin. C'est là une bénédiction complète, et nous en sommes les administrateurs, « car ses serviteurs le serviront.... son nom sera sur leurs fronts. » Quelle différence avec le ministère d'une justice purement terrestre dans la Jérusalem terrestre : « le

peuple et les nations qui ne voudront pas te servir périront entièrement. » Maintenant, cette administration céleste est aussi reconnue comme étant la source de la puissance. Les rois de la terre y apportent leur gloire (non plus à la Babylone corrompue, pour leur honte et leur ruine). Rien de ce qui est souillé ne peut entrer dans la cité, mais seulement ceux qui sont écrits au livre de vie de l'Agneau. Et maintenant, ce n'est plus simplement : « le Seigneur régnera aux siècles des siècles, » mais « ils régneront aux siècles des siècles. »

Depuis le moment où Jésus a été exalté à la droite de Dieu, et l'Église associée là avec lui, Christ a été prêt à juger. L'apôtre Jean nous dit que, déjà de son temps, il y avait plusieurs antichrists, par quoi il était reconnu que c'était la dernière heure. Et maintenant, au milieu de la chute manifeste de l'Église sur la terre, telle qu'elle est développée dans les premiers chapitres, bien que l'Époux puisse tarder, l'Église, dans l'intelligence de sa pensée, n'a qu'un cri : « Viens promptement. » C'est donc dans cette position que l'Église est placée pratiquement.

A partir du moment où la prophétie commença à avoir son cours, le mal fut sans remède. Quand cette prophétie eut son accomplissement d'une manière absolue et définitive dans la crise, il en fut ainsi du mal quant aux individus, aussi d'une manière absolue et dé-

finitive, en tant qu'étant en rapport avec la dispensation du jugement : — « la porte fut fermée. » — Le Seigneur déclare qu'il a envoyé son ange pour rendre témoignage de ces choses *dans les assemblées*. Nous sommes ici ramenés en arrière vers l'état de choses précédant les paroles prophétiques (les assemblées étant ainsi instruites de ces paroles prophétiques). Le Seigneur se présente à elles, comme étant la postérité de David, prêt à hériter de son trône, tout en en étant bien réellement aussi la racine. Il se présente aussi comme le témoin brillant et béni du jour millénial, aussi bien que, dans un certain sens, du jour éternel pour l'Église. C'est là la pensée qui se présente à l'Église, à la suite de son état de chute. Ainsi donc, et dans la connaissance qu'elle possède d'une telle vérité, l'Église ne peut être que conduite dans de meilleures espérances et l'Esprit \* qui, comme Consolateur,

\* En disant cela, l'Esprit faisait voir que ce n'était pas simplement un saint désir indépendant de l'enseignement de l'Esprit, mais que c'était la pensée même de l'Esprit, dans l'Église et pour l'Église, qui parle selon ce que l'Esprit entend et lui communique. C'était la pensée divine, mais, ainsi dirigées, toutes les affections de l'épouse qui est sanctifiée de cœur et d'esprit pour Christ, se trouvent concentrées et exprimées dans ce désir.

« Celui qui entend » est celui dont le cœur est ouvert à la vérité, mais qui n'a pas encore appris ce qu'est l'état de sanctification ou de séparation de l'Église qui doit être épousée par Christ, comme une vierge chaste.

demeure à jamais, la prend sous sa direction. Dans son caractère d'épouse, l'Église, faisant abstraction des circonstances, ainsi que des progrès et des associations terrestres, se joint à l'Esprit qui la conduit pour dire : « Viens, » et invite tous ceux qui entendent, ceux dont l'oreille est ouverte à la vérité divine, à se joindre à elle dans ce cri spontané, se faisant entendre dans un monde de douleurs, qui est tel pour l'Église elle-même qui en voit toute la désolation. Cependant elle maintient son caractère de grâce vis-à-vis du monde, de cette grâce qu'elle a mission de faire connaître, et il est dit : « Que celui qui a soif vienne ; que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie. » Ainsi, bien que le Saint-Esprit se plaise à abonder dans l'Église, aucun changement de circonstances ne peut empêcher qu'il ne soit ou que nous ne soyons les ministres de cette grâce qui fait entendre ses appels au milieu d'un monde ruiné.

Strictement parlant, donc, le v. 17 revient aux choses qui sont ; les v. 10 et 11 ont trait à la période prophétique, qui a mis fin à l'espérance et au témoignage de la grâce et qui est caractérisée par le témoignage du jugement, soit préparatoire, soit définitif. Le v. 20 nous présente l'apôtre mettant, pour ainsi dire, le sceau de sa foi individuelle à l'application personnelle que le Seigneur veut faire de ce livre.

Comme l'Église, en réponse à la révélation

particulière que Jésus lui avait faite de lui-même, avait éclaté en louanges correspondant au caractère qui était alors révélé de lui; ici aussi, à la révélation de son caractère millénial et glorieux, l'Esprit, qui ne la laisse jamais, quelque désolée qu'elle puisse être, mais qui l'encourage plutôt par l'espérance, la pousse à répondre par ce cri si bien approprié : « Viens, » et à regarder ensuite autour d'elle, dans le sentiment de cette vérité, pour reprendre son service de grâce à l'égard du monde.

NOTE. — Dans le chap. XXI, 6, nous voyons Jéhova assis sur le trône, se présentant comme l'Alpha et l'Oméga; dans le chap. XXII, 12-13, nous voyons Jésus manifesté dans ce caractère. Dans le premier cas, c'est *la fin* du millénium; dans le second, c'est *l'introduction* du temps millénial.

---

## NOTES SUR L'ÉVANGILE DE MATTHIEU.

(Suite et fin de la page 130.)

Les fils de Zébédée (v. 20) soulèvent la question qui est celle de tout l'évangile que nous étudions, mais dans un esprit entièrement égoïste. Ils pensent (car ils croient en Jésus comme Messie), à l'établissement immédiat du royaume, puisque le roi était là, et ils voudraient

y posséder les places les plus élevées, s'asseoir à la droite et à la gauche du roi. Mais Dieu pensait à des choses bien autrement excellentes, qui tenaient aussi à l'état moral de l'homme et à ses relations avec Dieu ; or Dieu était révélé en Jésus. C'est là d'ailleurs la clef de l'histoire du Seigneur. Le Messie se trouvait en effet là — ce roi annoncé dans les promesses et dans les prophéties. Or, selon la chair, les Juifs étaient les enfants du royaume, et les héritiers des promesses. Mais la révélation de Dieu, nécessaire à l'accomplissement de ces promesses, réveillait la haine du cœur humain contre Dieu, et cela d'autant plus que cette révélation s'accomplissait dans l'humiliation en grâce pour sauver. Fût-il venu en jugement, tous auraient été retranchés. Il venait donc en grâce. « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes. »

D'ailleurs il fallait l'expiation, sans laquelle nul péché n'aurait pu être pardonné. Toutefois, quelle que fût la grâce dans laquelle Dieu était là, c'était toujours Dieu, et l'homme n'en voulait point ; et Jésus, le vrai Messie, en qui toutes les promesses étaient oui et amen, se voyait rejeté. Mais Dieu, dans sa sagesse divine, se servait de cette haine pour accomplir l'expiation, absolument nécessaire pour sauver qui que ce soit, ou pour que Israël lui-même fût béni ; montrant ainsi l'état du cœur de l'homme à l'égard de Dieu et ou-

vrant en même temps la porte du salut aux gentils.

Ainsi, le Fils de l'homme (titre bien plus étendu que celui de Messie, puisqu'il embrasse tous les droits du Christ dans les conseils de Dieu) devait souffrir, être rejeté, mis à mort, puis ressusciter d'entre les morts, pour fonder la bénédiction éternelle de l'homme, et même la bénédiction temporelle d'Israël, sur la base assurée de l'œuvre expiatoire que Christ allait accomplir. Ces choses ne pouvaient s'accomplir que selon la puissance d'une position toute nouvelle, au delà de la mort, de la puissance de l'ennemi, de la colère de Dieu ; selon la position d'homme ressuscité, fruit d'une œuvre accomplie et agréée de Dieu, et preuve de la puissance divine ; position par conséquent immuable, et non une bénédiction dépendant de la responsabilité de l'homme, sous laquelle tout était mis en question, comme dans le cas d'Adam qui, de fait, y a manqué. Ici, la bénédiction devait reposer sur une œuvre dans laquelle Dieu allait être parfaitement glorifié. Il a bien été, en effet, mis à l'épreuve, ce Sauveur débonnaire, mais seulement pour manifester sa fidélité et son obéissance parfaites, quelle qu'ait été d'ailleurs la profondeur de ses souffrances. Mais alors il fallait boire la coupe ; la croix était sa part. Non-seulement cela, mais ses disciples devaient le suivre dans ce chemin-là. Un Messie victorieux placerait les siens sur des trônes de juge-

ment; mais, avec un Sauveur mourant sur la croix, il fallait renoncer pour le moment à tout cela. Il devait premièrement accomplir une œuvre bien autrement glorieuse, et ouvrir à ses disciples — quant à ce qui en résulterait ici-bas — un chemin semblable au sien. Ils devraient le suivre; c'était là le chemin où il marchait lui-même et qu'il leur traçait pour le suivre. Les deux disciples, le cœur rempli du désir charnel de la grandeur, avec une vue spirituelle entièrement obscurcie par la pensée d'un règne terrestre du Messie, et ne visant qu'à la gloire humaine, demandent à Jésus la faveur de s'asseoir à sa droite et à sa gauche dans le royaume de leurs désirs. Mais, comme en bien d'autres circonstances, la folie de la chair n'est pour le Seigneur qu'une occasion de mettre au grand jour les pensées de l'Esprit. Dans le monde, ce genre de grandeur se retrouvait, sans doute, partout; mais ce n'était pas là le christianisme. Celui qui cherche à être grand et à primer parmi les chrétiens, a faussé entièrement le caractère chrétien. Il sera le tout dernier; et le vrai moyen d'avoir la place la plus élevée, c'est de servir, de se considérer comme esclave des besoins des autres disciples. C'était ainsi que Jésus avait fait; il n'était pas venu pour qu'on le servît dans ce monde, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs. Leçon simple et claire, mais de toute importance! La recherche de la prééminence personnelle

n'est que l'égoïsme de la chair, l'esprit du monde qui est inimitié contre Dieu. L'amour aime à servir; c'est ce que Christ a fait; l'orgueil et l'égoïsme aiment à être servis et à primer les autres. En lisant de tels enseignements, nous sommes évidemment en dehors de l'idée d'un Messie venu pour régner, et nous nous trouvons dans les pensées d'un Dieu d'amour; en présence de la révélation de la grâce dans la Parole faite chair, dans Celui qui s'est anéanti en amour pour prendre la forme d'un serviteur, qui s'est abaissé et qui est maintenant exalté. Ce passage a d'autant plus d'importance qu'il termine toute l'histoire du Seigneur, excepté ses derniers jours à Jérusalem. Toute sa vie de service se termine ici, et ces paroles impriment un caractère indélébile sur cette vie bénie, en nous indiquant solennellement, et d'une manière aussi touchante que puissante, ce que doit être le caractère de la nôtre : servir en amour et, quant à ce monde, être content de n'être rien en marchant sur les traces du précieux Sauveur. Oh ! que les siens apprennent cette leçon où la chair ne saurait trouver sa part, mais qui nous donne la joie de nous trouver sur les traces de Jésus, où, purifiés de l'égoïsme, nos yeux peuvent contempler la beauté de ce qui est céleste, et où nous jouissons de la clarté de la face de Dieu ; où, enfin, la vie de Jésus en nous jouit de ce qui lui appartient en propre.

Dans les trois premiers évangiles, dits synoptiques, c'est avec ce qui suit que commence le récit des derniers jours du Sauveur. Alors, pour se présenter une dernière fois aux Juifs, il reprend le caractère de Fils de David. Jérusalem voudrait-elle encore recevoir son roi ?

Nous pouvons indiquer ici brièvement la différence entre ces trois évangiles et celui de Jean. Les trois sont historiques ; ils nous racontent la vie et le ministère de Jésus à trois points de vue différents : comme Emmanuel le Messie ; comme Prophète serviteur ; et comme Fils de l'homme en grâce. Aussi, dans ces évangiles, son service s'accomplit-il essentiellement en Galilée, au milieu des pauvres du troupeau. Le résultat est qu'il se trouve rejeté ; mais il est présenté aux hommes pour qu'ils le reçoivent. Ils n'en veulent rien, mais il est là pour eux. Nous avons déjà vu que tout en étant là comme Prophète et Fils de David, il a manifesté Dieu dans ce monde. Si l'homme, ou Israël, eussent reçu le Fils de David, Fils de l'homme en grâce, ils ne pouvaient l'accepter qu'avec tous les traits divins qui lui étaient propres, ils ne pouvaient, par conséquent, que s'incliner devant la manifestation de ce qui était divin. Cela ne pouvait être autrement, car Dieu était là. Or, c'est ce que l'homme ne voulait pas.

Dans l'évangile de Jean, il est présenté d'em-

blée comme étant Dieu lui-même, et par conséquent comme déjà rejeté, ainsi qu'on le voit aux v. 10 et 11 du premier chapitre. Les Juifs, dès le commencement et dans tout cet évangile, sont traités comme des réprouvés. La nécessité de l'œuvre divine dans ses deux parties, la nouvelle naissance et la croix, est constatée. L'élection, et l'action souveraine de la grâce et sa nécessité absolue pour le salut, sont mises en évidence partout. Nul ne peut venir à Jésus, si le Père qui l'a envoyé, ne le tire. Ses brebis reçoivent la vie éternelle et ne périront jamais. Dans cet évangile, presque tout se passe à Jérusalem, sauf ce qui est raconté dans le dernier chapitre.

Souvenons-nous que Jésus présente au cœur des siens l'esprit dans lequel ils doivent marcher dans ce monde, comme l'esprit dans lequel le Sauveur lui-même a marché; lui, le Seigneur de tous; mais doux et humble de cœur, servant les autres par amour.

Le Seigneur, en sortant de Jéricho (v. 29) accepte de la part des aveugles le titre qu'il porte en relation avec Israël, à qui il va se présenter aussi pour la dernière fois comme ayant droit à ce titre : « Fils de David, » disent les aveugles, « aie pitié de nous. » Ne se prêtant pas à l'impatience de la foule qui ne voulait pas s'occuper de la misère des aveugles, le Seigneur s'arrête, les guérit, et ils suivent le Fils de David, témoignage évident

rendu à la réalité de son titre. Mais il se présente aussi ici comme le « Seigneur, » c'est-à-dire comme Jéhova lui-même.

CHAPITRE XXI. — Arrivé à Bethphagé près de Béthanie, il envoie deux de ses disciples au village pour y chercher une ânesse et son ânon, afin d'y monter et d'entrer ainsi dans la ville de Jérusalem qui était voisine. La prophétie avait annoncé ce fait : « Que la joie soit vive, fille de Sion ! jette des cris de réjouissance, fille de Jérusalem ! Voici, ton roi viendra à toi, étant juste et qui se garantit par soi-même, abject, et monté sur un âne et sur un ânon, poulain d'une ânesse. » Remarquez toutefois que les mots : « juste, et qui se garantit par soi-même » sont omis ici. Il devait premièrement venir dans l'humiliation ; plus tard, lui, le vrai roi d'Israël, viendrait avec puissance, apportant avec lui la délivrance de ce peuple \*. Cependant, quoique dans l'humiliation, il agit déjà avec une autorité royale et divine et Dieu dispose les cœurs à le reconnaître. Les propriétaires de l'ânesse la laissent aller sur la demande des disciples. Dans l'évangile de Luc nous trouvons plus de détails ; ici, nous avons le fait qu'il agit en

\* Le mot hébreu rendu dans la version de Martin par l'expression : « Qui se garantit par soi-même, » est un peu difficile à rendre grammaticalement ; mais, en tout cas, le sens en est : « apportant avec lui le salut par la puissance de Dieu. »

roi. La foule, sous l'influence divine, le reconnaît aussi comme tel et il entre, au milieu de cette procession triomphale, dans la sainte cité, entouré du cri : « Hosanna au fils de David. » Toute la ville en est émue, et la foule répond : « C'est Jésus, le prophète de Nazareth. »

Le voilà donc reconnu roi et prophète (sa sacrificature devait s'accomplir ailleurs), la main de Jéhova se manifestant clairement. Ce n'était donc pas le témoignage qui manquait dans le cœur du peuple. Le Seigneur exerce aussi son autorité en purifiant le temple, profané par le commerce qui s'y faisait et qui pourvoyait aux besoins de ceux auxquels il fallait des bêtes, pour leurs sacrifices. Ce trafic en amenait un autre, celui des changeurs. On avait fait de la maison de Dieu une caverne de voleurs. Matthieu ne fait que citer ce passage. C'était bien la « maison de son Père, » mais tel n'est pas le point de vue présenté ici. Il est le roi, Emmanuel ; aussi sa puissance se manifeste-t-elle en grâce : il guérit les aveugles et les boiteux.

Tout ceci provoque la haine des chefs d'Israël qui expriment hautement leur déplaisir. Le Seigneur leur cite le Psaume VIII qui nous révèle le Fils de l'homme, selon les conseils de Jéhova, lorsque le Messie est rejeté d'Israël. Il est bon de remarquer les deux citations des v. 9 et 16. La première est tirée d'un Psaume constamment cité par le Seigneur et par ses

apôtres, et qui révèle le rétablissement d'Israël aux derniers jours, lorsqu'ils reconnaîtront celui qu'ils ont percé. (Ps. CXVIII, 25, 26.) Hosanna veut dire : Sauve maintenant, ou : Sauve, je t'en prie. D'autres versets de ce Psaume sont fréquemment cités. Le Psaume VIII présente la position de Fils de l'homme, toutes choses étant mises sous ses pieds, quand (au Psaume II qui le montre comme roi en Israël et Fils de Dieu) il a été rejeté, mais avec la déclaration de la part de Jéhova qu'il serait roi en Sion, malgré Israël et le monde qui est invité — du moins ses chefs — à se courber devant lui. (Comp. Jean I, 49, 50; Matth. XVI, 20, suivi de XVII; et Luc IX, 20-22.)

Maintenant (v. 17) le Seigneur ne veut plus de Jérusalem; il en sort, va à Béthanie et y passe la nuit.

Le figuier (v. 18-22) représente, je n'en doute nullement, Israël, soit l'homme sous l'alliance de la loi. Il est jugé définitivement et pour toujours. Il n'y avait qu'une belle apparence et pas de fruit, et il n'y en aurait jamais sur ce pied-là. Mais le Seigneur se sert du fait qu'à sa parole le figuier sèche incontinent, pour montrer à ses disciples l'effet de la foi en eux, dès qu'elle se trouvait là. Toutes les difficultés disparaîtraient. Non-seulement Israël sous la loi sécherait, mais toute la puissance mondaine qui s'y élevait contre eux disparaîtrait sous les eaux du jugement de Dieu.

Au v. 23, les autorités judaïques mettent en question celle de Jésus, marche usuelle de ceux qui possèdent officiellement l'autorité, lorsque Dieu agit à côté de cette dernière par sa puissance spirituelle. Le Seigneur, dans sa sagesse divine, ne conteste pas l'autorité officielle dans sa sphère, mais lui présente un cas qui allait mettre sa valeur pleinement à l'épreuve. La puissance divine ne manque pas d'autorisation, et elle venait de se manifester pleinement, mais Jésus répond comme dans l'humiliation et, moralement, comme nous le pouvons toujours avec son aide, si nous ne pouvons pas manifester cette puissance extérieurement. Au reste, Dieu ne fait pas de miracles pour satisfaire l'incrédulité.

Le Seigneur démontre, par leur propre confession, leur incapacité de porter un jugement sur ce qui se faisait de la part de Dieu. Jean ne faisait pas de miracles. Le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes ? S'il était du ciel, Jean avait rendu témoignage à Jésus, et pourquoi ne croyaient-ils pas ? Mais ils avaient peur, à cause du peuple, de répondre : « des hommes. » « Nous ne savons, » disent-ils. Comment donc prétendre juger de la mission de Jésus ? Or maintenant eux doivent être jugés à leur tour, ainsi que toutes les sections de la nation juive.

Dans toute cette partie de l'évangile, Christ étant rejeté, le temps présent d'alors se lie sans intervalle à sa seconde venue en juge-

ment, ainsi que nous l'avons vu dans les citations de Zacharie IX, Ps. CXVIII, II et VIII. Seulement le Seigneur constate tout premièrement le caractère de ce rejet. (v. 28-32.) Il leur propose le cas de deux fils. Le premier dit : Je n'irai pas, et toutefois il va ; l'autre répond : J'y vais, mais ne va pas. C'était la prétendue obéissance des Juifs, tandis que de pauvres pécheurs se repentaient de leurs péchés et suivaient Christ. Ses interlocuteurs reconnaissent que c'est bien le premier des deux fils qui a fait la volonté de son père. Le Seigneur leur fait l'application du cas et ajoute que, encore qu'ils eussent vu le repentir des autres, ils n'y allaient pas davantage.

Ensuite (v. 33) il leur raconte leur histoire dans la parabole de la vigne louée à des cultivateurs. La vigne avait été soigneusement mise en état et environnée d'une clôture. Le propriétaire envoie ses serviteurs pour recevoir sa part des fruits. C'étaient les prophètes ; ils ont été persécutés et tués, comme Étienne en accuse les Juifs au chapitre VII des Actes. Enfin il a envoyé son Fils. Mais l'homme (les Juifs), avec tous les avantages dont il pouvait jouir de la part de Dieu, a voulu avoir le monde — le monde religieux si vous voulez — sans le Fils de Dieu, sans Dieu et sans son autorité, car celui qui n'a pas le Fils n'a pas le Père. Les cultivateurs le jettent hors de la vigne et le tuent. Les Juifs reconnaissent qu'il faut faire périr misérablement ces méchants.

Alors le Seigneur cite ce même Psaume CXVIII, déjà mentionné plus haut : N'avez-vous jamais lu dans les Écritures : « La pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée, celle-là est devenue la maîtresse pierre du coin. Celle-ci est de par le Seigneur, et est merveilleuse devant nos yeux. » Le royaume de Dieu leur était ôté et donné à ceux qui en rapporteraient les fruits.

Puis (v. 44), il fait la différence entre l'effet du jugement qui allait tomber sur eux et ce qui arriverait aux derniers jours. Ils tomberaient sur la pierre d'achoppement et ils seraient brisés ; ceux sur lesquels elle tomberait en jugement seraient broyés et réduits en poussière.

Ayant entendu ces paroles, les principaux sacrificateurs et les scribes s'aperçoivent bien qu'il parlait d'eux ; mais ils sont retenus par la crainte qu'ils avaient encore de ce que pouvaient être les dispositions de la foule ; car celle-ci le tenait pour un prophète.

Quel témoignage solennel la bouche du Seigneur rend ici de la crise par laquelle passait en ce moment la race humaine, par laquelle l'âme passe encore partout où Jésus est annoncé ! Celui qui heurte contre la pierre se ruine, mais le Seigneur viendra en jugement contre ses adversaires qui seront broyés par la puissance de sa venue en gloire. L'autorité rebelle qui rejette la vérité, est toujours faible et dépend de l'opinion du monde. Une mauvaise conscience est toujours faible. Celui qui a la vérité

et la foi peut dire la vérité; il est entre les mains de Dieu et le sait. Souvenons-nous que le monde dans lequel nous vivons a rejeté le Fils de Dieu. L'évangile lui dit, de la part de Dieu : Qu'avez-vous fait de mon Fils ? Que peut-il répondre ? Dieu annonce la grâce avec une longue patience, jusqu'à ce que cette patience soit inutile ; mais le monde est jugé, ayant non-seulement péché et transgressé la loi quand il l'a eue, mais rejeté Dieu lui-même venu en grâce.

Non-seulement l'homme a été chassé du paradis terrestre, un monde, pour ainsi dire, que Dieu avait créé autour de lui, mais, autant que cela dépendait de lui, il a chassé Dieu de ce monde *du dehors*, que le péché et les convoitises avaient formé autour de l'homme. Il a chassé Dieu, quand son amour l'avait amené ici-bas, quand il délivrait l'homme tous les jours de tous les maux que le péché avait introduits dans le monde. L'homme ne veut pas Dieu ; il ne le veut à aucun prix.

CHAPITRE XXII. — La parabole des cultivateurs se rapporte à la venue de l'homme, même quand il s'agit de la venue de Christ. Maintenant le Seigneur va parler des voies de Dieu en grâce envers Israël et aussi envers les gentils. Dans la parabole précédente, il était question de chercher du fruit, comme Dieu le faisait en Israël. Ici un roi fait un festin de noces pour son fils, et convie les in-

ités au festin. Remarquez aussi que c'est une similitude du royaume des cieux (v. 2), tandis que, dans la parabole précédente, on cherchait des fruits d'après une mesure arrêtée d'obligation, c'est-à-dire la loi, quoique ce fût par le ministère des prophètes et du Fils, sans que le royaume fût en question.

Les premiers conviés étaient les Juifs, et tout premièrement ceux du vivant du Christ. (v. 3.) Ensuite, lorsque tout fut préparé, il envoya encore une fois ses esclaves — les apôtres après sa mort — pour les convier au festin. Ils s'en moquèrent. On trouve ici les deux caractères des hommes : les intéressés qui s'occupent du monde et ne s'inquiètent pas du Seigneur, et les violents qui persécutent ses messagers. Luc, comme il le fait souvent lorsqu'il s'agit des choses morales, entre plus dans le détail, tandis que, d'autre part, il raconte en peu de mots une foule d'incidents qui ne font pas un tableau moral. Luc, dis-je, entre dans plus de détails, afin de montrer quelles excuses les hommes présentent pour négliger le Christ, puis il nous fait voir le Seigneur, cherchant en grâce les pauvres méprisés d'Israël, alors que les chefs ne veulent pas du Christ.

Ici nous avons le grand fait historique, que Jérusalem et les Juifs comme tels ne voulaient aucunement de lui, et persécuteraient les siens, amenant, comme ils l'ont fait, sur eux-mêmes le jugement de Dieu et la ruine.

Ensuite il fait chercher les gentils, les pécheurs où qu'ils soient, et la salle des noces est remplie de monde ; mais alors il y a un jugement qui s'exerce à l'égard de tous ces conviés. Nous n'avons ici qu'un exemple, mais c'est pour constater le principe. La chrétienté, rassemblée par le message de l'évangile, est l'objet du jugement de Dieu, selon la nature de l'invitation qui a été faite. Pour un festin de noces, il faut une robe de noces. Il faut être revêtu de Christ, pour avoir part à sa joie.

Nous trouvons encore ici un autre principe important et digne de remarque, principe qui découle de la forme de la parabole : le jugement est un jugement individuel.

Voici ce que je veux dire : La première partie de cette parabole, dont le sujet est la grâce, amène le jugement sur les Juifs, qui avaient méprisé l'invitation du roi agissant en grâce et les conviant au festin, qui avaient maltraité les messagers, et qui, à la suite de leur refus de lui rendre les fruits de sa vigne, avaient outragé ses envoyés les prophètes, et finalement porté les mains sur son Fils unique et mis à mort son bien-aimé. Mais, à la fin de la parabole, lorsque, l'invitation ayant été envoyée de tous côtés, la maison a été remplie de conviés, bien que la chrétienté soit retranchée comme le judaïsme, un autre genre de jugement nous est révélé, un jugement individuel, dans lequel il s'agit de savoir si l'individu est dans un état qui convienne aux

privilèges dont il jouit. Il ne s'agit pas de la destruction d'une ville et de la nationalité du peuple terrestre de Dieu ; d'un jugement extérieur qui met fin à l'économie, à l'existence de la nation sous l'ancienne alliance, à tout le système judaïque ; il s'agit de savoir si l'état de celui qui se trouve au festin convient aux noces du Fils du grand Roi ; sinon, tandis que le festin continue, l'individu, impropre pour les noces, est jeté dans les ténèbres de dehors, là où sont les pleurs et les grincements de dents.

Le principe établi, on voit qu'il s'applique, hélas ! à plusieurs : Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

La parabole des cultivateurs est l'histoire du judaïsme jusqu'au rejet et au crucifiement du Christ ; celle du festin est l'histoire de la réception de l'évangile, premièrement par les Juifs, puis par les gentils, avec ce qui résulte de la participation extérieure à cette grâce, et le triage qui se fait au sein même de ces privilèges.

En reprenant l'ordre des pensées depuis le chapitre XX, v. 29, nous avons vu jusqu'ici : la présentation de Jésus, comme Fils de David, à Jérusalem ; l'état des Juifs constaté, quant au fait, dans la parabole des deux fils ; leur jugement comme nation dans la parabole de la vigne, jugement qui, du reste, avait déjà été dépeint dans le figuier devenu sec.

Ici, il est utile de faire remarquer la diffé-

rence entre ces deux cas. Dans les deux, c'est Israël sans fruit, jugé et mis de côté ; mais, dans le cas du figuier, c'est Israël de fait, tel que le Sauveur l'a trouvé : beaucoup de feuilles, une belle apparence, mais aucun fruit répondant à ce que le Seigneur cherchait, à ce dont son cœur avait besoin ; aussi le jugement a-t-il un autre et plus profond caractère. L'arbre était mauvais ; la nature humaine, sous la culture de Dieu même, ne valait rien. En entrant dans ce monde, il n'y avait, sur le chemin du Sauveur, qu'un seul peuple qui eût joui de cette culture ; c'était Israël, l'homme ayant tous les avantages que l'homme pût avoir comme placé sous sa responsabilité ici-bas. Or l'homme selon la chair est condamné ; jamais il ne portera de fruit ; c'en est fait de lui.

La parabole des cultivateurs se rattache davantage à la nation, comme sphère des voies de Dieu, une économie sur la terre ; non pas la nature humaine sous la loi, mais les chefs de la nation auxquels la vigne de Dieu avait été confiée. Dieu avait eu longue patience ; il cherchait les fruits qui lui étaient dus, et ses messagers, ses serviteurs, avaient été honnis, maltraités, même tués. Dieu pouvait faire encore une chose et il l'a faite ; il a envoyé son Fils. Les cultivateurs l'ont jeté hors de la vigne et l'ont tué ; ils devaient subir le jugement qu'ils avaient mérité. Ce n'est pas le mal

inguérissable, la chair qui ne peut plaire à Dieu, qui dépérit devant ses yeux : c'est un jugement extérieur et terrible, tombant sur la nation qui, malgré toute la patience de Dieu déployée envers elle dans sa longue carrière, a mis le comble à son iniquité en rejetant et en crucifiant son Fils. Ce peuple subit le jugement public de Dieu ; il est déjà ruiné, brisé à la suite de son péché ; il sera broyé (sauf un petit résidu que Dieu s'est réservé), quand, aux derniers jours, il sera trouvé adversaire et apostat.

Après cette parabole nous avons trouvé le royaume des cieux, la grâce qu'Israël rejette également, mais qui, étant promulguée, remplit la maison de conviés, de gentils aussi bien que de Juifs. Ici nous trouvons aussi le jugement, mais portant sur la question si l'individu est propre à la position dans laquelle il se trouve.

Maintenant, après ces grands principes, après ces traits qui dépeignent la situation, toutes les classes des Juifs, chacune à son tour, viennent pour être jugées, alors qu'elles pensaient jeter la sagesse divine dans la perplexité par des questions qu'elle ne saurait résoudre, car elles se croyaient sages et pensaient avoir affaire à un pauvre Galiléen illettré. Combien le monde et les hommes religieux sont aveugles ; et que le cœur de l'homme est méchant ! Le Seigneur est au milieu d'eux en

grâce, et ces hommes, les uns comme les autres, voudraient montrer qu'il est dans ses torts.

D'abord (v. 15) les pharisiens se réunissent et tiennent conseil ensemble pour chercher à l'enlacer dans ses paroles. Ils tenaient eux-mêmes fortement à l'autonomie judaïque, comme étant le peuple de Jéhova qui ne devait pas être assujéti aux gentils; les hérodiens, au contraire, s'attachaient à la dynastie d'Hérode, représentant la puissance impériale de Rome qui l'avait placé là comme roi subalterne. Si Jésus reconnaissait l'autorité romaine, il perdait, pensaient-ils, aux yeux du peuple son caractère de Messie qui devait les délivrer de ce joug; s'il rejetait cette autorité, eux pourraient le dénoncer au pouvoir civil. Peu leur importait qu'ils fussent inconséquents, si seulement ils pouvaient se débarrasser de Dieu et de sa vérité. Les ennemis les plus acharnés deviennent amis pour se débarrasser de Christ. Comme Hérode et Pilate, pharisiens et hérodiens, pharisiens et sadducéens, tout le monde est d'accord pour cela. Les pharisiens et les hérodiens vont donc ensemble le questionner et lui demandent, en le flattant sur son intégrité, si, oui ou non, il fallait payer le tribut à César. Le Seigneur, s'apercevant clairement de leur hypocrisie, la leur signale; puis il leur demande de lui montrer la monnaie courante, avec laquelle on payait le tribut dans le pays. De qui cette pièce por-

tait-elle l'image et l'inscription ? Ils lui disent : « De César. » « Rendez donc, leur dit-il, à César ce qui lui appartient, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. » Dieu avait assujéti les Juifs aux gentils pour leurs péchés ; ils devaient reconnaître sa main et se soumettre à ce joug, jusqu'à ce que Dieu, selon sa promesse, les en affranchît. En attendant ils devaient rendre à Dieu ce qui lui appartenait. Ils ne faisaient ni l'un ni l'autre. Rebelles à Dieu dans toutes leurs voies, ils se soulevaient constamment contre les Romains. Étonnés de la réponse du Seigneur, ils le laissent et s'en vont.

Le même jour les sadducéens, qui nient la résurrection, viennent lui soumettre le cas d'une femme qui, selon la loi de Moïse, avait eu sept maris. Duquel des sept, demandent-ils, serait-elle femme, lors de la résurrection ? Il s'agissait ici d'une vérité fondamentale ; aussi la réponse du Seigneur est-elle formelle et précise. Mettre en question la résurrection, c'était ignorer les Écritures et la puissance de Dieu. La mort ne terminait pas l'existence des hommes ; si Dieu était le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, il n'était pas le Dieu de ceux qui n'existaient pas. Tous vivent pour lui, s'ils sont morts pour les hommes ; et bien que la vie et l'incorruptibilité n'aient été mises en évidence que par l'évangile, l'Ancien Testament suffisait pour montrer que Dieu avait été, était et serait le Dieu des fidèles, pour qu'ils fussent avec lui, non-seulement comme

des âmes, mais comme des hommes, âme et corps, ainsi qu'il les avait faits : seulement ressuscités, chose nécessaire après la mort. Lorsque Dieu disait : « Je suis le Dieu d'Abraham, » Abraham était un homme vivant pour lui et devait être ressuscité.

Mais le Seigneur traite aussi le côté positif de la question. Dans la résurrection tout est changé ; il ne s'agit ni de se marier ni de donner en mariage ; on est comme les anges de Dieu dans le ciel. Il n'est pas question ici de la position dans laquelle on se trouve, mais du caractère dans lequel on subsiste. C'est un fondement de l'évangile, que la résurrection.

Notre foi est vaine si Christ n'est pas ressuscité ; chose évidemment vraie, car, si l'homme ne ressuscite pas, Christ lui-même n'est pas ressuscité ; il est donc mort aussi, sans remède ni réponse ; il est vaincu, non pas vainqueur. Les sadducéens sont réduits au silence, et les deux grandes sectes des Juifs n'ont plus rien à dire.

Mais le Seigneur ayant fait ce que ne pouvaient faire les pharisiens, adversaires des sadducéens, la curiosité des pharisiens est excitée, et ils se réunissent. (v. 34.) L'un d'entre eux questionne le Seigneur, mais sa demande a pour résultat que Jésus pose le vrai fondement de la loi et des prophètes, et puis constate clairement la situation des choses, la question du moment, comme Dieu l'envisageait. Lequel, demande le docteur de la loi,

est le grand commandement dans la loi? Question très-débatue parmi les Juifs, pour lesquels chaque commandement avait une valeur spéciale, l'observation de chacun d'entre eux procurant, comme dans un examen au collège, tant de bonnes marques de la part de Dieu. Le Seigneur saisit l'occasion, offerte dans les voies de Dieu, de constater les principes fondamentaux de la loi divine : Aimer Dieu de tout son cœur, tel est le premier commandement ; le second lui ressemble, c'est aimer son prochain comme soi-même. Tout, dans l'homme, dépendait de ces deux choses. C'est le sommaire de ce que l'homme devrait être ; les racines et la mesure de la justice humaine. Ce n'est en aucune manière une révélation de l'amour divin ; il n'est nullement question de la grâce, ni d'un chemin ouvert au pécheur pour venir à Dieu ; mais c'est la règle parfaite de ce qu'un homme devrait être, un résumé divin de la substance de la loi, loi sur laquelle les prophètes insistaient, en cherchant à ramener le peuple à son observation.

Maintenant tout change. A son tour Christ les questionne. Il avait été clair et positif quant à la résurrection, clair et positif quant à l'essence et au fondement de la loi que l'homme aurait dû garder (et en la gardant il aurait joui de la vie avec Dieu, mais il est pécheur) ; maintenant il leur présente la question, grave et décisive pour eux, du ju-

gement qu'ils portaient sur le Christ et ainsi sur sa propre personne. « Que vous semble-t-il du Christ ? De qui est-il Fils ? » Ils lui disent : « De David. » « Comment donc, leur dit Jésus, David l'appelle-t-il Seigneur ? disant : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds. » C'est ce qui allait arriver ; il allait quitter la position de Fils de David sur la terre, héritier des promesses faites aux Juifs, pour s'asseoir à la droite de la majesté dans les hauts lieux.

Personne ne put lui répondre un mot et personne, depuis ce jour-là, n'osa plus l'interroger. Tout était terminé entre le peuple juif et le Seigneur ; sauf, hélas ! à mettre à exécution les pensées de haine qu'ils avaient dans leur cœur.

CHAPITRE XXIII. — Sans parler de l'instruction qu'il renferme, ce chapitre est important parce qu'il montre la manière dont cet évangile se meut dans les relations de Dieu avec Israël, tout en indiquant le jugement que ce peuple attirait sur lui par le rejet du Messie.

Nous trouvons ici, d'abord la position des disciples au milieu des Juifs, aussi longtemps que Dieu supporterait ces derniers, et ce qui, sous ce rapport, convenait aux serviteurs de Jésus ; puis l'iniquité et l'hypocrisie des scribes et des pharisiens ; enfin l'amour et la grâce

souveraine de Jésus, grâce qui déborde et montre ce qu'il est, même quand il annonce le jugement. Par là, toute cette partie de l'évangile se lie aux voies de Dieu en relation avec son peuple terrestre, comme le moment d'alors, où tout cela se passait, se lie avec les derniers jours. Tout se rapporte aux Juifs d'alors et à la relation des disciples avec ce peuple, et de là passe aux derniers temps en laissant l'Église de côté, sauf que la mention des derniers temps introduit nécessairement la responsabilité de ceux qui remplacent les Juifs comme serviteurs du Seigneur pendant son absence, et finalement le jugement des gentils.

Les disciples sont laissés par le Seigneur dans la relation avec les chefs judaïques dans laquelle ils se trouvaient alors, et jusqu'au rejet judiciaire du peuple lors de la destruction de Jérusalem. Le Sauveur les place dans la même catégorie que la multitude. Tous étaient soumis à l'autorité des scribes et des pharisiens. Ceux-ci étaient assis dans la chaire de Moïse ; on devait les écouter quant aux prescriptions qu'ils tiraient de la loi donnée par son moyen. Toutefois il fallait bien se garder de suivre leur marche ; c'étaient des hypocrites qui parlaient et ne faisaient pas. Ils faisaient la loi très-stricte pour les autres et très-légère pour eux-mêmes ; ils aimaient à paraître devant les hommes avec les formes de la piété, pour acquérir une réputation re-

ligieuse ; ils recherchaient les premières places dans les synagogues, les salutations dans les places publiques, et d'être appelés : Rabbi, se faisant valoir aux yeux du monde par la religion.

L'esprit des disciples devait être l'opposé de tout cela. Ils ne devaient pas être appelés : Rabbi, car le Christ seul était leur maître et eux étaient des frères ; ils ne devaient pas non plus en appeler d'autres du nom de père, car un seul était leur Père, celui qui est dans les cieux ; enfin, ils ne devaient pas être appelés docteurs, car Christ seul était celui qui les enseignait. Celui qui voulait être grand au milieu d'eux devait être leur serviteur, car quiconque s'élèverait sur la terre serait abaissé et celui qui s'humilierait serait exalté. C'est bien ce que Christ a fait, tandis que l'homme, ayant voulu s'élever et être comme Dieu, a été abaissé et le sera encore en affrontant le jugement de Dieu. (Comp. Philipp. II.)

Ensuite (v. 13), le Seigneur dénonce les scribes et les pharisiens, ces docteurs religieux du jour, en mettant le doigt sur les divers traits d'iniquité qui les caractérisaient. Ils fermaient le royaume devant les hommes, et ne voulaient ni entrer, ni permettre aux autres d'entrer, car les docteurs religieux s'opposent toujours à l'entrée de la vérité dans d'autres cœurs. Leur vie était une vie d'hypocrisie ; ils cherchaient à profiter, par leur caractère religieux, de la bourse de ceux que

leur faiblesse exposait à leurs artifices; ils faisaient de longues prières; leur jugement serait sévère en proportion. Ils montraient (v. 15) un zèle prodigieux pour *leur* religion, mais ils rendaient moralement les prosélytes pires qu'eux-mêmes; ils proposaient des subtilités de casuistes et négligeaient les choses essentielles de la loi de Dieu. Exacts quant aux minuties des dimes demandées par la loi de Moïse, ils négligeaient la justice, la miséricorde et la foi, tout ce qui était réellement important aux yeux de Dieu; ils nettoyaient le dehors, et au dedans ils étaient pleins de rapine et d'iniquité. Hypocrites! ils bâtissaient les tombeaux des prophètes, et assuraient que s'ils avaient vécu au temps de leurs pères, ils n'auraient pas trempé dans la mort de ces messagers de Dieu. Ils témoignaient ainsi être les fils de leurs pères — eh bien! qu'ils comblissent donc la mesure de leurs pères!

Jamais le Seigneur n'a accusé personne comme ce qu'on peut appeler le clergé de son temps, ceux qui, sous des formes religieuses, étaient le grand obstacle au succès de son travail ici-bas. Serpents, race de vipères! dit-il, comment pourrez-vous échapper à la condamnation de l'enfer? — Sauveur humble et débonnaire! lui qui avait commencé sa carrière en dépeignant le caractère de ceux qui seraient bénis, il l'a terminée, rejeté par la religion du monde et des formes, en dépeignant l'hypocrisie et l'iniquité de ceux qui s'opposaient à

la bénédiction de leurs prochains — et il l'a fait avec une sévérité d'autant plus terrible, que c'était la bouche de l'amour et de la grâce qui s'exprimait ainsi.

Tel est le point de départ de ces paroles brûlantes qui mettent en lumière, comme Lui pouvait le faire, le vrai caractère de la religion qui ne veut pas la vérité. Au moins, disaient-ils, ils n'auraient pas pris part à la persécution, ni à la mort de ceux qui apportaient le message de Dieu. Mais Dieu avait l'œil sur eux ; ils seraient mis à l'épreuve à cet égard. Christ, car c'était le Seigneur lui-même qui les jugeait ainsi, enverrait des prophètes, des sages et des scribes (ce qu'il a fait après être monté en haut) ; ils les persécuteraient, les tueraient, les fouetteraient dans les synagogues, pour maintenir la religion intacte ; mais — c'est Dieu qui prononce le jugement — afin que le sang juste, versé sur la terre depuis Abel jusqu'à Zacharie, vint sur la génération à laquelle Dieu avait accordé son dernier et son plus grand bienfait, et qui avait ainsi montré, au plus haut degré, la perversité et l'iniquité de l'homme. Nous savons, d'après Apoc. XVIII, 24, qu'il en sera de même de la chrétienté sous sa forme babylonienne.

Le point très-solennel qui est mis ici en évidence, c'est que l'iniquité s'accumule. La patience de Dieu attend, et non-seulement cela, mais elle emploie tous les moyens pour ramener à la sincérité et à lui-même ceux qui

possèdent la vérité ou qui en ont tout au moins la forme. Les appels les plus touchants, les avertissements les plus énergiques, la condescendance qui emploie des raisonnements presque d'égal à égal, tout cela est rendu inutile par l'obstination des hommes à mépriser la grâce et à pratiquer l'iniquité. Lorsqu'enfin Dieu a épuisé tous ses moyens d'appeler à la repentance, alors arrive le jugement que cette patience divine avait suspendu. Il est enfin amené par le péché accumulé d'âge en âge, et par la dureté de cœur qui a grandi avec le mépris des avertissements divins et de la grâce.

Toutefois la grâce déborde du cœur du Sauveur, qui parle ici dans son caractère divin. Rien de plus touchant que les plaintes de sa douleur, en apostrophant Jérusalem qui ne voulait ni recevoir ses appels, ni venir pour être gardée et abritée sous les ailes de l'amour divin. Elle est bien caractérisée par la persécution de tous les messagers de Dieu, et que de fois il aurait recueilli ses enfants sous ses ailes ! Mais, maintenant, lui-même venu en amour est rejeté, et sa maison à elle (car il n'appelle plus cette maison sienne) lui est laissée déserte — pas pour toujours, cependant, car les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance ; — mais déserte jusqu'à la repentance du peuple, manifestée dans le désir de voir et de saluer Celui qui avait été promis, selon le Ps. CXVIII, si souvent cité

en rapport avec ces jours et le retour du Sauveur. C'était ce que les enfants avaient crié au chap. XXI, témoignage voulu de Dieu et produit par sa puissance, lorsque le peuple ne voulait pas de son Messie, vrai fils de David. L'iniquité du peuple, placé sous sa responsabilité, était venue à son comble, mais Jéhova, selon sa grâce souveraine et selon sa fidélité, reviendra en puissance comme libérateur, au moins pour le résidu repentant, lorsque l'iniquité de l'homme, dans ce cas comme dans tous les autres, aura fait de la bénédiction d'Israël, selon les promesses de Dieu, un acte de pure grâce et de miséricorde envers des enfants de colère. (Rom. XI, 29, 32.)

CHAPITRE XXIV. — Ce qui précède montre comment, en tout ceci, nous avons le peuple juif sous nos yeux. Ce qui suit est l'histoire des Juifs, ou plutôt celle du témoignage des serviteurs du Christ au milieu des Juifs, dans l'intervalle qui sépare le rejet du Messie, ici en question, et son retour en gloire. Ils sont encore — ou de nouveau — en Palestine; pas encore délivrés, ni publiquement reconnus de Jéhova, mais sous sa main, en châtement, s'il s'agit de ceux qui sont sous l'influence de sa grâce et de sa parole, et finalement en jugement contre ceux qui se jettent entre les bras de l'antichrist. Ce récit vient très-naturellement à la suite du témoignage des

derniers versets du chap. XXIII, et se rattache, quant à son contenu, à ce qui y est dit.

Le Seigneur sort du temple, maintenant délaissé en jugement jusqu'à son retour, et s'assied sur la montagne des Oliviers, séparée par la vallée du torrent de Cédron, du plateau élevé sur lequel on voyait le temple dans toute sa grandeur. Les disciples s'approchent pour attirer son attention sur la beauté de ce majestueux édifice; le Seigneur ne cherche pas à détourner leurs yeux de l'objet qui les préoccupait, mais il annonce la destruction complète de ce qui semblait être le palais indestructible de leur religion, nécessaire, de fait, à l'accomplissement des devoirs qu'elle imposait, lieu obligé des offrandes qui étaient le seul moyen de mettre le peuple en relation avec Dieu. Tout serait détruit de fond en comble; leur religion et toutes leurs relations avec Dieu selon l'ancienne alliance, qui se rattachaient au temple, seraient entièrement abolies avec lui. Autant que cela dépendait de la responsabilité des hommes, le départ du Sauveur laissait le temple vide de son Dieu.

Les disciples lui demandent quand ces choses arriveraient; et, avec cela, quel serait le signe de sa venue et de la fin du siècle. Ils entendent la fin du siècle de la loi par l'arrivée du Messie, savoir de Jésus en gloire, car les Juifs reconnaissaient « ce siècle, » c'est-à-dire celui de la loi, et « le siècle du Messie » qui le terminerait.

Examinons la réponse du Seigneur. Elle se divise en deux parties : la première (v. 4-14) donne une esquisse générale de leur position et de ce qui se ferait jusqu'à la fin ; la seconde (v. 15-31) présente le tableau dont l'application est le développement du chap. XII de Daniel. En effet, ce chapitre annonce la grande tribulation par laquelle Jérusalem passera dans les derniers temps ; tribulation sans pareille dans l'histoire du monde, après laquelle le Sauveur apparaîtra pour la délivrance des siens, et pour rassembler, des quatre coins de la terre, les dispersés d'Israël, savoir les élus de ce peuple. Le Seigneur s'occupe tout particulièrement de ceux qui seraient des témoins pour son nom, tout en racontant l'état de choses qui les touchait de si près. Il laisse de côté l'Église et tout ce qui s'y rapporte ; c'est des témoins au milieu des Juifs, qu'il parle ; il les met en garde contre les faux christes. Maintenant que le vrai Christ avait été rejeté, le peuple serait en proie à ces imposteurs, et nombre de personnes seraient trompées. Il y aurait aussi des guerres et des bruits de guerre ; les disciples devaient rester tranquilles, la fin — savoir la fin du siècle — n'étant pas encore. Les nations s'élèveraient l'une contre l'autre, les royaumes aussi ; il y aurait des famines et des tremblements de terre en divers lieux. C'était le commencement des douleurs d'enfantement pour l'accomplissement des voies de Dieu.

Mais dans ces temps de trouble, même de la nation, l'homme n'en deviendrait que plus méchant et ferait éclater sa haine contre les témoins de la vérité. On les tuerait, on les livrerait pour être affligés, et ils seraient haïs de toutes les nations pour l'amour du Christ. Une fois la bride lâchée, les gentils comme les Juifs ne veulent ni Christ ni la vérité. Il y aurait de faux prophètes qui tromperaient la multitude, et plusieurs se refroidiraient, parce que l'iniquité surabonderait. Dans ces cas-là le courage moral vient à manquer, lorsque la foi n'est pas en activité pour soutenir le cœur, en le faisant regarder vers le Seigneur qui est au-dessus de toutes les difficultés, quelles qu'elles soient. Il s'agissait pour les disciples de persévérer jusqu'à la fin, car la délivrance arriverait en son temps. Pour nous il s'agit de moissonner, en nous appliquant à l'œuvre du Seigneur sans nous décourager; pour eux il s'agit d'être délivrés. En général il est vrai pour nous aussi qu'il faut persévérer jusqu'au bout. Lorsque la parole de Dieu nous parle du chemin du désert qui est à traverser, elle insiste sur la persévérance et sur le maintien de la confiance jusqu'à la fin; non pas que l'issue soit incertaine pour le vrai croyant, parce que Dieu le gardera jusqu'au bout. Il est fidèle pour le faire, mais il faut qu'il le fasse; le chemin est là, il faut que nous le parcourions; le danger est là, et il nous faut être gardés; mais les brebis

ne périront pas et personne ne les ravira de la main du Seigneur. Cependant il faut aller jusqu'au bout; c'est un devoir de compter sur Dieu pour cela; mais ici, dans les derniers temps, il y aurait une délivrance. Toutefois, malgré la prédominance du mal, la parole de Dieu ne s'arrêterait pas; elle dépasserait les limites de la Palestine, et porterait à toutes les nations la nouvelle de l'établissement du royaume qui vient. Alors viendrait la fin. Ce n'est pas ici l'évangile du salut, comme au chapitre I de l'épître aux Ephésiens, mais l'évangile du royaume, comme Jean-Baptiste, comme le Sauveur lui-même, l'avaient annoncé. Le royaume, de Dieu est proche.

Tout ceci est un aperçu de l'état de choses qui aurait lieu à la fin et qui commençait à poindre immédiatement après le départ du Seigneur, état de choses qui avait son avant-goût dans ce qui allait se passer entre son départ et la destruction de Jérusalem, et dont les v. 4 à 14 nous donnent une idée générale. L'Église, nous l'avons déjà dit, est laissée entièrement hors de vue, le témoignage envoyé aux gentils étant celui des derniers jours quand l'Église sera en haut, et donnant lieu au jugement que dépeint le chap. XXV. La destruction de Jérusalem par Titus ne se trouve pas ici du tout, mais néanmoins cette destruction était d'une grande importance, parce qu'elle mettait fin à toute relation de Dieu avec le peuple comme tel, jusqu'au moment

où elle serait reprise lors de son retour dans le pays à la fin des jours. Luc (XXI, 24) nous parle de la destruction de Jérusalem par Titus en ajoutant qu'elle sera foulée aux pieds par les gentils, jusqu'à ce que les temps des gentils soient accomplis. Daniel (IX, 26) en parle en ces termes : « Le peuple du conducteur qui viendra détruira la ville et le sanctuaire, » et la désolation sera là par le jugement de Dieu. A la fin le Messie prendra le royaume, lorsque Jérusalem et les Juifs auront subi jusqu'au bout le jugement que Dieu a décrété.

Le Seigneur (v. 15) arrive maintenant, dans le cours de sa prophétie, au moment prédit par Daniel, où l'abomination qui cause la désolation serait placée dans le lieu que le trône de Dieu doit occuper. Il y aurait donc, avons-nous vu, un temps de témoignage en Israël, qui s'étendrait jusqu'au bout du monde, à toutes les nations ; les serviteurs du Seigneur devraient posséder leurs âmes par la patience, et, quoique haïs de tous, persévérer jusqu'à la fin. Mais, pour ceux qui seraient en Judée, le moment viendrait où une idole (c'est ce que signifie le mot « abomination ») serait placée dans le lieu saint. Cette idole est appelée « de la désolation, » parce que la confiance en elle et l'affront public fait à Dieu amèneraient la désolation du peuple et du lieu saint. Lorsqu'elle y serait placée, les fidèles qui seraient en Judée devraient s'enfuir dans les montagnes. Le Seigneur emploie toutes les images

pour montrer l'urgence du cas : celui qui serait sur le toit de la maison ne devrait pas descendre pour emporter quelque chose hors de sa maison ; celui qui serait aux champs ne devrait pas revenir en arrière pour chercher ses vêtements ; le moment serait si terrible qu'il ne s'agirait que de prendre la fuite. Mais Dieu pense toujours aux siens : ils devraient, dit le Seigneur, demander à Dieu que leur fuite n'eût pas lieu en hiver, ni un jour de sabbat. Lorsqu'arrivera ce temps de tribulation sans pareille dans l'histoire du monde, Dieu pensera à la température la plus convenable pour la fuite et à l'esprit consciencieux qui arrêterait le fidèle un jour de sabbat.

Ce passage nous montre clairement qu'il s'agit, en tout ceci, des Juifs, et de Jérusalem, et du pays environnant. C'est la dernière demi-semaine de Daniel, « un temps de détresse à Jacob ; » il en sera cependant délivré. Malheur aux femmes enceintes et à celles qui nourriront des enfants, ces sujets de joie pour les femmes juives en temps de paix ; il y aurait une tribulation telle qu'il n'y en avait jamais eu de pareille. Mais le cœur du Seigneur pense à toutes les difficultés, à tous les dangers des siens. Pour l'amour de ses élus il raccourcira ces jours-là, car autrement nulle chair n'eût été sauvée ; et, de fait, ce ne sera pas un prolongement de misère selon la volonté de l'homme, car en trois ans et demi tout sera terminé.

La citation de Daniel montre clairement qu'il ne s'agit pas du siège de Jérusalem par Titus, car Daniel nous fait savoir que ce temps de tribulation est sans pareil, et, par conséquent, il ne peut y en avoir deux. Mais de plus, la durée de la tribulation est de 1260 jours, soit trois ans et demi, puis viennent 75 jours pour tout purifier, et alors aussi Daniel, naturellement ressuscité, aura sa part dans ces choses à la fin des jours. Or prenez les 1260 jours pour des jours, comme je le crois, pour une demi-semaine d'années, ce qui correspond à Daniel IX, ou prenez-les, si vous voulez, pour 1260 années; le fait est que rien n'est arrivé, ni à l'une ni à l'autre époque, qui corresponde aux paroles prophétiques du Sauveur, ni à celles de l'Esprit par Daniel.

Luc ne parle pas de Daniel, ni de l'abomination de la désolation, car il s'occupe toujours davantage de la période actuelle et des principes qui s'y rapportent; aussi nous dit-il à cette occasion que Jérusalem sera entourée d'armées et foulée aux pieds des gentils, jusqu'à ce que le temps des gentils soit terminé.

Après cela (v. 23) viennent les grands signes. Il y aura, dans ces derniers temps aussi, de faux christes et de faux prophètes, des promesses de délivrance dont les cœurs auront un si grand besoin, à ce moment terrible où toutes les fausses espérances d'une nation incrédule s'évanouiront. Voici, dira-t-on, il est au désert; voici, il est dans la cham-

bre la plus retirée de la maison ! Il y en aura aussi qui feront de grands signes et des miracles de manière à tromper, si possible, même les élus. La méchanceté des hommes et les ruses de Satan s'emploieront encore pour égarer les âmes et les empêcher de s'humilier et de chercher la délivrance où seule elle peut se trouver. C'est le temps terrible de la puissance de l'ennemi et du jugement de Dieu sur le peuple, par le moyen des instruments que celui-ci s'est choisis pour s'agrandir et s'établir dans son incrédulité. Il ne s'agit pas ici de chrétiens ; ils savent que Christ est dans le ciel ; leur dire : il est au désert, il est dans les chambres intérieures, ne répondrait à aucun besoin d'un chrétien, ne produirait aucun effet, même sur ceux qui ne le seraient que de nom. Pour le Juif, qui subira l'agonie d'une persécution sans pareille, de la colère de Satan qui, chassé du ciel, sera dévoré d'une rage brûlante, sachant qu'il n'a que peu de temps, pour le Juif, dis-je, au milieu de toute cette souffrance, le désespoir d'un cœur amèrement trompé par la promesse d'un libérateur arrivé, sera un piège évident. Il s'agit purement et simplement de la grande tribulation de Jérusalem aux tout derniers jours, du temps prédit par Jérémie (XXX, 7) et par Daniel (XII, 1), la délivrance du résidu qui devient la nation étant annoncée dans ces deux passages. La puissance de Satan qui se développe dans cette période nous est montrée

dans le chap. XII de l'Apocalypse ; l'ordre des temps au chap. IX de Daniel.

Le Seigneur avertit ses disciples, car dans tout ce chapitre ils sont envisagés comme témoins au milieu des Juifs. Ils ne devaient suivre aucun de ces feux follets allumés par Satan pour tromper les âmes, car le Seigneur, le Fils de l'homme, viendrait comme un éclair, subitement, et avec un éclat qui ne laisserait aucune incertitude à l'égard de sa personne ainsi manifestée ; — il viendrait en jugement, là où l'effet du jugement se trouvait devant les yeux clairvoyants de Dieu. (v. 28.) Le Seigneur fait quelque allusion au chap. XXXIX, v. 30, du livre de Job, bien que ce soit une expression proverbiale dont on n'a pas à chercher le sens bien loin. Là où est le corps mort d'Israël, là descendra le jugement de Dieu, avec la vue et la rapidité de l'aigle.

Après ce témoignage rapide et prophétique du Seigneur, prévoyant le jugement des derniers jours, il annonce avec plus de calme le grand résultat du jugement de Dieu, avec la grâce qui rassemblera le résidu du peuple. (29-31.) C'est moins un transport prophétique, plaçant l'esprit dans les circonstances qu'il annonce, que la révélation des voies de Dieu, faite avec le calme et l'élévation qui conviennent à Celui pour lequel tout est certain. Toutes les autorités, toutes les puissances qui subsistent, seront bouleversées et tomberont. Je ne doute pas qu'il n'y ait dans les derniers

temps des phénomènes extraordinaires (Luc XXI, 25), mais je crois que le Seigneur parle ici de la chute de tout ce qui, en se faisant grand et fort, gouvernait le monde. Dieu intervient, et toutes les puissances, alors en rébellion contre lui, sont renversées pour toujours. Ceci arrivera tout de suite après la tribulation annoncée par le Seigneur et par les prophètes. Les disciples avaient demandé quel serait le signe de son arrivée. Il leur avait donné des avertissements abondants, et leur avait annoncé le vrai caractère et les vrais dangers de ces temps-là ; mais le signe de son arrivée sur la terre serait l'apparition de sa gloire dans le ciel. Ce qui était terrestre, il le leur avait exposé selon les besoins de ces temps-là, mais la venue du Sauveur était céleste, et c'est là qu'on verrait le *signe* de son arrivée sur la terre, l'apparition, je n'en doute pas, de sa gloire dans le ciel ; on verrait le Fils de l'homme venant sur les nuées avec puissance et une grande gloire. Alors toutes les tribus de la terre (de la terre d'Israël, je pense) se lamenteront : ceux qui l'avaient rejeté et qui maintenant le voient revenir en gloire. Les fidèles, partageant en général le sort de la nation, mais délivrés de leur incrédulité, se lamenteront, nous le savons, d'une autre manière (Zachar. XII, 10-14), en regardant à celui qu'ils avaient percé. Les gentils rebelles qui s'élevaient contre Jéhova et contre son Christ seront détruits, mais ici, je le crois,

l'Esprit a plutôt en vue les enfants d'Israël.

Mais il y a davantage : non-seulement en Palestine ceux qui sont écrits dans le livre de Dieu (Dan. XII, 1) seront délivrés, mais le Fils de l'homme enverra ses anges (car maintenant les anges sont devenus les serviteurs de celui qui hérite de tous les droits de l'homme selon les conseils de Dieu), il les enverra pour rassembler tous les élus d'Israël des quatre coins de la terre, depuis l'un des bouts du ciel jusqu'à l'autre bout. Ceci termine l'histoire des Juifs et du témoignage de Dieu au milieu d'eux, depuis le temps où ils ont rejeté le Sauveur, jusqu'à son retour. Nous avons vu la relation du témoignage des disciples avec le peuple juif, et les circonstances dans lesquelles ils doivent rendre ce témoignage jusqu'au retour du Seigneur. Ceci se termine au v. 31 du chap. XXIV. Les v. 30 et 31 de ce dernier chapitre se relient au v. 31 du chap. XXV. L'historique de la prophétie reprend à ce dernier verset, le trône du Seigneur étant établi, de sorte qu'il juge les gentils. Entre deux, nous avons des exhortations aux disciples, et la responsabilité des chrétiens pendant l'absence du Seigneur. Le résultat général pour la chrétienté est développé à la fin du chap. XXIV. Tout dépendait de l'attente vivante du Seigneur. Si cela venait à manquer, le serviteur se ferait maître de ses compagnons de service et les tyranniserait ; il se joindrait au monde pour jouir de ses délices charnelles ; la conséquence en serait qu'il

serait retranché, compté parmi les hypocrites et jeté dehors. Ceci donne lieu à des détails plus précis sur l'état et la responsabilité dans lesquels se trouvent les chrétiens pendant son absence : c'est ce que nous allons examiner.

CHAPITRE XXV. — La venue du Sauveur donne lieu d'envisager les chrétiens comme dix vierges sorties pour aller à la rencontre de l'Époux. La vraie force du mot est que le royaume des cieux sera alors devenu semblable à dix vierges ainsi sorties. Rien de plus solennel et de plus instructif que cette parabole, quant à l'état des chrétiens. Il s'agit du retour du Sauveur et de ce qui arrivera aux chrétiens, aux membres du royaume, à cette époque-là. Si le serviteur disait : « Mon maître tarde à venir, » ce serait sa ruine ; la démonstration de l'état de son cœur. Mais, de fait, l'Époux tarderait ; et c'est ce qui est arrivé. Il importe de remarquer les relations mutuelles dans lesquelles les personnages de la parabole se trouvent. Il ne s'agit pas ici de l'Église comme épouse. Si l'on veut absolument penser à une épouse, c'est Jérusalem sur la terre. Les chrétiens sont envisagés comme des vierges sorties pour aller à la rencontre de Celui qui était l'Époux. Le résidu juif ne sort pas. Quand Jésus reviendra, il se trouvera là, sur la terre, dans les relations dans lesquelles il sera resté ici-bas. L'Époux tardait, et les vierges — les

sages comme les folles — s'endormirent, n'attendant plus l'Époux. De plus, elles entrent quelque part pour dormir plus commodément. Toutefois il y en a qui ont de l'huile dans leurs vaisseaux avec leurs flambeaux ; — c'est la grâce divine qui entretient la lumière de la profession chrétienne. Elles ne sont pas surprises ; il s'agit de ceux qui font profession.

L'état moral du royaume consiste en ce que tous se sont endormis : la venue du Sauveur est oubliée de tous. A un moment imprévu, le cri se fait entendre : « Voici l'Époux ! » Dieu réveille les âmes pour qu'elles y pensent ; mais quel témoignage rendu à l'état des chrétiens ! Ce qui aurait dû les caractériser, la chose pour laquelle, en tant qu'état vivant de l'âme du chrétien ici-bas, on avait été converti — selon qu'il est écrit : « Vous avez été convertis pour attendre son Fils du ciel » — avait été entièrement oubliée. On n'attendait plus le Seigneur ; et quoiqu'il y eût de l'huile dans les vaisseaux de quelques-uns, les lampes étaient négligées. C'est l'âme qui attend le Seigneur, qui veille pour être prête à le recevoir. Leurs flambeaux ne brillaient plus convenablement. Il pouvait y avoir de la fumée et de la cendre ; le feu n'était pas éteint, soit ; mais il y avait peu de lumière, assez cependant pour bien manifester la négligence et le sommeil. Où était donc l'amour pour le Sauveur, lorsque tous l'oubliaient, ne s'occupant plus de son retour ? La fidélité et l'amour en-

vers le Sauveur faisaient également défaut.

On demande quelquefois comment il est arrivé que ces hommes si excellents des temps passés n'eussent pas connaissance de cette vérité, ne fussent pas animés de cette espérance. La réponse est facile : les vierges sages dormaient comme les folles. L'attente du Sauveur était perdue dans l'Église. Et, remarquez-le bien, c'est le cri : « Voici l'Époux, » qui réveille de leur sommeil les chrétiens assoupis. Il ne faut pas se faire d'illusions, l'état propre des chrétiens dépend de cette attente : « Vous, » est-il dit, « soyez comme des hommes qui attendent leur maître. » Sans doute, la nouvelle nature que le chrétien a reçue produit essentiellement les mêmes fruits, quelles que soient les circonstances dans lesquelles elle se trouve, mais aussi le caractère se forme par l'objet qui gouverne le cœur ; et il n'y a rien qui détache du monde, comme l'attente du Sauveur ; rien qui sonde le cœur comme cette attente, pour qu'il n'y ait rien qui ne convienne à sa présence. Rien, par conséquent, n'introduit comme elle les sentiments de Jésus dans le jugement que l'on porte sur le bien et sur le mal ; rien non plus n'entretient comme elle l'affection pour Jésus, dans les motifs qui gouvernent notre conduite. Remarquez aussi qu'en réalité c'est l'attente même du Sauveur, le fait de veiller en l'attendant, qui est en question ici ; non point le service que nous avons à accomplir pendant son absence. Le

service et la responsabilité qui s'y rattache, se trouvent dans la parabole suivante. (XXV, 14-30.)

La même distinction se reproduit dans le chapitre XII de Luc. Au v. 37, il est dit : « Bienheureux sont ces serviteurs, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant ; » — puis la récompense est qu'ils jouiront des bénédictions du ciel et que Jésus se ceindra pour les rendre heureux ; ensuite, v. 43, il s'agit du service à rendre pendant son absence, et là, la récompense est l'héritage.

Revenant à Matthieu XXV, 1-13, je pense que le fait que les autres vierges devaient s'en aller pour acheter de l'huile signifie seulement qu'il était trop tard pour avoir part avec l'Époux, et que les vierges fidèles ne pouvaient alors communiquer de la grâce. Il faut l'avoir à temps, de la source elle-même. J'ajouterai que je ne pense pas que les vierges folles fussent des âmes sauvées. L'Époux leur dit : « Je ne vous connais pas ; » — ce que Jésus ne pourrait guère dire à ceux qui seraient siens.

Dans la parabole des talents (v. 14-30), il s'agit de service. Le Seigneur s'en va et confie à ses propres serviteurs une partie de ses biens pour qu'ils les fassent valoir. Ce sont les dons spirituels que le Seigneur Jésus a départis à ceux qui le suivaient lorsqu'il s'en est allé. Il ne s'agit pas de ce que la providence nous a donné, ni de tous les hommes, mais des serviteurs de Jésus et de ce qu'il leur a donné

au moment de son départ. Il y a une certaine différence entre cette parabole et celle qui se trouve en Luc XIX. Dans ce dernier passage, la même somme est donnée à chacun des serviteurs; la responsabilité humaine y entre pour davantage dans les pensées de l'Esprit de Dieu; aussi la récompense est-elle proportionnée à ce que l'amour a gagné. Ici, la somme est en rapport, selon la sagesse divine, avec le vase auquel elle est confiée, et chaque fidèle ouvrier est également appelé à entrer dans la joie de son maître; il est établi sur beaucoup de choses, mais il entre dans la joie de son maître. Fidèle à Jésus selon ce qui lui avait été confié, Jésus le fait jouir de sa joie à Lui. Le principe du travail est la confiance que l'ouvrier a dans le maître et l'intelligence spirituelle que cette confiance lui donne. Les talents ne leur avaient pas été confiés pour n'en rien faire; dans ce cas, le maître aurait pu les garder par devers lui. Ils comprenaient bien qu'ils leur avaient été remis afin qu'ils en trafiquassent pour le maître pendant son absence; aussi emploient-ils ces talents, — ces dons spirituels, — pour le service du maître. Leur cœur le connaissait, ce maître, voulait son profit et son honneur, ne cherchait pas d'autre autorisation ni d'autre garantie pour travailler, que le fait qu'il leur avait confié ces dons, et que le zèle d'un cœur confiant par la connaissance qu'ils avaient de Lui. Ce qui manquait au troisième, c'était justement

cette véritable connaissance du maître. A ses yeux, il était un homme austère. Et, remarquez-le bien, lorsqu'il n'y a pas la vraie connaissance de Dieu, tel qu'il s'est révélé en Christ, on a toujours de lui une idée entièrement fautive. Le cœur se trahit toujours par l'idée qu'on se fait de Dieu. L'incrédulité fait toujours du vrai Dieu une peinture qui révolte le cœur. Il lui manque la connaissance des droits de Dieu, aussi bien que de son amour. Si Dieu était tel que l'incrédule l'imagine, et qu'il reconnût son autorité, il aurait dû agir en conséquence ; mais lorsque son amour est inconnu, son autorité est méprisée. Dieu ne se révèle qu'en Christ ; ce n'est qu'en Christ qu'il peut être réellement connu.

Ce cas du serviteur infidèle dessine encore nettement la différence entre les dons, et la grâce, et l'effet de celle-ci dans le cœur. Nous n'avons pas d'exemple pratique à ce sujet dans le Nouveau Testament ; cependant le principe est clairement constaté en 1 Cor. XIII. Dans l'Ancien Testament, nous avons des exemples de la puissance de l'Esprit sans qu'il y ait conversion, et même bien loin de cela. C'est ce qui explique aussi Hébr. VI. Ici, la paresse et l'infidélité découlent de l'ignorance dans laquelle se trouve le serviteur touchant le caractère de son maître, ainsi que de l'idée fautive et coupable qu'il s'était faite de lui.

Remarquez, dans nos deux paraboles, un fait important qui se retrouve aussi ailleurs.

Le Seigneur, dans les enseignements qui se rapportent à sa venue, ne dit rien qui puisse donner lieu de croire qu'elle doive tarder au delà de la vie de ceux auxquels il s'adresse. Ainsi, les vierges qui se sont endormies sont celles qui se sont réveillées ; les serviteurs qui ont reçu les talents sont les mêmes que ceux dont le travail est estimé à la fin. Nous savons que bien des générations ont paru et disparu depuis le départ du Sauveur, mais il ne voulait pas qu'on s'attendît d'avance à un retard. De la même manière, lorsqu'il veut donner l'histoire de l'Église jusqu'à sa fin, l'Esprit de Dieu prend sept églises qui existaient dans ce moment-là, afin de décrire en sept époques les grands traits de cette histoire ; de sorte que, bien que nous puissions reconnaître aujourd'hui ces traits et ces époques, il n'y avait, lorsque l'Apocalypse fut écrite, rien qui annonçât d'une manière formelle une durée quelconque de l'Église sur la terre.

Une autre remarque me reste encore à faire. Ce qui est dit au v. 23 me semble énoncer un principe général. Ceux qui possèdent les privilèges chrétiens sans en jouir d'une manière vitale, sans vraiment connaître le Seigneur Jésus lui-même, perdent tout ce qu'ils ont (c'est encore le chapitre VI de l'épître aux Hébreux) ; tandis que ceux qui sont fidèles à la lumière qu'ils possèdent, en acquièrent davantage. Au reste, c'est l'expli-

cation donnée au v. 29. Le jugement sur le méchant serviteur s'exécute au v. 30.

Nous avons parcouru, dans ces trois paraboles, le jugement du système chrétien : de l'Église envisagée comme un système divin établi sur la terre, mais exposé aux conséquences d'être établi sur le fondement de la responsabilité humaine; ensuite des individus qui font profession d'être chrétiens, considérés au point de vue de leur devoir d'attendre la venue du Seigneur, et relativement à leur service pendant son absence. Au v. 31, le Seigneur reprend le fil de ce qu'il avait déjà dit à l'égard de l'histoire de la terre et des choses qui vont arriver lors de sa venue. Ce verset (XXV, 31) se rattache, ainsi que je l'ai dit, au XXIV, 31, avant lequel toutes les relations du résidu avec le peuple incrédule et avec les gentils, premièrement en témoignage, puis en des souffrances sans pareilles, avaient été dépeintes, comme précédant la venue personnelle du Sauveur, qui mettra un terme à ces souffrances. Or, quand le Seigneur apparaîtra dans ces circonstances-là, ce ne sera pas seulement pour briller, puis pour disparaître comme un éclair. Il s'assiéra sur le trône de sa gloire; puis, lorsque son jugement guerrier, à savoir celui qui s'exécute sur ses adversaires, sera accompli (voir Apoc. XIX, 11), le Seigneur, assis sur son trône, jugera les gentils du monde entier, auxquels l'évangile du royaume aura été en-

voyé. Cette mission se trouve annoncée au v. 14 du chapitre XXIV, qui termine la première partie de la prophétie de ce chapitre. Il s'agit là de l'évangile que Jésus a prêché de son vivant, ainsi que Jean-Baptiste ; ce n'est point l'évangile de la mort et de la résurrection de Jésus, c'est-à-dire une œuvre de rédemption éternelle pleinement accomplie, mais c'est le fait solennel que le royaume allait s'établir ; c'est « l'évangile éternel. » Le Seigneur allait commencer à briser la tête du serpent par l'établissement de ce royaume, à prendre en main sa grande puissance et à agir en Roi. — Ce témoignage doit se rendre après l'enlèvement de l'Église et avant la manifestation du Seigneur. Le témoignage rendu aux Juifs se trouve au chapitre XI de l'Apocalypse, mais ici nous apprenons qu'il se fera entendre aussi dans le monde entier avant que la fin n'arrive.

Lors donc que le Seigneur se sera assis sur le trône de sa gloire, il commencera à rendre son jugement sur les nations et à l'exécuter. La Parole mentionne deux genres de jugement : le jugement guerrier, et celui où le juge est en séance comme autorité suprême et reconnue. Ainsi, Apoc. XIX est le jugement guerrier. Au chapitre XX commence la séance judiciaire qui se tient lorsque la puissance du roi a établi son trône, et qu'il y sied pour juger. (Apoc. XIX, 11 ; XX, 4.)

Quant à la destruction de la Bête et de ses

armées, elle a lieu par la venue du Seigneur, qui détruit les armées et jette la Bête et le faux prophète en même temps en enfer. Alors, il établit son trône à Jérusalem. Ensuite Gog arrive, pensant que tout est à lui; il trouve le Seigneur lui-même et périt sur les montagnes d'Israël. Puis, le trône étant établi en paix, le Seigneur s'y assied pour juger les nations auxquelles, auparavant, l'évangile du royaume avait été envoyé. Les termes du jugement nous font voir qu'il ne s'agit nullement d'un jugement général, ainsi qu'on s'en fait communément l'idée. On y est jugé selon la manière dont on a accueilli les messagers de l'évangile du royaume; c'est de cela uniquement que l'on rend ici compte au juge; c'est sur cela seul qu'il les interpelle. Or le plus grand nombre des païens n'ont jamais entendu de tels messagers; ce jugement ne peut être le leur, il leur est totalement inapplicable. Au reste, au commencement de l'épître aux Romains, le jugement des nations est prononcé, leur culpabilité établie sur des principes entièrement différents, savoir, qu'ils ont renoncé à la connaissance de Dieu quand ils la possédaient; qu'ils ont méconnu le témoignage de la création; ensuite celui de la conscience; enfin, qu'ils se sont plongés, à la suite de cette aliénation volontaire de Dieu, dans l'idolâtrie et dans la dissolution, à qui en ferait pis. Ensuite, nous trouvons ici trois classes : les boucs, les brebis, et les frères du Juge; c'est-

à-dire : ceux qui n'avaient pas accueilli les messagers, ceux qui les avaient accueillis, puis les messagers eux-mêmes. C'est le jugement des vivants, des nations; un jugement final. Ils s'en vont dans la géhenne, dans le tourment éternel, tandis que les justes possèdent la vie éternelle ici, sur la terre, mais ils en jouissent avec Dieu. C'est le jugement de la vallée de Josaphat, quand Jéhova aura rassemblé les nations et qu'il y aura des multitudes dans cette vallée de décision. Le jugement des vivants est une vérité scripturaire aussi sûrement que le jugement des morts. Non-seulement cela, mais les Juifs étaient bien plus familiers, et cela selon leurs propres écritures de l'Ancien Testament, avec le jugement des vivants qu'avec le jugement des morts. Sans doute il y avait, dans l'Ancien Testament, des paroles qui avaient donné l'intelligence aux pharisiens à l'égard de ce dernier; aussi le Seigneur les justifie-t-il sur ce point, tandis qu'il condamne les sadducéens; cependant ceux-ci étaient tenus pour de bons Juifs; et le souverain sacrificateur et les siens étaient de cette secte. Personne ne mettait en question leur orthodoxie. Ils avaient tort, nous le savons; mais quand nous voyons le passage par lequel le Seigneur les convainc, nous comprenons que des personnes qui n'avaient pas l'Esprit de Dieu pussent demeurer dans l'ignorance de la vérité à cet égard. Si l'on ne saisit pas le fait que Dieu envisage l'homme

comme ayant un corps aussi bien qu'une âme, de sorte que la vie au delà de la mort démontre aussi la résurrection, on a encore de la peine à saisir la force de la preuve alléguée par le Seigneur. Pour celui qui sait que le Seigneur est ressuscité et que nous devons lui être conformes, la chose est simple. La mort ne touche que le corps; si l'on subsiste après, c'est pour être homme complet. Une chose démontre l'autre. L'âme est heureuse avec Christ en attendant, mais l'homme n'est pas complet. Il vit, l'homme qui mourut; après la mort, tous vivent pour Dieu, ne sont morts que pour l'homme; ce dernier état de mort doit cesser, mais il ne cessera qu'à la résurrection. En attendant, l'âme est avec le Seigneur, témoin, puisque la vie n'est pas terminée, que la mort ne doit pas retenir celui qui y est assujetti.

Maintenant les chrétiens ont de la peine à croire à un jugement sur la terre, bien qu'ils le professent dans le *Credo*. Or la parole de Dieu est claire là-dessus. La prophétie en parle largement. Il y a un jugement des vivants, comme il y a un jugement des morts, et ce jugement, nous l'avons ici, au moins la partie la plus formelle, celle où le Seigneur sied sur son trône et juge personnellement les nations. Ailleurs, ils sont détruits subitement par son apparition glorieuse, étant trouvés, ou rassemblés pour lui faire la guerre, comme en Apoc. XVII, 14, et XIX, ou envi-

ronnant le camp des saints et la cité bien-aimée (et ici ils sont subitement détruits par le feu descendu du ciel), comme en Apoc. XX, 7-9. Mais ici, le Seigneur, assis sur son trône, après être déjà venu comme un éclair sur ceux qui étaient en guerre contre lui, juge comme roi toutes les nations de la terre, selon l'accueil que chacun aura fait à ses frères les messagers du royaume, estimant tout ce qu'on leur a fait comme ayant été fait à lui-même personnellement. C'est là le grand principe de ce jugement; les brebis désavouent toute prétention d'avoir eu égard au roi personnellement; mais il tient pour fait à lui-même tout ce qu'ils avaient fait à ses messagers, qu'il reconnaissait pour ses frères. Les boucs, par contre, prétendent n'avoir jamais manqué envers le grand roi; mais, d'après le même principe, l'indifférence qu'ils avaient montrée à l'égard de ses messagers compte, dans le cœur du roi, pour indifférence envers lui. Ainsi, c'est bien le jugement des nations, mais c'est aussi un grand encouragement pour ses serviteurs, qu'il enverra vers les nations; c'est même, comme principe, un encouragement pour tous les temps. Il pense toujours aux siens comme s'ils étaient lui-même. « Pourquoi, » dit-il à Saul, « *me persécutes-tu?* » Ceci va plus loin, il est vrai, car ceux que Saul persécutait étaient des membres de son corps, tandis qu'il était, Lui, dans le ciel; les autres sont ses frères sur la terre. Je parle de cela comme

témoignage à la grande et précieuse vérité qu'il porte toujours l'intérêt le plus profond aux siens; intérêt qui ne fait jamais défaut et ne sommeille pas; qui peut, sans doute, permettre l'épreuve de la persécution, s'il le faut, mais un intérêt qui, à travers tout, tient les rênes en main et reconnaît les souffrances des siens pour son nom, comme un titre valable au bonheur du royaume qui leur sera sûrement départi dans son temps.

J'ai encore quelques remarques de détail à faire. Le Seigneur tient compte de toutes les circonstances de la vie des siens. Le grand but de la parabole est de montrer que ce qui est fait à ses serviteurs, est fait à lui-même; mais il sait qui a faim, qui est en prison, etc. Rien ne lui échappe. De plus, il est bien entendu que les siens souffrent, non-seulement maintenant, mais en tout temps pendant son absence. Ensuite, c'est devant le Fils de l'homme que les nations sont citées pour rendre compte de leurs voies. Au reste, le Père ne juge personne, mais il a confié tout jugement au Fils. Ici, c'est le Fils de l'homme venu et assis sur le trône de sa gloire. Remarquez que, lorsqu'il s'assied sur le grand trône blanc pour juger les morts (non pas les vivants, comme ici), il ne vient pas du tout. Le ciel et la terre s'enfuient de devant sa face. Ce n'est pas là venir. Ici, c'est quand il vient dans sa gloire (comparez Joël III, 11 et suiv.) qu'il s'assied sur le trône de sa gloire et qu'il rassemble

les nations. Les bénis mis à sa droite sont bénis de son Père, mais ils ne sont pas des enfants, ni des compagnons du juge, comme les ressuscités et les changés ; ils ne viennent pas avec lui ; ils étaient mêlés avec les boucs jusqu'à ce que le roi les eût séparés. Or cela n'est pas vrai des chrétiens, car les morts en Christ ressuscitent à part, puis vont à sa rencontre avec les transmués. Ils sont ressuscités en gloire. Jésus, qui en est les prémices dans sa résurrection à lui, vient et transforme le corps de leur humiliation selon la ressemblance de son corps glorieux. Leur résurrection est comme une chose tout à fait à part, et seuls les fidèles vont à la rencontre du Seigneur. Ici, il vient sur la terre, sépare les fidèles et condamne les méchants qui ont méprisé ses frères, en même temps qu'il donne à ceux qui les ont reçus le royaume préparé pour eux par son Père. Ce n'est pas le royaume du Père non plus, comme en Matthieu XIII, 43 ; cependant tout découle du Père et de ses conseils comme source et cause de la bénédiction. C'est un royaume terrestre, dont la bénédiction découle des conseils et de la bonté du Père de celui qui était là comme Fils de l'homme — un royaume préparé pour eux non *avant*, mais *dès* la fondation du monde ; le résultat du gouvernement de Dieu ici-bas, mais selon les conseils de Dieu. Le feu dans lequel les méchants de-

vaient être jetés, était préparé pour le diable et pour ses anges.

CHAPITRE XXVI. — Or, ayant achevé ce qu'il avait à dire quand il avait quitté, ou plutôt abandonné Jérusalem, le Seigneur ramène l'attention et les pensées de ses disciples à ses souffrances et à sa croix. Deux jours plus tard venait la fête de Pâque, et le Fils de l'homme devait être trahi pour être crucifié. Ce n'était pas la pensée des sages de ce monde, des grands et des autorités, qui trouvaient que le moment n'était guère opportun alors qu'il y aurait un tel rassemblement de gens, car ceux-ci, ayant joui en grand nombre des effets de sa puissance et de sa bonté, pouvaient soulever un tumulte si les autorités essayaient de se débarrasser de lui d'une manière violente et injuste; mais, dans les conseils de Dieu, cela devait avoir lieu à cette époque. Vrai agneau de pâque, il devait souffrir pour nous en réalisant le type de la délivrance hors de l'Égypte, au moyen d'une rédemption bien autrement excellente. Aussi le Seigneur, dans le calme de sa perfection, annonce-t-il à ses disciples ce qui allait arriver, en employant les complots des conducteurs de la nation, pour accomplir les conseils de Dieu, tandis que toutes leurs précautions étaient réduites à néant. Or l'homme était assez méchant et l'ennemi assez puissant, lorsque Dieu le permettait, pour qu'il n'y eût aucun tumulte.

Le monde se montre tout entier sous la puissance de son prince, et ennemi de Dieu. En fait de tumulte, il n'y avait que ces cris : « Crucifie-le, crucifie-le. » Tout ce qui suit est ce témoignage solennel que, dans ce moment suprême, le Sauveur, victime de propitiation, agneau destiné à la boucherie, brebis muette entre les mains de celui qui la tond, ne doit trouver aucun secours, aucun refuge, aucun appui pour son cœur, personne pour avoir compassion de lui, bien qu'il en cherchât. En même temps sa perfection, sa patience, sa grâce, se montrent d'autant plus qu'il est plus éprouvé.

Nous allons parcourir un peu en détail le récit de cette grâce et de cette patience : on y apprend la perfection du Sauveur, là où elle se présente de la manière la plus touchante et en même temps la plus admirable. La fin de la vie du Seigneur se distingue en ce qu'il est envisagé à un point de vue différent, dans chaque évangile, comme aussi tout le reste de son histoire, bien que Marc et Matthieu présentent le même portrait, avec peu de différences. Mais l'évangile de Jean nous montre la personne du Seigneur, Dieu et la parole faite chair, la vie éternelle dans ce monde ; aussi, en Gethsémané et sur la croix, ne trouve-t-on là ni souffrance, ni humiliation, mais une personne divine qui les traverse dans sa puissance. En Luc, c'est l'homme qui, en Gethsémané, sent davantage l'épreuve comme homme, mais qui

en est victorieux, de sorte que, sur la croix, l'expression de la souffrance ne se trouve pas. En Matthieu, victime de propitiation, il ne répond rien si ce n'est pour faire une belle confession et rendre témoignage à la vérité, seul motif de sa condamnation. L'Esprit de Dieu montre ici d'une manière positive l'abandon des hommes et même de ses disciples, dans lequel le Seigneur se trouva sans aucune consolation pour son cœur ; puis, finalement, l'abandon de Dieu sur la croix quand il crie à Lui, demandant qu'il ne se tienne pas loin lorsque les taureaux et les chiens l'entourent. En un mot, nous avons, en Jean, le Fils de Dieu toujours homme ; en Luc, l'homme ; en Matthieu, la victime de propitiation ; mais les circonstances sont d'un profond intérêt et nous voulons y toucher.

CHAPITRE XXVII. — Le matin, la mort de Jésus étant déjà arrêtée dans le conseil improvisé tenu au commencement de la nuit, lorsqu'il avait été amené devant Caïphe, les scribes et les pharisiens tiennent un conseil formel, le matin de très bonne heure, pour prononcer sa sentence définitive ; puis ils l'amènent à Pilate. Ici nous trouvons l'iniquité et l'aveuglement de tous, en présence de Celui qui devait mourir. Judas qui, évidemment ce me semble, pensait que Jésus leur échapperait comme il avait échappé tant de fois alors que son heure n'était pas encore venue, frappé, en tout cas, dans sa

conscience, en voyant Jésus condamné, vient aux principaux sacrificateurs avec les trente pièces d'argent. Saisi de remords, il déclare qu'il a péché en livrant le sang innocent. Peu de sympathie l'attend là. Ils avaient atteint leur but ; leur affaire avait réussi ; quant au péché de Judas, cela le regardait. Voilà toute la compassion que le remords trouve chez ceux qui se servent de l'iniquité qui le produit. Le but est atteint ; et si leur instrument est perdu pour toujours, tant pis pour lui, c'est son affaire. Eux ont atteint leur but. Judas jette dans le temple l'argent, pauvre prix de son âme ; puis s'en va se pendre, triste fin d'une vie passée sans conscience près du Seigneur. Rien n'endurcit comme cela. La cruelle et insolente indifférence des chefs d'Israël, que ne soulage pas une conscience mauvaise, pousse au suicide cet homme, qui perd sa vie, son âme et l'argent pour lequel il l'avait vendue.

Mais quel tableau du cœur de l'homme nous trouvons dans ce qui suit : les hommes, qui n'avaient eu aucun scrupule d'acheter le sang de Jésus, ne peuvent pas mettre dans le trésor l'argent qu'ils avaient ainsi employé, parce que c'était le prix du sang ! Quel témoignage à l'aveuglement de la conscience ! Combien les scrupules diffèrent de la conscience ! Le bien et le mal affectent la conscience qui, en soi, est la plus noble des facultés. Le scrupuleux est servile, craint pour soi, s'occupe des ordonnances et craint de les violer. Le dieu que sert le scru-

puleux est un dieu qui veille sur ce qui l'affecte, lui; et il abandonne son misérable serviteur qui ne tient pas compte de ce qui concerne l'honneur et la volonté de ce maître qu'il craint. C'est un faux dieu rancuneux, le dieu d'un cœur qui ne connaît pas le vrai Dieu, lors même que ce cœur le nomme l'Éternel. Si l'âme n'est qu'extérieurement en relation avec le vrai Dieu, elle négligera ce qui porte atteinte à Son vrai caractère : la justice, la vraie sainteté, l'amour, pour s'occuper de ces ordonnances, que l'homme sans foi et sans connaissance de Dieu peut accomplir et qu'il craint de négliger, parce qu'il a peur de Dieu. Or les principaux sacrificateurs pouvaient attacher de l'importance à Israël qui se perdait et qui était rejeté dorénavant à cause de son iniquité : Israël ne devait pas être souillé ; mais pour de misérables gentils auxquels allait s'ouvrir la porte, fermée sur Israël, un champ souillé par l'argent qui l'avait acquis, était assez bon. C'est ainsi qu'un lieu de sépulture est acheté pour les étrangers. Tout est aveuglement, orgueil et ténèbres. La lumière, ils ne la voulaient pas. Mais le conseil de Dieu, déclaré longtemps auparavant par le prophète, devait être accompli. Quand leur conseil, à eux, s'y opposait, il n'aboutissait à rien, mais leurs propres actes de folie accomplissaient les prophéties qu'ils n'écoutaient pas, bien qu'elles fussent constamment lues dans leurs synagogues.

Or Jésus se tenait là devant le gouverneur. Il rend un beau témoignage devant Ponce Pilate. Il est le roi des Juifs. Lorsque les Juifs l'accusent, il est muet. Il est là pour être la victime. Dieu lui rend témoignage par le songe de la femme de Pilate; alors celui-ci fait des tentatives pour le délivrer de la malice acharnée des Juifs, en profitant d'une habitude qu'on avait de relâcher un prisonnier à Pâques. Mais les malheureux Juifs doivent consommer leur iniquité, car il arrive un moment où Dieu permet que l'iniquité ait son cours jusqu'au bout, afin qu'elle se manifeste telle qu'elle est; ainsi s'accomplissait la propitiation, par les souffrances et par la mort de Jésus. Pilate ne montre que la faiblesse d'un homme qui méprisait tout ce qui l'entourait; d'un homme qui voudrait sauvegarder sa conscience, mais n'en a que très peu et encore moins de crainte de Dieu; d'un homme qui, lorsqu'il lui devient trop incommode de maintenir la justice, cède à la violence et à la persévérance dans le mal d'une volonté qui s'acharne contre Dieu et contre le bien. Aux yeux de Pilate, il ne valait pas la peine, pour un pauvre juste qui n'avait aucune importance humaine, de compromettre et sa personne et la paix publique. Il s'en lave les mains et laisse la responsabilité de cette mort à ceux qui la désiraient. Pauvres Juifs! Cette responsabilité, ils la prennent sur eux. Aussi en portent-ils la peine encore aujourd'hui. « Que son sang, disent-

ils, soit sur nous et sur nos enfants ! » Terrible anathème, qu'appelle sur lui-même ce pauvre peuple ; anathème qui pèse sur lui jusqu'à ce que la grâce souveraine, en amenant un petit résidu à la repentance dans laquelle il sentira le péché qui a été commis, change le sang d'anathème en un sang d'expiation ; et cela de la part de Dieu qui les nettoiera du péché qu'ils ont commis en le répandant. Cette grâce souveraine de Dieu est la seule qui puisse trouver, dans l'iniquité même de l'homme, le moyen d'accomplir le salut de celui qui l'a commise. C'est ainsi que nous, qui avons été sauvés par cette même grâce, nous pouvons en rendre témoignage éternellement. Dans l'œuvre qui nous sauve, nous n'avons d'autre part que nos péchés et la haine qui l'a accomplie du côté de l'homme. Ce pauvre peuple devait, dans cette occasion, montrer jusqu'à quel point il était tombé, abandonné de Dieu : ils choisissent un brigand à la place du Fils de Dieu, un meurtrier, mais un homme qui flattait leurs propres passions en les excitant contre les Romains, leurs maîtres, auxquels ils étaient assujettis à cause de leurs péchés. Or Pilate leur relâche Barabbas et leur livre Jésus après l'avoir fait fouetter, lui *reconnu* innocent ; car ce qui caractérise ici Pilate, c'est le manque de cœur et une indifférence orgueilleuse tout empreinte de cruauté.

Maintenant le bien-aimé Sauveur subit toutes

les indignités qui peuvent monter au cœur de l'homme brutal et libre d'exercer un pouvoir qui trouve ses délices à faire souffrir ceux sur lesquels il domine pour un moment. Car l'homme est tyran par nature ; et lorsque plusieurs sont réunis, il ne se trouve aucune force morale là où des dispositions plus aimables existent, et ainsi l'on tombe au plus bas de l'échelle ; on a honte de ce qui est bon, même de l'amabilité, et tout est au niveau de ce qui est le plus bas. Pauvre créature déchue ! Au reste, Pilate, leur chef, leur en avait donné l'exemple.

Néanmoins ce qui nous regarde spécialement ici, ce qui doit nous intéresser, c'est l'Agneau destiné à la boucherie, la brebis muette devant celui qui la tond. Le précieux Sauveur supporte les insultes et les injures de ceux qui n'étaient capables que de se complaire dans le mal et d'agir en conséquence. Ce n'est pas lui qui voudrait résister, ni faire quoi que ce fût pour s'y soustraire. Il était venu *pour souffrir* et donner sa vie en rançon pour plusieurs. Seulement, nous pouvons remarquer que Juifs et gentils s'unissent pour le rejeter et le fouler aux pieds, lui qui ne leur résiste pas. La nation élue et la dernière Bête, la Bête romaine à laquelle Dieu avait transmis les rênes du pouvoir sur la terre, se mettent d'accord, tout ennemies qu'elles soient entre elles, pour persécuter et insulter le Fils de Dieu. Si les Juifs se mettent en avant pour

demander son sang, les gentils se prêtent aux Juifs pour le répandre. Maintenant tout s'accomplit. Le Sauveur est emmené pour être crucifié, victime propitiatoire pour nos péchés.

Il semblerait que Jésus fût physiquement faible, car ils ont forcé un homme de Cyrène, nommé Simon, à porter sa croix. Eux, au moins, ne voulaient pas le faire; seul, Jésus ne le pouvait pas. L'insolence et la tyrannie sont en jeu ici; il y avait, dans les hommes, de la joie à opprimer et à mettre à mort le Fils de Dieu. L'homme s'en débarrassait pour sa ruine. Mais quoique ces taureaux de Basan fussent là, que ces chiens entourassent le Sauveur, la grande et, pour nous, la précieuse figure dans le cadre, c'est la victime silencieuse et muette, l'agneau qui va à la boucherie. Le récit est d'une simplicité parfaite; mais l'accomplissement des prophéties se déroule devant nos yeux d'une manière admirable; la vue spirituelle perce à travers les circonstances, contemplant la figure patiente et divinement calme du Fils de Dieu, parfait dans sa soumission. On lui offre du vinaigre mêlé avec du fiel, dont l'effet devait être de stupéfier au milieu des souffrances; mais le Sauveur ne cherchait pas de pareils soulagements. Il était là pour souffrir et pour accomplir la volonté de son Père, non point pour échapper à la conscience de ce que lui coûtait cette obéissance. Ils partagent ses vêtements et jettent le sort sur sa robe, que, sans

cela, ils auraient dû déchirer. Ainsi était-il écrit ; or le Sauveur, exposé nu à la dérision des soldats, n'était point insensible à l'ignominie dont il souffrait, bien qu'il n'en détournât pas sa face. Il n'y avait personne pour avoir compassion de lui ; personne pour confesser son nom, sinon que Dieu le Père avait forcé l'homme à lui rendre témoignage, car Pilate avait fait inscrire Son titre sur la croix : « Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs. » Les Juifs auraient voulu éviter cet affront ; mais ils devaient être mis à honte sans remède et sans voile, et Celui qu'ils avaient rejeté devait recevoir son vrai titre malgré eux. Leur roi était crucifié, mais Dieu avait pris soin qu'il fût reconnu et proclamé tel. Toutefois, personnellement, il devait être outragé au dernier point. Le plus bas état où l'homme pût se trouver, le laissait toujours homme ; et, dans ce moment suprême, il ne s'agissait pas de faire la différence entre un homme ouvertement méchant et un autre qui aurait échappé à la dégradation que produit le péché ; il s'agissait de placer *l'homme tel qu'il est* en face du Fils de Dieu ; aussi un brigand est-il, ici, du parti des hommes, associé avec eux contre le Dieu d'amour. En cela, ils sont ensemble et égaux. Ce brigand pouvait, de concert avec les autres, insulter le Fils de Dieu. Tout est nivelé ; Christ seul est abaissé au-dessous de l'homme : un ver, comme il le dit, et non point un homme ; et cependant

c'est Dieu révélé dans l'homme. L'homme qui révélait Dieu était là, et les outrages de ceux qui outrageaient Dieu tombaient sur lui. Le Seigneur souffrait et accomplissait son œuvre, sensible plus qu'aucun homme à tout cela, car, en lui, il n'y avait pas trace de la dureté qui rend insensible aux circonstances, ni de l'orgueil qui se les cache ou qui, tout au moins, cherche à se les cacher. Il sentait tout avec une sensibilité que la malice des hommes n'avait pu altérer ; et, parfait en patience, il en appelait à son Dieu. « Mais toi, ô Jéhova ! ne t'éloigne point de moi. » Les Juifs se glorifiaient d'avoir atteint leur but. L'homme, trompé par Satan, pensait s'être débarrassé de Dieu dont la présence le troublait. Ils hochaient la tête en disant : « Il a sauvé les autres, il ne peut pas se sauver lui-même. » Quelles paroles ! Reconnaître sa puissance pleinement manifestée, rejeter ce qui était divin, avouer qu'ils avaient effectivement banni Dieu du milieu d'eux ! En effet, il ne pouvait se sauver, ne pouvant penser à lui-même : l'amour qui avait sauvé les autres, allait plus loin et se donnait pour nous. L'amour parfait pour son Père, l'obéissance à son commandement, son parfait amour pour nous, lui défendaient de se sauver lui-même. Il aurait pu avoir ses douze légions d'anges, mais il était venu pour les autres, non pour lui-même ; enfin, aimant les siens qui étaient dans le monde, il les aimait jusqu'à la fin. S'il devait sauver les autres,

il ne pouvait se sauver lui-même. Son amour et son obéissance étaient complets. Ce qui marque l'aveuglement affreux de ces pauvres sacrificateurs, c'est qu'ils citent des paroles qui, dans le Psaume où sa mort est dépeinte telle qu'elle est ici racontée, sortent de la bouche des athées et des méchants. (Ps. XXII, 7, 8.) Dans tout ceci il s'agit des hommes et de Christ; mais, ainsi que je l'ai dit, il en appelle à Dieu. C'est ce que nous trouvons dans le Psaume XXII : « Ne t'éloigne pas de moi. »

Maintenant vient le moment où sa position, sa relation avec Dieu, doivent passer devant nos yeux : « Depuis la sixième heure il y eut des ténèbres sur tout le pays jusqu'à la neuvième heure. » Ainsi, même par des circonstances extérieures, Dieu a séparé son Fils des outrages et des insultes purement humains pour qu'il fût seul avec lui, et tout entier à son œuvre solennelle. Il était seul avec Dieu, fait péché; rien pour détourner le coup de la justice; rien pour l'amortir. La puissance qui était en lui ne l'abritait pas; elle le rendait capable de supporter ce qui s'appesantissait sur son âme : le sentiment de l'horreur de la malédiction, dans la mesure dans laquelle l'amour du Père lui était familier; le sentiment de ce que c'était que d'être fait péché, dans la mesure de la sainteté divine qui était en lui; et ni l'un ni l'autre ne pouvait se mesurer. Il buvait la coupe du jugement de Dieu contre le péché. Tout le force à pousser

le cri — cri qu'il nous est accordé d'entendre afin que nous sachions ce qui se passait là, la réalité de l'expiation : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » Abandon que nul ne peut sonder, sinon celui qui l'a senti, mais qui, dans la petite mesure où son ombre seulement nous atteint et passe sur nous, est plus terrible que tout ce que peuvent subir le cœur ou le corps humain. Dans la bouche de Jésus, ce cri exprimait tout ce que son cœur, à lui, et ce que ce cœur seul, pouvait sentir. Aussi le Psaume XXII, d'où il est tiré, et la voix de Jésus lui-même (Ps. XX, XXI), parlent-ils des souffrances du Christ, telles seulement que l'homme peut les comprendre en les voyant. Elles sont comme infligées par les hommes et portent les conséquences qui en résultent pour leur victime et pour ceux qui les lui infligent : — exaltation à la droite de Dieu de Celui qui souffrait ; colère destructive sur ses ennemis. Mais qui était l'ennemi de Christ, *dans son caractère d'Agneau expiatoire* ? Personne. Il souffrait en se donnant lui-même, de la part de Dieu en justice ; le coup même — les souffrances — était le coup de la justice. Aussi, quant à ses conséquences, dans le Psaume XXII, tout est grâce et bénédiction pour tous ceux qui en sont les objets — depuis le petit résidu qui, alors, reconnaissait Jésus et qui est devenu l'Église, jusqu'au millénium et au « peuple qui naîtra. » Tous témoignent qu'il a fait

cette œuvre. Il est intéressant de voir tous les témoignages de Dieu dans ces Psaumes XIX-XXII : — la création en haut (car ici-bas elle est trop ruinée pour servir comme telle); la loi (Ps. XIX); puis (Ps. XX), le témoignage de Jésus, vu prophétiquement, tel qu'il se présente au cœur de ses disciples; la réponse (Ps. XXI); puis enfin ce que Jésus seul peut manifester, ce qui se passait entre son âme et Dieu, ce que son âme seule était capable d'exprimer. Or ce n'était ni la faiblesse ni l'épuisement, comme quelques personnes à petites pensées se sont imaginé de le dire; matérialisme auquel non-seulement la doctrine chrétienne est inconnue, mais qui trahit un manque total de sentiment et de sain jugement.

Maintenant, non-seulement l'œuvre a été achevée, mais toutes les circonstances que la prophétie avait annoncées comme devant arriver, ont reçu leur accomplissement. Aussi devait-il lui-même remettre sa vie entre les mains de son Père. Elle ne devait point lui être ôtée. Il la laissait lui-même. Il confie sa mère à Jean; puis il accomplit la dernière circonstance prophétique. Vrai homme, absolument calme et, comme nous disons nous autres hommes, se possédant parfaitement lui-même, il déclare avoir soif à la suite de ses souffrances, et goûte le vinaigre qu'on porte à sa bouche au moyen d'une éponge attachée à un roseau. Tout était fini : l'expiation, par-

faite selon Dieu ; l'œuvre de la rédemption ; toutes les circonstances prophétiques, tout absolument avait reçu son accomplissement, soit quant à l'homme, soit quant à Dieu. Alors, avec un cri qui indiquait à la fois une force dans son entier et une entière confiance en son Père \*, il lui remet son âme dans ce moment critique où la mort avait eu, mais où elle perdait dorénavant toute son horreur, au moins pour le croyant. Avec ce cri, qui annonce la fin de toute relation humaine avec Dieu, sauf en jugement, et la fin de tous les moyens que Dieu pouvait employer pour rétablir une telle relation avec les enfants d'Adam, Jésus expira.

Dans ce moment même, ce qui exprimait l'impossibilité pour l'homme de s'approcher de Dieu, le voile du temple, est déchiré du haut en bas, et le sanctuaire, le lieu très saint où le trône de Dieu se trouve, est ouvert. Nous pouvons entrer en pleine liberté (Hébr. X, 19, 20) par ce chemin nouveau et vivant, à cause du sang précieux qui a été répandu. L'ancien état de choses était terminé, soit quant aux relations de l'homme avec Dieu, soit en ce qui concerne la création même. Non pas toutefois que le nouvel ordre de choses soit encore établi, parce que la grâce cherche encore des co-héritiers de Christ ;

\* C'est cet aspect de sa mort que Luc met plus particulièrement en avant.

mais, dans le rejet du Fils de Dieu, toute relation du premier homme et de la première création avec Dieu a été terminée à tout jamais. Une nouvelle base a été posée en justice et par la pleine révélation de Dieu en amour souverain, pour la joie éternelle de l'homme, dans le second Adam et dans la nouvelle création. Le voile, qui caractérisait l'état de l'homme quant à ses relations avec Dieu, de l'homme qui était non-seulement pécheur en Adam, mais qui avait toujours failli, quoique Dieu employât tous les moyens possibles pour renouer ses relations avec lui, — le voile qui disait : « l'homme ne peut pas venir jusqu'à Dieu, » est déchiré ; la terre tremble et les rochers se fendent. La puissance de la mort est aussi détruite, ainsi que celle du diable qui la possédait. Historiquement, ce ne fut qu'après la résurrection de Jésus que les morts ressuscitèrent et apparurent à plusieurs dans Jérusalem, comme témoignage de ce qui avait été opéré ; le fait est néanmoins rattaché ici à la mort de Jésus, parce que c'est par cette mort qu'a été accomplie l'œuvre de délivrance qui rendait la résurrection possible ; œuvre à laquelle témoignage a été *ainsi* rendu d'une manière extraordinaire. Il s'agit des corps des saints — anticipation précieuse de la première résurrection, alors que la mort sera engloutie en victoire. On demandera peut-être : « Que sont-ils devenus ? » Nul ne le sait, parce que

Dieu ne l'a pas dit. Le fait lui-même est un témoignage rendu à l'efficace de la mort de Jésus. La question ne provient que de la vaine curiosité de l'homme, et Dieu ne fait pas de révélations pour satisfaire cette curiosité.

L'officier romain qui était de garde, ensuite de la sentence prononcée contre les prisonniers, ainsi que les soldats qui se trouvaient là avec lui, voyant le tremblement de terre et tout ce qui était arrivé, sont saisis de frayeur et reconnaissent que Jésus est, en effet, « *Fils de Dieu.* » C'était la cause de sa condamnation par les sacrificateurs et les scribes. Ils avaient involontairement rendu témoignage à Pilate qu'il se disait tel — ce qui avait effrayé ce dernier, qu'une mauvaise conscience rendait déjà craintif — de sorte que, avec tout ce qui était ébruité en Palestine par les œuvres de puissance qu'il y avait faites, cette pensée courait le monde; elle était connue de tous. Ces faits extraordinaires qui accompagnaient sa mort, le cri plein de force avec lequel il rendait, sans motif apparent, le dernier soupir, toutes les circonstances qui entouraient son départ de ce monde, rendaient témoignage que cette mort était plus qu'une mort humaine. Les cœurs des assistants, dominés par de tels événements, pouvaient (même dans leur état naturel) déclarer que c'était là le Fils de Dieu. Quant au résultat en eux, nul n'en peut rien savoir. Ici, c'est le témoignage que de pauvres cœurs païens sous l'influence des événe-

ments qui se passaient sous leurs yeux, ne pouvaient pas récuser, tandis que les cœurs endurcis des Juifs — « des siens » — de ceux chez lesquels il était venu, se réjouissaient dans sa mort. Rien n'endurcit comme la religion, lorsque le cœur n'est pas changé. Le cœur naturel est mauvais, non endurci, et des faits où Dieu se manifesté peuvent agir sur ce cœur-là.

Dorénavant il s'agit de la résurrection, témoignage que Dieu rend à la perfection de la victime et à la perfection de son œuvre ; à la perfection divine de Celui qui est descendu, jusqu'à la mort, dans les parties les plus basses de la terre, afin que, monté en haut, il remplit toutes choses, non-seulement comme Dieu, mais selon l'efficace de la rédemption qu'il venait d'opérer. (Éph. IV.) Pour le moment, ce qui nous occupe c'est la part qu'ont prise les hommes à ces événements, mais avant tout, la part qu'y ont prise les femmes. C'est ici qu'est la bonne part de ces fidèles servantes du Seigneur. Les disciples n'y sont pour rien ; ils s'étaient enfuis ; et, dans toute cette scène de douleur, à l'exception de Jean, on ne les voit plus. Aussi est-ce Marie-Magdeleine qui devient la messagère du Seigneur ressuscité, pour communiquer aux disciples les privilèges qu'il venait de leur acquérir. Les femmes l'avaient déjà suivi de Galilée, lui avaient fourni ce qu'il fallait pour ses besoins pendant qu'il marchait comme homme

sur la terre ; maintenant elles allaient prendre soin de son ensevelissement, si Dieu lui-même ne les eût devancées. Déjà elles avaient accompagné Jésus jusqu'au lieu où il devait être crucifié, regardant de loin la scène solennelle du crucifiement qui se déployait devant leurs yeux. Or Jésus devait « être avec le riche en sa mort. » Joseph d'Arimatee se rend donc auprès de Pilate, qui lui remet le corps du Sauveur. Dieu a voulu honorer le Christ, malgré le déshonneur qui lui était infligé de la part des hommes, et même à cause de ce déshonneur. Joseph le place dans son propre tombeau, où aucun corps n'avait été encore déposé, l'enveloppant dans un linceul ; puis il attend, selon que l'exigeait la loi, que le sabbat fût passé pour achever l'ensevelissement honorable qu'il lui préparait ; en attendant, il roule une grosse pierre devant l'ouverture du sépulcre.

Marie-Magdeleine et l'autre Marie (femme de Cléopas) se trouvent là, veillant et contemplant, avec le profond intérêt produit par une affection ardente et un attachement que la grâce divine avait créé dans leurs cœurs, spécialement en celui de Marie-Magdeleine, de laquelle il avait chassé sept démons. Toutefois ce n'étaient pas seulement ces femmes bienheureuses et Joseph, le disciple jusqu'à présent timoré, mais que l'extrême iniquité des Juifs, comme il arrive souvent, forçait à se montrer, qui furent occupés des

restes de Jésus : les principaux sacrificateurs, aiguillonnés par une mauvaise conscience qui inspire toujours la crainte, pensent à ce qu'avait dit Jésus, — car ils le savaient très bien, — savoir, qu'il ressusciterait. Chez eux c'était un parti pris, une inimitié contre le bien et contre tout témoignage rendu à sa puissance \*, inimitié qui ne leur laissait ni repos, ni relâche. Ils se rendent auprès de Pilate, protestant que ses disciples pourraient bien venir de nuit, ôter son corps à la dérobee, puis dire qu'il était ressuscité. Ils voulaient que Pilate s'assurât lui-même du corps de Jésus. Mais eux-mêmes devaient servir de témoins involontaires à la certitude de la résurrection du Sauveur. Pilate, plein de mépris et ne se souciant pas de servir leur malice, leur laisse la tâche de se prémunir contre la soustraction du corps du Seigneur par ses disciples. Ils mettent les scellés sur la tombe, outre une garde qui veillerait contre toute tentative de ce genre. Ce n'était que rendre le fait de sa résurrection plus patent et en assurer la constatation de manière à ne laisser lieu, pour la bonne foi humaine, à aucune controverse.

CHAPITRE XXVIII. — Ici le récit devient rapide et abrupt. Marie-Magdeleine et l'autre

\* Ils avaient voulu mettre à mort Lazare ressuscité ; dureté de conscience et perversité presque inconcevables.

Marie arrivent à la fin du sabbat, c'est-à-dire le soir du samedi, pour voir le sépulcre. Puis, dans la matinée du dimanche, le sépulcre s'ouvre, un ange ayant roulé la pierre de devant l'entrée. La gloire de cet ange effraye les soldats qui le gardent, tellement qu'ils deviennent comme morts. Le même ange console et encourage les femmes ; il leur montre où le corps du Seigneur avait été couché, disant : « N'ayez point de peur ; car je sais que vous cherchez Jésus le crucifié ; il n'est pas ici ; car il est ressuscité, comme il l'avait dit. »

Ce qui suit tient à tout le caractère de cet évangile ; il est important de le faire remarquer. Nous ne trouvons ni les entretiens profondément intéressants et instructifs qui sont racontés dans l'évangile de Jean, ni l'ascension qui eut lieu à Béthanie et qui est rapportée par Luc. L'ange dit aux femmes d'aller tout de suite annoncer à ses disciples qu'il était ressuscité, qu'il se rendait devant eux dans la Galilée et que là ils le verraient. Ceci met en relief un tout nouveau caractère de ses relations avec eux depuis sa résurrection. Il est encore avec le résidu, avec les pauvres du troupeau, dans l'endroit où le Messie a dû paraître en Israël selon la prophétie d'Ésaïe. Ces relations sont renouées *sur le pied de la résurrection*. Sans doute, il possédait toute puissance dans les cieux et sur la terre ; mais il rétablissait ses relations avec le résidu d'Is-

raël, non pas encore comme roi manifesté en gloire pour subjuguier les nations, mais comme associé avec ses disciples, vus dans le caractère de messagers du royaume, là où le Christ rejeté de Jérusalem avait recueilli les restes d'Israël et les avait reconnus en grâce. Tel est le caractère que les disciples revêtent ici. Les femmes s'en vont pour annoncer ces choses aux disciples; elles jouissent, en vertu de leur fidélité et de leur attachement à Jésus, de ce privilège spécial. Elles sont les premiers témoins (et cela pour les apôtres eux-mêmes) de la victoire que la grâce et la puissance de Dieu a remportée sur les efforts de l'ennemi, maintenant vaincu à tout jamais.

Ce n'est pourtant pas seulement l'ange qui les envoie. Lorsqu'elles s'en vont porter le message aux disciples, Jésus lui-même, plein d'amour, vient à leur rencontre, afin qu'elles soient témoins oculaires de sa présence sur la terre — touchante réponse du Sauveur à leur fidélité; témoignage béni qui prouve que le cœur de Jésus est aussi plein d'amour et de condescendance humaine, maintenant qu'il est ressuscité, que lorsqu'il marchait en humilité ici-bas, lui le plus accessible des hommes. Lui aussi les encourage. Mais ce fait est en rapport avec d'autres vérités, qui se lient à la position que le Seigneur prend dans cet évangile et plus particulièrement dans cette occasion. En Jean, où le côté céleste et la position actuelle du Sauveur sont en question, il dé-

fend à Marie-Magdeleine de le toucher. Elle pensait avoir retrouvé celui qu'elle aimait, comme revenu sur la terre pour y rester en sa qualité de Messie ressuscité. Tel n'était pas le cas : « Il montait vers son Père et notre Père, vers son Dieu et notre Dieu. » Sa présence corporelle sur la terre ne devait plus être l'objet de l'affection des siens. Il les avait placés dans sa propre position à lui-même devant son Père ; dans une même relation avec lui — homme toujours avec Dieu, Fils bien-aimé du Père. C'est pourquoi, lorsque Thomas ne veut croire qu'à la condition de le toucher, le Seigneur lui accorde cette grâce, en lui faisant sentir toutefois que ceux qui croient maintenant sans avoir vu sont plus heureux que ceux qui ne croiront que lorsqu'ils verront. Les chrétiens, bien qu'ils ne le voient pas, se réjouissent d'une joie ineffable et pleine de gloire, tandis que le résidu, typifié par Thomas, ne croira que lorsqu'ils contempleront celui qu'ils ont percé.

Les malheureux Juifs cherchent à cacher leur confusion sans s'humilier, sans se repentir. Par des largesses ils induisent les soldats à répandre le bruit, même au risque de tomber sous la sévérité de la discipline romaine, que les disciples avaient dérobé son corps pendant qu'ils dormaient.

Enfin les onze se rendent en Galilée, sur une montagne que le Sauveur leur avait indiquée. Là, il leur apparaît. Le doute de-

meurait encore dans le cœur de quelques-uns, mais ils lui rendent hommage dès qu'ils le voient. Leur doute est changé pour nous en une certitude, basée non-seulement sur l'opération du Saint-Esprit dans l'âme — vrai fondement de la foi — mais sur l'évidence claire que ce n'était ni une fable de leur invention, ni une histoire arrangée d'avance, ni le fruit d'une imagination ardente qui ne voyait que ce qu'elle voulait. Quelques-uns des disciples eux-mêmes doutent, comme nous l'avons vu dans le cas de Thomas; ils ne croient que sur une évidence irrésistible, scellée par le don et par l'opération puissante du Saint-Esprit, descendu du ciel le jour de la Pentecôte. Je pense qu'il y avait, présents en cette occasion, d'autres disciples que les onze; peut-être les cinq cents dont Paul parle.

Ici, la mission des apôtres a son point de départ dans l'entrevue en Galilée avec leur maître ressuscité; c'est un résidu déjà associé avec Jésus; ce n'est pas, comme en Luc, un Sauveur qui monte dans le ciel et qui, du ciel, commence par Jérusalem, ainsi que cela a eu lieu. Ici Jérusalem est délaissée et livrée aux mains des méchants et des gentils, tandis que le résidu d'Israël est associé avec le Messie rejeté, mais maintenant ressuscité; puis ceux qui sont ainsi associés avec le Seigneur méconnu, sont envoyés pour faire des disciples de toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Cette mission, jus-

qu'à présent, n'a jamais été accomplie. La mission aux gentils a été formellement transférée à Paul par ceux qui étaient des colonnes parmi les apôtres (Galates II), avec l'autorité divine de la part de Jésus glorifié, et par l'envoi direct du Saint-Esprit. (Actes XIII, 4; XXVI, 16-18.) Il se peut bien que les autres apôtres y soient allés plus tard; mais l'histoire qui nous est donnée dans la Parole, n'en parle pas, à moins que ce ne soit un verset très général et même vague à la fin de Marc. Les apôtres sont restés à Jérusalem lors de la persécution qui arriva après la mort d'Étienne; alors l'évangile fut porté aux nations par les dispersés, et plus tard confié à Paul. Jean est trouvé à Patmos, laissé le tout dernier pour veiller sur l'Église en décadence. Les derniers versets de Marc disent qu'ils sont allés partout et que le Seigneur a opéré avec eux pour confirmer la parole prêchée, par les signes qu'il leur fut accordé d'opérer. Quoiqu'il en soit, ici en Matthieu, la commission leur en est donnée. Ils devaient aussi enseigner aux nations baptisées à observer tout ce que Jésus avait ordonné aux disciples; et lui-même serait avec eux jusqu'à la consommation du siècle. Ce n'est pas la mission chrétienne proprement dite; celle-ci se trouve plutôt en Jean XX, Luc XXIV, et Marc XVI\*.

\* Jusqu'au verset de 8 Marc XVI, la même histoire que celle de Matthieu se retrouve: dans les derniers versets, celle que nous lisons à la fin de Luc et ce

qui se trouve en Jean XX. Les discours des chapitres XIII et XXVI des Actes, se rattachent comme ceux de Pierre à la mission mentionnée en Luc. Dans l'évangile de Matthieu il n'est pas dit d'aller faire des Juifs disciples, parce que le résidu est envisagé comme déjà séparé de la nation et associé à Christ. C'est une espèce d'extension du chapitre X de ce même évangile, où il leur est défendu, au moins quant à leur mission dans ce moment-là, d'aborder les gentils, voire même les Samaritains, mais où il leur est dit de chercher les brebis perdues de la maison d'Israël. Ici, une mission plus large leur est donnée : ils doivent aller faire disciples les gentils. Cela suppose que l'œuvre au milieu des Juifs est autre que celle du chapitre X, et, sous quelques rapports, le chapitre XXIV ne fait qu'expliquer pourquoi la mission dont il s'agit ici s'applique exclusivement aux gentils. La mission du ciel pour le salut des âmes s'adresse naturellement aux Juifs comme aux gentils. Cette dernière est celle qui se trouve accomplie dans les Actes ; seulement la partie qui embrasse les gentils a été transférée à Paul, ainsi que nous l'avons vu.

---

# TABLE

## DU DOUZIÈME VOLUME

---

	PAGES
Exposition de l'épître aux Romains (suite) . . .	3
Notes sur l'Évangile de Matthieu :	
Chapitres XV-XX . . . . .	98
Chapitres XX-XXVIII . . . . .	343
Cœlestia (fin) . . . . .	131
Réflexions pratiques sur les Psaumes XC-CVI .	239
Qu'est-ce qu'une secte ? . . . . .	269
Une parole d'exhortation sur Matth. XVIII, 19-20.	276
Extraits de lettres . . . . .	280
Harmonie (poésie) . . . . .	286
Notes sur le livre de l'Apocalypse (fin) . . .	287

---